

RS



RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES

LXII, 2, 2021

D'AMOUR ET D'ENCRE FRAÎCHE.

**Place et discours de l'amour dans la presse
québécoise des 20^e et 21^e siècles**

sous la direction de Marie-Pier Luneau et Adrien Rannaud

ARTICLES

Discours de l'amour dans la presse

L'amour au temps du tramway

Luc Aubry et *La revue Moderne*

Un triangle amoureux médiatique

Vendre du rêve

Les courriers du cœur

Rhétorique de la désobéissance

Entre transgression et conformisme

NOTES CRITIQUES AUTOUR DE LA DÉMISSION TRANQUILLE

Le fantasme nationaliste

Une société peut-elle démissionner?

Question nationale et politique partisane

Des réponses et quelques précisions

COMPTES RENDUS

RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES

Revue fondée en 1960 par

FERNAND DUMONT (1927-1997)

JEAN-CHARLES FALARDEAU (1914-1989)

YVES MARTIN (1929-2021)

publiée par

LE DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE

Faculté des sciences sociales, Université Laval, Québec, Canada

RÉDACTION/DIRECTION

Sylvie Lacombe, Université Laval

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Martine Cormier

ADJOINT À LA RÉDACTION

(comptes rendus)

David Gaudreault, Université Laval

COMITÉ DE RÉDACTION

Pascale Bédard, Université Laval

Micheline Cambron, Université de Montréal

Anne Caumartin, Collège militaire royal de Saint-Jean

François-Olivier Dorais, UQAC

Andrée Fortin, Université Laval

Marcel Fournier, Université de Montréal

Laurie Guimond, UQAM

Pierre Hamel, Université de Montréal

Bruno Jean, UQAR

Simon Langlois, Université Laval

Marie-Pier Luneau, Université de Sherbrooke

Richard Marcoux, Université Laval

Daniel Mercure, Université Laval

É.-Martin Meunier, Université d'Ottawa

Claire Poitras, INRS Urbanisation, culture et société

COMITÉ SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

Leslie Choquette, Assumption College

Luca Codignola-Bo, Université Notre-Dame, Indiana

Anna Giaufret, Université de Gênes

Maria-Teresa Gutierrez-Haces, Université Nationale Autonome, Mexique

Lüsebrink Hans-Jürgen, Université de Sarrebrück

Françoise Le Jeune, Université de Nantes

Carmen Mata Barreiro, Universidad Autonoma de Madrid, Espagne

Florian Michel, Université Paris I Panthéon -Sorbonne

Leigh Oakes, Queen Mary University of London

Jacques Palard, Université de Bordeaux

Geneviève Zubrzycki, Université du Michigan

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE

Recherches sociographiques

Université Laval

Faculté des sciences sociales

Département de sociologie

Pavillon Charles-De Koninck, bur. 3330

1030, av. des Sciences-Humaines

Québec (Québec) G1V 0A6

CANADA

Téléphone : (418) 656-3544

rechsoc@soc.ulaval.ca

www.soc.ulaval/recherchessociographiques/

Dépôt légal (Québec 1^{er} trimestre 2022)

ISSN (en ligne) 0034-1282

ISBN (imprimé) 978-2-924559-34-5

ISBN ePub 978-2-924559-36-9

ISBN PDF 978-2-924559-35-2

**RECHERCHES
SOCIOGRAPHIQUES**

L'objet de Recherches sociographiques

Recherches sociographiques est une revue pluridisciplinaire consacrée à l'étude de la société québécoise et du Canada français; elle publie des travaux originaux, des notes critiques et des comptes rendus. Saisir le Québec et le Canada français dans leurs composantes spatiales, historiques, politiques, économiques, sociales et culturelles, voilà son objet propre.

Recherches sociographiques se veut donc un carrefour, une sorte de place publique où on analyse, compare, interprète, à la lumière de diverses traditions scientifiques.

Cette revue est publiée grâce aux subventions
du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et du
Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture.

Recherches sociographiques, revue pluridisciplinaire d'études
québécoises, est publiée en collaboration avec l'Association
internationale des études québécoises.

RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES

mai- septembre 2021

Volume LXII, numéro 2

D'amour et d'encre fraîche. Place et discours de l'amour dans la presse québécoise des 20^e et 21^e siècles

sous la direction de Marie-Pier Luneau et Adrien Rannaud

Marie-Pier LUNEAU et Adrien RANNAUD	D'amour et d'encre fraîche. Place et discours de l'amour dans la presse québécoise des 20 ^e et 21 ^e siècles	257
--	--	-----

RECHERCHE

Sophie DOUCET et Jonathan FORTIN	L'amour au temps du tramway : Le « romantisme prag- matique » de la journaliste Robertine Barry, alias Françoise (1863-1910).....	265
Adrien RANNAUD	Le magazine féminin, « piège à mariage moderne » ou repaire de célibataires irréductibles? Le cas de <i>La Revue moderne</i> et des enquêtes de Luc Aubry dans les années 1920	291
Caroline LORANGER	Un triangle amoureux médiatique. Le célibataire célèbre, la lectrice amoureuse et le rédacteur entremetteur dans le magazine <i>Radiomonde</i>	317
Marie-Pier LUNEAU et Jean-Philippe WARREN	La revue <i>Mon mariage</i> : vendre du rêve (1948-1951).....	337
Karol'Ann BOIVIN et Philippe RIOUX	Les courriers du coeur des <i>Comics</i> Archie réédités au Québec.....	361
Marie-Andrée BERGERON	Politique de l'amour dans <i>La vie en rose</i> (1980-1987) : discours et rhétorique de la désobéissance	393
Catherine PARENT	Entre transgression et conformisme : la réception critique du discours amoureux chez Claire Martin et Nelly Arcan	409

NOTES CRITIQUES

AUTOUR DE LA DÉMISSION TRANQUILLE

Richard HANDLER	Le Québec, les États-Unis et Israël.....	427
François ROCHER	La dépolitisation post-révolution tranquille : une société peut-elle démissionner?	435
Jean-Philippe CARLOS	Sortir du paradigme de la Révolution tranquille?	451
Jacques BEAUCHEMIN	Des réponses et des précisions	463

COMPTES RENDUS

Jocelyn LÉTOURNEAU, <i>La condition québécoise. Une histoire dépayssante</i> (François OLIVIER-DORAIS)	475
Claude TRUDEL, <i>Histoire du ministère de la culture (1961-2021)</i> (Gilles PRONOVOST)	478
David CLICHE, <i>Un seul Québec. Dialogue avec les Premières Nations (1978-1995)</i> (Martin PAPILLON)	480
Samir SHAHEEN-HUSSAIN, <i>Plus aucun enfant autochtone arraché. Le colonialisme médical canadien</i> (Étienne CANTIN)	481
Pierre B. BERTHELOT, <i>Duplessis est encore en vie</i> (Éric BÉDARD)	483
Éric GAGNON, <i>Les signes du monde. Une ethnographie des centres d'hébergement</i> (Yves COUTURIER)	487
Géraldine MOSSIÈRE, <i>Dits et non-dits : mémoires catholiques au Québec</i> (Patrice BERGERON)	488
Chantale DOUCET, <i>Le modèle agricole territorial. Nouveaux rapports entre agriculture, société et territoire</i> (Gabriel BOURGAULT-FAUCHER)	490
Hughes THÉORÔT, <i>La peur rouge. Histoire de l'anticommunisme au Québec, 1917-1960</i> (Marcel FOURNIER)	493
Leyla SALL, <i>L'Acadie du Nouveau-Brunswick et « ces » immigrants francophones : entre incomplétude institutionnelle et accueil symbolique</i> (Clint BRUCE)	495
Michel PARAZELLI (dir.), <i>Itinérance et cohabitation urbaine. Regards, enjeux et stratégies d'action</i> (Genviève NAULT)	497



D'AMOUR ET D'ENCRE FRAÎCHE
PLACE ET DISCOURS DE L'AMOUR DANS
LA PRESSE QUÉBÉCOISE DES 20^E ET 21^E SIÈCLES

Marie-Pier LUNEAU et Adrien RANNAUD

Un double constat fournit le point de départ de ce numéro. D'une part, on observe depuis plusieurs années une intensification des études sur la presse au Québec. Dans la foulée des travaux fondateurs d'André BEAULIEU et Jean HAMELIN (1979-1985), et de ceux de Jean de BONVILLE sur la presse québécoise du tournant du 20^e siècle (1988), le journal figure dorénavant au cœur de plusieurs chantiers, non plus en sa qualité de document historique, mais en tant qu'objet d'étude en soi, qui permet le renouvellement des perspectives d'analyse. Les études littéraires et culturelles, en particulier, ont généré une riche historiographie sur la presse comme laboratoire des pratiques culturelles (LEFEBVRE, 2016; CAMBRON, GAGNON et CÔTÉ, 2018), dans le même temps qu'elles ont œuvré à une nouvelle histoire intégrée de la communication au Québec, en misant autant sur ses actrices, acteurs et ses pratiques (CAMBRON et BÉDARD, 2017), que sur les discours et supports qui fondent le régime et l'imaginaire médiatiques (PINSON, 2016). Le processus de numérisation des collections de journaux et revues entrepris par Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) n'est pas étranger à un tel engouement, et on peut s'attendre, dans les prochaines années, à une augmentation significative des projets portant sur ce patrimoine immense que constituent les périodiques au Québec.

D'autre part, le discours amoureux, dont Roland BARTHES disait qu'il était « d'une extrême solitude » (1977), fait l'objet d'un regain d'intérêt de la part des sciences humaines et sociales québécoises. Outre un numéro de la revue étudiante *Postures* consacré aux langages poétiques de l'amour (GODIN et PELLETIER, 2015), relevons un dossier de la revue *Sociologie et sociétés* qui s'intéresse précisément à l'intimité amoureuse (PIAZZESI, 2014). *L'inconvénient* réfléchissait également aux rapports entre amour et sexualité au Québec, dans son numéro consacré à l'après mouvement *Moi aussi* (Collectif, 2018). Le sentiment amoureux constitue en ce sens le point de départ de recherches plus poussées invitant à repenser les relations entre

individus, sociétés et institutions à travers le prisme des expériences collectives et personnelles, et de l'imaginaire qui en découle.

Le présent dossier fait le pari de croiser ces deux grands axes d'étude, en s'attachant à comprendre la place qu'accorde la presse à l'amour au Québec et, inversement, à tenter de saisir l'éventail des discours, des représentations, des poétiques et des pratiques médiatiques qui ont accaparé le sentiment amoureux dans les revues et journaux québécois. En effet, nous partons de l'hypothèse que la maturation nouvelle de la presse, qui se met en place dès le tournant de 1900 et se poursuit tout au long du 20^e siècle, est corrélée à un processus progressif, mais croissant, consistant à accorder de plus en plus de visibilité à l'amour dans l'espace public (diversification des modèles de couples, publicisation et commercialisation des relations intimes, mise en avant des désirs et de la notion de plaisir). Si la radio, la télévision, le cinéma propulsent de nouvelles façons de « dire » et de faire « l'amour », les périodiques cristallisent et façonnent aussi les rapports amoureux, en constituant des réservoirs d'information et de prescription, et en participant à l'incubation et au déploiement de récits qui modèlent la société québécoise. Ce dossier repose sur un parti pris : loin d'être universel (et encore moins unidimensionnel), l'amour est un « construit », variable selon les époques et les sociétés. Et il appert que, pour le 20^e siècle, la presse périodique s'en fait l'un des vecteurs privilégiés – on le verra tout au long des articles qui composent ce dossier.

La presse constitue en effet un rouage particulièrement important dans l'interaction entre l'imaginaire amoureux, véhiculé en grande partie par la culture (musicale, cinématographique, littéraire, radiophonique) et la réalité des couples, qui cherchent des réponses concrètes à leurs problèmes de vie conjugale. En somme, d'un côté, la presse fait rêver d'amour; de l'autre, elle en gère les codes et les limites.

Portant sur le long 20^e siècle, les articles de ce numéro montrent – sans surprise – que pendant longtemps, au Québec, « le Bon Dieu est maître des cœurs » (Loranger). Or, donner tant de pouvoir à la religion, c'est certes lui permettre de contrôler la vie amoureuse, mais, dans un revers peut-être moins attendu, c'est aussi lui faire apposer un sceau d'acceptabilité sur un sentiment autrement perçu comme dangereux. Si c'est Dieu qui fait naître l'amour, c'est que cette émotion est légitime : c'est déjà ce que pense Robertine Barry (alias Françoise) dans ses chroniques, au tournant du 20^e siècle. Mais, comme le rappellent Sophie Doucet et Jonathan Fortin, la philosophie amoureuse de Françoise a pour socle une conception essentialiste de « l'homme » et de la « femme », laquelle n'est pas sans rappeler tout le discours du roman sentimental français du 19^e siècle, particulièrement développé dans des romans comme *Corinne ou l'Italie*, de Mme de Staël (1807). Dans cette œuvre – et dans celle de Françoise – l'homme, infidèle et inconstant, risque fort de blesser la femme qui, elle, est attachée à « l'amour qu'on aime tant ». Il appartient donc aux femmes de se protéger contre cette émotion, notamment en faisant preuve d'une constante maîtrise de soi (peu important les torrents de l'âme), en vue de préserver leur dignité et leur réputation.

Françoise, demeurée célibataire, guide la lectrice du journal dans sa quête amoureuse afin de lui faire éviter les chausse-trappes, ce que fera aussi de manière très ingénieuse Madeleine, dans *La Revue moderne*. S'appuyant sur les enquêtes menées

de 1925 à 1927 par « Luc Aubry », hétéronyme masculin de Madeleine, Adrien Rannaud montre comment le véhicule que constitue le magazine demeure un objet médiatique « sous tension ». En exhibant d'abord un matériau extrêmement riche, tissé de jeux de chats et de souris entre Madeleine, Luc Aubry et le lectorat – lequel se manifeste sous les signatures les plus ludiques telles que « Devil-May-Care » ou « Toujours vieille fille » – l'article dévoile une ouverture de la *Revue moderne* à des préoccupations sociales plus diversifiées qu'il n'y paraît d'abord. Ce n'est pas un hasard si Madeleine investit ici une identité masculine pour vanter les mérites du célibat, certes plus acceptable de la part des hommes. Mais il n'est pas banal que s'initie aussi une discussion autour du célibat féminin, trop souvent considéré comme l'apanage des filles laides condamnées à faire tapisserie. Même dénoncé massivement par le lectorat au nom de l'idéal du bonheur dans le mariage, le célibat apparaît donc comme sujet de discussion important, dès le début du siècle, dans ce magazine québécois à grand tirage. C'est non seulement dire que l'amour devient une condition essentielle au mariage, mais qu'il n'est peut-être même pas suffisant pour convoler en justes noces.

Dans son étude approfondie des 39 premiers numéros de *Radiomonde*, Caroline Loranger appréhende aussi le magazine comme un espace de négociations entre fantasmes du lectorat, contenu médiatique et discours prescriptifs. On sait à quel point, en matière de grande diffusion, l'adéquation entre l'offre éditoriale et les attentes du lectorat est cruciale. Ici, le « Courrier de *Radiomonde* » permet à la lectrice de s'exprimer, voire d'imposer ses exigences quant à la publication de tel ou tel portrait, ce à quoi répond, la semaine suivante, le magazine... mais en y distillant une touche de condescendance qui aurait pu, si trop fortement appuyée, entraîner la désaffection du lectorat. Quoi qu'il en soit, le prisme par lequel passent ici demande et offre est la vedette célibataire masculine, ce qui consacre l'entrée du Québec dans la culture de la célébrité. Le plus fascinant est justement d'observer ici une mutation, dans la façon dont les lectrices vont assumer leur désir amoureux. Planté par Dieu dans les cœurs, ce sentiment ne saurait être mauvais, il permet donc de légitimer la passion, même si l'objet de celle-ci est inatteignable. La lettre d'une admiratrice de Jean Lalonde est à cet égard très révélatrice de cette subversion des impératifs catholiques vers des transports tout laïques, où même Éros pointe le bout du nez : « Le bon Dieu est maître des cœurs et c'est donc lui dans la vie qui nous veut de l'amour [...], car je pense à vous dans les jours et que le Ciel daigne se rendre à ma prière afin de la [sic] mériter un jour ce bonheur. [...] que le bon Dieu daigne les bénir pour tous ceux qui vous aiment car je demeure une amante [...] de votre digne personne » (Coostick, cité par Loranger).

Qu'elles s'imaginent dans les bras du chanteur, du comédien ou de l'annonceur, c'est avec un grand A que les lectrices de *Radiomonde* rêvent d'amour, et le prélude à ce rêve se fonde sur un principe d'ascension sociale. Car qui dit célébrité dit *jet-set* et richesse, même pour le Québec des années 1940, peu importe que cette richesse soit réelle ou imaginée. C'est aussi ce qu'ont compris les éditeurs de la revue *Mon mariage* (Luneau et Warren), dont le premier numéro paraît en 1948. Cet objet, aux limites du magazine et du catalogue, correspond cette fois en tout point au « piège à mariage moderne », dont parlent Marie-José Des Rivières et Denis Saint-Jacques (Des RIVIÈRES et SAINT-JACQUES, 2013, par. 12). Tout, dans ces

pages, converge vers un but ultime : que la lectrice (et accessoirement, son fiancé) fasse du jour de son mariage le « plus beau jour de sa vie ». Cela commence par une planification extrême, et par de multiples démarches (visites chez le coiffeur, le fleuriste, le traiteur, les magasins, réservation d'hôtel pour la nuit de noces, achat du mobilier pour le foyer, etc.), démarches que, dans un mouvement paradoxal, la revue amplifie... pour prétendre ensuite les simplifier. Devenant ainsi un « guide indispensable » dans le long parcours qui attend les mariés, *Mon mariage* témoigne pourtant de la rêverie de l'époque, à un moment où le Québec vit une véritable « course au mariage ». *Radiomonde* n'avait-il pas aussi, à la fin des années 1940, réorienté son discours vers les mariages des couples célèbres, en délaissant les vedettes masculines?

L'article de Karol'Ann Boivin et de Philippe Rioux nous fait faire un bond dans le temps, et pourtant... Il nous renseigne aussi sur la persistance des impératifs moraux dans la façon dont les problèmes amoureux quotidiens peuvent trouver une solution dans le discours de la presse périodique. Certes, cette réflexion repose sur un objet original dans notre dossier, soit le courrier de « Betty et Veronica » et le « Courrier de Dominique », deux rubriques insérées par les Éditions Héritage dans leur version québécoise d'*Archie*, qui s'adresse à un lectorat adolescent. En particulier dans le « Courrier de Dominique », dont les réponses sont rédigées par Dominique Payette, on sent une volonté de reléguer l'amour des lectrices et des lecteurs à un avenir lointain, comme s'il fallait protéger la jeunesse des tourments et des complications du cœur. L'apologie de l'amitié, la nécessité de maintenir le couvercle sur la marmite des passions, l'obligation – si on n'a pu éviter l'amour – de ne « courir qu'un seul lièvre à la fois » semblent en phase avec l'époque (les divorces n'ont jamais été aussi nombreux; le SIDA fait des ravages), en même temps que ces conseils ramènent en surface la question des publics visés. Il y a lieu de se demander si, lorsqu'elle s'adresse à des publics adolescents, la presse périodique modifie réellement son discours prescriptif, d'une période à l'autre.

En se penchant sur *La Vie en Rose*, Marie-Andrée Bergeron soulève autrement la même question des rapports entre magazine, public visé et idéologie. Dans la décennie 1980, ce périodique semble occuper par moments une place inconfortable, du moins lorsqu'il est question d'amour. Pour nombre de féministes de la deuxième vague, ce sujet est associé au mariage hétérosexuel, institution par excellence où se nichent les pires manifestations du patriarcat. La critique en règle de l'imposition de l'hétérosexualité comme « mode de vie obligatoire » conduit rapidement la rédaction de *La Vie en rose* à adopter un discours pro-lesbien, permettant de contester l'hétéronormativité. On verra pourtant le magazine délaisser peu à peu les discours militants pour occuper, dans le champ médiatique, une position plus centriste. Tiré à 40 000 exemplaires dans le milieu des années 1980, *La Vie en rose* entame, comme l'ont fait avant lui les autres périodiques dont il a été question jusqu'ici, la valse des compromis entre politisation des idées, représentations plurielles de l'amour et limitation du « dicible », ou du « lisible », pour un grand public.

En clôture de dossier, Catherine Parent déplace la focale vers un autre engrenage, en éclairant la façon dont la presse – particulièrement par le biais de la critique – lit les œuvres littéraires qui traitent d'amour. Il s'agit là, comme elle le montre, de

l'un des régulateurs privilégiés du régime amoureux d'une époque, et la critique, fût-elle de l'extrême-contemporain, n'y fait pas exception. La réception critique des œuvres de Claire Martin et de Nelly Arcan montre à quel point les commentateurs ne se sont toujours pas dépêtrés de l'association entre femme et amour.

Il n'est d'ailleurs pas indifférent, au terme de ce parcours, de conclure en pointant que chacun des 7 articles de ce dossier repose soit sur la presse féminine, soit féministe, soit sur une figure de femme. Ce n'est pas non plus un hasard si plusieurs de ces imprimés sont assimilés, de près ou à distance plus respectueuse, à la culture populaire. Cette double minoration de la passion remonte de fait aussi loin qu'à l'Antiquité : « À la froide maîtrise "romaine" attendue de l'homme de haut rang répond l'inévitable passion de la femme ou du populaire, l'égarement des esclaves, la cruauté du barbare ou de l'étranger » (VIGARELLO, 2016, p. 9). Loin de nier que la presse périodique reconduit en partie ces hiérarchies sociales, nous espérons avoir illustré que ces supports imposent aussi une refonte de ces rapports sociaux. Et de Françoise à Nelly Arcan en passant par les lectrices de *Radiomonde*, percolent sporadiquement dans le discours amoureux de nouvelles façons d'aimer, que les historiennes et historiens de la presse se doivent d'analyser. À cet égard, notre corpus, qui porte majoritairement sur des objets relativement éloignés de nous, fait le récit des amours hétérosexuels. Eussions-nous reçu des articles sur le 21^e siècle que le contenu, nous semble-t-il, eût pu être nettement plus diversifié. Dans le sillon des travaux de Nicholas Giguère sur la presse gaie (SHEFFIELD et GIGUÈRE, 2019), il y aurait lieu de s'intéresser au renouvellement et à la pluralité des formes de l'amour, à l'heure actuelle. Le caractère prescriptif de la presse, en matière d'amour, est-il aussi puissant, dans un contexte où plusieurs façons d'aimer existent et cohabitent? Autrement dit, le magazine peut-il encore prétendre, comme ce fut le cas jadis, à son rôle de « guide », si la « norme » amoureuse tend à s'étioler? L'invitation à la poursuite des travaux en ce sens est lancée, tant nous semble riche ce dialogue entre la presse et l'amour. C'est un sujet sur lequel l'encre fraîche n'a certes pas fini de couler.

Marie-Pier LUNEAU

Université de Sherbrooke
marie-pier.luneau@usherbrooke.ca

Adrien RANNAUD

Université de Toronto
Adrien.rannaud@utoronto.ca

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Professeure au Département des arts, langues et littératures de l'Université de Sherbrooke, **Marie-Pier Luneau** est directrice du GRÉLQ et co-directrice de la revue internationale *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*. Elle s'intéresse aux stratégies d'écrivains et à la littérature populaire.

Adrien Rannaud est professeur adjoint à l'Université de Toronto, où il enseigne la littérature et la culture québécoises. Ses travaux portent sur l'histoire des pratiques

littéraires et culturelles des femmes au Québec, les rapports entre presse et littérature, et la culture moyenne (*middlebrow culture*). Son premier livre, *De l'amour et de l'audace. Femmes et roman au Québec dans les années 1930*, est paru en 2018 aux Presses de l'Université de Montréal et s'est vu décerner le prix Gabrielle-Roy. Son plus récent ouvrage sur l'histoire et la poétique du magazine *La Revue moderne* entre 1919 et 1960 est paru aux éditions Nota Bene (2021). Il dirige actuellement le projet de recherche « Presse et culture de la célébrité au Québec (1930-1972) » (CRSH 2020-2025).

BIBLIOGRAPHIE

BARTHES, Roland

1977 *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil.

BEAULIEU, André et Jean HAMELIN

1979-1985 *La presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, Presses de l'Université Laval, 10 t.

DE BONVILLE, Jean

1988 *La presse québécoise de 1884 à 1914 : genèse d'un média de masse*, Québec, Presses de l'Université Laval.

DES RIVIÈRES, Marie-José et Denis SAINT-JACQUES

2013 « État présent des recherches sur l'histoire du magazine au Québec », dans : Micheline CAMBRON et Stéphanie DANAUX (dir.), dossier « La recherche sur la presse : nouveaux bilans nationaux et internationaux », *Médias 19*. [<http://www.medias19.org/index.php?id=15551>], consulté le 9 juin 2020.

CAMBRON, Micheline, Alex GAGNON et Myriam CÔTÉ (dir.)

2018 *Les journaux québécois d'une guerre à l'autre. Deux états de la vie culturelle québécoise au XX^e siècle*, Québec, Codicille.

CAMBRON, Micheline et Mylène BÉDARD (dir.)

2017 « Les genres médiatiques (1860-1900) », *Voix et images*, XLII, 3 : 9-100.

Collectif

2018 « Révolution sexuelle, prise 2? », *L'Inconvénient*, 74 : 10-49.

GODIN, Louis-Daniel et Laurence PELLETIER (dir.)

2015 « Discours et poétiques de l'amour », *Postures*, 22. [<http://www.revuepostures.com/fr/numeros/discours-poetiques-amour>], consulté le 14 décembre 2020.

LEFEBVRE, Marie-Thérèse (dir.)

2016 *Chroniques des arts de la scène à Montréal durant l'entre-deux-guerres. Danse, théâtre, musique*, Québec, Septentrion.

PIAZZESI, Chiara (dir.)

2014 « Formes d'intimité et couples amoureux », *Sociologie et sociétés*, XLVI, 1 : 5-223.

PINSON, Guillaume

2016 *La culture médiatique francophone en Europe et en Amérique du Nord : de 1760 à la veille de la Seconde Guerre mondiale*, Québec, Presses de l'Université Laval.

SCHEFFIELD, Rebecka Taves et Nicholas GIGUÈRE (dir.)

- 2019 « L'imprimé LGBTQ+ au Canada et ailleurs : bilans et perspectives », *Les Cahiers de la Société bibliographique du Canada / Papers of the Bibliographical Society of Canada*, LVII : 7-135.

VIGARELLO, Georges

- 2016 *Histoire des émotions. Vol. 1. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Seuil.



Achetez le numéro en ligne
et abonnez-vous !
www.anthropologie-societes.ant.ulaval.ca/

ABONNEMENT 2021

	Canada	Étranger	
Étudiant	55 \$	81 \$	CAN
Particulier	84 \$	110 \$	CAN
Institution sans agence	139 \$	185 \$	CAN
Institution avec agence	134 \$	160 \$	CAN

Prochains numéros

Réguler le religieux, gouverner les conduites
45-3, 2021. Jean-Michel Landry et Katherine Lemons

Citoyennetés en Inde contemporaine
46-1, 2022. Catherine Larouche et Pierre-Alexandre Paquet

Anthropologie et politique du travail en temps de crises
46-2, 2022. Dan Furukawa Marques et Pascale Devette

Enfants et descendants, des acteurs de la parenté
46-3, 2022. Alice Sophie Sarcinelli, Agnès Martial et Anaïs Martin

Fin de vie et mourir contemporains

VOLUME 45, NUMÉRO 1-2 (2021)

Présentation. Fin de vie et mourir contemporains

Sylvie Fortin et Josiane Le Gall (dir.)

De la conjugalité à distance au soin du corps du conjoint dans un contexte de migration internationale

Françoise Lestage

Mourir au village entouré des siens. L'accompagnement de la fin de vie à l'issue d'une prise en charge hospitalière en Mauritanie

Hélène Kane et Dave Fearon

Expériences du mourir et de la mort. Regards de proches ayant accompagné un aîné immigrant en fin de vie à Montréal

Josiane Le Gall, Marie-Eve Samson et Sylvie Fortin

Comment mourir si la mort est planifiée ?

Réflexions sur la ritualisation de la mort et l'euthanasie dans un monde pluriforme (essai)

Sjaak van der Geest

Concevoir une linguistique de la mort (note de recherche)

Michael Erard

Zum Schreien. Les émotions « troublantes » ressenties par des personnes en situation de mourir pré-exital en Allemagne

Mira Menzfeld

Architectes de leur mort. Cimetières, tombes et rêves de (im)mortalité

Michelangelo Giampaoli

Les conceptions du mot soins palliatifs sur le terrain des équipes transversales en France

Jean-Christophe Mino et Pierre Moulin

Palliatif. Un mot saturé de sens

Aline Sarradon-Eck, Eve Bureau-Point et Aurélie Mathiot

Prises de décision en fin de vie. Là où jeunes et moins jeunes se rencontrent

Sylvie Fortin et Sabrina Lessard

Une mort lente. Rapport au mourir en contexte de troubles neurocognitifs majeurs en institution de soins

Maryse Soulières

Fins de vie, controverses et conceptions de la personne

Florent Schepens

Pratique post-mortem de récréation d'une « bonne mort » dans les centres d'hébergement et de soins de longue durée en Suisse

Gabriela Rauber, Eva Soom Ammann et Corina Salis Gross

Soignants et étudiants face à la mort. Des émotions à écarter

Rose-Anna Foley et Michael Saraga

Administrer des demandes de mort, entre amour et justice. L'éthique en actes de l'aide médicale à mourir au Québec

Samuel Blouin

ENTRETIENS

Anthropologie médicale, stratégies d'analyse et postures éthiques face à la mort et la souffrance sociale

Entretien avec Nancy Scheper-Hughes

Nancy Scheper-Hughes, Emanuel Guay et Lauréanne Dussault-Desrochers

Trente ans d'anthropologie de la santé et de l'enfance en Afrique de l'Ouest

Entretien avec Yannick Jaffré

Yannick Jaffré et Abdoulaye Guindo



**L'AMOUR AU TEMPS DU TRAMWAY :
LE « ROMANTISME PRAGMATIQUE »
DE LA JOURNALISTE ROBERTINE BARRY,
ALIAS FRANÇOISE (1863-1910)**

Sophie DOUCET et Jonathan FORTIN

Robertine Barry (1863-1910), alias Françoise, est une des pionnières du journalisme féminin au Québec. Au cours de sa carrière prolifique, dans la « Chronique du lundi », qu'elle tient durant les années 1890 à *La Patrie*, dans le « Coin de Fanchette », qui est à la fois une page féminine et un courrier du cœur publié dans le même journal, dans le magazine *Le Journal de Françoise*, qu'elle crée et dirige au cours de la décennie 1900 et dans ses écrits fictionnels, comme le recueil de nouvelles *Fleurs champêtres* (1895), Barry développe une vision très personnelle de l'amour. Largement diffusée, cette vision, aussi romantique que pragmatique, participe au brassage émotionnel qui refaçonne les normes et les attentes à l'égard de l'amour et du mariage, à une époque marquée par les grands bouleversements socioéconomiques que sont l'industrialisation et l'urbanisation. Analysés ici dans une perspective historique, les discours sur l'amour de Robertine Barry ouvrent une rare fenêtre d'observation sur les relations amoureuses au tournant du 20^e siècle québécois.

Mots-clés : histoire; femmes; amour; émotion; journalisme; Robertine Barry; célibat; genre

En 1895, la journaliste de *La Patrie* Robertine Barry, alias Françoise, publie un recueil de contes et de nouvelles remarqué sur le monde rural, ses coutumes et superstitions. Sur les quinze textes que compte *Fleurs champêtres*, onze parlent d'amour. L'amour – dans le sens de sentiment amoureux – est aussi le sujet de dizaines de ses « Chroniques du lundi » parues dans *La Patrie* entre 1891 et 1900 et est au cœur du courrier échangé entre Robertine Barry et ses lectrices du « Coin de

Fanchette¹ », publié dans *La Patrie* et dans le *Journal de Françoise* (1902-1909)². Pour cette pionnière du journalisme féminin au Québec, qui est pourtant demeurée célibataire, l'amour n'est pas un sujet de chronique comme un autre. Sa conception de l'amour infuse sa vision du monde et c'est partie en parlant d'amour que Robertine Barry est devenue Françoise, un personnage incontournable de l'élite littéraire canadienne-française et dont l'influence s'étend sur tout le Canada français, jusqu'aux communautés francophones établies aux États-Unis³.

Cet article analyse, pour la première fois de manière spécifique, les discours sur l'amour émis par Françoise dans l'ensemble de ses écrits journalistiques et littéraires publiés entre 1891 et 1909. Ce faisant, il cherche à saisir l'état d'esprit d'une époque, une part du « régime émotionnel⁴ » d'un groupe – les Canadiens français – en proie aux grands changements socio-économiques caractérisant le tournant du 20^e siècle au Québec : l'industrialisation et l'urbanisation, qui apportent dans leur sillage un certain nombre de problèmes de santé publique (épidémies, mortalité infantile). Un groupe qui est aussi fortement imprégné par une foi catholique quasi généralisée et marqué par le grand pouvoir détenu par l'Église catholique. C'est en effet dans ce contexte très particulier que s'inscrit Françoise, une des premières journalistes féminines canadiennes-françaises. Femme bien de son temps et de sa culture, tout en étant ouverte sur le monde et éprise de liberté, cette célibataire offre à ses lectrices et lecteurs une vision de l'amour originale, qui emprunte, on le verra, à la fois au romantisme – entendu ici comme l'amour basé sur le désir, la passion et l'idéalisation de l'autre – et à un pragmatisme prosaïque.

Au Canada, peu d'historien.ne.s ont traité de l'amour. Ce sentiment est considéré indirectement dans les travaux de Françoise Noël à travers certaines correspondances de l'élite; de Serge Gagnon, par le biais de la sexualité, du péché et du mariage; de Gérard Bouchard, dans le vécu de couples du Saguenay; et de Marie-Aimée Cliche via des « séparations de corps » (NOËL, 2003; GAGNON, 1990 et 1993b;

-
1. Ci-après « CdL » pour « Chronique du Lundi » et « CdF » pour « Coin de Fanchette » dans les parenthèses.
 2. Ci-après LP pour *La Patrie* et JdF pour le *Journal de Françoise* dans les parenthèses.
 3. Il est difficile d'évaluer avec précision le degré d'influence d'une personnalité publique. Mais on sait, par le tirage important de *La Patrie* (27 000 exemplaires en 1901), par le bruit médiatique qu'a fait la réception de *Fleurs champêtre* (commenté dans plusieurs journaux), par la renommée des collaborateurs et collaboratrices du *Journal de Françoise* durant neuf ans, par la provenance rurale et urbaine des lettres des lecteurs et lectrices du *Coin de Fanchette*, par le fait, raconté par Renée des Ormes, que Françoise se faisait reconnaître dans la rue jusque dans les communautés francophones des États-Unis (DES ORMES, 1949, p. 120), où *La Patrie* était distribuée, et peut-être aussi *Le Journal de Françoise* (« Notre programme », JdF, mars 1902, p. 1.), on sait donc, que le rayon d'influence de Robertine Barry était très vaste. Sans compter que comme rare femme œuvrant dans les médias, elle était en soi une curiosité attirant l'attention.
 4. Selon William Reddy, les gens vivent dans des « régimes émotionnels », assimilables aux régimes politiques. Ces régimes imposent des normes émotionnelles, ainsi que des pratiques et rituels pour les inculquer, qui soutiennent la stabilité du régime politique (REDDY, 2001).

BOUCHARD, 2000; CLICHE, 1995, 1997). Peter Ward, dans *Courtship, Love, and Marriage in Nineteenth-Century English Canada* (WARD, 1990), s'y penche un peu plus directement, avançant notamment que l'amour est la principale raison des unions au Canada à partir du milieu du 18^e siècle. Ward s'inscrit ainsi dans une tradition historiographique qui brosse un portrait linéaire de l'évolution de l'amour en Occident.

En effet, plusieurs historien.ne.s ont mis l'accent sur l'apparition de l'amour romantique comme prérequis au mariage à la fin du 18^e siècle en parallèle avec la montée de l'individualisme et du libéralisme (STONE, 1977; SHORTER, 1977; COONTZ, 2006). Cette nouvelle association entre amour romantique et mariage chrétien aurait contribué à renforcer l'idéologie de la domesticité, qui a séparé de plus en plus les rôles féminins et masculins au 19^e siècle (DAVIDOFF et HALL, 1987). De ce fait, l'amour romantique sera vu par plusieurs historien.ne.s comme un piège pour les femmes parce qu'il les enferme dans un rôle prédéterminé. Pour d'autres, il sera vu comme ayant redonné aux femmes du pouvoir au sein de leur couple en les valorisant comme des êtres dotés d'une personnalité unique (LYSTRA, 1989, p. 9). Pour la sociologue américaine Szuzsa Berend, l'idéal romantique du mariage d'amour au 19^e siècle entrainera néanmoins plusieurs femmes de l'élite vers le célibat laïc, un état que plusieurs trouvaient préférable à celui d'épouse lorsque le sentiment idéalisé, voire spiritualisé (perçu comme voulu par Dieu) que devait être l'amour, n'était pas au rendez-vous (BEREND, 2000).

L'amour n'est pas un sujet neuf et il a donné lieu à un certain nombre d'études en sciences sociales au cours des dernières années (ILLOUZ, 2012, 2020; PIAZZESI, 2017). Concept qui pourrait sembler facile d'accès, il apparaît tout autrement lorsqu'on s'y intéresse en profondeur, ne serait-ce que par la difficulté de donner une définition claire de cette émotion (ou sentiment), qui prend des formes variées en fonction de l'époque et de l'espace. En effet, l'amour, tel que nous l'entendons dans cet article, nous inspirant de la manière de voir de l'historiographie des émotions, n'est pas un sentiment universel ni anhistorique. Il s'agit d'une construction socioculturelle, qui a un impact réel sur l'expérience des hommes et des femmes, notamment sur les croyances relatives au mariage, sur le vécu du mariage et sur les rôles de genre (REDDY, 2012; HARRIS et JONES, 2015; KARANDASHEV, 2016).

Notre étude, se concentrant sur l'amour « amoureux », exclut les autres formes d'amour (filial, adelphique, parental, amical, amour de Dieu...). Nous ne tenterons pas, dans cet article, d'offrir une définition fixe de ce sentiment. Nous chercherons plutôt à comprendre la vision qu'en a Robertine Barry, celle qu'elle a intériorisée à partir de ses expériences, de ses lectures, de ses observations, et celle qu'elle diffuse grâce à sa position de journaliste. Comment conçoit-elle l'amour? Idéalise-t-elle ce sentiment? S'en méfie-t-elle? L'amour a-t-il, selon elle, les mêmes effets sur les hommes et sur les femmes? Comment sa vision de l'amour influence-t-elle sa vision du mariage? Comment est-ce que tout cela se traduit dans les conseils qu'elle donne à ses lecteurs et lectrices? À travers les discours de cette femme d'influence, qui provient d'une certaine élite économique et culturelle, mais rejoint des gens de toutes les classes sociales (comme en atteste la provenance des lettres de ses

lectrices et lecteurs)⁵, nous tenterons d'apercevoir le « régime amoureux⁶ » qui régnait au Québec au tournant du 20^e siècle. Un régime qui associe amour romantique et mariage, mais pas aux dépens de considérations très pragmatiques comme la situation du conjoint, son aisance financière, sa sobriété, son tempérament. Selon Robertine Barry, les femmes, surtout, doivent prendre en compte ces éléments terre à terre dans le choix d'un mari, car elles n'arrivent pas au mariage aussi bien armées que les hommes. En effet, pour cette pionnière du féminisme au Québec (Collectif CLIO, 1992; CARRIER, 2003), les femmes sont plus amoureuses, plus fidèles, plus entières, plus pures et donc plus vulnérables aux blessures d'amour que les hommes. Cette vision essentialisée des rôles des sexes est au cœur des discours de Robertine Barry sur l'amour.

Cet article, qui décortique une trentaine de chroniques, de nouvelles littéraires et de pages de courrier du cœur, choisies en fonction de la présence de l'amour dans leur propos, sera divisé en trois parties. Dans la première, nous offrons une petite biographie de Robertine Barry en la positionnant sur l'échiquier idéologique de son temps. Dans la deuxième partie, nous décortiquons la vision de l'amour qu'elle élabore dans ses chroniques de *La Patrie*, dans ses articles du *Journal de Françoise* et dans ses écrits littéraires. Dans la troisième partie, nous analysons plus spécifiquement ses discours prescriptifs à travers le courrier de la rubrique *Le Coin de Fanchette*, que la journaliste a tenue dans *La Patrie* et dans le *Journal de Françoise*. À travers ses nombreux écrits sur l'amour, soutenons-nous, Robertine Barry alimente le *zeitgeist* de son époque et aide les femmes et les hommes qui la lisent à donner du sens à leur expérience.

FEMME ET JOURNALISTE AU TOURNANT DU 20^E SIÈCLE

Robertine Barry naît à l'Île-Verte en 1863 d'une mère canadienne-française originaire de l'Île-Verte, Aglaée Rouleau, et d'un père d'origine irlandaise, John Edmond Barry. Elle est la neuvième de leurs treize enfants (dont trois meurent en bas âge). Établis d'abord aux Escoumins, puis à Trois-Pistoles, les Barry sont bilingues, aisés et influents dans l'est du Québec. En effet, John Edmond Barry est directeur de scierie, maire, juge de paix et marguillier. La famille Barry, amatrice de musique et de littérature, possède une bibliothèque bien garnie dans laquelle Robertine fréquente des écrivains comme Hugo, Musset, Lamartine, La Fontaine, les Sœurs Brontë (LAMONTAGNE, 1984, p. 19), dont plusieurs sont associés au courant littéraire

5. Au regard du taux d'alphabétisation de l'époque, les écrits journalistiques, surtout ceux qui appartiennent à la presse à grand tirage, parviennent à rejoindre une importante partie de la population. En effet, le taux d'alphabétisation de la population québécoise à la fin 19^e siècle est estimé à 75 %, soit légèrement moins que celui des grandes puissances européennes (VERRETTE, 2002).

6. Nous entendons ici « régime amoureux » comme l'ensemble des codes qui régissent la compréhension de l'amour et les comportements amoureux à une époque et dans une société donnée. Le « régime amoureux » fait écho au « régime émotionnel » de l'historien des émotions William Reddy (REDDY, 2001).

du romantisme, qui valorise la sensibilité, la mélancolie, l'intimité, la passion et le mal de vivre. Ces lectures contribueront certainement à construire la vision qu'elle se fera de l'amour.

Robertine passe une partie de son enfance à jouer au bord du fleuve avec ses sœurs et frères. Elle fréquente l'école élémentaire des Escoumins, puis le Couvent Jésus-Marie, de Trois-Pistoles où elle est demi-pensionnaire. Vers 1879, elle entre comme pensionnaire au Couvent des Ursulines de Québec, où elle fait ses premières armes comme journaliste au journal étudiant *l'Écho du cloître* (DESJARDINS, 2010). Si son enfance campagnarde lui a permis d'observer de très près les comportements amoureux, les bienfaits et les méfaits de l'amour chez les hommes et les femmes du Bas Saint-Laurent (fréquentations, mariages heureux et malheureux), son éducation religieuse l'a nourrie de préceptes catholiques qu'elle ne perdra jamais de vue en discourant sur l'amour : l'importance du support mutuel, de la fidélité jusqu'à la mort, du sacrifice de soi (DOUCET, 2019, p. 273-276). D'ailleurs, Robertine Barry, malgré toutes les idées avant-gardistes qu'elle défendra et ses critiques à l'égard de l'Église catholique, demeurera toute sa vie une catholique sincère, qui allait prier à Notre-Dame après le travail, mais qui « avait une aversion marquée pour les pharisiens, les sépulcres blanchis » (DES ORMES, 1949, p. 108).

Au sortir du couvent, où elle a approfondi ses connaissances en français, en mathématiques, en sciences naturelles, en couture et en musique, après avoir envisagé pendant un moment de suivre sa sœur Evelyne dans la vie religieuse, Barry envoie quelques textes à des éditeurs de journaux, sans succès. Elle se projette aussi dans un mariage, qui n'aura pas lieu. « Je ne suis pas de celles qui considèrent le mariage comme le but vers lequel doivent tendre les plus nobles efforts de toute une vie », écrit-elle dans son journal personnel aujourd'hui perdu (DES ORMES, 1949, p. 47). Ce journal, dont Des Ormes cite des entrées sans leur accoler de date, évoquerait à quelques reprises un « prince » qu'elle aurait aimé avant de le voir s'éloigner de sa pensée. « Dans tous les mystères de la vie de Françoise, rien ne demeure plus mystérieux que ses amours », écrit Des Ormes, évoquant aussi une passion tardive que la journaliste aurait vécue avec un homme marié, que Sergine Desjardins suppose être le juge Joseph-Éméry Robidoux (DES ORMES, 1949, p. 76-78; DESJARDINS, 2011, p. 228-234).

En 1891, à 28 ans, Françoise publie son premier article dans le journal à grand tirage *La Patrie*, dirigé par le libéral Honoré Beaugrand, un papier incisif sur l'éducation des filles. Peu de temps après, naîtra, dans le même journal, la « Chronique du Lundi », qu'elle tiendra pendant près de 10 ans. À la même époque, à la suite du

7. De son vrai nom, Léonide Ferland (1881-1957), enseignante et femme de lettre, Renée des Ormes a publié en 1949 *Robertine Barry, en littérature : Françoise : pionnière du journalisme féminin au Canada français*, en se basant notamment sur un journal personnel (un « carnet ») tenu par Robertine Barry. Ce journal semble avoir été perdu ou détruit par la suite (DESJARDINS, 2010, p. 18). Renée des Ormes a aussi laissé un fonds d'archives qui comprend des notes de travail sur Robertine Barry à la Société d'archives du Saguenay-Lac-Saint-Jean (dossier 1328).

décès de son père, Barry déménage de Trois-Pistoles à Montréal. Elle s'installe dans une maison de la rue Saint-Denis avec sa mère, ses frères et sœurs célibataires et la gouvernante de la famille⁸.

Bientôt, Robertine Barry devient une figure incontournable de la scène littéraire et culturelle montréalaise. Ses populaires « Chroniques du lundi » posent un regard souvent caustique sur les institutions, dont l'Église, mais toujours bienveillant sur les gens – les ouvriers et mendiants de la ville, les filles-mères, les paysans... Elle entretient ses lecteurs et lectrices de sujets variés : la ville, le tramway, le travail, la mort, les superstitions, la pauvreté, le traitement des animaux, les arts, la condition des femmes et l'amour, dans une perspective que l'on pourrait qualifier de moderne. En effet, dans le débat qui fait rage entre modernité et tradition, Robertine Barry s'inscrit clairement du côté pro-moderne, valorisant le progrès technique et scientifique, mais aussi le progrès social, n'hésitant pas à revendiquer des changements qui ébranlent les structures traditionnelles, comme le droit de vote, une instruction plus poussée et la possibilité de s'accomplir en fonction de ses talents pour les femmes, comme aussi l'instruction laïque et l'ouverture de bibliothèques publiques. Pour mieux la situer sur l'échiquier idéologique de son temps, il est utile de dire que son principal adversaire idéologique est une figure de proue du traditionalisme, le journaliste Jules-Paul Tardivel, et que ses plus grands alliés, Honoré Beaugrand, Louis Fréchette, Joséphine Marchand, sont des partisans de la modernité libérale. « Françoise, c'est la journaliste libre-penseuse, une des rares féministes des années 1900 à oser critiquer le clergé, une femme qui appartient au nouveau siècle » (Collectif Clio, 1992, p. 245), a-t-on écrit avec justesse. Dans plusieurs débats, Françoise apparaît en effet plus audacieuse, plus « moderne » que ses amies féministes Joséphine Marchand-Dandurand et Marie Gérin-Lajoie, peut-être parce qu'elle n'a pas de mari à qui ses positions idéologiques peuvent nuire. Ceci dit, son adhésion à la modernité n'est pas aussi radicale que celle des « femmes nouvelles » américaines et européennes de son époque, des femmes rebelles, indépendantes et érotisées qui mêlaient luttes ouvrières et féminisme, qui parlaient de droit de vote et même de contraception (STANSELL, 1998).

Au cours de la décennie 1890, Françoise collabore, de façon ponctuelle, à plusieurs revues et journaux⁹, donne des conférences, et publie son recueil de nouvelles *Fleurs champêtres*, une œuvre à saveur ethnologique et littéraire dans laquelle elle recueille « en un faisceau d'historiettes, les traditions, les touchantes coutumes, les naïves superstitions et jusqu'aux pittoresques expressions des habitants de nos campagnes

8. Il faut savoir que la cohabitation entre frères et sœurs célibataires n'est pas du tout exceptionnelle au tournant du 20^e siècle, alors que l'addition des salaires des individus permet un meilleur niveau de vie. Voir à ce sujet le mémoire de Catherine RENAUD (1994). La journaliste Édouardina Lesage (Colette) cohabitera elle aussi avec ses sœurs célibataires pendant toute sa vie (SAVARIA, 2020), de même que la journaliste Léonise Valois avec sa sœur Philomène (WARREN, 1993).

9. Notamment *Le Coin du feu*, *le Bulletin*, *le Franc Parler*, *la Femme*, *la Revue populaire*, *Revue canadienne*, *le Samedi*, *l'Album universel*, *la Kermesse*, *la Charité*, *L'Almanach du peuple*, *la Revue nationale* et *la Feuille d'érable*.

avant que tout cela n'ait complètement disparu » (Françoise, *Fleurs Champêtres*¹⁰, p. 27)¹¹ En 1896, Françoise inaugure, dans *La Patrie*, « Le Coin de Fanchette », une page féminine comprenant un courrier dans lequel elle répond aux questions de ses lectrices et lecteurs, qui tournent beaucoup autour de l'amour. Elle qui n'est pas mariée devient paradoxalement, pour les lectrices et lecteurs très avides de ses conseils, une spécialiste des affaires du cœur. À la fin du 19^e siècle, elle est un « catalyseur culturel », « la figure la plus illustre du monde féminin », selon Paul Wyczynski (WYCZYNSKI, 1999, p. 151). Son appartement est à ses heures un salon littéraire, où se réunit une partie de l'élite culturelle québécoise. Amie d'Olivar Asselin, d'Henriette Dessaulles, de Laure Conan, elle est la « marraine littéraire » du jeune et talentueux poète Émile Nelligan¹².

En 1900, Robertine Barry est, avec Joséphine Marchand-Dandurand, représentante des femmes canadiennes à l'exposition universelle de Paris où elle participe aussi au Congrès international des femmes¹³. À Paris, elle fréquente les salons littéraires, se lie d'amitié avec des femmes de lettres européennes, dont Juliette Adam et Gyp, qui deviendront des collaboratrices au sein d'un informel réseau transatlantique de femmes de lettres (SAVOIE, 2004). En 1904, elle se rendra à l'Exposition universelle de Saint-Louis, au Missouri, où elle créera des liens avec plusieurs femmes journalistes canadiennes (notamment du Canada anglais¹⁴) et en 1906, à l'Exposition internationale de Milan, voyage qui lui permettra de revoir ses ami.e.s européen.ne.s et d'obtenir une audience privée avec le pape Pie X (« Une audience du Saint-Père », *JdF*, 4 mai 1907, p. 42-44).

10. Ci-après : FC. Nous avons consulté la réédition préparée par Gilles Lamontagne (LAMONTAGNE, 1984).

11. Cet ouvrage, qui paraît aujourd'hui plutôt gentil, créera une polémique médiatique, entre d'un côté, le conservateur Jules-Paul Tardivel, directeur du journal *La Vérité*, qui accuse Françoise d'avoir évacué la religion de ses descriptions campagnardes, et les alliés de Françoise, Louis Fréchette et Joséphine Marchand-Dandurand, qui soulignent les qualités de l'ouvrage (TARDIVEL, 1895a; 1895b; MARCHAND-DANDURAND, 1895; FRÉCHETTE, 1895).

12. Certains auteurs ont suggéré qu'il aurait pu y avoir une liaison sentimentale entre Robertine Barry et Émile Nelligan, qui était de seize ans son cadet, mais nous n'avons trouvé aucune preuve en ce sens. Selon Wyczynski, Nelligan aurait souhaité dépasser le stade platonique de leur amitié, souhait qui n'aurait pas été partagé par Robertine Barry (WYCZYNSKI, 1999, p. 158-160). Quoi qu'il en soit, leur relation a été intense et tourmentée, ce qui se reflète dans certains poèmes de Nelligan comme « Beauté cruelle » et « À une femme détestée », et dans les écrits de Françoise sur Nelligan, comme dans un article paru au moment de la publication du recueil de poèmes du poète, alors que celui-ci est interné dans un hôpital psychiatrique (*JdF*, 2 avril 1904, p. 313).

13. À cette occasion, elles signent chacune un chapitre du livre *Les femmes du Canada, leur vie et leurs œuvres*, distribué à l'Exposition universelle de Paris, 1900. Le chapitre signé par Barry s'intitule « Les femmes canadiennes dans la littérature ».

14. Où elle participe à jeter les bases du *Canadian Women's Press Club* et de sa version francophone, dont elle devient présidente. Préoccupée par la question des revenus des femmes de lettres, elle créera un comité de réflexion sur les droits d'auteur.

Pour comprendre les discours de Robertine Barry, il faut les inscrire dans cette perspective transnationale, car non seulement la journaliste voyage, mais elle lit quotidiennement des journaux et œuvres littéraires provenant de l'étranger. Ainsi, ses idées avancées sur les droits et l'éducation des femmes et sur le célibat féminin sont influencées en partie par les discours français sur la « femme nouvelle », éduquée, indépendante, féministe (ROBERTS, 2002) et par les discours anglais sur la [traduction] « célibataire endurcie » (WALKOWITZ, 1992, p. 63). Grande admiratrice de la journaliste française Séverine (1855-1929), et lectrice assidue du magazine féministe *La Fronde*, fondé par Marguerite Durand en 1897¹⁵, Françoise lance à son tour en 1902 son propre magazine, *Le Journal de Françoise* (1902-1909). Ce dernier porte le sous-titre de « Gazette canadienne de la famille » et affiche le slogan « Dire vrai et faire bien », qui montre l'importance égale qu'elle accorde à la liberté de dire et au devoir. Elle tiendra ce magazine à bout de bras pendant neuf ans, écrivant de nombreux articles, recrutant les collaborateurs et collaboratrices, révisant les textes tout en s'occupant des abonnements et de la comptabilité, avec l'aide d'une secrétaire de rédaction.

Françoise considère son magazine à la fois comme une « université » pour celles et ceux qui n'ont pas la chance d'y aller, comme un moyen de promouvoir des causes auxquelles elle croit, et comme une vitrine pour les écrivain.e.s d'ici et d'ailleurs. Le *Journal de Françoise* instruit en effet ses lectrices et lecteurs sur l'histoire du monde (dont l'histoire littéraire), l'actualité internationale, les progrès techniques, scientifiques et médicaux. Il prend position en faveur d'une amélioration des droits civiques des femmes, de leur accès aux études supérieures et ose aborder favorablement la question controversée du droit de vote des femmes (*JdeF*, 2 janvier 1909 et 16 janvier 1909). Dans un contexte souvent hostile à ces idées, il promeut l'instruction laïque, la protection des personnes vulnérables, dont les « filles-mères », qui portent tout l'opprobre d'une grossesse hors mariage (« À qui la faute », *JdeF*, 6 mars 1909, p. 358) et l'implantation de bibliothèques publiques (« À propos de bibliothèques », *JdeF*, octobre 1902, p. 160-170). Il ose critiquer la religion et l'Église catholique dans les aspects que Françoise juge hypocrites (« La religion canadienne », *JdeF*, 17 mars 1906, p. 378-379). Le *Journal de Françoise* publie aussi des textes d'auteur.e.s d'ici et d'ailleurs, dont Laure Conan, Joséphine Marchand-Dandurand, Émile Nelligan, Louis Fréchette, Albert Lozeau, Edmond de Nevers, Juliette Adam, Carmen Sylva, Hélène Varasco, Thérèse Bentzon.

15. Voici ce qu'elle écrit à propos de *La Fronde* et de Séverine, dans *La Patrie* : « Avez-vous lu le journal *La Fronde*? Le journal exclusivement consacré aux intérêts de notre sexe et qui annonce fièrement en haut de ses colonnes qu'il est « dirigé, administré, rédigé et composé par des femmes ». Il est fort bien écrit, je le constate avec orgueil, et sa lecture me cause infiniment de plaisir; moi qui ai toujours été de tous les temps, une admiratrice sincère du beau talent de Séverine, je suis heureuse de lire chaque jour dans *La Fronde* un article de cette plume si alerte et si originale » (« CdF », *LP*, 12 février 1898, p. 9) Dans le même entrefilet, elle indique à ses lectrices qu'elles peuvent se procurer *La Fronde* à Montréal, à la librairie Fauchille. Une petite recherche dans l'Annuaire Lovell nous indique que le commerce Charles Fauchille, *Stationery and Fancy Goods* est situé au 1712, rue Sainte-Catherine, entre Saint-Denis et Sanguinet.

En 1905, Françoise présente à Montréal sa pièce de théâtre intitulée *Méprise*, une comédie légère sur le thème des sentiments amoureux, un thème qui n'a de cesse de l'intéresser. Cette pièce simple raconte un imbroglio sentimental entre un homme et une femme qui finira par une déclaration d'amour mutuelle et, on l'imagine, par un mariage heureux.

Les histoires sentimentales personnelles de Robertine Barry, comme on l'a évoqué plus haut, n'ont pas eu une telle fin avantageuse. Mais le choix du célibat chez elle ne semble pas pour autant être un choix « par dépit ». Il s'explique premièrement par la compréhension aigüe qu'elle a de ce que le mariage enlève aux femmes : une femme mariée redevient mineure aux yeux de la loi, ne peut divorcer si jamais la relation s'avère infernale. Il s'explique aussi par ce que le célibat apporte aux femmes : une plus grande liberté de s'engager dans des projets personnels sans avoir besoin de l'approbation d'un mari. Il s'explique finalement probablement par l'idéalisation, par Françoise, de l'amour romantique : comme les protagonistes étudiées par Zsuzsa Berend (BEREND, 2000), elle aurait préféré être célibataire que de s'engager avec quelqu'un envers qui elle ne ressentait pas ces sentiments étranges et mystérieux associés au véritable amour, sentiments qu'elle semble avoir déjà éprouvés, si l'on en croit certaines de ses chroniques¹⁶.

À une époque où les « vieilles filles » sont souvent l'objet de moqueries, Françoise n'hésite pas à parler du célibat en termes très positifs, et souvent avec humour. Elle écrit par exemple : « Ne vaut-il pas mieux faire rire de soi parce qu'on n'est pas mariée, que de ne pouvoir rire parce qu'on l'est? » (*LP*, réponse à Friponne, 15 janvier 1898, p. 9). Et ailleurs :

Parce qu'enfin la vieille fille a songé à se faire une vie extérieure et active, parce qu'elle a compris qu'elle a sa part des responsabilités, et, que dans l'harmonieux concert universel, elle a pris la place qu'un préjugé sot et barbare l'avait empêchée d'occuper jusqu'ici. Elle a goûté à une vie nouvelle qui l'a transformée, qui en a fait une femme d'action et de mouvement et qui, en éloignant à jamais d'elle le dédain ou le ridicule, lui fait regarder la vie sans bravade comme sans défaillance. (*JdF*, « Vieilles filles », 7 octobre 1905, p. 198-199)

En effet, le célibat laïc, à la fin du 19^e siècle, devient une option intéressante pour de nombreuses femmes, notamment grâce aux possibilités nouvelles de travail rémunéré, qui nourrissent un désir d'indépendance présent chez elles (YOUNG, 2019).

En 1909, Barry met fin à l'aventure du *Journal de Françoise*, évoquant des « devoirs nouveaux » qui ne lui permettraient plus de consacrer autant de temps à son magazine. À la même période, elle se voit offrir par le Premier ministre libéral

16. Par exemple, en racontant sa conversation avec une religieuse qui ne connaissait que l'amour de Dieu et pas le sentiment amoureux « terrestre », elle écrit : « Elle ignorait, d'un autre amour, la douceur et la force, les ivresses et les tourments. Je restai muette, ne voulant pas rider, même d'un souffle, la surface de cette âme si pure et si limpide. » (« Fleur du cloître », *JdF*, 17 décembre 1904, p. 579)

Lomer Gouin un poste d'inspectrice de manufactures¹⁷, nomination qui reconnaît le fait qu'elle a souvent, dans ses articles, dénoncé le triste sort des travailleuses et demandé pour elles des conditions plus décentes (« Les jeunes filles dans les bureaux », *JdeF*, 21 février 1903). Robertine Barry n'occupe pas longtemps ce poste de fonctionnaire puisqu'elle décède le 7 janvier 1910, à 46 ans, d'une congestion cérébrale. Les dernières années de la journaliste ont été difficiles sur le plan de la santé et marquées par un conflit avec sa grande amie Marie Gérin-Lajoie. Cette dernière avait cédé à la demande de Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, de ne pas imprimer dans les actes d'un colloque de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste une conférence de son amie Françoise, jugée trop radicale par l'archevêque (DESJARDINS, 2011, p. 387). Toutes les féministes du tournant du 20^e siècle jouaient un jeu d'équilibriste, pour ne pas s'aliéner l'opinion des puissants et être mises au ban de la société (CLICHE, 1989). Mais Robertine Barry, en partie parce qu'elle était célibataire, comme nous l'avons évoqué, n'était pas encline à autant de compromis. Ses dernières années ont été marquées par des périodes dépressives, à la suite de plusieurs deuils et peut-être d'un chagrin d'amour (DESJARDINS, 2011, p. 234, 398, 401, 409-410).

Plongeons maintenant directement dans les discours sur l'amour de Robertine Barry, d'abord dans ses chroniques dans les journaux et dans ses travaux littéraires, ensuite dans ses pages de courrier du cœur.

L'AMOUR, SELON ROBERTINE BARRY, DANS SES ÉCRITS JOURNALISTIQUES ET LITTÉRAIRES

L'une des premières choses qui sautent aux yeux lorsque l'on s'intéresse aux écrits de Françoise, c'est la prévalence des discours sur l'amour, présents partout dans l'œuvre. Dans cette partie, nous analyserons les discours amoureux de Robertine Barry dans ses chroniques de *La Patrie* et du *Journal de Françoise* et dans le recueil de nouvelles *Fleurs champêtres*, et nous observerons leur oscillation entre pessimisme terre à terre et idéalisation romantique. Précisons que la frontière entre l'observation empirique et l'imagination n'est pas toujours facile à tracer dans les écrits de Françoise, qui brouille constamment les pistes. Or, pour les fins de notre analyse, la véracité est secondaire; il nous importe plutôt d'observer ses idées sur l'amour à travers les histoires qu'elle raconte, qu'elles soient vraies ou inventées.

Plusieurs des nouvelles et articles de Françoise dévoilent une vision très sombre de l'amour. La nouvelle « L'amour qu'on aime tant » (*JdeF*, 15 avril 1909, p. 389-390;

17. Depuis 1885, l'État intervient dans les relations entre le patronat et les ouvriers pour amoindrir les effets néfastes de l'industrialisation, en promulguant certaines lois qui limitent le nombre d'heures travaillées, fixent l'âge à partir duquel un enfant peut travailler en usine, encadrent les accidents de travail. Pour veiller à la mise en application de ces règlements, il nomme des inspecteurs, puis des inspectrices de manufactures (mieux placées que leurs confrères pour intervenir auprès des femmes ouvrières et des adolescent.e.s en usines).

reprise dans LAMONTAGNE, 1984¹⁸), en est un exemple probant. Parue dans le tout dernier numéro du *Journal de Françoise*, elle jouxte le texte « Pour prendre congé » de la directrice, qui explique qu'elle cesse la publication de la revue après sept ans de travail. Rappelons que Robertine Barry décédera neuf mois plus tard, en janvier 1910, ce qui peut donner à cette nouvelle des allures de testament.

Dans « L'amour qu'on aime tant », donc, une jeune femme se meurt en accouchant. Avant de fermer les yeux pour de bon, elle parle à son mari, à qui elle confie l'enfant qui vient de naître. Alors qu'il est anéanti par le chagrin et qu'il lui dit qu'il l'aime, elle répond :

Oui, tu m'aimes... Aujourd'hui surtout, que tu me vois si malade, tout l'amour des premiers jours revient dans ton chagrin... Pourtant, je me suis bien aperçue, va, parfois, que ton amour allait s'affaiblissant... Non, non, ne proteste pas... Tous les hommes sont ainsi, je pense... Ils n'aiment pas comme le savent les femmes... leur amour dure si peu de temps. Il tue souvent.

Pour la narratrice, « l'oubli vient à tous les hommes et, un jour, une autre aussi... » Lorsqu'elle affirme que c'est à cause de l'amour qu'elle meurt, on comprend qu'elle parle davantage des tourments psychologiques que des conséquences physiques de l'amour (l'accouchement), même si les deux se confondent. « Ne pouvais-tu m'aimer sans me faire mourir? », demande la narratrice à son mari, avant que ses lèvres glacées se referment pour toujours.

Cette nouvelle diffuse une vision triste et amère de l'amour, du point de vue d'une narratrice que ce sentiment a rendue malheureuse avant de la tuer. Ce n'est pas si souvent que Françoise établit, dans un texte, un lien de causalité entre l'amour et la mort. Par contre, certaines des idées présentes au cœur de la nouvelle « L'amour qu'on aime tant », soit que les hommes n'aiment pas de manière aussi pure et durable que les femmes et qu'ils se lassent vite d'une femme pour en aimer une autre, représentent un leitmotiv dans les discours de Françoise. Ses écrits laissent souvent entrevoir sa vision imparablement genrée de l'amour. Pour Françoise, l'amour est pour les femmes un sentiment précieux, sérieux, qui dure toute la vie; et pour les hommes, il est souvent un jeu qui les amuse, mais dont ils se lassent rapidement. Les hommes, pour Françoise, sont en effet inconstants¹⁹ dans leurs sentiments, voire infidèles, comme elle le laisse entendre dans sa chronique du 18 février 1895, où elle raconte une discussion entre amies :

18. Plusieurs articles de Françoise sont repris dans Gilles LAMONTAGNE, 1984. Un astérisque (*) signalera ceux dont c'est le cas.

19. Voir aussi : « CDL », *LP*, 19 novembre 1894 et « Le Coin de Fanchette », *LP*, 12 février 1898. Dans le premier article, Françoise raconte le mariage d'un couple syrien auquel elle a assisté et elle se demande si l'« homme syrien » est constant, lui, et si la mariée pleurera un jour, comme tant d'autres, son bonheur perdu. Dans l'entrefilet du « Coin de Fanchette » elle écrit : « Un premier amour déçu, ça fait bien mal et il nous reste dans l'esprit de si vilains doutes sur la constance et l'honnêteté des hommes (...) »

Je ne sais comment cela se fit, mais la conversation vint à tomber sur les hommes, et une vieille dame, que je vois d'ici avec sa figure respirant l'intelligence, son air digne et distingué, laissa tomber la phrase suivante : - l'homme fidèle est un mythe. J'avoue que cela me fit un peu froid au cœur; j'aimais à croire que chacun avait tout au moins autant de constance que moi, et je devais modifier ma croyance, parce que l'expérience et les années venaient de me donner, par la bouche de cette personne, une autre leçon. (« CdL », *LP*, 18 février 1895, p. 1)

Les discours de Françoise sur l'amour, comme on l'a dit, ont tendance à mettre en avant des différences « naturelles » entre les femmes et les hommes, à essentialiser leurs manières d'être et de sentir en amour : les femmes sont fidèles, pures, honnêtes, ardentes, dévouées, et les hommes sont changeants, insoucians, fuyants et volages.

Dans les discours de Françoise sur l'amour, il est par ailleurs très souvent question d'amour impossible. L'amour est irréalisable ou encore il est déjà mort, pour différentes raisons : la différence d'âge (« CdL », *LP*, 28 janvier 1895, p. 1*), d'ethnicité ou de classe sociale entre les amoureux, ou encore la mort d'un des deux protagonistes. Certains des récits sont des épopées déchirantes situées à des époques anciennes, comme « La lampe qui ne s'éteint jamais » (« CdL », *LP*, 29 mai 1893*), un amour entre un Iroquois et une jeune Française au temps de la Nouvelle-France et « Jeanne Sauriol », une relation impossible entre un officier anglais et une jeune Canadienne française qui sacrifiera l'amour pour la fidélité à sa patrie (un sacrifice hautement méritoire selon Françoise) (*FC*, p. 118-121). Dans la nouvelle « L'amour passa » (*JdeF*, 2 mai 1908, p. 34-40*), Françoise raconte l'histoire tragique d'une jeune Canadienne française qui comprend qu'elle était en présence de l'amour juste au moment où l'Anglais qui l'aimait meurt.

Quelle que soit la cause de l'impossibilité de la relation, les protagonistes féminines des textes de Robertine Barry se souviennent de leurs amours avortées avec beaucoup de nostalgie, comme si les blessures amoureuses ne guérissaient jamais complètement au cœur des femmes. Et ce, même si elles ont été les initiatrices de la rupture. Ainsi, la nouvelle « Lamento », parue dans *La Patrie* et republiée dans *Le Journal de Françoise* (« CdL », *LP*, 24 décembre 1898, p. 15; sous le titre « Sabine, *JdeF*, 18 février 1905, p. 642-643*), met en scène des amies, autour d'un piano, qui se racontent leurs anciennes amours, volontairement interrompues à cause du tempérament trop fougueux d'un amoureux ou de la peur de la femme d'être un frein aux ambitions de l'homme. Françoise écrit qu'en écoutant le piano, « les âmes qui avaient souffert, connurent encore le mal de ne pouvoir oublier ».

Dans ces textes sur l'amour impossible, l'écrivaine exalte la nostalgie amoureuse des femmes et souligne l'incurabilité des déceptions amoureuses féminines comme si elles étaient les preuves de leur pureté, de leur supériorité morale sur les hommes. Bien qu'il soit difficile de mesurer les effets sur le « régime amoureux » de tels discours, on peut penser qu'ils ont des répercussions importantes sur les rapports de genre en amour; les femmes se sentant non seulement légitimes, mais particulièrement vertueuses et morales lorsqu'elles ne parviennent à oublier un ancien amour.

D'autres textes du « versant pessimiste » des discours sur l'amour de Robertine Barry mettent en scène des couples profondément malheureux. Parmi eux, les époux campagnards qui ne s'aiment pas, dans « Gracieuse » (FC, p. 103-111) et un couple gangrené par la violence du mari (finalement décédé) dans « Le mari de la Gothe » (FC, p. 35-43). Dans ce texte qui ouvre *Fleurs champêtres*, Robertine Barry dénonce le « fatalisme [...] si profondément enraciné chez nos paysans », qui fait en sorte que certaines femmes acceptent la violence et la misère, croyant à la réalisation de leur « destinée ». Comme en écho à ce texte, deux ans plus tard, Françoise raconte dans *La Patrie*, avec un humour pince-sans-rire, le récit d'une New Yorkaise malheureuse en mariage qui assassine son mari et fait habilement passer ce meurtre pour un suicide pour pouvoir épouser un autre homme (« CdL », LP, 5 juillet 1897, p. 2). Ces textes sont des critiques féministes à l'égard du mariage, une institution que Françoise rend responsable de beaucoup de malheur humain, et pas seulement lorsqu'il y a alcoolisme ou violence, mais parfois parce que les époux se sont mal choisis.

Combien y en a-t-il de ces mariages malheureux? Leur nombre est infini, [...] leur intérieur est un enfer. Pourquoi? Ah! Le sais-je! Ce n'est peut-être entre eux qu'un malentendu, un grain de sable, un rien, mais il manque, pour supporter leurs défauts communs, pour rétablir la bonne entente, la sympathie et l'amitié qui doivent subsister toujours, quand l'amour est envolé. Il n'y a pas de corde d'harmonie, qui vive dans leurs relations [...] Rien ne les unit, ni les idées, ni les sentiments, ni les goûts, et ils s'en vont à la dérive, retenus cependant l'un à l'autre et maudissant leurs liens indissolubles. » (« CdL », LP, 11 février 1895, p. 1)

Malgré sa vision souvent triste, voire dramatique et parfois cynique, de l'amour et du mariage, Robertine Barry estime que le sentiment amoureux est aussi le plus beau et le plus grand de tous et que lorsque les conditions sont réunies, il mène directement au bonheur. Ainsi, dans plusieurs de ses articles et nouvelles, elle représente des idylles amoureuses jolies et prometteuses. Par exemple, dans « Souvenir de l'exposition », Françoise met en scène un jeune couple, dans une exposition, sur le point de se faire de grandes promesses. Dans un décor rempli de fleurs et de musique, la protagoniste, en tenant le bras de son prétendant, « [sentit] en son être un bonheur si nouveau et si grand qu'elle voulait en mourir » (« CdL », LP, lundi 30 août 1897, p. 2*).

À quelques endroits, Françoise décrit l'amour comme la réunion de deux âmes sœurs. Ainsi, selon une légende bretonne, raconte-t-elle, à chaque âme masculine correspond une âme féminine. Ces âmes sont projetées à la naissance dans un périmètre déterminé. Quand les parties se rencontrent, le bonheur est parfait. Par malheur, écrit-elle, souvent la rencontre n'a pas lieu. Sur la Côte Nord, ajoute-t-elle, « la croyance générale veut que ceux qui ne se marient pas soient des veufs et des veuves, dont le mari ou la femme qui leur était destiné est mort au berceau ou avant l'hymen. Et les vieux garçons et les vieilles filles, ne trouvant plus sur la terre cette autre moitié d'eux-mêmes, qu'ils cherchent sans cesse, passent leur vie seuls jusqu'au jour des éternelles réunions » (« CdL », LP, 11 février 1895, p. 1). Elle contribue donc à ancrer dans les esprits cette idée romantique d'individus faits l'un pour l'autre.

Bien que Françoise semble souvent sceptique à propos de la durabilité du bonheur amoureux²⁰, elle donne vie à quelques reprises dans ses écrits à des époux unis dans un bonheur simple. Ainsi, dans la nouvelle « Au pays des montagnes » (FC, p. 122-127), elle montre un couple marié heureux, la femme provenant d'une classe sociale supérieure à celle de l'homme, et ayant accepté de le suivre sur la Côte-Nord où ils ont construit leur bonheur. Des couples heureux apparaissent aussi, comme on le verra plus loin, dans le courrier du « Coin de Fanchette », comme dans cette réponse à « maman heureuse », à qui Françoise écrit :

Mes félicitations, petite maman, encore dans la lune de miel après dix ans de mariage! Ça, c'est encourageant au moins! Et quel est votre secret pour vous conserver un mari si bon, si attentif, donnez-le-moi, je l'enseignerai à mes autres correspondantes dont la vie maritale n'est pas tout à fait filée d'or et de soie. (« CdL », LP, 9 avril 1898, p. 22)

Finalement, dans les discours amoureux de Françoise, il arrive que l'on voie le triomphe d'amours ayant paru impossibles. Par exemple, dans « Miracle d'amour » (JdF, 19 décembre 1903, p. 229-230*), Françoise raconte l'histoire d'une abbesse bénédictine de Poitiers, au 10^e siècle, qui avant de mourir, reconnaît sous les traits d'un moine qui entre dans sa chambre pour la bénir, l'homme qu'elle a aimé durant sa jeunesse et qu'elle avait, dans ses rêves les plus inavouables, tant souhaité revoir. Le « miracle » s'est produit et l'abbesse Berthalde meurt en paix, au « premier jour de l'an 953 ».

Au final, il ressort des discours de Françoise sur l'amour une grande idéalisation romantique dans l'absolu, accompagnée d'un grand pessimisme sur la possibilité de voir se réaliser dans la réalité les désirs d'amour. Le pessimisme de Françoise prend racine dans la situation légale des femmes mariées, qui deviennent dépendantes de leur époux. Il s'appuie aussi sur une vision essentialisée des femmes et des hommes en amour. Les femmes, pour elle, n'oublient jamais un homme qu'elles ont aimé; les hommes passent à autre chose sans regrets. Son pessimisme est donc aussi ancré dans une vision irréconciliable des sexes. Il est difficile de savoir comment sont reçus ces discours de Françoise, mais la rubrique « Le Coin de Fanchette », que nous analyserons dans la prochaine partie, nous permet de mieux cerner la relation qu'entretient Françoise avec ses lectrices et lecteurs, dont certains sont perspicaces, comme le montre cette réponse de Françoise à une lectrice qui, selon elle, n'a pourtant rien compris du tout :

J'ai lu votre lettre avec beaucoup d'intérêt; quelques passages m'ont particulièrement amusée, celui, par exemple, où vous dites que quelque amoureux a dû me faire des infidélités, c'est pour cela que je semble avoir si peu de confiance dans les hommes. Ma foi, vous n'y êtes pas, petite Anonyme, ce serait de la méchanceté

20. Dans une chronique, elle raconte une rencontre amoureuse originale et prometteuse et ajoute en guise de conclusion : « Et je me hâte d'ajouter que leur bonheur est sans mélange, car dans dix ans d'ici, si j'avais à raconter cette histoire, Dieu sait si je pourrais en dire autant. » (« CdL », LP, 4 novembre 1895, p. 2)

d'insinuer que j'ai à me plaindre d'aucun d'eux, et je suis prête à donner à tous ceux qui m'ont fait la cour, et ils ne sont pas nombreux, un certificat de bonne conduite. (« CdF », *LP*, 9 avril 1898, p. 22)

ROBERTINE, L'AMOUR ET SES LECTEURS ET LECTRICES : UNE ANALYSE DE LA PAGE « LE COIN DE FANCHETTE »

Au cours de sa carrière de journaliste, Robertine Barry entretiendra des liens très forts avec ses lectrices et lecteurs. La rubrique la plus emblématique de ces liens est « Le Coin de Fanchette », qu'elle décrit souvent comme une famille. Cette page féminine paraît dans *La Patrie* de 1896 à 1901 et sera reprise dans *Le journal de Françoise* de façon sporadique. Nous nous intéresserons plus particulièrement à la section « Réponses aux correspondants²¹ », qui prend place dans *La Patrie* en 1897 et 1898, où elle répond à des questions variées de ses lecteurs et, majoritairement, de ses lectrices. Il faut noter qu'il y a une évolution entre « Le Coin de Fanchette » de *La Patrie* et celui du *Journal de Françoise*. Dans le premier journal, l'amour et les relations amoureuses sont omniprésents, la section des questions s'apparentant souvent à un courrier du cœur. À cette époque, « Le Coin de Fanchette » est une page féminine qui traite de sujets variés comme la mode, la cuisine, l'histoire et qui publie de la poésie. Plus tard, dans *Le journal de Françoise*, « Le Coin de Fanchette » ne fait que répondre aux questions des lecteurs et lectrices, mais ne traite que très rarement des questions sentimentales, se tournant plutôt vers des questions de culture générale²². Ainsi, si nous étudierons les deux journaux, *La Patrie* prend plus de place dans notre analyse.

Le « Coin de Fanchette » mérite qu'on s'y attarde puisqu'il s'agit d'un magnifique terrain pour étudier la vision de l'amour chez la journaliste par la façon dont elle prend forme dans les recommandations à ses lecteurs. Alors que les courriers du cœur ont été analysés plus abondamment en ce qui concerne le milieu du 20^e siècle, comme *La clinique du cœur* de Marcel-Marie Desmarais et *Refuge sentimental* de Janette Bertrand (LUNEAU, 2009; SÉNÉCHAL, 2006; voir aussi GAGNON, 1993a), les courriers du cœur du 19^e siècle et du début du 20^e siècle restent encore à étudier²³.

-
21. Nous n'avons malheureusement pas accès aux questions des lecteurs et lectrices, Barry publiant seulement ses réponses aux questions. Dans bien des cas, il est toutefois possible de les deviner. Françoise, qui s'adresse à la personne en l'appelant par son pseudonyme, affirme répondre à toutes les lettres qu'elle reçoit. Il ne subsiste aucun fonds d'archives où l'on peut retrouver la correspondance reçue par Barry. La journaliste affirme à plusieurs reprises qu'elle détruit les lettres envoyées par ses lectrices (« CdF », *LP*, 9 avril 1898, p. 22).
 22. Ce changement pourrait s'expliquer par la volonté de donner un aspect plus sérieux au journal, mais aussi parce que celui-ci ne veut pas seulement rejoindre les femmes; il vise aussi les familles. On peut penser qu'il y a une volonté de rejoindre un lectorat moins populaire. Concernant les formes d'écriture dans les chroniques de *Françoise* et le support médiatique de son œuvre, voir RIZZUTO (2017).
 23. On trouve quelques exceptions, comme le mémoire de Maude SAVARIA (2020) qui porte sur la journaliste Colette (Edouardina Lesage) et son « Courrier de Colette » paru dans *La Presse* au cours de la première moitié du 20^e siècle.

Cette page permet de distinguer les questions jugées importantes par les lecteurs et lectrices et l'appétit qu'il y avait pour des conseils amoureux, dans une société qui offraient peu de moyens, autres que des publications religieuses, de s'informer sur de telles questions. L'anonymat des lectrices et le fait que Françoise affirme détruire les lettres reçues permet de créer un lien de confiance spécial entre la journaliste et ses lecteurs et lectrices.

Les relations amoureuses ne sont pas simples à comprendre, pense Françoise. Lorsqu'une lectrice la questionne sur l'amour, elle lui répond :

Il est certainement impossible de rien préciser, car l'amour varie à l'infini selon les caractères et les tempéraments. De l'amitié à l'amour il n'y a qu'un pas, dit-on, et cependant on ne peut dire où commence l'amitié et où finit l'amour. La différence entre l'amour et l'amitié se ressent plutôt qu'il (*sic*) ne s'explique. » (« CdF », *LP*, 23 octobre 1897, p. 9)

Pour Robertine, dans ses conseils aux lectrices, l'amour ne doit pas être passionnel, cela est particulièrement vrai pour les jeunes personnes, qui représentent la majorité des personnes qui lui écrivent. Ainsi, à maintes reprises, la journaliste mentionne les dangers de l'amour précoce. Françoise écrit à un lecteur qu'elle ne pense pas « qu'un jeune homme de dix-neuf ans doive demander à une jeune fille de l'attendre. C'est se mettre de part et d'autre une corde au cou beaucoup trop tôt; à dix-neuf ans, Jean-Louis, on ne sait pas au juste ce que l'on aime » (« CdF », *LP*, 2 octobre 1897, p. 9). Cette idée revient souvent dans les conseils et les chroniques de la journaliste : si l'amour est un aspect important à considérer dans le mariage, l'amour passionnel de la jeunesse est dangereux, pour les garçons comme pour les filles.

Ainsi, Françoise n'hésite pas à rabrouer vertement plusieurs lectrices qui entretiennent des sentiments trop passionnels à l'égard d'un prétendant, sentiments qui selon elle, lorsqu'exprimés trop naïvement, mettent leur dignité à risque. C'est le cas pour Bella, à qui elle écrit :

Vous m'écrivez de ne pas vous faire de la peine en vous disant d'oublier ce monsieur, lequel, il faut bien vous l'avouer, n'a pas l'air de vous aimer bien fort. Je ne vous le dirais donc pas et vous pourrez continuer à l'aimer, mais pour l'amour de Dieu, ayez assez de décence pour ne pas le lui montrer. Soyez aimable, comportez-vous avec lui, comme avec une vieille connaissance rien de plus et attendez, pour manifester vos sentiments, qu'il vous ait fait part des siens. (« CdF », *LP*, 22 janvier 1898, p. 9)

À une autre femme, elle écrit :

Vous vous abaissez indignement en allant demander pardon pour une faute que vous n'avez pas commise; comment avez-vous pu compromettre ainsi votre dignité? (...) Vous êtes comme un jouet entre ses mains, et viendra un jour, où il n'aura que du mépris pour vous. (...) l'amour, hélas, fait faire bien des folies, mais il faut tâcher de rester maître de soi : vous m'avez l'air d'avoir perdu tout contrôle sur vos actions. Si vous ne vous ressaisissez promptement, je vous plains, ma pauvre enfant. Le voilà mon conseil. Le suivrez-vous? Je ne crois pas. (« CdF », *LP*, 15 janvier 1898, p. 9)

On peut donc voir que la journaliste se méfie de l'amour passionnel, principalement de celui qui pose des risques à l'honneur des femmes. Comme elle l'avait déjà mentionné dans *La Revue Nationale*, une femme « ne possède qu'une seule chose : son honneur et sa bonne réputation, qui sont synonymes. Si par ses légèretés, elle compromet l'un ou l'autre, tous les biens de la terre ne sauraient compenser le mal qu'elle s'est fait à elle-même » (*La Revue Nationale*, 1895, p. 539). Ainsi, si pour Barry, l'amour doit être présent au sein du couple, cette émotion doit être témoignée de la bonne façon et encadrée par un ensemble de pratiques qui permettent de l'exprimer et de savoir s'il y a de la réciprocité.

Robertine Barry parle abondamment des actes peu honorables qui sont à proscrire, tant pour les hommes que pour les femmes. Envoyer sa photographie, tenir la main d'un homme, sortir avec un homme sans chaperon font partie des comportements féminins jugés répréhensibles par Barry et qui témoignent d'une légèreté, si ceux-ci sont effectués avant les fiançailles. Les nombreuses questions qu'elle reçoit sur les baisers montrent que cet enjeu est présent pour une bonne partie du siècle, comme en témoignent les questions reçues plus tard par le père Marie-Marcel Desmarais (LUNEAU, *op. cit.*). On constate une évolution au milieu du 20^e siècle, alors que les baisers, de même que les caresses, deviennent de plus en plus acceptables (SÉNÉCHAL, *op. cit.*), chose impensable à l'époque de Barry. Cet ensemble de prescriptions se retrouve au cœur de ce que les sociétés conçoivent comme étant la masculinité et la féminité, et change en fonction du temps et de l'espace²⁴. Barry, pour son époque, participe non seulement à la transmission de ces normes, mais aussi à leur construction à travers le prisme de ses propres conceptions de la moralité et de l'amour.

Le « Coin de Fanchette » est ainsi un espace privilégié pour observer ce que Mark Hunter appelle les actes pratiques de l'amour (HUNTER, 2010), soit notamment la manière dont les gens reconnaissent l'amour, ou l'absence de celui-ci, chez un prétendant²⁵. Pour Barry les actes amoureux prennent forme dans la quotidienneté. Ces actes sont imprégnés d'une morale catholique et la vision de l'amour de Robertine semble complètement détachée de la sexualité. En cela elle s'inscrit dans la même lignée que les autres chroniqueuses de l'époque et au diapason de la vision du clergé. Barry prône en effet un « amour chaste qui se place au-delà de la matière » (*La Revue Nationale*, 1895, p. 539).

Pour Françoise, dans « le Coin de Fanchette », les petites attentions sont plus représentatives de l'amour que les grandes déclarations²⁶. Faire la cour revient à

24. Concernant la masculinité et le sentiment amoureux, voir le mémoire de Sonya ROY (2006) et les travaux de Louise BIENVENUE et Christine HUDON (2004).

25. Sally HOLLOWAY (2018) décrit à merveille comment les rituels, le langage et les pratiques entourant l'amour romantique changent avec le temps et sont contestés ou retravaillés par les gens de l'époque.

26. À un homme qui demande comment savoir s'il est aimé elle répond : « Il me semble que cela ne doit pas être difficile de trouver quand on est véritablement aimé et quand on ne l'est pas : mille nuances, mille petits riens qu'on ne saurait décrire ou même analyser, nous l'indiquent. Appliquez-vous à cette étude des sentiments chez votre amie. » (LP, 11 juin 1898, p. 14)

témoigner son amour. Une correspondance, soignée et sans faute d'orthographe pour ne pas « le dégoûter de vous s'il est instruit » est une des façons à privilégier, puisque l'amour « est une chose si tendre, si délicate, qu'il faut constamment l'entourer de poésie et rien ne défleure le plus beau sentiment, fût-il exprimé d'une façon ravissante, que de grossières fautes contre la grammaire » (« CdF », *LP*, 2 octobre 1897, p. 9). Les convenances apparaissent dans le respect de l'autorité parentale dans le choix du conjoint. À une prénommée Désobéissante, elle mentionne qu'elle ne souhaite pas « encourager un amour que les parents défendent [elle veut dire : interdisent], d'autre part, je sais qu'il y a des parents qui sont bien peu raisonnables » (« CdF », *LP*, 10 octobre 1897, p. 9). Si certains parents semblent déraisonnables, leur volonté semble néanmoins primer sur celles des enfants.

L'amour n'est donc pas tout, il faut aborder cette émotion en l'inscrivant dans un ensemble d'attentes conjugales qui date de bien avant la fin du 19^e siècle. En juin 1898, Françoise lance la question à ses lecteurs et lectrices : « Quelles sont les qualités que vous recherchez chez un homme ? » (*LP*, 4 juin 1898, p. 14). Les réponses montrent que pour la majorité des lectrices, l'homme doit d'abord les aimer, comme l'exprime Muguet des bois qui désire un homme qui l'« aime beaucoup et toujours, afin que nous voguions sur un éternel flot d'amour ». Il en est de même pour Hermione, pour qui le prétendant parfait serait « grand et châtain, de manières distinguées, pas trop flirt, mais un peu je n'en dirais rien; au moral qu'il soit bon, généreux, assez intelligent pour comprendre que Dieu lui donne une bonne petite femme; je veux surtout qu'il m'aime beaucoup, de cet amour vrai et sincère, qu'il soit caressant à l'excès, doux et affectueux ».

À une autre question, « Les convenances d'âge et de fortune sont-elles nécessaires au bonheur dans le mariage ? » (« CdF », *LP*, 11 juin 1898, p. 14), plusieurs lectrices répondent qu'être d'une classe similaire est un élément important. Pour Clervera, une célibataire, « le bonheur sans argent n'existe que dans les ménages sans éducation ». Encore à cette époque, plusieurs femmes ont l'impression que leur situation financière précaire est un frein à leurs aspirations romantiques (VALOIE, 1901)²⁷. Toutefois, plusieurs voient en l'amour une émotion qui traverse toutes les barrières. Pour Reseda, dans « un mariage d'amour le cœur est toujours jeune malgré les années, et la femme qui aime respecte son mari, fût-elle la plus âgée. Qu'est-il besoin d'argent quand l'amour domine tout » (« CdF », *LP*, 11 juin 1898, p. 14). En dépit de l'opinion de Reseda, pour la plupart des lecteurs et lectrices, l'amour est plus convenable si c'est l'homme qui est le plus âgé.

On constate dans les réponses des lectrices et lecteurs que l'amour côtoie d'autres attentes, comme la sobriété, l'intelligence, le dévouement, l'absence de jalousie et, pour certain.e.s, la profondeur de la bourse. La beauté commence aussi à prendre une place importante dans les critères de sélection d'un mari, la majorité des femmes mentionnant qu'elles souhaitent un physique agréable chez leur futur époux. Ces deux questions posées au lectorat en 1898, qui ont engendré plusieurs dizaines de réponses, sont très riches pour constater que l'amour a pris une place importante, parmi d'autres considérations dans les attentes maritales au 19^e siècle.

27. La journaliste Léonise VALOIS le souligne d'ailleurs dans un article du *Monde illustré*.

Barry est d'ailleurs au diapason avec son lectorat en ce qui a trait à l'enchevêtrement des critères romantiques et pragmatiques. Elle mentionne à maintes reprises l'importance de l'amour dans le mariage, comme à cette institutrice à qui elle dit : « N'épousez pas cet autre qui se présente, si vous aimez encore votre étudiant, car vous serez malheureuse toute votre vie » (« CdF », *LP*, 16 octobre 1897, p. 9). Elle donne le même conseil à une autre lectrice, en peine d'amour, lui disant « qu'il ne faut pas dire que vous épouseriez "l'autre" au risque de ne jamais l'aimer, uniquement parce que c'est un bon parti. Une jeune fille ne doit pas parler de la sorte, ce n'est pas joli. Pour se marier, il faut aimer, aimer beaucoup, et vous n'en aurez pas de reste » (*LP*, 16 octobre 1897, p. 9).

Même si elle fait de l'amour le socle du mariage, Barry reste toutefois sensible à d'autres facteurs. Elle conseille à une dénommée Martine d'épouser « celui qui demeure à la ville; une citadine s'acclimate difficilement à la campagne » (*LP*, 16 octobre 1897, p. 9). À Étiennette, elle recommande d'épouser « celui que vous aimez le mieux; à votre place je prendrais le cultivateur, car sa situation est moins précaire » (*LP*, 16 octobre 1897, p. 9). L'amour n'est donc pas tout, à sa dimension parfois transcendante doit s'ajouter des aspects terrestres, matériels par exemple.

Il y a une raison pour laquelle Barry prône l'amour dans le mariage, c'est pour que celui-ci soit heureux, étant bien au fait des ravages que peut causer une union malheureuse, principalement pour les femmes. En effet, pour Françoise « l'amour peut durer entre l'époux et la femme. Il devrait durer toujours; mais hélas! en bien des cas, le règne de ce petit dieu est très éphémère » (« CdF », *LP*, 8 janvier 1898, p. 2). On voit plusieurs témoignages de mariages malheureux au sein du « Coin de Fanchette », plusieurs lectrices de Françoise parlant de leurs problèmes de couple et de la disparition et/ou de l'entretien difficile du sentiment amoureux au sein de celui-ci. Cela est particulièrement vrai pour les femmes, à qui Françoise donne deux conseils qui peuvent se résumer en deux mots : dignité et résignation. En effet, si le « Coin de Fanchette » fait œuvre de catharsis pour certaines femmes en leur permettant de parler des problèmes de leur ménage et de demander conseil pour changer certains éléments problématiques chez leur mari, la journaliste est souvent bien impuissante devant la disparition de leur bonheur conjugal. À Épouse malheureuse, qui se désole à propos de son mari jaloux, elle dit : « Je vous plains de tout mon cœur, chère madame, mais vous ne corrigerez votre mari de ce terrible défaut qu'à force de douceur et de renoncement à votre propre plaisir » (« CdF », *LP*, 22 janvier 1898, p. 9). Barry conseille donc à ces femmes de persévérer dans ce que la société attend d'elles en tant qu'épouses.

Ces cas de femmes malheureuses ne sont certainement pas sans nourrir le pessimisme amoureux que diffuse Françoise. Pour la journaliste, l'amour est quelque chose qui se fane avec l'âge. Plusieurs lectrices écrivent pour déverser leurs états d'âme sur leur union qui chancelle. Pour Françoise, cela est dû aux différentes conceptions de l'amour chez les hommes et les femmes. À une lectrice, elle écrit :

On dit ordinairement que l'amour est un jeu pour l'homme, et une affaire capitale pour la femme. S'il en est souvent ainsi, c'est sans doute parce que la vie pratique ayant une large part sur les pensées de l'homme, elle lui laisse peu de temps pour la

vie sentimentale. La femme, au contraire, n'ayant que des occupations intérieures et personnelles, rien ne l'enlève aux chagrins du cœur, rien ne détourne puissamment son âme des pensées qui l'obsèdent et l'affligent. (*JdF*, 21 janvier 1905, p. 619)

Dans le « Coin de Fanchette », Françoise encourage, d'une certaine manière, la passivité des femmes dans les relations amoureuses et la résignation dans la peine. Comme elle le souligne à Poulette et à Minette, c'est aux hommes de faire les premiers pas (« *CdF* », *LP*, 7 août 1897, p. 10). Pour les femmes, les grandes peines d'amour doivent être vécues en silence. À une lectrice qui utilise le pseudonyme de Clarisse, elle écrit :

Vous portez dans le cœur une plaie douloureuse et saignante et, cependant, rien ne trahit à l'extérieur les souffrances que vous ressentez. Ce sont des caractères comme ceux-là que j'admire et c'est à eux que vont mes sympathies. C'est de cette façon que je comprends la douleur, Clarisse. (« *CdF* », *LP*, 15 janvier 1898, p. 9)

Pour celles qui ne sont pas appelées par l'homme qu'elles aiment, ou délaissées, la façon la plus noble de vivre leur peine est en ne laissant aller des larmes que « quand vous serez bien seule, sans témoin qui les regarde couler » (« *CdF* », *LP*, 24 juillet 1897, p. 10).

En somme, le « Coin de Fanchette » permet d'accéder au côté le plus terre à terre de la vision de l'amour de Françoise. En effet, ses conseils à ses lecteurs et surtout ses lectrices sont remplis de pragmatisme, de l'importance des convenances et de la dignité. Ils nous font entrevoir un régime amoureux qui, s'il valorise l'amour romantique, accorde encore beaucoup d'importance à ces considérations pratiques qui peuvent faire la différence entre une vie d'épouse misérable et une vie d'épouse satisfaisante. Cette partie d'article ne saurait à elle seule exploiter tout le potentiel du « Coin de Fanchette », il s'agit d'un premier jalon qui peut aider à comprendre les différentes nuances de la perception de l'amour au Québec au tournant du 20^e siècle.

*

*

*

En conclusion, pour mieux comprendre le « régime émotionnel » et surtout le « régime amoureux » du Canada français au tournant du 20^e siècle, une ère de bouleversements qui s'ouvre avec l'industrialisation et se referme avec la Première Guerre mondiale, Robertine Barry apparaît comme une figure incontournable. Observatrice sensible des comportements et des mouvements du cœur, femme cultivée, ouverte sur le monde, en avance sur son temps, mais respectueuse des traditions, écrivaine habile, personnalité reconnue et respectée à la ville comme à la campagne, elle a certainement contribué à l'évolution tranquille du « régime amoureux » de son temps.

Elle l'a fait d'une part à travers ses écrits journalistiques et littéraires. Si ces écrits valorisent l'amour romantique, ils rappellent aussi très régulièrement aux lecteurs et lectrices les aspects pragmatiques à prendre en compte dans le choix d'un partenaire de vie. Robertine Barry est en effet très consciente des implications concrètes et parfois dramatiques de l'amour dans la vie des femmes en particulier. Ces dernières

courent selon elle de grands risques en se laissant aller à ce sentiment : perdre leur dignité ou leur honneur, tomber enceintes, se briser le cœur. Françoise souhaite leur éviter ces écueils, à une époque où la contraception était presque inexistante et le mariage indissoluble.

Elle a d'autre part contribué à l'évolution des comportements et des perceptions autour de l'amour en incarnant, dans la vie de tous les jours, Françoise, cette journaliste célibataire et autonome financièrement, libre de discourir sur l'amour et de revendiquer publiquement des changements dans la condition des femmes. Pour ses lecteurs et lectrices avides de modèles, de conseils, de sens à donner à leur existence, elle a ainsi entrouvert le champ des possibles sur le plan amoureux et participé au lent remodelage des modèles de féminité ainsi qu'à celui des attentes à l'égard du mariage, qui allait se poursuivre tout au long du 20^e siècle.

Sophie DOUCET

Université Concordia
sophiedou@hotmail.com

Jonathan FORTIN

Université du Québec à Montréal
fortin.jonathan.2@courrier.uqam.ca

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Sophie Doucet est stagiaire postdoctorale à l'Université Concordia. Elle est spécialiste de l'histoire des femmes, de la famille et des émotions. Ses recherches actuelles portent sur l'histoire des frères et sœurs alors que sa thèse de doctorat s'est intéressée au paysage émotionnel de la bourgeoise catholique Marie-Louise Globensky (1849-1919).

Jonathan Fortin est candidat au doctorat au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Sa thèse a pour sujet le célibat féminin et masculin laïc à Montréal entre 1880 et 1930. Ses principaux axes de recherche sont les femmes, la famille et le genre en milieu urbain.

ABSTRACT

Sophie DOUCET and Jonathan FORTIN, *Love in the time of the tramway: The "pragmatic romanticism" of the journalist Robertine Barry, alias Françoise (1863–1910)*

Robertine Barry (1863–1910), alias Françoise, was one of the pioneers of women's journalism in Quebec. In the course of her prolific career, Barry developed a highly personal vision of love in her "Chronique du lundi," published in the 1890s in the daily newspaper *La Patrie* as part of the paper's "Coin de Fanchette" section, featuring both a women's page and a love advice column; in the magazine *Le Journal de Françoise*, which she founded and directed during the 1900s; and in her

fictional writings, such as the collection of short stories *Fleurs champêtres* (1895). Widely disseminated, her vision, as romantic as it was pragmatic, was part of the emotional turmoil that reshaped the norms and expectations of love and marriage in an era marked by the great socio-economic upheavals of industrialization and urbanization. Analyzed, here, from a historical perspective, Robertine Barry's discourses on love provide a rare window on romantic relationships at the turn of the 20th century in Quebec.

Keywords: history; women; love; emotion; journalism; Robertine Barry; celibacy; gender

BIBLIOGRAPHIE

BARRY, Robertine (Françoise)

- 1900 « Chroniques du lundi. 1891-1895 », 325 p. [<http://www.canadiana.ca/view/oocihm.03171/9?r=0&s=1>], consulté le 17 décembre 2020.
- 1900 « Les femmes canadiennes dans la littérature », dans : *Les femmes du Canada : leur vie et leurs œuvres*, Conseil National des Femmes du Canada, pour être distribué à l'Exposition Universelle de Paris, p. 209-215.
- 1902-1909 *Le journal de Françoise*, les chroniques du lundi, *La Patrie*.
- 1891-1901 « Chroniques du Lundi », *La Patrie*.
- 1895 « Modes et Monde », *La Revue Nationale*. Volume 1, n° 5, p. 536-539.
- 1896-1901 « Le Coin de Fanchette », *La Patrie*.

BEREND, Zsuzsa

- 2000 « "The Best or None!" Spinsterhood in Nineteenth-Century New England », *Journal of Social History*, 33, 4 : 935-957.

BIENVENUE, Louise et Christine HUDON

- 2004 « Entre franche camaraderie et amours socratiques. L'espace trouble et ténu des amitiés masculines dans les collèges classiques (1870-1960) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 57, 4 : 481-507.

BOUCHARD, Gérard

- 2000 « La sexualité comme pratique et rapport social chez les couples paysans du Saguenay (1860-1930) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54, 2 : 183-217.

CLICHE, Marie Aimée

- 1989 « Droits égaux ou influence accrue? Nature et rôle de la femme d'après les féministes chrétiennes et les anti-féministes au Québec 1896-1930 », *Recherches féministes*, 2, 2 : 101-119.
- 1997 « Les séparations de corps dans le district judiciaire de Montréal de 1900 à 1930 », *Canadian Journal of Law and Society*, 12, 1 : 71-100.
- 1995 « Les procès en séparation de corps dans la région de Montréal, 1795-1879 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49, 1 : 3-33.

Collectif Clio

- 1992 (1982) *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour.

COONTZ, Stephanie

- 2006 *Marriage, a History. How Love Conquered Marriage*, New York, Penguin Book.

DAVIDOFF, Leonore et Catherine HALL

- 1987 *Family Fortunes. Men and Women of the English Middle Class, 1780-1850*, Chicago, University of Chicago Press.

DESJARDINS, Sergine

2010 *Robertine Barry, La femme nouvelle*, Tome 1, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles.

2011 *Robertine Barry, On l'appelait Monsieur*, Tome 2, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles.

DES ORMES, Renée

1949 *Robertine Barry : en littérature Française. Pionnière du journalisme féminin au Canada, 1863-1910*, Québec [s.é.].

DOUCET, Sophie

2019 *Toujours je sens mon âme se balancer entre les joies et les peines : Le paysage émotionnel de Marie-Louise Globensky (1849-1919) observé à travers ses écrits personnels*, thèse de doctorat (histoire), Université du Québec à Montréal.

FRÉCHETTE Louis

1895 « Française », *la Patrie*, 29 juin 1895, p. 1.

1895 Française, « Chronique du lundi », *La Patrie*, 17 juin, p. 1.

GAGNON, Serge

1990 *Plaisir d'amour et crainte de Dieu. Sexualité et confession au Bas-Canada*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.

1993a « Confession, courrier du cœur et révolution sexuelle », dans : Manon BRUNET et Serge GAGNON (dir.), *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, pp. 71-93.

1993b *Mariage et famille au temps de Papineau*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.

HARRIS, Alana et Timothy JONES

2015 « Introduction : Historicizing "Modern" Love and Romance », dans : Alana HARRIS et Timothy JONES (dir.), *Love and Romance in Britain, 1918-1970*, Londres, Palgrave Macmillan, pp. 1-19.

HOLLOWAY, Sally

2018 *The Game of Love in Georgian England: Courtship, Emotions, and Material Culture*, Oxford, Oxford University Press.

HUNTER, Mark

2010 *Love in the Time of AIDS: Inequality, Gender, and Rights in South Africa*, Bloomington, Indiana University Press.

ILLOUZ, Eva

2012 *Pourquoi l'amour fait mal : L'expérience amoureuse dans la modernité*, Paris, Le Seuil.

2020 *La Fin de l'amour : Enquête sur un désarroi contemporain*, Paris, Le Seuil.

KARANDASHEV, Victor

2016 *Romantic Love in Cultural Contexts*, Basel, Springer.

LAMONTAGNE, Gilles (dir.)

[1895] *Fleurs champêtres. Suivi d'autres nouvelles et de récits et Méprise, comédie inédite en un acte*, Montréal, Fides.

LUNEAU, Marie-Pier

2009 « L'amour au temps de la Révolution tranquille. Le père Marcel-Marie Desmarais, médecin du cœur », *Études d'histoire religieuse*, 75 : 69-88.

LYSTRA, Karen

1989 *Searching the Heart: Women, Men and Romantic Love in Nineteenth-Century America*, New York, Oxford University Press.

MARCHAND-DANDURAND, Joséphine

1895 « Censure déloyale », *Le Coin du feu*, juillet, p. 216-217

NOËL, Françoise

2003 *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780 to 1870: a View from Diaries and Family Correspondence*, Montréal, McGill-Queen's University Press.

PIAZZESI, Chiara

2017 *Vers une sociologie de l'intime : Éros et socialisation*, Paris, Hermann.

REDDY, William M.

2001 *The Navigation of Feeling. A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press.

2012 *The Making of Romantic Love. Longing and Sexuality in Europe, South Asia, and Japan, 900-1200 CE*, Chicago, University of Chicago Press.

RENAUD, Catherine

1994 *Une place à soi? Aspects du célibat féminin laïc à Montréal à la fin du 19^e siècle*, mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal.

RIZZUTO, Liliana

2017 « De la "Chronique du lundi" (1891-1900) au *Journal de Françoise* (1902-1909) : hybridité des formes et des écritures dans l'œuvre de Françoise ». *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, 8, 2. [<https://id.erudit.org/iderudit/1039702ar>.]

ROBERTS, Mary Louise

2002 *Disruptive Acts. The New Woman in Fin-de-Siècle France*, Chicago, University of Chicago Press.

ROY, Sonya

2006 *Les règles du jeu de la séduction dans les manuels de savoir-vivre québécois (1863-1917) : investir le monde du sentiment et de l'intimité masculine*, mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal.

SAVARIA, Maude

2020 « *Écris donc à Colette* » : représentations de femmes et discours de genre dans le « *Courrier de Colette* », 1903-1956 », mémoire de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal.

SAVOIE, Chantal

2004 « L'Exposition universelle de Paris (1900) et son influence sur les réseaux des femmes de lettres canadiennes », *Études littéraires*, 36, 2 : 17-30.

SÉNÉCHAL, Johanne

2006 *Fréquentations et mariage, les représentations de jeunes québécoises à travers l'étude d'un courrier du cœur (1958-1968)*, mémoire de maîtrise (histoire), Université Laval.

SHORTER, Edward

1977 *Naissance de la famille moderne*, Paris, Seuil.

STANSELL, Christine

1998 « Féminisme et modernisme au début du XX^e siècle », dans : Anne-Marie SOHN et Françoise THÉLAMON, *L'histoire sans les femmes est-elle possible?*, Paris : Perrin.

STONE, Lawrence

1977 *The Family, Sex and Marriage in England 1500-1800*, New York, Harper and Row.

TARDIVEL, Jules-Paul

1895a « Fleurs champêtres », *la Vérité*, 15 juin, p. 3

1895b « Mlle Françoise », *la Vérité*, 22 juin, p. 7

VALOIS, Léonise

1901 « Les vieilles filles », *Monde illustré*, vol. XVIII, n° 918, 30 novembre p. 498.

VERRETTE, Michel

2002 *L'alphabétisation au Québec 1660-1900 : en marche vers la modernité culturelle*, Québec, Septentrion.

WALKOWITZ, Judith

1992 *City of Dreadful Delight: Narratives of Sexual Danger in Late-Victorian London*, Chicago, University of Chicago Press.

WARD, Peter

1990 *Courtship, Love, and Marriage in Nineteenth-Century English Canada*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press.

WARREN, Louise

1993 *Léonise Valois, femme de lettres (1868-1936). Un portrait*, Montréal, L'Hexagone.

WYCZYNSKI, Paul

1999 *Émile Nelligan. Biographie*, Montréal, Bibliothèque québécoise.

YOUNG, Arlene

2019 *From Spinster to Career Woman: Middle-class Women and Work in Victorian England*, Montreal & Kingston, McGill-Queen's University Press.



REVUE D'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

DÉBAT SUR LE LIVRE DE NANCY CHRISTIE

*The Formal & Informal Politics
of British Rule in Post-Conquest Quebec*

LES REGARDS CRITIQUES DE

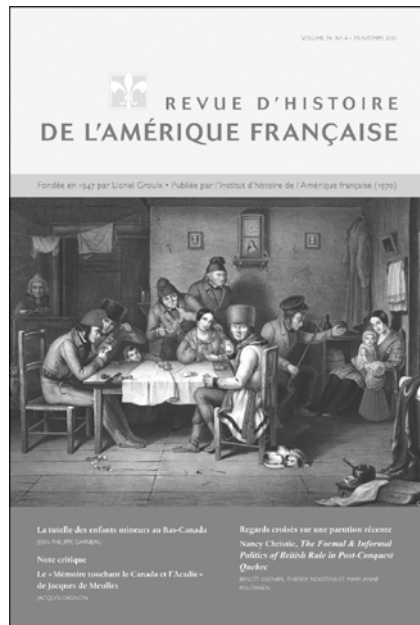


Benoît Grenier
Université de Sherbrooke

Thierry Nootens
Université du Québec
à Trois-Rivières

Mary Anne Poutanen
Université Concordia
avec la réponse
de Nancy Christie

*Le Québec entre la Conquête
et les Rébellions était-il
une « Bastille du nord » ?*



CONTRIBUTIONS RÉGULIÈRES

■ Jean-Philippe Garneau, « La tutelle des enfants mineurs au Bas-Canada : autorité domestique, traditions juridiques et masculinités »

■ Jacques Gagnon, « Le Mémoire touchant le Canada et l'Acadie de Jacques de Meulles » (note critique)

■ *In memoriam*, André Lachance (1937-2021)

■ *In memoriam*, Fernand Ouellet (1926-2021)

Fondée en 1947, la *Revue d'histoire de l'Amérique française* est la principale revue scientifique de langue française traitant de l'histoire du Québec, du Canada et de l'Amérique française. Distribuée dans plus d'une vingtaine de pays, la RHAf se veut le reflet de l'histoire en construction. Favorisant la diffusion des connaissances historiques les plus récentes, elle illustre l'évolution des problématiques et des méthodes de la recherche historique.

Abonnements : ihaf.qc.ca/abonnement/
Achat au numéro : www.librairie.umontreal.ca

Les articles parus dans la RHAf depuis plus d'un an sont disponibles en libre accès sur Érudit :
www.erudit.org/fr/revues/haf



**LE MAGAZINE FÉMININ, « PIÈGE À MARIAGE
MODERNE » OU REPAIRE DE CÉLIBATAIRES
IRRÉDUCTIBLES? LE CAS DE *LA REVUE MODERNE*
ET DES ENQUÊTES DE LUC AUBRY
DANS LES ANNÉES 1920**

Adrien RANNAUD

Bien souvent j'écrivis naguère des chroniques sur l'amour [...]

Fernand DE VERNEUIL, Le Samedi, 8 août 1925

L'article cherche à enrichir notre compréhension de la presse magazine dans le Québec de la première moitié du 20^e siècle. Il envisage plus particulièrement les représentations de l'amour véhiculées par ce type de périodique, et veut vérifier l'hypothèse selon laquelle le magazine constituerait un « piège à mariage moderne ». En se penchant sur les enquêtes menées par Luc Aubry (pseudonyme d'Anne-Marie Gleason Huguenin) auprès des lecteurs et lectrices entre 1925 et 1927, il montre que, si les espaces de fiction, de consommation et d'information fonctionnent majoritairement en synergie autour du schéma de la rencontre et du bonheur amoureux, puis conjugal, plusieurs éléments, loin d'évoluer de façon isolée par rapport au reste du magazine, misent sur une représentation plurielle des relations amoureuses et des statuts sociaux. Ce champ des possibilités développé dans le magazine révèle une modernité dans laquelle le mariage, hautement valorisé dans l'espace social canadien-français catholique, ne constitue pas la seule avenue possible pour les jeunes gens; et où la représentation du ou de la célibataire n'est pas uniquement tournée en dérision par le discours public.

Mots-clés : magazines au Québec; enquête; pratiques littéraires des femmes; couple et idéal amoureux; célibataire; culture moyenne; mariage

C'est une lapalissade qui ne s'ignore pas. Pendant près de trente ans, le Franco-Canadien Fernand de Verneuil (1875?-1945), du haut de son éditorial pour le magazine hebdomadaire *Le Samedi*, a fait de l'amour un de ses sujets de prédilection. En 1911 déjà, le rédacteur en chef donne le ton en consacrant deux pages au « petit coup d'aile de l'amour qui fait vivre les cœurs quand il ne les fait pas mourir », tout en souhaitant « à toutes les charmantes lectrices du *Samedi* » de ne jamais en souffrir (*Le Samedi*, 17 juin 1911, p. 4). Articulé avec un discours des plus ambigus sur la condition des femmes et une vision, tout aussi paradoxale, de la modernité et du progrès, le thème de l'amour constitue un leitmotiv pour Verneuil, particulièrement durant l'entre-deux-guerres. Ainsi, concluant un texte sur la « hâte de vivre » de ses contemporains, l'éditorialiste en arrive à la conclusion suivante : « [...] à ce mal-là comme à tout autre il y a un remède : Aimer » (9 octobre 1926, p. 5). Une semaine plus tôt, c'est l'Amour (toujours avec un grand A) qui vient, cette fois, éclairer les rapports entre les sexes. Sous prétexte de résumer les débats ayant eu lieu lors d'une soirée mondaine à propos des relations entre les hommes et les femmes, Verneuil donne la parole à une « jolie fille aux cheveux en mousse de savon » qui synthétise les discussions de la manière suivante : « [...] l'amour est en nous comme la sève dans le [sic] plantes, c'est le meilleur de nous-mêmes, c'est toute la vie... » (2 octobre 1926, p. 3). La construction critique qui unit le féminin à l'amour, largement répandue dans l'espace social canadien-français, est ainsi réinvestie par Verneuil selon les modalités d'un discours prescriptif qui, au-delà de l'anecdote, de la réflexion fugace et, parfois, de la critique politique, réaffirme l'idée d'une nature féminine fondamentalement sentimentale. Dès lors, à la question « À quoi rêvent-elles? » qui chapeaute son éditorial du 7 novembre 1936, le rédacteur répond sans ambages : « À l'amour, cela va de soi » (p. 3).

Cet aperçu des éditoriaux de Fernand de Verneuil pour *Le Samedi* pourrait sembler anecdotique s'il ne suggérait pas, dès les premières pages d'un périodique à succès dans le Québec des années 1920 et 1930¹, la mise en place plus large d'un dispositif discursif et figuratif de l'amour dans la presse commerciale à destination des femmes. À commencer par la fiction, principal argument de vente des publications de la maison Poirier, Bessette et Cie dont fait partie *Le Samedi*, et qui regroupe des magazines comme *La Revue populaire* et *Le Film*. Se succèdent en effet, au fil des livraisons, les romans sentimentaux empruntés aux écrivaines françaises populaires comme Delly (pseudonyme de Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière), Léo Dartey (pseud. d'Henriette Féchy Stumm) et Berthe Bernage. De son côté, la publicité, qui constitue environ 30 % de l'ensemble du support matériel, mise sur l'image du couple et l'idéal du mariage (COUVRETTE, 2012). Les rubriques d'information, enfin, comme l'éditorial ou les chroniques scientifiques et historiques, insistent sur le filon amoureux et une vision toute sentimentale des phénomènes de la nature. Publié de 1926 à 1932, *Mon Magazine*, concurrent direct de la maison Poirier, Bessette et Cie, est animé par une rhétorique globale tout à fait identique. Les causeries féminines de Tante Arlette (pseudonyme non identifié) œuvrent dans une

1. Tirant à 24 000 exemplaires en 1921, *Le Samedi* atteint les 49 000 exemplaires en 1939. Cette évolution, caractéristique de la presse magazine durant l'entre-deux-guerres, place le titre en tête des publications produites par Poirier et Bessette.

direction identique à celle de Verneuil, notamment lorsque la chroniqueuse pérore sur les principes à respecter afin d'être heureuse en mariage (mars 1928, p. 15). Ces recommandations coïncident, selon un rapport d'intelligibilité entre information et consommation, avec les nombreuses publicités du Canadien National mises de l'avant par *Mon Magazine* : à Jasper ou à Lac Louise, nous montrent visuellement les réclames, les jeunes femmes auront la possibilité de rencontrer de beaux hommes fringants si, toutefois, elles ne sont pas déjà en train de convoler en justes noces avec leur mari. *Le Samedi* et *Mon Magazine* ne sont ici que deux exemples d'une presse magazine en expansion dans les années 1920 et 1930; exemples qui tendent à valider les hypothèses de Marie-José des Rivières et Denis Saint-Jacques, lesquels estiment que le magazine canadien-français de la première moitié du 20^e siècle forme un « piège à mariage moderne » :

La fiction place un personnage de jeune fille dans une trajectoire qui la mène de l'intimité du rêve à l'engagement social par la formation d'un couple, première étape vers une nouvelle famille. Le magazine informe la lectrice sur ce qu'il y a à savoir pour évoluer adéquatement dans la famille et dans la société, pour y tenir sa place, insistant particulièrement sur les soins domestiques, la santé et la mode. La réclame a spécifiquement pour fonction d'attirer cette lectrice, la proie, sur la place publique par le miroitement de produits, de beauté surtout, qui, selon les promesses du texte et de l'image, la rendront concurrentielle sur le marché de la séduction. Les scénarios de la réclame rejoignent tout à fait celui de la fiction et racontent même la suite de l'histoire : dans la publicité, l'héroïne qui emploie tel savon sera remarquée pour son teint, épousera un homme bien et restera belle en continuant d'utiliser ce savon. Et les autres marchandises annoncées dans le magazine – détergents, balayeuses – l'aideront à gagner du temps et à ne pas travailler trop fort comme maîtresse de maison par la suite. (DES RIVIÈRES ET SAINT-JACQUES, 2013, par. 12)

Ainsi le magazine au Québec apparaît-il comme un dispositif médiatique fondé sur la circularité des modèles féminins et le discours itératif sur les relations humaines, selon une logique à moitié héritée de l'École de Francfort. À moitié, dis-je, car sans réfuter la lecture adornienne de la culture de masse, des Rivières et Saint-Jacques proposent toutefois, par le réinvestissement critique de l'agentivité de la lectrice, d'envisager le magazine selon « une fonction de modernisation, de libéralisation », et même, « comme voie d'émancipation sociale » (2013, par. 13).

C'est dans une perspective connexe, mêlant l'analyse des sensibilités et des pratiques culturelles du lectorat à l'étude de la configuration des discours dans le support journalistique, que je m'intéresse dans cet article aux représentations de l'amour et du mariage dans le magazine canadien-français de l'entre-deux-guerres². Mettant à profit une connaissance approfondie d'un autre titre significatif de la période, *La Revue moderne* – ancêtre de l'actuelle *Châtelaine* –, j'aimerais contribuer dans

2. Je tiens à remercier Marie-Pier Luneau, qui a commenté une première version de ce texte, ainsi que les évaluateurs et/ou évaluatrices anonymes de la revue pour la justesse de leur appréciation et de leurs commentaires.

les pages qui suivent à une réflexion permettant d'enrichir notre compréhension de la presse magazine, « piège à mariage moderne » peut-être, mais surtout objet médiatique « sous tension » (MOUILLAUD, 1990), façonné par différents niveaux de discours qui modélisent un rapport plus complexe à l'idéal amoureux et marital. Car si les chroniques à la Verneuil ou Tante Arlette sont pléthore parmi les titres qui composent la presse commerciale féminine de l'entre-deux-guerres, et si les espaces de fiction, de consommation et d'information fonctionnent majoritairement en synergie autour du schéma de la rencontre et du bonheur amoureux, puis conjugal, plusieurs éléments, loin d'évoluer de façon isolée par rapport au reste du magazine, misent sur une représentation plurielle des relations amoureuses et des statuts sociaux. Ce champ des possibilités développé dans le magazine, telle est mon impression, révèle une modernité dans laquelle le mariage, hautement valorisé dans l'espace social canadien-français catholique, ne constitue pas la seule avenue possible pour les jeunes gens, et où la représentation du ou de la célibataire n'est pas uniquement tournée en dérision par le discours public. Pour les fins de cette étude, j'ai choisi de me pencher uniquement sur un cas à la fois singulier et exemplaire du dispositif rhétorique de l'amour dans les magazines : les enquêtes de Luc Aubry parues dans *La Revue moderne* entre 1925 et 1927. Par les sujets qu'elles abordent et les très nombreuses réponses qu'elles suscitent, ces enquêtes demeurent branchées sur le système idéologique et discursif du magazine, et plus largement, de la presse canadienne-française de l'entre-deux-guerres. Elles constituent un lieu privilégié de médiation entre le personnel de *La Revue moderne* et les lecteurs et lectrices du périodique, et offrent ainsi d'accéder aux préférences et modalités de représentation de l'amour d'un public. De quelle manière les réponses à ces enquêtes évoquent-elles le mariage et le sentiment amoureux? Comment ces témoignages colligés s'articulent-ils avec les discours du magazine? Quelles sont les stratégies discursives mises en place par le chroniqueur Luc Aubry, dont l'identité véritable est loin d'être anodine, afin de proposer au lectorat une conception plus souple de la vie hors du mariage? On verra en effet que la figure du ou de la célibataire n'est pas délaissée, ni par Aubry, ni par les lectrices et lecteurs. Ce faisant, cette étude contribue à la fois à mieux saisir les modes de représentation de l'amour et du mariage en contexte journalistique au Québec, mais elle poursuit également la veine des recherches menées en histoire des femmes et du genre sur l'état de « vieille fille » et ses modes de figuration dans les productions médiatiques et culturelles (FORTIN, 2016; GUILPAIN, 2012; JOUBERT et HAYWARD, 2000; McNEIL, 2020). Je rappellerai dans un premier temps le contexte médiatico-littéraire entourant la publication des enquêtes, puis j'effectuerai une brève analyse quantitative des réponses publiées en m'intéressant, d'une part, à l'identité des répondants et répondantes et, d'autre part, aux grandes tendances observables dans trois enquêtes abordant le thème de l'amour. En déplaçant le curseur vers une enquête spécifique, j'analyserai enfin les réponses des lecteurs et lectrices, ainsi que le dispositif médiatique et les jeux de postures mis en place par Luc Aubry, dans le but de dégager les grandes visions de l'amour et du mariage qui apparaissent sous la plume conjointe du lectorat et des producteurs de *La Revue moderne*, ainsi que leur portée dans le cadre du magazine des années 1920.

MAGAZINE, PRESSE FÉMININE ET « PETITES ENQUÊTES » DANS LES ANNÉES 1920

Née dans l'effervescence politique de l'immédiat après-guerre, *La Revue moderne* parvient à s'implanter dans le paysage médiatique des années 1920 comme une revue culturelle et féminine de haute tenue, tirant à près de 18 000 exemplaires au milieu de la décennie. Si le titre avait été préalablement conçu comme un acteur de l'union pancanadienne et d'un nouvel éveil culturel, il se spécialise durant les « Années folles » auprès des classes moyennes alors en émergence, à l'instar de ses concurrents, et d'un lectorat féminin courtisé par les annonceurs de mode et de voyage (HAMMILL et SMITH, 2015). Ce mariage de raison entre la revue intellectuelle et le magazine féminin, ardemment désiré par sa fondatrice, la femme de lettres Madeleine (pseud. d'Anne-Marie Gleason Huguenin), est en effet plus difficile à réaliser qu'il n'y paraissait de prime abord, comme le révèle l'évolution de la composition du périodique entre 1919 et 1928³. Après l'essor des premières années qui avaient permis de rassembler des signatures prestigieuses comme celles des écrivains, journalistes et critiques Louis Dantin, Olivar Asselin, Arthur Beauchesne et Louvigny de Montigny, et durant lesquelles la politique et la vie intellectuelle trouvaient aisément leur place au sein de la trame discursive du périodique (RANNAUD, 2018), *La Revue moderne* compte à partir de 1923 sur un bassin restreint de collaborateurs et de collaboratrices de moindre importance sur le plan de la visibilité médiatique. Placée en début de périodique, la section générale est ballotée par les rubriques irrégulières et les signatures occasionnelles. Elle est surtout alimentée par les nouvelles et poésies envoyées par les anonymes, et par les nombreux textes de Madeleine et de ses avatars journalistiques (j'y reviendrai). La section « Fémina », quant à elle, s'étoffe. La multiplicité et la régularité des signatures y augmentent le nombre de rubriques récurrentes, élargissant ainsi le champ d'action de *La Revue moderne* auprès de son lectorat féminin. Plusieurs sujets y sont abordés dans une perspective pédagogique : la santé, les soins de beauté, la mode et les voyages, les relations sociales, l'éducation des enfants. Sans surprise, on constate que « Fémina » traite de la sphère privée, du couple, de la famille et de la maison; en somme, du « ministère » légué aux femmes. La situation ira en s'accroissant au fur et à mesure que le périodique se spécialisera auprès d'un public féminin, ce que semble augurer Madeleine à plusieurs reprises dans son « premier-Montréal⁴ » en s'adressant de prime abord à ses lectrices.

À y regarder de plus près, *La Revue moderne* des années 1920 peut être lue comme « la revue de Madeleine », tant la directrice demeure la principale artisanne de la relative prospérité du magazine. Entre 1923 et 1927, on compte près de 150 rubriques et textes signés de sa main : aux éditoriaux (le « premier-Montréal ») s'ajoutent des chroniques féminines, des récits brefs, un roman en trois parties ainsi que le

3. C'est en 1928 que Madeleine quitte la direction de *La Revue moderne* une première fois. Elle y revient un an plus tard, en 1929, à titre de co-rédactrice aux côtés de Robert Choquette et de Jean Bruchési, avant de donner sa démission une fois pour toutes en 1930.

4. Tel est le titre que donne Madeleine à son éditorial, faisant ici référence au genre du « premier-Paris » présent dans la presse française.

populaire courrier des lectrices. Si Madeleine se fait volontiers prédicatrice, voire polémiste dans l'éditorial, celle que Camille Roy nomme la « reine incontestée au royaume de la chronique féminine » (Roy, 1923, p. 180) rédige dans « *Fémina* » des textes plus intimes, œuvrant à une dissection de la psyché féminine et en corrélation directe avec le courrier dans lequel la directrice se fait successivement amie, mentore et psychologue des lectrices. À cela s'ajoutent les rubriques dans lesquelles Madeleine use d'un pseudonyme, comme c'est le cas de Louis Claude, qui signe la section « Livres et revues » (« *L'actualité littéraire* » dès 1925). Mais c'est surtout sous le nom de Luc Aubry, *alter ego* masculin apparu en 1921, que Madeleine fait infuser sa *persona* et ses idées dans l'ensemble de la revue, en dehors de l'éditorial et des pages féminines où elle officie habituellement. Dans la foulée des échetiers de la grande presse, Luc Aubry anime la rubrique « Notes et échos », véritable mosaïque composée de plusieurs nouvelles et microrécits ayant trait à la vie politique, culturelle et mondaine montréalaise. Le chroniqueur s'y fait discret; et s'il livre bien ici et là quelques anecdotes, ce n'est que sous la forme d'un « je » masculin flou, sans aucun détail d'ordre physique ou social. L'écho est à prendre dans son sens le plus extensif, ce qui permet à Luc Aubry de faire intervenir une panoplie de paroles rapportées et de matériaux discursifs, mais aussi de disséminer la pensée libérale de Madeleine. Qui plus est, « Notes et échos » publicise les réunions, concerts et galas précisément parce que la directrice s'y trouve, ou parce qu'ils prolongent les objectifs littéraires, culturels et politiques de *La Revue moderne*. Il faut donc voir les principales rubriques du magazine comme autant d'espaces dans lesquels la pensée de Madeleine se ramifie, conférant à *La Revue moderne* une remarquable unité discursive qui imite et amplifie, en quelque sorte, les objectifs et le fonctionnement de la page féminine « Le Royaume des femmes », qu'avait autrefois animée Madeleine pour le compte du quotidien montréalais *La Patrie* entre 1900 et 1919.

La première enquête de Luc Aubry est inaugurée à l'été 1925, et aborde les « qualités et défauts de la jeune fille moderne » : « Tout le monde est d'avance invité à donner son opinion sur la jeune fille moderne, ses défauts et ses qualités, mais de le faire alors gentiment [...] » (juin 1925, p. 12). Le lancement de cette rubrique d'un nouveau genre peut sembler exceptionnel dans le cas de *La Revue moderne*. Il n'en est rien, en fait, si l'on considère l'étendue d'une telle pratique dans le cadre de la trajectoire de Madeleine. La femme de lettres, qui se cache sous la signature masculine d'Aubry, est une habituée de ce type d'intervention médiatique. Déjà, à titre de directrice de la page féminine « Le Royaume des femmes », la future fondatrice de *La Revue moderne* lançait régulièrement des concours d'écriture qui permettaient de stimuler la réflexion individuelle et collective chez le lectorat. Aussi le concours du printemps 1912 interrogeait-il, par exemple, le rôle de la « femme d'hier et [de] la femme d'aujourd'hui » sur un mode oscillant entre le jeu d'écriture et l'analyse ethnographique. En 1915, en pleine mobilisation générale, Madeleine demandait cette fois-ci à ses lecteurs et lectrices de décrire leurs rêves de gloire et de dévouement, donnant de fait au concours-enquête une couleur patriotique qui allait, naturellement, se refléter dans les réponses autour du sacrifice et de la mort pour la France (RANNAUD, 2019). On remarque déjà, dans ces exercices dispensés dans la plus franche camaraderie, la propension des questions à cibler l'intimité des lecteurs et lectrices, à sonder leurs aspirations et leur conception du monde contemporain, et à évoquer la féminité selon une dimension naturalisante autour de thèmes comme l'amour, le soin des autres et le don de soi.

Dans cette perspective, il n'est pas anodin de situer l'enquête telle que la pratique Madeleine dans le contexte de la page féminine des revues et journaux canadiens-français. D'une part, l'enquête favorise la participation du lectorat, ce que la page féminine fait de façon continue depuis son développement dans la presse canadienne-française du tournant du 20^e siècle. Rappelons à ce sujet que les correspondances, causeries et autres échanges de lettres sont nombreux dans les pages dirigées à l'attention du lectorat féminin, selon une tradition discursive héritée des salonniers (SAVOIE, 2014, p. 127-165). La prédécesseure de Madeleine à *La Patrie*, Françoise (pseud. de Robertine Barry) avait par ailleurs coutume d'animer ce type de rubrique participative dans la page féminine « Le coin de Fanchette » (voir par exemple : « Quelles sont les qualités que vous recherchez dans un homme? », *La Patrie*, 14 mai 1898, p. 15). D'autre part, parce qu'elles sollicitent l'avis des lectrices sur un ensemble de sujets reliés à la féminité, à la vie conjugale et aux pratiques culturelles jugées acceptables pour une femme à l'époque, ces enquêtes s'arriment commodément à un univers féminin déjà fortement convoqué dans d'autres sections de la page féminine (chronique de mode et de cuisine, réflexions psychologiques, conseils pour trouver un mari). La dialectique engagée autour de la question de la chroniqueuse et des réponses des lectrices favorise ainsi l'émergence d'une communauté médiatique unie par des préoccupations similaires, selon une dimension à la fois prescriptive et participative. Aussi n'est-il pas surprenant de voir Marjolaine (pseud. de Justa Leclerc), la successeure de Madeleine à la tête du « Royaume des femmes », poursuivre la mode de l'enquête dans la première moitié de la décennie 1920. Par exemple, à l'hiver 1924, les lectrices de *La Patrie* sont appelées à se prononcer sur ce que serait la recette idéale du bonheur. Sur la même page, une rubrique, intitulée « Bureau d'échange » et volontairement laissée à l'usage des habituées du « Royaume des femmes », permet aux unes de formuler une question (quel serait le pique-nique idéal, que penser de l'écriture d'un journal intime chez les jeunes filles, etc.) à laquelle les autres doivent répondre et fournir, ainsi, un panorama des pratiques féminines. Durant un bref retour aux commandes de la page féminine de *La Patrie*, en 1925, Madeleine continue d'administrer la rubrique « Bureau d'échange », tout en lançant une autre enquête intitulée « À quoi rêvez-vous jeunes filles? » et qui suscitera des réponses durant plusieurs semaines. Dans un même ordre d'idées, la chroniqueuse et amie de Madeleine, Fleurette de Givre (pseud. de Louise-Georgette Gilbert), qui anime la page « Le coin des dames » de l'hebdomadaire *Le Bien public* de Trois-Rivières, lance à l'automne 1924 la rubrique « La petite enquête » autour de la question suivante : « Quel genre de jeune homme, ou de jeune fille, de nos jours, aimeriez-vous épouser? » L'objectif, comme chez Madeleine, est d'ordre sociologique, mais il s'agit aussi de contribuer à rendre agréable et divertissante la page féminine, qui est également une page dite « littéraire » : « [...] c'est le concours de nos amis qui rendra possible le succès des efforts que nous faisons pour rendre la page littéraire de plus en plus intéressante » (*Le Bien public*, « La petite enquête », 27 novembre 1924, p. 7). On pourrait multiplier les exemples, comme celui de Gaétane de Montreuil (pseud. de Géorgina Bélanger) et de son enquête sur la mode conduite pour le compte de *Mon Magazine* (septembre 1928, p. 3). Toutes ces initiatives permettent de soupeser la popularité d'une pratique médiatique inscrite dans l'ensemble de la presse féminine. On remarque par ailleurs la récurrence des sujets abordés par les chroniqueuses et leurs lecteurs et lectrices.

Le bonheur, le rôle de la jeune fille « moderne », le mariage constituent des *topoi* qui vont alimenter durant deux ans les enquêtes de Luc Aubry dans *La Revue moderne*, et vont former autant des fenêtres d'observation d'une société canadienne-française en plein changement que des représentations médiatiques où se cristallisent les tensions de la condition féminine.

« DES OPINIONS AUSSI JUSTES QUE JOLIMENT DITES » : UNE ANALYSE PRÉLIMINAIRE

L'enquête sur les qualités et défauts de la jeune fille moderne (enquête n° 1) couvre un total de 9 pages réparties sur 4 numéros de l'année 1925. Elle est introduite en juin par les réflexions de célébrités littéraires et mondaines parisiennes, faisant ici écho au séjour réalisé par Madeleine dans la capitale française quelques semaines plus tôt, et se poursuit en août avec les points de vue de personnalités canadiennes-françaises diverses et de lecteurs et lectrices. Les deux derniers numéros donnent la parole aux abonnés et abonnées de *La Revue moderne*. Répondant à une forte demande de la part des lectrices « pour que nous fassions à leur tour le procès des jeunes hommes modernes » (novembre 1925, p. 11), Luc Aubry propose une seconde enquête sur les qualités et les défauts du jeune homme moderne (enquête n° 2). Au total, ce sont six enquêtes qu'initie la directrice sous les traits de son avatar masculin (Tableau 1). On voit apparaître les lettres (parmi lesquelles se trouvent de très longs textes d'opinion) sur plusieurs pages d'affilée, chacune étant signée d'un pseudonyme (Figure 1), exception faite des personnalités interrogées en 1925. La troisième enquête est de loin la plus populaire et la plus prolifique. Pendant plus de six mois, la question du mariage et du bonheur donne lieu à une cinquantaine de prises de position diverses, mais surtout à des réactions inhabituelles de la part du « chroniqueur », puisque ce dernier s'offre en fin de parcours un droit de réponse aux lettres reçues. L'enquête sur les « auteurs favoris » (enquête n° 6), quant à elle, est la plus courte. Cela est certainement dû au départ de Madeleine de *La Revue moderne*, effectif dès le numéro de janvier 1928.

TABLEAU 1

Liste des enquêtes de Luc Aubry pour *La Revue moderne*

	Question initiale	Numéro d'annonce de l'enquête	Numéros de publication des résultats
1	Quels sont d'après vous les qualités et les défauts de la jeune fille moderne?	Juin 1925	1925 (juin, août, sept., nov.)
2	Quels sont d'après vous les qualités et les défauts du jeune homme moderne?	Nov. 1925	1926 (janvier, février, avril)
3	Faut-il se marier? Pourquoi? Pourquoi non? La recette d'être heureux en ménage?	Juin 1926	1926 (juillet, août, sept., oct. nov., déc.); 1927 (janv.)
4	Comment voulez-vous faire votre vie?	Janv. 1927	1927 (fév., mars, mai)
5	Dans votre mari, que désirez-vous trouver? Un esclave? Un maître? Un camarade? Un associé? Ou un ami?	Mai 1927	1927 (juin, juillet, août)
6	Quel est votre auteur favori? Donnez les raisons de vos prédilections?	Août 1927	1927 (sept., nov.)

Une fois ce contexte rappelé à grands traits, on peut procéder à une analyse globale des réponses et des participants et participantes aux enquêtes, en tenant compte de façon prudente de la nature de ces réponses et de l'ambiguïté de leur statut dans la trame du périodique, notamment du point de vue de leur véracité. En effet, de la même manière que le chroniqueur Aubry forme une mystification de la part de Madeleine, chaque lettre ainsi que le pseudonyme qui l'accompagne en guise de signature ne peuvent, a priori, être reçus sans éveiller le soupçon chez les analystes, notamment dans une perspective sociologique. Le magazine, à l'instar de l'ensemble des objets journalistiques, mérite toutefois moins d'être étudié sous l'angle de la vérité scientifique qu'en termes de stratégies discursives et d'*effets de réel*, pour reprendre la notion chère à Roland BARTHES (1968). Comme l'affirme le collectif de rédaction du *Manuel d'analyse de la presse magazine* au sujet du courrier des lecteurs : « [...] ce n'est pas tant à la réception "réelle" du journal que l'on accède via le courrier des lecteurs qu'à une mise en scène de ses interactions avec son public. Ce qui est exposé est dès lors la capacité de l'énonciation du magazine à intégrer son propre retour de façon maîtrisée, sinon harmonieuse » (BLANDIN, 2018, p. 79). Il faut donc lire ces réponses, ainsi que l'ensemble du procédé journalistique mis en place par Madeleine, comme des « traces » du passé, selon le bon mot de Michel de CERTEAU (2002) ou, pour le dire autrement, comme des marqueurs, triés et agencés, des sensibilités du lectorat.

Au total, ce sont 137 répondants et répondantes qui voient leur texte publié entre 1925 et 1927. Dans cet ensemble considérable, faisons d'emblée un sort aux 16 noms issus des élites littéraires et culturelles parisiennes et montréalaises. En effet, ces hommes et femmes, qui interviennent dans le cadre de l'enquête n° 1, sont appelés par Madeleine-Luc Aubry dans le but de donner leur avis sur la question, probablement afin de stimuler les réponses chez le lectorat. Il y a tout lieu de croire que, pour plusieurs, il s'agit plutôt de citations trouvées dans un livre ou un article de journal, comme c'est le cas des réponses des romancières françaises Gyp (pseud. de Sibylle Riquetti de Mirabeau) ou Rachilde (pseud. de Marguerite Eymery) (juin 1925, p. 11). D'autres réponses, notamment celles de la femme de lettres Henriette Tassé, de la chroniqueuse pour le quotidien *Le Devoir* Henriette Dessaulles Saint-Jacques ou de l'écrivain Philippe Panneton, révèlent l'influence du réseau médiatique de Madeleine sur la construction rhétorique du magazine, puisque ce sont des personnalités journalistiques ou littéraires affiliées, de près ou de loin, à la directrice de *La Revue moderne*. Ces interventions prestigieuses résultent en un imaginaire du salon qui infuse à nouveau dans le magazine et participe à l'instauration d'une parole sincère, courtoise et spirituelle. Tout ce que le chroniqueur Aubry tentera de susciter chez le lectorat, lorsqu'il invitera ses ouailles à poursuivre la réflexion générale sur le bonheur et le mariage.

Qui sont les 121 autres personnes prenant part à ces enquêtes? S'il est impossible, pseudonymat oblige, d'obtenir des informations concrètes sur ces individus, le choix du pseudonyme, le genre grammatical privilégié et quelques indices circulant dans les textes favorisent la conceptualisation générale d'un lectorat principalement féminin, comptant notamment des femmes mariées et des célibataires (Tableau 2). Ces dernières peuvent être divisées en deux catégories le cas échéant. Si les premières sont des jeunes filles attendant de trouver l'élu de leur cœur, comme

elles l'écrivent dans leurs lettres, les secondes, en revanche, affichent délibérément leur statut de « vieille fille »⁵, que ce soit dans le choix de leur pseudonyme (« Vieille fille », « Toujours vieille fille », « Célibataire » [sic]) ou dans leurs réponses (« Devil-May-Care »). Les enquêtes n° 3, 4 et 5 constituent les temps forts de ce dévoilement identitaire durant lequel l'expérience personnelle sert aux lecteurs et lectrices à développer leur point de vue. On peut ajouter que plusieurs répondants et répondantes font partie du lectorat fidèle de *La Revue moderne*. Par exemple, « Tomahawk » (qui répond aux enquêtes n° 1 et 3) est une contributrice occasionnelle qui fait paraître trois textes d'idées dans le périodique entre 1923 et 1927, en plus d'être une correspondante assidue du courrier du mois. Ainsi en va-t-il de « Mia Isola », « Cœur aimant », « Reflet d'Orient », « Alfred Brunet » ou encore de « Jean de Kerjean ».

TABLEAU 2

Répartition des 121 répondants et répondantes par genre et par statut conjugal

Genre	Nombre de répondants ou répondantes	Statut	Nombre de répondants ou répondantes
Femmes	81 (67 %)	Mariée	6
		Célibataire	24
		Inconnu	51
Hommes	21 (17 %)	Marié	1
		Célibataire	1
		Inconnu	19
Non assigné	19 (16 %)	Marié	/
		Célibataire	1
		Inconnu	18

Dans le cadre de cet article, il importe de se pencher plus spécifiquement sur les résultats des enquêtes n° 3, 4 et 5 qui, depuis la question initiale, suggèrent une réflexion collective sur la conception de l'amour et du mariage. Tout en essayant d'éviter l'aplanissement et la schématisation de données aussi complexes que variables, on peut tenter de ranger les réponses publiées selon des grandes tendances et les orientations que suggèrent les questions de base (Tableaux 3, 4 et 5)⁶.

Sans surprise, la mise en parallèle de ces tableaux résulte en une majorité favorable au mariage (enquête n° 3), à la constitution d'une famille heureuse en amour (enquête n° 4) et à la description d'un mari idéal étant davantage un ami qu'un maître ou un esclave (enquête n° 5). En somme, les enquêtes et les « opinions aussi

5. J'emploie ici les termes de « vieux garçon » et de « vieille fille » sans aucune connotation péjorative, renvoyant simplement aux vocables utilisés à l'époque.
6. La catégorie « Autre » regroupe des réponses dans lesquelles les lecteurs et les lectrices ne répondent pas ouvertement à la question, se laissant plutôt aller à des réflexions connexes.

justes que joliment dites » (AUBRY, juillet 1926, p. 14) auxquelles elles donnent lieu demeurent parties prenantes du « piège à mariage moderne » et d'un schéma de vie articulé autour de l'époux en puissance. Un regard plus attentif permet toutefois de nuancer ce premier constat, notamment dans le cadre des enquêtes n° 3 et 4 qui élargissent le champ des possibles en matière de choix de vie et de carrière au féminin. Ainsi, quelques lectrices témoignent d'une volonté affirmée de ne pas se marier, comme c'est le cas sous la plume de « Selrette » : « Hum!!! un mari doit être une occupation fort absorbante. [...] Pis que tout cela, ce monstre, ce tyran, le trouver beau, admirable, génial, faire appel à toutes les ressources de mon esprit pour lui être agréable et craindre qu'il ne soit satisfait, pleurer dans les coins parce que j'embête Sa Majesté. Non, non, que le Ciel me préserve d'une pareille calamité » (octobre 1926, p. 14). Une réponse de ce type est minoritaire, et pourtant, sa publication avec les autres lettres vient ébrécher l'idéal du mariage; de la même manière que les ambitions de découverte du monde d'une « Blanquette » (« Ainsi, j'aspire à une vie d'indépendance. Surtout, j'évite la longue du mariage; elle est par trop durable et facile à mêler... », mai 1927, p. 6) ou les aspirations intellectuelles d'une « Lull de Madeleine » (mai 1927, p. 6) élargissent le spectre des potentialités vers une situation sociale moins traditionnelle.

TABLEAU 3

Résultats de l'enquête « Faut-il se marier? Pourquoi? Pourquoi non? La recette d'être heureux en ménage? »

Type de réponse	Nombre de réponses	Nombre de réponses par genre
Oui au mariage	35	Femmes : 24
		Hommes : 5
		Genre non assigné : 6
Non au mariage	3	Femmes : 2
		Genre non assigné : 1
Position mitigée	6	Femmes : 5
		Hommes : 1
Autre	6	Femmes : 2
		Hommes : 2
		Genre non assigné : 2

TABLEAU 4

Résultats de l'enquête « Comment voulez-vous faire votre vie? »

Type de réponse	Nombre de réponses	Nombre de réponses par genre
Trouver l'âme sœur et fonder une famille	6	Femmes : 6
Trouver l'âme sœur	2	Femmes : 2
Aider les autres	1	Femmes : 1
Travailler	1	Genre non assigné : 1
Se cultiver	1	Femmes : 1
Voyager	1	Femmes : 1
Autre	6	Femmes : 4
		Hommes : 1
		Genre non assigné : 1

TABLEAU 5

Résultats de l'enquête « Dans votre mari, que désirez-vous trouver? Un esclave? Un maître? Un camarade? Un associé? Ou un ami? »

Type de réponse	Nombre de réponses	Nombre de réponses par genre
Un ami	8	Femmes : 7
		Genre non assigné : 1
Un associé	2	Femmes : 2
Un maître	2	Femmes : 2
Un camarade	0	/
Un esclave	0	/
Toutes ces réponses	6	Femmes : 6
Autre	1	Femmes : 1

LE MARIAGE ET LE BONHEUR FONT-ILS BON MÉNAGE? LES LECTEURS ET LES LECTRICES SE PRONONCENT

Si l'enquête sur le mariage et le bonheur est de loin la plus populaire des six enquêtes, cela est notamment dû à la mise en place inhabituelle d'un paratexte ludique du chroniqueur Luc Aubry. À commencer par l'annonce du thème de l'enquête, en juin 1926, qui s'appuie sur un procédé de fonctionnalisation du propos afin de mieux amener les lecteurs et lectrices à réagir. Relatant son idée d'interroger le public au sujet de la « conquête du bonheur » (tel est le titre qui chapeaute le texte, long d'une page), Aubry retranscrit un échange entre Madeleine et lui-même avant d'en venir à sa première question :

- Vous voulez faire une enquête sur la façon d'être le plus heureux possible en ce bas monde? m'a demandé Madeleine, après m'avoir écouté avec cette bienveillance dont elle ne se départit jamais même avec les plus ennuyeux de ses questionneurs. Qu'est-ce qui vous prend? Avez-vous croisé sur le chemin du printemps quelques jolis yeux, ami Luc, et votre cœur endurci de célibataire a-t-il besoin que l'opinion d'autrui vienne au secours des pensées qui l'obsèdent en ce moment?

- L'autre jour dans le tramway de la grande rue Saint-Catherine, figurez-vous!... Et jolie, et fine, et élégante, et gracieuse... Je ne lui ai pas parlé bien entendu, mais ses yeux disaient assez combien elle était intelligente... Seulement, voyez-vous, il y aura bientôt quarante-deux ans que je vis seul, et je m'en trouve bien. J'ai des amis et des amies; je vais voir les uns, les autres; je dîne en ville sept fois la semaine, et toujours dans des intérieurs qui m'enchantent; je fuis la monotonie comme une déchéance. Quand je rentre chez-moi [sic], je jouis de ma liberté comme un petit fou, je puis tout bousculer, tout changer ou ne rien intervertir de l'ordre établi à ma guise! Personne n'est là pour s'en offusquer. S'il me plaît de fumer ma pipe, l'odeur n'incommoder pas un joli nez, et j'ai le culte des vieilles pantoufles et des pyjamas démodés; je suis une vieille routine de bonhomme, et voilà que... Entre nous, Madeleine, dites, amie sincère et subtile, ne croyez-vous pas que je perds la boule?

Madeleine secoue négativement la tête : « Mais non, vous revenez simplement au bon sens. Ce n'est pas juste, pour la jeune fille que vous pourrez rendre heureuse, de vivre isolé à bougonner dans votre coin, en culottant des pipes... car vous m'avez déjà parlé presque amoureuxment de votre collection. Vous feriez un mari délicieux, Luc Aubry, et vous vous obstinez dans le célibat, tandis que vous êtes né mari! »

Ah, je suis né... mari! Vrai, je ne m'en doutais pas! Et me voilà nanti d'une vocation qui m'inquiète [...]. Il me faut [sic] entendre d'autres opinions, savoir ce qu'en pensent également les correspondants et correspondantes de *La Revue moderne*, et je lance ma question à tous les échos :

FAUT-IL SE MARIER? (juin 1926, p. 13)

Si ce texte inaugural approfondit la construction posturale de l'*alter ego* Aubry, on peut aussi y apprécier le développement du stéréotype du « vieux garçon » au gré d'éléments matériels et psychologiques topiques : vie de liberté et de badinage; mondanités en tout genre; artefacts d'homme célibataire; solitude et dureté du cœur, habitué de longue date à la vie hors du mariage et, *a fortiori*, à la « monotonie ». Cette fierté arborée par le chroniqueur est toutefois mise en échec par Madeleine sur le compte de la nature profonde de Luc Aubry, un homme « né mari ». La personnalisation du débat autour d'un personnage récurrent des sommaires de *La Revue moderne* n'est pas innocente, puisqu'elle permet de solliciter la participation du lectorat sur la base d'une éventuelle solidarité avec le chroniqueur. En somme, un tel procédé discursif met la table pour l'argumentation à venir entre les promariages et les autres, tout comme elle dissémine quelques arguments qui seront repris dans les réponses des lecteurs et lectrices, notamment sur le train de vie du « vieux garçon » et les dispositions naturelles au mariage.

Parmi les nombreuses réponses abordant le sujet du célibat au masculin, rares sont celles qui prennent la défense de Luc Aubry et du bonheur en solitaire. Aussi la lettre de « Sincère et triste » apparaît-elle comme l'expression d'une dissidence au sein du chœur de lecteurs et lectrices souhaitant voir convoler en noces le chroniqueur : « Si vous êtes heureux célibataire, si vous l'avez été jusqu'ici, je dirai : restez célibataire » (novembre 1926, p. 12). Au contraire, les lettres prêchent pour la disparition de l'homme célibataire, qui représente pour « Chicot » « un égoïste, un lâche, un déserteur, un banqueroutier, un traître et son existence constitue un désordre social » (juillet 1926, p. 14). Le quotidien du « vieux garçon » « qui ne vit que de bruit, que d'éclat » (« Maman Monique », août 1926, p. 13) s'apparente à une vie légère et mondaine, menée dans la futilité d'une situation sentimentale irrégulière. Tel est l'avis d'« Andrée Bernard », une lectrice et interlocutrice assidue des enquêtes⁷, et qui s'articule autour du bonheur factice et temporaire du célibataire : « Appelez-vous cela aussi "liberté", ces liaisons faciles que vous faites et dont vous croyez pouvoir vous débarrasser quand vient la lassitude? [...] Appelez-vous cela "liberté" ce besoin inavoué mais indéniable de vous constituer un "home" à vous, bien à vous, où vous pouvez recevoir librement amis et amies? Pourquoi les "garçonnières" pullulent-elles autour de nous? » (août 1926, p. 12). Assimilable à la figure du dilettante qui peuple l'imaginaire francophone transatlantique depuis la fin du 19^e siècle, l'homme célibataire représente, pour une bonne partie des répondants et répondantes, une menace sociale et culturelle, un faux-semblant de bonheur que viennent ridiculiser quelques lettres en raillant les « jolie pipe » et « vieilles pantoufles » mises en scène par Aubry dans son inauguration de l'enquête : « Elles seraient plus favorisées, les petites filles du siècle, elle seraient plus vite choisies, si elles étaient une jolie pipe, un "auto", ou le dernier bouquin à la vogue, si elles avaient toutes les qualités et le confortable de ces vieilles pantoufles, démodés [sic]! » (« Gemme-Paule », octobre 1926, p. 13).

Dans la foulée de la réponse de Madeleine, ces lettres vantent le rôle naturel et socialement attendu de l'homme, soit être un époux et, *a posteriori*, un père de famille. Le thème de la vocation, généralement assimilé au domaine du religieux, revient de façon fréquente dans les réponses, traduisant l'horizon catholique qui prédomine chez le lectorat de *La Revue moderne*. Aussi « Feuille d'automne » semble-t-elle s'interroger sur les choix ayant conduit le chroniqueur au célibat : « Pourquoi n'avoir pas suivi plus tôt la voie tracée par Dieu? » (novembre 1926, p. 11). Dans le même numéro, « Claudine », quant à elle, se fait la porte-parole de la volonté divine et a recours aux figures bibliques d'Adam et Ève pour justifier sa position pro-mariage : « Dieu n'a rien fait en vain. Or, il a établi le mariage à la base du genre humain en plaçant Adam et Ève dans le paradis terrestre, de plus, il a élevé le mariage à la dignité du sacrement. Donc, le mariage est nécessaire » (novembre 1926, p. 12). À ces deux arguments régulièrement convoqués que sont la mission naturelle de l'homme et la destinée tracée à son attention par Dieu s'en ajoute un troisième plus spécifiquement patriotique, et qui s'exprime à partir de la peur de

7. Il s'agirait, aux dires de l'intéressée, d'une chroniqueuse pour le compte d'un autre journal. Il a été impossible de vérifier cette information.

la déchéance sociale et du besoin d'assurer la survivance canadienne-française en Amérique du Nord. « Ninon », en octobre 1926, offre ainsi un réquisitoire éloquent pour l'avenir de la « race » :

Bien sûr qu'il faut se marier, monsieur Luc, si telle est notre vocation, c'est même un devoir, dirais-je. Un devoir! Mais oui, un devoir envers Dieu et envers la patrie à qui nous devons donner de bons chrétiens et de bons patriotes. Que devrions-nous [*sic*] si beaucoup de nos Canadiens restaient célibataires? Notre race diminuerait et ne pourrait plus s'opposer à l'invasion étrangère, l'anglais dominerait et le Canada ne serait plus français.

C'est une hypothèse qui, je l'espère bien, ne sera jamais à envisager!
(octobre 1926, p. 15)

Si l'homme doit se marier pour satisfaire aux exigences de sa nature, de Dieu et de la nation, il est également tenu de le faire en vertu des devoirs qui lui incombent vis-à-vis de la gent féminine. Tel est l'avis de la plupart des lecteurs et lectrices qui, en tenant un discours naturalisant sur le masculin, en font de même à propos de « l'éternel féminin ». Pour « Chicot », cela ne fait pas de doute : même s'il reconnaît l'existence d'exceptions, « [l]a vraie vocation de la femme est de se marier » (juillet 1926, p. 14). Et de poursuivre : « La femme elle, est, quoiqu'elle fasse, un être dépendant, subalterne » (juillet 1926, p. 14). La relative faiblesse des femmes constitue un argument de poids dans nombre de réponses proclamant la nécessité du mariage. En effet, écrit « Emely », « la femme est faible et a besoin de votre protection et de votre amour » (octobre 1926, p. 14). Or, si les femmes sont ainsi réputées pour leur faiblesse, cela s'expliquerait par leur prétendu penchant naturel pour l'amour et le don de soi. Comme l'assure « M. C. L. », « [l]es femmes sont et se sentent nées pour la compagnie : c'est le cri de leur nature » (septembre 1926, p. 15). Ces réponses résultent en la réaffirmation d'un imaginaire des genres sexués qui essentialise les rapports sociaux entre hommes et femmes tout en les hiérarchisant. La réponse du même ou de la même « M. C. L. » synthétise cet imaginaire qui assigne les femmes au foyer et les hommes à la sphère publique et à l'Histoire, dans le même temps qu'elle insiste sur l'idéal amoureux comme garant de la conjonction des qualités et des dispositions naturelles :

Le cœur de l'homme ne se nourrit pas seulement d'ambitions et de vains songes.

Il réclame quelque chose encore plus précieux que les biens de la fortune, encore plus enivrant qu'un premier rayon de gloire. Il rêve d'une âme sœur, tendre, vertueuse et belle, qui le paye de son labeur douloureux par un grand et persévérant amour. [...]

Il faut être deux pour édifier un foyer, la flamme ne monte pas joyeuse dans un âtre solitaire; la main de la femme est trop faible, celle de l'homme trop rude pour bien faire le feu. Mais ensemble on arrive à attiser ces âtres à la fois flambants et doux [...] (septembre 1926, p. 15)

Cette image du couple heureux serait toutefois incomplète si les réponses ne faisaient pas l'apologie de la maternité chez les femmes et, plus globalement, de la

présence d'un enfant dans les foyers. Dans le numéro de juillet 1926, « Violette des Vallons » affirme qu'« [o]n ne peut qu'être heureux quand la maman, les bébés tous propres entourent le papa de leur affection » (juillet 1926, p. 16). Le bonheur, pour les lecteurs et lectrices de *La Revue moderne*, se résume à cette image de la famille, selon une perspective là encore catholique, naturelle et nationaliste.

Comment trouver le bonheur en ménage? Les réponses sont, sur ces sujets, des plus bavardes, et regorgent de conseils afin d'aider les couples à vivre heureux – et, ne l'oublions pas, afin de faire miroiter le bonheur conjugal au vieux célibataire Aubry. Ces diverses recommandations puisent, là encore, à une panoplie de clichés sur les rapports de force entre les hommes et les femmes. Certaines s'appuient sur une longue expérience en la matière, comme le rappellent quelques lectrices en guise d'argument d'autorité : « Est-il permis à une femme approchant la quarantaine et ayant près de vingt ans d'expérience dans la question qui nous occupe de donner son opinion? » (« Une petite maman », novembre 1926, p. 14); « [...] je crois de mon devoir d'en dire aussi quelques mots dictés par un peu d'expérience, car j'ai été marié treize ans » (« Fidèle », novembre 1926, p. 13). L'instauration d'une relation basée sur la confiance demeure le conseil le plus fréquemment donné par les lecteurs et lectrices. Selon « Lull de Madeleine », il convient d'être « TOUJOURS tendre, TOUJOURS doux, TOUJOURS confiants [sic] envers l'autre moitié » (août 1926, p. 13), abondant ainsi dans le sens de « Reflet d'Orient » qui, un mois plus tôt, évoquait déjà « le respect et la confiance » entre les conjoints (juillet 1926, p. 16). Cette confiance partagée, croit « Bonne humeur », naît dans l'amitié qu'éprouvent les époux l'un envers l'autre (octobre 1926, p. 13). Il n'est pas inintéressant de voir apparaître, dans l'enquête sur le mariage et le bonheur, la figure de « l'époux ami » qui dominera les opinions des lecteurs et lectrices sur le « type de mari » souhaité, en 1927. Un autre conseil régulièrement invoqué consiste, pour le dire avec « Paule solitaire », à « mettre de l'eau dans son vin » (juillet 1926, p. 14). En bref, à pratiquer l'art difficile du consensus et de l'équilibre. « Gemme-Paule », filant la métaphore de la cuisine, donne sa recette à ce sujet : « Le bonheur en ménage consiste dans un heureux mélange de : deux graines de bon sens, trois onces de jugement, quelques livres de concessions mutuelles, une pincée d'esprit... pour ajouter du charme, et de l'amour en réserve... au cas où la recette viendrait à vouloir sombrer » (octobre 1926, p. 13). Quelques recommandations s'adressent plus spécifiquement à l'un ou à l'autre des deux genres. Aussi les femmes sont-elles invitées à rester coquettes pour leur mari (« Violette des Vallons », juin 1926 p. 16), quand les hommes, eux, doivent pratiquer la galanterie afin de ne pas laisser leur épouse avoir « la faiblesse de se croire délaissée à la moindre indifférence » (« Fleur sauvage », juillet 1926, p. 14).

Cette vision idyllique du mariage vécu dans le respect mutuel et la confiance trouve ses racines dans un imaginaire positif de l'amour qui parcourt l'ensemble des réponses de l'enquête n° 3, et plus largement encore, toutes les enquêtes de Luc Aubry. L'organe du cœur, déjà présent dans quelques signatures (« Cœur aimant »), devient dans les lettres le moteur d'un déploiement de clichés qui trahissent l'horizon sentimentaliste des lecteurs, et surtout, des lectrices. « Rayonnante », qui figure parmi les premières répondantes de l'enquête, en appelle à la figure d'Éros pour proclamer que « c'est incroyable, tout l'espoir que peut contenir un cœur! Et l'amour fait éclore tant de belles et bon [sic] qualités!... » (juillet 1926, p. 15). « Feuille

d'automne », quant à elle, invite Luc Aubry à succomber au pouvoir implacable du dieu de l'amour : « Puisque Cupidon vous lance des flèches, il n'est plus temps de tergiverser, ouvrez votre cœur et que ce dieu Éros s'y blottisse. Après cela, ouvrez vos bras ! » (novembre 1926, p. 11). Dans la foulée du paratexte mis en place par Luc Aubry-Madeleine, les lettres abondent pour dire que l'amour ne connaît pas l'âge des hommes et des femmes, et qu'un célibataire de quarante-deux ans, aussi engoncé soit-il dans ses habitudes, peut être surpris par les merveilles d'un cœur épris. Dès lors, « Chiffon » formule le vœu de voir le chroniqueur « faire une large place aux bibelots de Madame Luc Aubry » : « Quand on rêve à l'amour, c'est un signe sensible qu'on a du soleil plein le cœur. Les gros nuages gris que vous vous plaisez à garder devant ses rayons puissants se dispersent donc ? Alors c'est le temps de dire que l'amour n'a pas d'âge puisqu'il vous hante » (octobre 1926, p. 15). En un mot, le bonheur véritable n'est rendu possible que grâce à l'amour et à l'élévation qu'un tel sentiment favorise chez chaque individu qui en fait l'expérience. Cette mystique de la relation amoureuse, grandement influencée par la lecture des romans sentimentaux qu'affectionnent les habitués et habituées de *La Revue moderne* (les résultats de l'enquête n° 6 attestent la popularité de la romancière Delly), emprunte là encore au vocabulaire religieux. Loin d'être paradoxal, cet univers romantique et chrétien permet aux lecteurs et aux lectrices d'évoquer plus commodément leurs espoirs et leurs secrets sentimentaux les plus extrêmes selon les termes d'une acceptabilité sociale qui passe avant tout par le consentement à exercer ses devoirs naturels, patriotiques et spirituels.

LA REVANCHE DES CÉLIBATAIRES (ET DE LUC AUBRY)

Doit-on lire les cinquante réponses de l'enquête sur le mariage et le bonheur sous le seul signe de l'unanimité et de la norme ? Le « piège à mariage moderne » serait-il donc infailliblement incorporé chez les lecteurs et lectrices du magazine ? Ce serait oublier la présence de quelques lettres qui ouvrent la voie vers d'autres possibles en matière de statut social, donnant ainsi une visibilité significative aux personnes n'ayant pas voulu ou pu convoler en noces. Car, dans *La Revue moderne* comme dans tout autre périodique, tout est affaire de message, et de ses stratégies de présentation et de médiation. Aussi, bien qu'elles fonctionnent principalement dans le même champ prescriptif, ces lettres forment également des traces d'une autre réalité intégrée à « l'écologie de la page de journal » (CAMBRON, GAGNON et CÔRÉ, 2018, p. 13) et à l'économie discursive du magazine, et qui ont un impact sur la lecture d'ensemble de l'enquête ainsi que sur les suites qu'y donnera Luc Aubry.

On a déjà eu un aperçu, précédemment, de ces répondants et répondantes qui proposent une alternative au mariage. Alternative qui, soit dit en passant, emprunte les mêmes arguments et les mêmes procédés rhétoriques que les lettres pro-mariage afin d'appuyer leur propos. « Magdala de Nazarene », par exemple, ne s'oppose pas à la vie conjugale, mais semble cautionner le célibat par une référence étonnante à ni plus ni moins que Jésus-Christ : « [Il] a subi la force de la loi sur la douceur et le droit de son Évangile, mais Il ne s'est pas marié. De temps à autre, Il s'échappait de la foule et allait passer une nuit en prière, et ses successeurs font de même » (novembre 1926, p. 11). Rappelons également le jugement sans appel de « Selrette » qui, à la fin de sa lettre, met en garde le chroniqueur :

Monsieur Luc, ne vous mariez point, vous serez malheureux comme les pierres. Vous aurez une petite femme [...] qui vous fera des « griches », voudra tout changer dans votre logis, bouleversera vos habitudes. Et vos paperasses et vos bouquins que vous aimez tant seront mis dans un coin noir ou brûlés (les pauvres), sous prétexte qu'ils prennent trop de place ou qu'ils sont vieux. Alors, alors vous serez peut-être plus seul qu'auparavant. La solitude à deux cela doit être terrible. (octobre 1926, p. 14)

S'il est intéressant de voir que Madeleine a choisi de publier ces lettres qui donnent de l'eau au moulin de son avatar célibataire Luc Aubry, il est encore plus intéressant de se pencher sur d'autres réponses qui tiennent à évoquer et à défendre le rôle de la femme célibataire. En effet, le processus d'assignation genrée marque une nette différence entre le personnage du « vieux garçon » et celui de la « vieille fille », comme les lettres permettent d'en prendre la mesure. Si le premier est largement conquis, le second, loin d'être tourné en dérision, motive une réflexion empathique sur le rôle des femmes célibataires, ces « irrégulières », croit « Chicot », qui « ont manqué leur vie » (juillet 1926, p. 14). « Bout-en-train » donne le ton en observant avec pitié les « vieilles filles » laissées de côté par l'économie du mariage : « Pour ma part, je suis convaincu que tous les célibataires [...] regrettent d'avoir ainsi laissé s'écouler de belles années, les plus belles de leur existence. Pour une femme, ce n'est pas la même chose, non, car, malheureusement pour elles, combien n'ont pu trouver, c'est-à-dire n'ont jamais été demandées en mariage ! » (septembre 1926, p. 16). La conquête du bonheur leur est interdite, croit « Gemme-Paule », qui accuse à ce sujet les hommes célibataires d'avoir « cru bon, pour leur propre sécurité, de vivre seuls *at home*, de faire seuls la route assez large pour eux et la compagne qu'ils n'ont pas su choisir » (octobre 1926, p. 13). La visibilité des « vieilles filles » dans les enquêtes de Luc Aubry s'établit de façon complexe, tant il est peu aisé de lire ces témoignages à la seule lumière du malheur présumé des femmes célibataires. Par exemple, « Valentine », autrice d'une brève réponse parue en octobre 1926, atteste de la satisfaction que lui procure son statut : « Savez-vous que c'est une vocation le célibat, et de nos jours, c'est la meilleure. [...] Maintenant [...] que l'âge des illusions est passé, je me fais une vie tranquille et j'ose dire gaie, me contentant du présent et ne pensant jamais à l'avenir qui appartient à la Providence » (octobre 1926, p. 15). La réponse de « Valentine » joute une autre réponse, celle de « Devil-May-Care », qui aborde quant à elle la condition de vieille fille sur un ton doux-amer. En faveur du mariage de Luc Aubry et de tous les hommes célibataires, « Devil-May-Care » profite de sa lettre pour offrir son témoignage de « laideron » incapable de se faire aimer : « Ma vie a ses compensations. Je m'adonne aux sports de tout [sic] genres, [...] je profite de ma jeunesse. Je m'efforce de ne pas penser à mon avenir terne, alors que mes sœurs et frères seront mariés et heureux et que je serai seule, personne n'ayant besoin de mon affection, je calfeutre mon cœur afin de l'habituer à la solitude » (octobre 1926, p. 14). La lectrice fait état de son rôle de tante protectrice auprès de ses neveux, signe que le célibat au féminin, relativement déviant du système matrimonial hégémonique, n'en comporte pas moins sa part de devoirs envers la famille et, *a fortiori*, la société. Bref, dans les réponses à l'enquête, la « vieille fille », bien que n'ayant pas réussi à « se réaliser pleinement » grâce au mariage et à la maternité, demeure un individu acceptable et serviable, loin des représentations colorées qui parcourent la littérature à son sujet

(JOUBERT et HAYWARD, 2000; HEINICH, 1996). C'est en outre ce qu'affirme Luc Aubry, lorsqu'il entreprend d'inviter toutes les lectrices, y compris les célibataires, à répondre à son enquête :

Je connais des femmes exquises, doués [*sic*] des dons les plus charmants et qui ne se sont jamais mariées. Pourquoi? Apparemment, parce que les imbéciles de ma trempe sont communs, et que ces femmes trop discrètes et trop fières pour attirer l'attention sur elles, ont vécu comme les violettes, dans l'ombre. Elles auraient tort celles-là de se taire, quand sous le couvert de l'anonymat, tant de choses peuvent s'exprimer qui laissent deviner des supériorités marquées et des âmes délicieuses. (juin 1926, p. 13)

Retournons d'ailleurs à Luc Aubry, mystification journalistique qui trouve avec cette enquête une épaisseur fictionnelle inédite et qui permet à son instigatrice, Madeleine, d'encadrer les discussions et de réagir à sa guise. Les stratégies de représentation du chroniqueur, décrit comme un « célibataire entêté, irréductible, en panne sur le chemin de l'impénitence » (« Tomahawk », septembre 1926, p. 15), sont également frappées du sceau de l'ambivalence, tant elles servent à la fois à valoriser le bonheur conjugal, et à donner une visibilité, à mi-chemin entre le ton humoristique et l'hommage, aux célibataires. Dès le texte d'ouverture de l'enquête, en juin 1926, Aubry invite un autre avatar de Madeleine, Louis Claude, à « nous dire pourquoi il a laissé grisonner ses beaux cheveux, sans jamais songer à se donner le confort d'une maison heureuse, au lieu de vivre dans les paperasses et les bouquins [...] » (juin 1926, p. 13). La mystification se poursuit dans les réponses, alors que Louis Claude, dont le récit personnel ouvre le bal des lettres, écrit comment il fut « l'homme d'un seul amour », et de quelle manière il vit celle qu'il aimait « s'en aller au bras d'un autre » (juillet 1926, p. 14). Comme les réflexions des célébrités parisiennes et montréalaises dans le cadre de l'enquête sur la jeune fille moderne, la réponse de Louis Claude sert à impulser les prises de position du lectorat, dans une atmosphère de connivence et de confiance entre le public et les auteurs pour le magazine. Ce que nous montre aussi cette réponse fabriquée, c'est que l'amour heureux, porté en idéal à travers le magazine, ne saurait être partagé par tous et toutes. Louis Claude et Luc Aubry seraient-ils des contre-exemples astucieusement proposés par la directrice dans le but de valoriser le bonheur familial et, ainsi, de servir le « piège à mariage moderne »? On serait porté à le croire, si le chroniqueur malicieux ne prenait pas la parole *in fine* afin de répondre à chaque lecteur et à chaque lectrice selon une pratique tout à fait exceptionnelle, considérant l'absence de telles réponses dans les autres enquêtes. Les numéros de décembre 1926 et de janvier 1927 sont entièrement dédiés à ces réponses qui, pour la plupart, sont de l'ordre du badinage ou de la taquinerie. On trouve toutefois, au détour d'une réponse, un aveu qui vient déjouer les invitations au mariage en réinvestissant, notamment, le discours de la vocation et un intertexte religieux (dans le cas suivant, une citation de la Première épître aux Corinthiens) :

Maman Monique. Oui! Oui! Oui! Vous avez mille fois raison [...], il faut se marier quand on a en soi la vocation; mais quand on ne se sent aucun goût pour dorloter un mari, et qu'on a toutes les aptitudes pour être dorlotée soi-même; il vaut mieux s'abstenir et aimer autour de soi [...]

Valentine. Si le célibat n'est pas une vocation, je vais lui en conférer une, et pas plus tard qu'aujourd'hui, et vous verrez que ça ne sera pas si mal que ça. D'ailleurs je suivrai le précepte de saint Paul : « Mariez-vous, vous faites bien, mariez-vous pas vous faites mieux. » [...]

Vout-en-train [sic]. [...] L'amour, voyez-vous c'est une chose qui fait souffrir, et tandis que l'on est tranquille si on le restait, qu'en pensez-vous? (décembre 1926, p. 10 et 15)

Okma. Non je ne suis nullement convaincu. De toutes les réponses reçues, aucune ne m'a vraiment prouvé que j'avais eu tort de rester célibataire. Et quoique vous en disiez, on est, quelques fois, bien seul... à deux. [...] Dieu n'a pas fait de commandement sur l'état du mariage [...]

Franche Incrédule. Hélas... Mon mariage ne vous sera pas annoncé. La noce dont on aurait pu parler pendant longtemps, du moins chez les jolies lectrices de *La Revue moderne*, n'aura pas lieu. D'abord, parce que tous ces frais d'éloquence ne m'ont point convaincu [...] (janvier 1927, p. 10)

Ces réponses, qui viennent conclure la mystification proposée par Madeleine à l'été 1926 autour de Luc Aubry et de la jeune fille croisée dans le tramway, s'inscrivent à contre-courant de l'ensemble des lettres reçues dans le cadre de l'enquête. Luc Aubry se fait à la fois conciliant et déterminé, réhabilitant de fait le personnage du « vieux garçon » pourtant tourné en ridicule lors du texte inaugural. En ce sens, rien n'empêche d'avancer l'hypothèse que le faux chroniqueur participe, à sa manière et à son échelle, à l'ouverture lente, mais déterminante d'un chemin pour l'inclusion de voix marginales situées en dehors des avenues de la normalité hétéro-conjugale.

*

*

*

L'enquête sur le mariage et le bonheur nuance le modèle du roman sentimental tant apprécié des lecteurs et lectrices de *La Revue moderne*, puisqu'elle offre une finale dans laquelle le chroniqueur masculin, malgré un torrent d'avis contraires et d'incitations à la vie amoureuse, endosse son statut d'homme libre – dans le respect des conventions sociales et de l'acceptabilité de ses pratiques, ceci dit. On ne saurait trop apprécier cette conclusion orchestrée par Madeleine, qui cherche à ménager la chèvre et le chou, et à faire de sa revue un espace de défense et d'illustration du mariage, mais aussi un repaire d'entraide et de solidarité pour les célibataires. Dans cette perspective, les résultats de l'enquête, ainsi que les jeux de postures de Madeleine-Luc Aubry, s'inscrivent dans une logique journalistique plus large marquée du sceau du compromis si cher à la culture moyenne alors en émergence au Québec⁸. Car si l'on peut appréhender la réussite de l'incorporation du « piège à mariage moderne » depuis les questions d'enquête jusqu'aux lettres publiées,

8. Voir mon essai sur *La Revue moderne* (RANNAUD, 2021).

se dégage de *La Revue moderne* un autre discours, moins marqué idéologiquement, et qui accompagne la montée en puissance, tout à fait visible dans l'entre-deux-guerres, de cette figure « non liée » que serait le ou la célibataire (HEINICH, 1996, p. 303). Support visuel et discursif de reproduction d'une idéologie clérico-conservatrice constituée autour du couple et de la famille, le magazine féminin est aussi le vecteur d'une certaine modernité sociale, empreinte de bons sentiments chrétiens, certes, mais qui assure une visibilité à des figures situées en retrait d'une économie du mariage centrale dans la société canadienne-française.

L'enquête sur le mariage et le bonheur, comme les autres initiatives ludiques du chroniqueur fictif, demeure branchée sur la configuration générale du magazine. L'amour, valeur cardinale de ce type de périodique dans les années 1920 et 1930, y est joué et rejoué sur un même thème euphorique, celui de l'harmonisation de la passion amoureuse avec la respectabilité sociale. Mais *La Revue moderne*, à l'image de quelques réponses publiées par l'entremise de Luc Aubry, n'en oublie pas les « irréductibles » célibataires. De fait, les enquêtes puisent à une même source d'élargissement des possibles que celle qui conduit Madeleine, en janvier 1927, à consacrer son « premier-Montréal » aux « simples vies », c'est-à-dire aux « vieilles filles ». En tête de cet éditorial publié quelques pages en amont des réponses de son avatar masculin, la directrice écrit l'épigraphe suivante : « C'est pour celles-là que j'écris... » (janvier 1927, p. 5). Ce texte, qui rappelle les élans pro-célibat d'une autre pionnière du journalisme au féminin, Françoise (BEAUDOIN, 2011) et qui fait écho, en outre, à un éditorial similaire de Fernand de Verneuil paru dans les mêmes années et aux interrogations d'une lectrice assidue de *Mon Magazine* sert de plaidoyer en faveur de la reconnaissance des femmes célibataires. Un tel sujet ouvre les possibles dans le magazine féminin, qu'il ne faudrait plus imaginer sous le seul angle du périodique consumériste orientant la lectrice vers les devoirs et aspirations d'une épouse et mère de famille, mais comme un outil d'accompagnement individuel et collectif auprès d'un lectorat substantiel, comme le montre la portion congrue que représentent les « vieilles filles » dans les réponses aux enquêtes. On peut en prendre la mesure dans un autre espace fondamental du magazine, celui de la fiction, à partir du roman *Anne Mérival* que fait paraître Madeleine dans trois numéros de *La Revue moderne* à l'automne 1927. On y suit l'histoire de l'héroïne éponyme qui essaie de trouver l'équilibre entre l'amour et la réussite professionnelle, rien de moins. À ses côtés évolue le personnage de Claire Benjamin, féministe convaincue qui joue un rôle d'auxiliaire décisif dans la trajectoire d'Anne. Cette dernière, bien que réticente à l'égard des idéaux de son amie, prend toutefois sa défense dans une lettre adressée à son fiancé, particulièrement au gré d'un passage qui évoque de façon explicite le rôle des femmes ne se mariant pas : « Voilà le grand mot lâché, n'est-ce pas : vivre sa vie... Et pourquoi pas ? Toutes les femmes ne peuvent être des épouses et des mères. Quelques-unes sont condamnées au rôle ingrat du célibat. Pourquoi vouloir les retenir dans les besognes infimes et déprimantes quand elles ont aussi du talent et de l'avenir ? » (octobre 1927, p. 17). Cet extrait résonne comme une mise en pratique – fictionnelle – des prises de position orchestrées par l'avatar Luc Aubry quelques mois plus tôt. Il témoigne à nouveau de la circulation et de l'interrelation des discours dans le périodique, celles-là mêmes qu'envisageaient Marie-José DES RIVIÈRES et Denis SAINT-JACQUES (2013), mais selon une perspective plus ambivalente, notamment en regard de la condition des femmes. Le magazine

féminin est moins un « piège » qu'un manuel de la vie pratique à caractère foncièrement démocratique, jouant un rôle moins univoque qu'on a pu le penser dans la diffusion de modèles sociaux et la représentation des relations humaines au Québec.

Adrien RANNAUD

Université de Toronto
Adrien.rannaud@utoronto.ca

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Adrien Rannaud est professeur adjoint à l'Université de Toronto, où il enseigne la littérature et la culture québécoises. Ses travaux portent sur l'histoire des pratiques littéraires et culturelles des femmes au Québec, les rapports entre presse et littérature, et la culture moyenne (*middlebrow culture*). Son premier livre, *De l'amour et de l'audace. Femmes et roman au Québec dans les années 1930*, est paru en 2018 aux Presses de l'Université de Montréal et s'est vu décerner le prix Gabrielle-Roy. Son plus récent ouvrage sur l'histoire et la poétique du magazine *La Revue moderne* entre 1919 et 1960 est paru aux éditions Nota Bene (2021). Il dirige actuellement le projet de recherche « Presse et culture de la célébrité au Québec (1930-1972) » (CRSH 2020-2025).

ABSTRACT

Adrien RANNAUD, *The women's magazine, a "modern marriage trap" or a den of die-hard bachelors? The case of La revue moderne and Luc Aubry's investigations in the 1920s*

This article seeks to enrich our understanding of the magazine press in Quebec in the first half of the 20th century. In particular, it considers the representations of love conveyed by this type of periodical and seeks to test the hypothesis that the magazine constitutes a "modern marriage trap." By examining the surveys conducted by Luc Aubry (pseudonym of Anne-Marie Gleason Huguenin) among male and female readers between 1925 and 1927, it shows that, while the spaces of fiction, consumption and information function mainly in synergy around the scheme of dating and happiness in love, and then in marriage, several elements, far from evolving in isolation from the rest of the magazine, focus on a plural representation of amorous relationships and social statuses. This field of possibilities developed in the magazine reveals a modernity in which marriage, highly valued in the French-Canadian Catholic social space, is not the only possible avenue for young people, and where the representation of the single person is not only mocked by the public discourse.

Keywords: magazines in Quebec; survey; women's literary practices; couple and love ideal; single; average culture; marriage

BIBLIOGRAPHIE

BARTHES, Roland

1968 « L'effet de réel », *Communications*, XI, 11 : 84-89.

BEAUDOIN, Lise

2011 « La parole dissidente de Françoise dans *Le Journal de Françoise* (1902-1909) », *Recherches féministes*, XXIV, 1 : 25-43.

BLANDIN, Claire (dir.)

2018 *Manuel d'analyse de la presse magazine*, Paris, Armand Colin.

CAMBRON, Micheline, Alex GAGNON et Myriam CÔTÉ

2018 « Plonger dans la presse. Pour une saisie globale de la vie culturelle de l'entre-deux-guerres », dans : Micheline CAMBRON, Myriam CÔTÉ et Alex GAGNON (dir.), *Les journaux québécois d'une guerre à l'autre. Deux états de la vie culturelle québécoise au XX^e siècle*, Québec, Codicille (Premières approches), p. 5-17.

CERTEAU, Michel de

2002 *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard. (Folio)

COUVRETTE, Sébastien

2012 « La classe moyenne se met en scène : la publicité des quotidiens montréalais comme discours de classe, 1920-1970 », *Recherches sociographiques*, LIII, 3 : 585-619.

FORTIN, Jonathan

2016 *Le célibat féminin à Québec et Montréal au XVIII^e siècle : travail, famille et sociabilité*, Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke.

GUILPAIN, Geneviève

2012 *Les célibataires, des femmes singulières : Le célibat féminin en France (XVII^e – XXI^e siècle)*, Paris, L'Harmattan.

HAMMILL, Faye et Michelle SMITH

2015 *Magazines, Travel and Middlebrow Culture. Canadian Periodicals in English and French, 1925-1960*, Edmonton, Presses de l'Université d'Alberta.

HEINICH, Nathalie

1996 *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard. (NRF essais)

JOUBERT, Lucie et Annette HAYWARD

2000 *La vieille fille : lecture d'un personnage*, Montréal, Triptyque.

MCNEIL, Françoise

2020 *De vieilles filles à célibataires : une enquête d'histoire orale au Québec, 1940 à 1970*, Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke.

MOUILLAUD, Maurice

1990 « Le journal : un texte sous tension », *Cahiers de textologie*, 3 : 141-155.

RANNAUD, Adrien

2018 « Le magazine canadien-français, entre engagement et divertissement. *La Revue populaire* et *La Revue moderne* au sortir de la guerre (1919) », dans : Micheline CAMBRON, Myriam CÔTÉ et Alex GAGNON (dir.), *Les journaux québécois d'une guerre à l'autre. Deux états de la vie culturelle québécoise au XX^e siècle*, Québec, Codicille (Premières approches), p. 29-53.

2019 « Quand le conflit s'invite au "Royaume des femmes" : Madeleine, mentore littéraire et marraine de guerre pour le journal canadien-français, *La Patrie* (1914-1918) », *Quebec Studies*, 68 : 37-54.

- 2021 *La révolution du magazine au Québec. Poétique historique de La Revue moderne, 1919-1960*, Montréal, Nota Bene.

RIVIÈRES, Marie-José des et Denis SAINT-JACQUES

- 2013 « État présent des recherches sur l'histoire du magazine au Québec », dans : Micheline CAMBRON et Stéphanie DANAUX (dir.), dossier « La recherche sur la presse : nouveaux bilans nationaux et internationaux », *Médias 19*. [<http://www.medias19.org/index.php?id=15551>], consulté le 9 juin 2020.

Roy, Camille

- 1923 *Érables en fleurs. Pages de critique littéraire*, Québec, Action sociale.

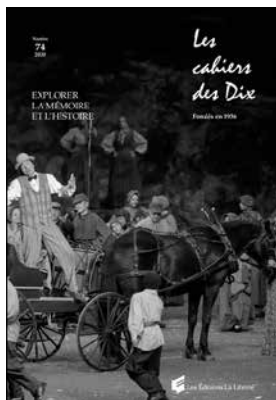
SAVOIE, Chantal

- 2014 *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Nota Bene. (Essais critiques)

EXPLORER
LA MÉMOIRE
ET L'HISTOIRE

Les cahiers des Dix

Fondés en 1936



Numéro

74

2020

SOMMAIRE

Présentation

Christian Blais

La Fabuleuse Histoire d'un Royaume et la transmission de la mémoire collective

Andrée Fortin

Les Innus, un peuple à travers l'histoire (2^e partie)

Denys Delâge

Roman familial, roman national ? L'histoire de Montréal sous la loupe de la filiation généalogique féminine (Première partie)

Dominique Deslandres

Réflexions autour de deux pichets commémoratifs découverts sur le site du parlement à Montréal et l'abolition des Corn Laws en 1846

Louise Pothier

Pour en finir avec 1848 ! (Première partie). Les deux facettes du gouvernement responsable aux parlements de Kingston et de Montréal

Christian Blais

De Ginevra, ou de Geneviève, pour un bonheur possible...

Jocelyne Mathieu

L'exposition *Le développement de la peinture au Canada* (1945) ou la démonstration de l'unité des peuples fondateurs

Laurier Lacroix

Le gouvernement de Robert Bourassa et la culture, 1970-1976 (2^e partie)

Fernand Harvey

Un texte dans son contexte : la Déclaration d'Indépendance de 1838

Yvan Lamonde

La Société des Dix de 2000 à 2020 : un bref bilan

Fernand Harvey

Chronique de la Société des Dix

Jocelyne Mathieu

Abonnement annuel

35\$ + TPS

(un numéro par année)

(Anciens numéros

également disponibles)



Les Éditions La Liberté

1073, Route de l'Église

Québec (Québec) G1V 3W2

Téléphone et télécopieur : (418) 658-3640

Courriel : ed_laliberte@librairiealiberte.com

Pour les sommaires des volumes 1 (1936) à 73 (2019),
consulter le site Internet de la Société des Dix : <https://societedesdix.com>



UN TRIANGLE AMOUREUX MÉDIATIQUE. LE CÉLIBATAIRE CÉLÈBRE, LA LECTRICE AMOUREUSE ET LE RÉDACTEUR ENTREMETTEUR DANS LE MAGAZINE *RADIOMONDE*

Caroline LORANGER

Dans les numéros du magazine *Radiomonde* de l'année 1939, la vedette masculine célibataire est présentée comme un véritable cœur à prendre pour ses ferventes admiratrices, qui réclament continuellement son portrait et s'interrogent sur son âge ou son état matrimonial dans le courrier des lecteurs. Cet article vise à explorer les différentes représentations du célibataire célèbre et de la lectrice amoureuse dans *Radiomonde*, dans le but de mettre au jour la complexe relation de pouvoir entre les sexes qui se joue dans le magazine et sur lequel repose le vedettariat émergent au Québec. Un autre rapport de force se dessine également entre les rédacteurs – masculins – du magazine et leurs lectrices. Ceux-ci tiennent en effet un double discours : ils n'hésitent pas à discréditer – souvent avec véhémence – les admiratrices tombées sous le charme des vedettes de la radio, mais ils entretiennent le mystère entourant le statut matrimonial des célibataires célèbres : il ne faut en effet pas que le charme soit rompu, pour ne pas risquer que la lectrice se désintéresse du magazine. Le second objectif de l'article est alors de comprendre comment les rédacteurs de *Radiomonde* exploitent, par la création de portraits typiques du célibataire célèbre, le sentiment amoureux de leurs lectrices à l'égard des célébrités de la radio pour continuer de générer un intérêt autour de leur publication.

Mots-clés : radio; vedettariat; amour et célébrité; statut matrimonial; représentation du célibat; 20^e siècle; périodiques québécois

« Jean Lalonde est-il enfin amoureux? » Cette question, suivant immédiatement le nom de la revue et coiffée d'un point d'interrogation quelque deux fois plus grand que les autres caractères d'imprimerie, fait office de grand titre

à la une du premier numéro du magazine *Radiomonde* (1^{er} janvier 1939, p. 1). À l'interrogation se substitue une exclamation à la une du numéro suivant, qui titre : « Azelma est bien vivante, dit Fridolin! » (1^{er} février 1939, p. 1). Moins évidente pour le lecteur d'aujourd'hui, cette une parle aussi d'amour : les contemporains ne sont pas sans savoir que le personnage de Fridolin, interprété à la radio et sur scène par Gratien Gélinas, est follement épris d'Azelma, qui l'éconduit continuellement. La page couverture du troisième numéro utilise le même stratagème en inscrivant en grandes lettres le nom d'une autre vedette masculine très en vue à l'époque, cette fois-ci l'acteur de radioroman Albert Cloutier. Le sous-titre est plutôt de nature descriptive : « Celui qui fait rêver les jeunes filles – personne ne peut dire “ma chérie” comme lui » (15 février 1939, p. 1).

Ces unes ont une valeur programmatique : elles situent d'entrée de jeu *Radiomonde* comme un magazine qui s'adresse d'abord aux femmes, toujours implicitement interpellées ici, et faisant une part importante à la vie sentimentale des artistes de la radio, qu'ils soient de chair et d'os comme le chanteur Jean Lalonde et le comédien Albert Cloutier, ou de papier, comme Fridolin. En 1939, il apparaît toutefois clairement que ce n'est ni la formation de couples célèbres ni les amours de l'artiste féminine qui intéressent réellement le lectorat, mais plutôt la vedette masculine célibataire, présentée comme un véritable cœur à prendre pour ses ferventes admiratrices.

On commence tout juste à se pencher sur les modalités de l'émergence du vedettariat au Québec. D'importants travaux en histoire culturelle, en particulier ceux de l'équipe de *La vie littéraire au Québec* (SAINT-JACQUES et ROBERT [dir.], 2010), ont permis de mieux cerner l'influence des nouveaux médias sur la littérature et la vie culturelle du début du 20^e siècle. Adrien Rannaud a également ouvert de nouvelles perspectives pour l'étude de la célébrité féminine et de la culture moyenne dans les revues et les magazines du milieu du siècle (RANNAUD, 2018). Le magazine *Radiomonde*, fondé en 1939 par Marcel Provost, est aussi reconnu par la critique comme l'un des premiers lieux d'une culture de la célébrité au Québec. L'étude des trente-deux premiers numéros de *Radiomonde*, tous parus durant l'année 1939, montre que celui-ci repose sur l'exacerbation des sentiments amoureux que nourrissent les admiratrices pour les vedettes de la radio. Dans le magazine, le discours amoureux est cependant presque inévitablement unidirectionnel et genré; s'y mêlent l'expression d'une admiration pour les qualités artistiques de la célébrité et un certain désir d'ascension sociale de la lectrice qui s'imaginer à son bras. L'exploration des différentes représentations du célibataire célèbre et de la lectrice amoureuse dans le discours, mais aussi dans l'iconographie de la revue, permet ainsi de mettre au jour la complexe relation de pouvoir entre les sexes qui se joue dans le magazine et sur lequel repose le vedettariat émergent au Québec.

Un second rapport de force se dessine également entre les rédacteurs du magazine – des hommes pour la plupart – et leurs lectrices dans les pages du périodique. Détenteurs d'informations privilégiées sur les vedettes, les rédacteurs de *Radiomonde* sont rarement bienveillants et tiennent un double discours : ils n'hésitent pas à discréditer – parfois avec véhémence – les admiratrices tombées sous le charme des vedettes de la radio, tout en entretenant le mystère entourant le statut matrimonial des célibataires célèbres, voire en jouant les entremetteurs entre les

lectrices et les artistes. *Radiomonde* exploite ainsi le sentiment amoureux de ses lectrices à l'égard des célébrités de la radio pour continuer de générer un intérêt autour de la publication : il ne faut en effet pas que le charme soit rompu, pour ne pas risquer que la lectrice se désintéresse du magazine. La représentation de l'amour dans les pages de *Radiomonde* suit alors une logique consumériste, se servant du désir d'émancipation des femmes affleurant à l'époque pour leur vendre du rêve.

AIMER LES VEDETTES D'ICI

Dès le tournant des années 1920, on constate un intérêt nouveau pour les célébrités de la part du lectorat canadien-français. Celui-ci se manifeste notamment par le nombre grandissant d'articles consacrés au monde des stars dans des périodiques canadiens-français bien établis, notamment *Le Samedi* (1889-1963) et *La Revue populaire* (1907-1963) qui, à partir du milieu de la décennie 1930, incluent des chroniques sur les célébrités. Au cours de ces mêmes années émergent également des journaux illustrés comme *Photo-Journal* (1937-1981), qui font leur miel de ce désir nouveau de voir les photographies des étoiles montantes de la radio et du cinéma américains. L'émergence d'un discours sur les célébrités et le vedettariat est en effet indissociable de l'avènement de ces nouveaux médiums qui transforment en profondeur le paysage médiatique de l'époque. L'apparition du magazine *Radiomonde* en 1939 s'inscrit ainsi dans une mouvance beaucoup plus large, qui concorde d'ailleurs avec ce qui se produit dans les périodiques français (DELPORTE, 2003, p. 27).

Il ne s'agit pas non plus du premier périodique canadien-français à s'intéresser à la radio. Au moins trois autres publications rendant compte de la production radio-phonique au Québec l'ont précédé : *The Canadian Radio* (1924) publié à Montréal, *Radio-Canada Magazine* (1931-1932) édité par Louis Chartier et *Radio Information* (1938-1940). Ces périodiques, plutôt éphémères, ne connaîtront toutefois jamais le succès de *Radiomonde* qui, au plus fort de sa popularité, tire à 100 000 exemplaires (MARTIN, RICHARD et SALHA, 2000, p. 47). Le retentissement de *Radiomonde* s'explique notamment par la mise en valeur des artistes de la radio : contrairement à ses prédécesseurs, le magazine ne détaille pas les horaires des différentes productions en ondes dans ses premiers numéros¹ et, en 1939, ne discute que peu des enjeux techniques entourant la radio. *Radiomonde* s'évertue plutôt à faire connaître du public les chanteurs, les acteurs de radioromans ou de radiothéâtre, les annonceurs, mais aussi des bruiteurs et l'ensemble des autres artisans faisant vivre la radio canadienne-française, en proposant des photographies en grand format et de longues entrevues de ceux-ci. *Radiomonde* cherche en somme à faire pour la radio ce que *Le Panorama* (1919-1921) et son descendant, *Le Film* (1921-1962), souhaitent faire pour le cinéma : procurer à son lectorat des informations sur les différentes vedettes de ces nouveaux médias.

Au contraire du *Panorama* cependant, dont l'intérêt premier portait sur les stars hollywoodiennes et qui participait donc activement à l'hégémonie du vedettariat

1. *Radiomonde* se met toutefois à présenter la programmation complète des stations francophones de la province à partir du 28 octobre 1939.

américain au Québec (SABINO, 2018, p. 73), l'objet premier de Marcel Provost et des collaborateurs du magazine est la création d'un espace exclusivement dédié aux artistes de la radio canadiens-français, qu'ils estiment justement être éclipsés par les vedettes de la chanson européennes ou américaines. À chaque numéro, l'éditorial est d'ailleurs un long plaidoyer en faveur de la production radiophonique locale, souvent appuyé par la retranscription de lettres des lecteurs du magazine endossant ses positions ou, au contraire, vilipendant les chroniqueurs d'autres périodiques qui expriment leur désaccord. Michèle Martin, Béatrice Richard et Dina Salha estiment qu'en se positionnant ainsi, *Radiomonde* s'inscrit « dans une interaction média-culture-société » (MARTIN, RICHARD et SALHA, 2000, p. 45) propre au passage transitionnel vers la modernité qu'enclenche alors la société québécoise et qui se reflète dans le périodique.

Cette entreprise de défense des artistes canadiens-français, si elle concerne principalement les intérêts économiques des artistes d'ici dont les cachets sont souvent moindres que ceux de leurs contreparties étrangères, est aussi le signe de l'émergence d'une identité culturelle propre au Canada français (MARTIN, 2001) dont le corolaire est l'avènement d'un vedettariat local médiatisé par *Radiomonde*. En faisant la promotion assidue des artistes de la radio canadiens-français, *Radiomonde* souhaite voir se développer un sentiment d'attachement pour ces nouvelles célébrités qui s'appuie sur le protectionnisme culturel et économique (la radio et la presse forment, il ne faut pas l'oublier, des industries) que le magazine promeut initialement.

Marcel Provost² estime cependant qu'une grande partie de la faute quant au succès des étrangers au Québec incombe aux femmes :

Durant les représentations que donne la vedette étrangère, on se bouscule, on applaudit à tout rompre, on perd la tête : « Y est-tu beau! Y'est-tu fin! Regarde-moi donc ces belles petites mains potelées! » etc., etc., etc. [...] Comment ne pas conquérir un pays dont les femmes sont d'avance nos esclaves au point de vue de l'admiration? (R. M., 5 mai 1939, p. 3)

Pour permettre le succès des artistes locaux, il faut en somme rediriger l'intérêt des femmes vers ceux-ci. *Radiomonde* entend donc faire *aimer* les vedettes d'ici, en tirant avantage du rapport ambigu, entre adulation et amour, qu'entretiennent ses lectrices avec les vedettes de la radio et en exploitant l'exacerbation du sentiment amoureux comme stratégie de marketing.

POUR VOS BEAUX YEUX

Rédigés presque entièrement par Marcel Provost lui-même (MARTIN, RICHARD et SALHA, 2000, p. 46), les trois premiers numéros de *Radiomonde* (1^{er} janvier, 1^{er} février et 15 février 1939) diffèrent sensiblement du reste de la production. Provost cherche la formule gagnante et on voit qu'il tente de saisir son public. Ce sont les numéros où la représentation des femmes est la plus problématique. Renée Legris

2. Provost signe les éditoriaux des initiales R. M. pour « *Radiomonde* ».

n'hésite pas à qualifier de « fortement phallocrate » (LEGRIS, 1990, p. 14) l'institution radiophonique de l'époque. Des caricatures publiées dans les premiers numéros du périodique soulignent une certaine misogynie ambiante qui sans être propre au milieu de la radio, est partiellement relayée dans *Radiomonde*. Le magazine republie en effet des caricatures de l'artiste Sid Hix parues d'abord dans le magazine américain *Broadcasting*. Ces caricatures mettent particulièrement en lumière le rapport de pouvoir entre les commanditaires et les jeunes artistes féminines de la radio. Dans l'une d'elles, reproduite dans le numéro du 1^{er} janvier 1939 de *Radiomonde*, la femme d'un commanditaire fait irruption dans le bureau de son mari alors qu'une jeune femme est assise sur les genoux de celui-ci. Le commanditaire se dédouane : « Je t'assure, bobonne, M^{lle} Latour voulait savoir comment [ç]a se passait au programme d'Armand Marion et Charlotte. » Dans une autre caricature du numéro du 15 février 1939, une jeune femme chante au micro en sous-vêtements. Le commanditaire la regarde en faisant rouler sa moustache entre ses doigts tandis qu'un homme à l'extérieur du studio explique à un autre : « ... tu sais, les radiophiles s'en fichent, mais le commanditaire adore cette tenue-là... » (Figure 1). Dans le même esprit, un dessin de l'illustrateur québécois Jacques Gagnier dans le numéro du 1^{er} février 1939³ montre Fridolin entouré de quatre jeunes femmes élancées et censé faire état de la difficulté pour le comédien de choisir une artiste pour l'accompagner dans sa revue de l'année 1939. L'artiste masculin est entouré de jeunes femmes toutes plus jolies les unes que les autres et ne saurait choisir entre elles.

FIGURE 1

1^{er} février 1939 [Caricature], *Radiomonde*, I, 2 : 3.
SID HIX



Ces caricatures, dont on peut présumer qu'elles sont destinées aux lecteurs masculins, sont l'un des indices du paradoxe au sein du magazine. Si celui-ci s'adresse en effet à un public diversifié et entend divertir tant le père de famille que la mère et leurs enfants (BEAULIEU et HAMELIN [dir.], 1985, p. 145), il est clair qu'il cherche à attirer en particulier les femmes, celles-ci formant le premier public d'un grand nombre d'émissions radiophoniques diffusées dans la journée, alors que les hommes se trouvent le plus souvent à l'extérieur du foyer pour travailler. Alors que certains périodiques dirigés par des femmes comme *La Revue moderne* ou *Le Mois de Jovette* chercheront à faire la promotion des vedettes féminines comme autant de modèles de réussite au féminin (RANNAUD, 2018), et bien que *Radiomonde* ne se limite absolument pas à promouvoir les artistes masculins

3. Elle est reprise à l'identique dans le numéro du 20 mai 1939.

et reconnaisse l'apport des femmes au milieu radiophonique, l'importance plus grande accordée aux vedettes masculines dans les pages de *Radiomonde* pointe indéniablement vers la stimulation de l'intérêt des lectrices.

Durant l'année 1939, *Radiomonde* passera ainsi par une suite de légers recalibrages, d'abord pour ne pas s'aliéner son public féminin, puis pour faire mousser son intérêt. L'étude des pages couvertures du magazine est particulièrement parlante à ce titre, *Radiomonde* ayant recours « à la photographie, aux titres flamboyants et à une mise en page aérée où le texte des articles devient presque secondaire » (BEAULIEU et HAMELIN [dir.], 1985, p. 146). Le magazine se présente légèrement différemment dans les trois premiers numéros en comparaison des éditions suivantes : le nom de la revue est suivi d'un grand titre à la une, puis d'un collage de plusieurs photographies; au pied de la page figure le titre d'un radioroman populaire

FIGURE 2

Page couverture du numéro du 1^{er} février 1939



(Figure 2). Cette maquette est délaissée à partir du numéro du 1^{er} mars 1939 au profit de la publication pleine page du portrait d'une seule vedette de la radio inspirée des populaires *fans magazines* américains⁴ (Figures 3).

Ce changement est le marqueur du passage du magazine dans un régime de la célébrité. Selon Charles L. Ponce de Leon et Nathalie Heinich à sa suite, la visibilité dans les médias de masse constitue la caractéristique principale de la célébrité moderne (PONCE DE LEON, 2002, p. 42; HEINICH, 2012, p. 21) puisqu'être célèbre, c'est d'abord et avant tout être reconnu parce qu'on a été *vu*. La visibilité implique donc la reproduction du visage de la vedette (HEINICH, 2012, p. 21). Les lecteurs et lectrices deviennent ainsi des *admirateurs* : ils contemplent, s'extasient et vénèrent celui ou celle qu'ils connaissent par le truchement des photographies qui leur ont été proposées dans les périodiques.

En couverture de *Radiomonde*, ce sont nettement les hommes à qui on accorde le plus de visibilité et qui accèdent donc le plus sûrement au statut de célébrités; les photographies des vedettes féminines sont quant à elles le plus souvent reléguées en quatrième de couverture. Sur les 32 numéros que forme le corpus à l'étude, seules neuf couvertures représentent une artiste féminine tandis que les vedettes

4. Le choix d'une telle maquette n'est pas le propre de *Radiomonde*, de nombreuses publications des mêmes années choisiront ce format. Même un périodique littéraire comme *La Semaine* (1920) présente en couverture la photographie d'une star américaine, alors qu'il se consacre à la publication de poésies, de contes et de nouvelles.

FIGURES 3A À 3D

Pages couvertures des numéros du 15 mars, 1^{er} avril, 14 octobre et 18 novembre 1939

FIGURE 3A



FIGURE 3B



FIGURE 3C



FIGURE 3D



masculines occupent 19 d'entre elles; quatre photographies représentent des paires (les images juxtaposées d'Alain Gravel et de Margot Teasdale; un portrait au crayon du roi et de la reine d'Angleterre lors de la visite royale au Canada;

FIGURE 4

Page couverture du numéro du 22 avril 1939



Jeanne Maubourg et Irène Trudeau dans leur costume de Pierrot et Pierrette; et un dessin représentant Fridolin embrassant une photo d'Azelma). Alors que les femmes sont plus souvent représentées de pied en cap (quatre photos sur neuf), les photographies des vedettes masculines sont presque toutes des portraits au cadrage serré permettant aux lectrices de bien voir les traits de ces hommes dont elles ne connaissent que la voix.

Le format du portrait en plan rapproché semble exigé des lectrices. Celles-ci reprochent d'ailleurs au magazine d'avoir choisi une photographie de Jean Lalonde en costume de Robin des bois pour la couverture du 22 avril 1939 (Figure 4). *Radiomonde* réplique en soulignant qu'on ne songerait pas à faire de tels reproches lorsque d'autres artistes posent dans leur costume de scène, comme Gratien Gélinas lorsqu'il incarne

Fridolin « en "sweater" et en "running shoes" » (L'ouvreuse, 5 mai 1939, p. 4). Les admiratrices de Lalonde auront tout de même finalement le dessus lorsqu'un portrait plus conventionnel leur est finalement proposé sur la couverture du numéro du 18 novembre 1939 (Figure 3D). En publiant ainsi les portraits des artistes masculins, *Radiomonde* répond directement aux demandes des lectrices dans le « Courrier de *Radiomonde* », qui réclament incessamment de voir leurs vedettes favorites. Une lectrice encourage même les autres lecteurs à écrire à *Radiomonde* pour exiger que le magazine soit publié sur un papier plus résistant pour pouvoir mieux conserver les portraits, quitte à ce que cela fasse augmenter le prix de la revue (Courrier de *Radiomonde*, 1^{er} février 1939, p. 15). Les lectrices sont à ce titre les consommatrices tant des images des vedettes masculines que du support sur lequel celles-ci sont imprimées, qu'elles achètent et conservent.

En plus de cette propension à fournir les portraits des artistes masculins aux lectrices, *Radiomonde* s'adapte progressivement à son lectorat en donnant une plus grande place à deux rubriques prisées des femmes et dans lesquelles elles s'attendent à trouver davantage de détails quant à la vie sentimentale des vedettes de la radio : le « Courrier de *Radiomonde* » et « Les indiscrétions de l'ouvreuse ». Alors qu'on aurait pu présumer que la chronique « Les indiscrétions de l'ouvreuse » est soit le lieu privilégié des rumeurs et autres ragots sur les amours des vedettes de la radio, force est de constater que l'ouvreuse est en vérité plutôt discrète lorsqu'il est question de la vie sentimentale des artistes en 1939. Néanmoins, le déplacement de cette rubrique en page 4 à partir du numéro du 15 avril 1939 suggère que les

lectrices en sont friandes. Quant au « Courrier de *Radiomonde* », qui occupait relativement peu d'espace dans les pages des premiers numéros, il s'étend ensuite sur une page complète. Hormis l'insistance des lectrices pour voir publiés les portraits des artistes qu'elles aiment, celles-ci souhaitent également connaître le nom des comédiens, chanteurs et annonceurs qu'elles entendent à la radio. Cette « opération de nomination », corollaire de la diffusion massive des photographies des vedettes, est la seconde caractéristique de l'ère médiatique selon HEINICH (2012, p. 35). L'autre demande la plus fréquente dans le « Courrier de *Radiomonde* » concerne le statut matrimonial d'un artiste masculin, et est parfois accompagnée d'une interrogation – presque toujours jugée indiscreète et laissée sans réponse – quant à son âge. Alors que les réponses à ces questions étaient un simple « Oui » ou « Non » expéditif, à partir du neuvième numéro (5 mai 1939), elles deviennent plus étoffées et simulent le dialogue avec les jeunes femmes qui envoient des lettres à la revue, souvent en se moquant (gentiment ou avec une pointe de sarcasme) de leur émoi pour tel ou tel artiste. Dans les articles sur les personnalités de la radio et les entrevues avec celles-ci, on retrouve également systématiquement la mention de leur statut de célibataire ou d'homme marié. C'est pour ainsi dire la seule véritable question posée par les chroniqueurs lorsque vient le moment d'examiner la vie personnelle des vedettes puisqu'il s'agit, à juste titre, de l'interrogation qui soulève le plus les passions chez les lectrices – c'est probablement en quête de la réponse qu'elles dévorent *Radiomonde* chaque semaine.

TROIS (CHICS) TYPES

Au centre des préoccupations tant des rédacteurs de *Radiomonde* que des lectrices du magazine – les premiers souhaitent en faire la promotion, les secondes s'en sont amourachées – se retrouve donc la vedette masculine qu'on espère célibataire. On peut prendre la mesure de cet intérêt marqué pour les artistes masculins en se penchant sur les résultats d'un concours lancé par *Radiomonde* pour déterminer quel était l'artiste de la radio le plus ou la plus populaire de l'année 1939. Gratien Gélinas arrive en tête avec 1384 voix, suivi de près par un trio formé par Roger Baulu (1356), Albert Cloutier (1341) et Jean Lalonde (1333); viennent ensuite Roy Malouin (1098), Oscar Bastien (1072), Ferdinand Biondi (1042), Alain Gravel (1018) et Jacques Auger (1003). La tête du classement ne comporte que des hommes alors pourtant que les rédacteurs de *Radiomonde* avaient fourni à leurs lecteurs une liste d'artistes qui, sans être paritaire, comptait tout de même un nombre important d'artistes féminines très en vue dans le milieu radiophonique de l'époque⁵. Ce palmarès nous renseigne alors sur le vedettariat naissant au Québec tout dirigé vers des figures masculines représentant trois types distincts : le chanteur (Lalonde), le comédien (Gélinas, Cloutier, Auger) et l'annonceur (Baulu, Malouin, Bastien, Biondi,

5. Dix-neuf femmes, parmi lesquelles Jovette Bernier, Mimi D'Estée, Marcelle Lefort et Juliette Béliveau notamment, étaient en nomination contre quarante hommes. La première à faire son entrée dans le classement, Muriel Millard, termine au dixième rang avec 970 voix. Parmi les trente artistes ayant obtenu au moins 500 voix, on compte huit femmes et vingt-trois hommes.

Gravel). Le rapport d'amour/admiration qu'entretiennent les lectrices avec ces trois types et plus largement la scénographie du vedettariat (RANNAUD, 2021) diffèrent cependant sensiblement en fonction de leur posture particulière dans le milieu radiophonique puisque ces types reposent non pas seulement sur la visibilité des vedettes, mais aussi sur leur « audibilité » (HEINICH, 2012, p. 113). En explorant ces trois figures, on peut mettre au jour les relations (fantasmées) entre le célibataire célèbre et la lectrice amoureuse dans *Radiomonde*, relations constamment médiées par le rédacteur.

L'air du temps : le chanteur de charme

Au tournant de la décennie 1940, la chanson d'amour est en voie de devenir le genre musical le plus diffusé à la radio, mais surtout, le plus populaire. Chantal Savoie, qui s'est attachée à l'analyse des chansons demandées dans le courrier du *Bulletin des agriculteurs* de la décennie 1940, note que « [l]es chansons d'amour, les ballades sentimentales saturent littéralement le corpus, voire le dominant complètement pour toute la première moitié des années 1940 » (SAVOIE, 2012, p. 175). Cet intérêt croissant des auditrices pour les chansons romantiques met au jour une tension nouvelle dans la société de l'époque, entre la reconduction des valeurs traditionnelles (incarnées dans l'institution du mariage) et la mise en place de valeurs « modernes » qui priorisent l'expression des sentiments amoureux, le développement d'une romance et la cour amoureuse. Dans la chanson, Savoie estime que le déplacement des valeurs est également le corollaire d'une nouvelle importance de l'individualisme et de la sphère privée chez les jeunes femmes :

Sur le plan des valeurs, l'expression d'un idéal amoureux est également un renforcement de la prégnance de valeurs individuelles qui passent par la sphère privée et qui tendent à gagner de l'importance au sein d'un ensemble de règles et de valeurs socioculturelles qui, traditionnellement, étaient davantage orientées en fonction de l'intérêt de la collectivité, du maintien de l'ordre établi et de l'utilité sociale. (SAVOIE, 2012, p. 176)

Les rêves d'amour des auditrices sont également liés à un désir d'ascension sociale chez les jeunes filles puisqu'ils s'incarnent dans un amour éperdu pour les hommes qui chantent ces sérénades. Jean-Nicholas de Surmont note que « l'esthétique des chanteurs de charme à la voix feutrée et modulable est directement liée à l'apparition du microphone et à celle de la radio, même si c'est surtout dans les années 1940 que ce mouvement va se répandre » (DE SURMONT, 2009, p. 66). Les nouvelles performances des microphones permettent en effet aux chanteurs de ne plus forcer leur voix, ceux-ci ont alors « un registre moins étendu, une technique personnelle davantage ancrée dans la parole parlée quotidienne que soumise aux codes d'une formation musicale traditionnelle » (BEAUDET et SAVOIE, 2012, p. 55). Les progrès techniques changent conséquemment le rapport des auditrices à l'artiste : la voix de celui-ci vient la retrouver directement chez elle, dans l'intimité de son foyer – une « intimité médiatisée » (HEINICH, 2012, p. 113) impossible à recréer dans le monde réel (LENAIN, 2005, p. 320) –, et semble susurrer des mots d'amour rien que pour elle.

Dans les premiers numéros de *Radiomonde*, l'image du chanteur de charme se cristallise essentiellement autour de la figure de Jean Lalonde (1914-1991). Après avoir lancé sa carrière dans une station d'Ottawa en 1933 en reprenant des titres de Bing Crosby, Lalonde s'établit à Montréal l'année suivante. En 1939, on peut l'entendre à la station CKAC où il chante les ballades sentimentales des *crooners* américains qu'il traduit habituellement lui-même en français, notamment au micro de son émission la plus populaire, *Le Don Juan de la chanson* (1936-1945), dont il tire son surnom. Ce surnom est presque systématiquement accolé à Jean Lalonde, lorsqu'il est question de lui dans le magazine et contribue à créer cette figure de tombeur.

Dans le premier numéro, l'article sur Jean Lalonde, qui s'étend sur deux pleines pages, est orienté de telle façon à créer une attente de la part des lectrices. La chronique est ponctuée de phrases visant à stimuler la curiosité des lectrices : « Est-il en amour?... Nous vous le dirons bientôt!... patientez, mesdemoiselles qui lui envoyez votre prose sur papier parfumé chaque jour » (A. COOSTICK, 1^{er} janvier 1939, p. 11). En différant la réponse à cette question, le collaborateur A. Coostick force les lectrices à lire assidument le cœur de l'article, qui porte en fait sur leur propre naïveté en tant qu'admiratrices éperdument amoureuses du chanteur. Sous le chapeau, un sous-titre précise qu'il « reçoit en moyenne 10 demandes en mariage par mois » et que, par conséquent, « [c]'est réellement le Don Juan de la Radio ». L'article fait aussi état des cadeaux « souvent de prix » reçus par Lalonde : « le plus souvent, ce sont des bonbonnières (ne dit-on pas que le plus sûr chemin au cœur de celui qu'on aime est son estomac?), des cravates (les admiratrices de Jean s'imaginent ainsi être suspendues à son cou) [...] » (A. COOSTICK, 1^{er} janvier 1939, p. 12). Cet *ethos* de don Juan est corroboré par une remarque du collaborateur qui souligne qu'en plus des lettres et des cadeaux, Lalonde reçoit des appels téléphoniques et des télégrammes par milliers, mais que « [l]es uns parviennent cependant de maris furieux de voir que leur femme écoute trop Jean et que ces chansons amoureuses détournent leur affection » (A. COOSTICK, 1^{er} janvier 1939, p. 12). Jeunes filles et femmes mariées sont ainsi décrites comme autant susceptibles les unes que les autres de succomber au charme de Lalonde, et n'hésitant pas à mettre en jeu leur vertu pour passer quelques moments avec le chanteur :

Lorsque Jean termine les programmes du soir, à une heure de la nuit, il lui arrive fréquemment de recevoir des invitations de jeunes veuves ou de jeunes filles qui s'ennuient et sollicitent sa visite à... leur appartement. Inutile de dire que Jean refuse toujours et qu'il ne prend pas de chances d'être ensuite en butte à quelque chantage, tel qu'on a essayé maintes fois de le faire. (A. COOSTICK, 1^{er} janvier 1939, p. 12)

En plus d'étayer la ferveur des admiratrices de Lalonde, le chroniqueur intitule une sous-section de son article « Demandes stupides » et y ridiculise ces jeunes filles sincères, mais naïves qui,

sans réfléchir, demandent en mariage des artistes dont elles ne savent rien, qui leur offrent leur fortune, comme s'ils étaient à vendre, ou sans tenir compte des différences de tempérament, d'éducation ou autres qui les séparent, voudraient lier leur avenir, toute leur vie, à des gens qu' [elles] n'ont jamais connus autrement que pour leur talent ou leurs aptitudes. (A. COOSTICK, 1^{er} janvier 1939, p. 11)

Le chroniqueur entreprend ensuite la retranscription de plusieurs extraits de lettres d'admiratrices reçues par Lalonde. Comme le note Camille Beaujeault qui s'est intéressée à la correspondance reçue par les vedettes de cinéma, « les lettres d'admiration envoyées aux acteurs s'inscrivent dans la continuité des journaux intimes et autres formes d'écriture "privée" autorisée aux jeunes filles » (BEAUJEAULT, 2014, paragraphe 13). En les rendant publiques, *Radiomonde* viole cependant le pacte implicite qui lie la vedette à l'admiratrice lui dévoilant ses sentiments par écrit.

Si le collaborateur Coostick se dédouane de vouloir ainsi se moquer des expéditrices de ces lettres en les publiant et estime que ces épîtres enflammées permettent simplement d'illustrer « la mentalité de ceux qui se laissent guider par leurs sentiments » (A. COOSTICK, 1^{er} janvier 1939, p. 11), il n'hésite pas à les commenter entre parenthèses :

[...] comme je serais heureuse de vous voir en personne enfin que [sic] je parle d'un amour sincère de l'amie qui ose vous écrire et ne cesse de vous aimer bien cher ami de la Radio (Ouf!...). Le bon Dieu est maître des cœurs et c'est donc lui dans la vie qui nous veut de l'amour [...], car je pense à vous dans les jours et que le Ciel daigne se rendre à ma prière afin de la [sic] mériter un jour ce bonheur (Quelles tirades catholiques essoufflantes!...). [...] que le bon Dieu daigne les bénir pour tous ceux qui vous aiment car je demeure une amante (Oh lala!...) de votre digne personne. (A. COOSTICK, 1^{er} janvier 1939, p. 12)

Il se permet également de badiner : « [L'expéditrice de la lettre] ajoute que toutes les admiratrices de Jean se croient dans ses bras en l'entendant chanter. (Jean est athlète, mais pas au point de supporter une telle charge, mademoiselle : une seule à la fois suffirait) » (COOSTICK, 1^{er} janvier 1939, p. 12). Le collaborateur se moque ainsi de la sensiblerie, de la naïveté, voire de la mièvrerie des lettres reçues par Jean Lalonde, mais il ne souhaite pas pour autant décourager les admiratrices de lui écrire. Il affirme que « ... jamais [Lalonde] ne néglige son courrier et [qu'il] répond À TOUTE LETTRE EN VALANT LA PEINE » (COOSTICK, 1^{er} janvier 1939, p. 11, en majuscules dans le texte). En réponse à une admiratrice qui écrit qu'elle s' imagine bien que Jean Lalonde rit des lettres qu'il reçoit, A. Coostick rétorque : « (Non, du tout, mademoiselle, Jean est trop humain pour cela et trop compréhensif : les artistes de la radio ne se moquent jamais de leurs admirateurs, et puis, après tout, ce sont eux qui font leur renommée) » (COOSTICK, 1^{er} janvier 1939, p. 12). Ce *topos* de la vedette attentionnée et toujours prête à répondre à ses admiratrices est présent dans tout le corpus, où l'on souligne à de multiples reprises que d'autres artistes devraient être aussi assidus que Lalonde pour répondre à leur courrier ou aux demandes de leurs admiratrices (voir L'ouvreuse, 1^{er} avril 1939, p. 6; Courrier de *Radiomonde*, 5 mai 1939, p. 19, notamment).

Ce double discours, condamnant d'un côté les excès sentimentaux des jeunes filles éprises de Lalonde et intimant, de l'autre, les admiratrices à continuer de l'inonder de lettres dans le but explicite d'engager le dialogue avec lui, est exemplaire de la position de *Radiomonde*. Après s'être ainsi fait faire la leçon, les lectrices obtiennent finalement la réponse à leur interrogation des mots de Lalonde lui-même : « – Je suis encore trop jeune pour songer au mariage, termine Jean, je donne tout mon

temps à ma carrière. Plus tard... je verrai... Pour le moment, je le répète, JE NE SUIS PAS EN AMOUR » (COOSTICK, 1^{er} janvier 1939, p. 12, en majuscules dans le texte). En mettant ainsi l'accent sur le célibat assumé de Lalonde, le chroniqueur réifie sa posture de charmeur et de don Juan, posture qui sera d'ailleurs constamment remise en avant dès qu'il est question de Lalonde dans le magazine, comme dans cette réponse à Madelon de Sillery dans le « Courrier de *Radiomonde* » : « Mais non, Jean Lalonde n'est pas marié. Qui a pu vous renseigner si mal. Et puis, tenez j'en ai parlé à Jean, eh! bien, savez-vous ce qu'il en dit. Qu'il est trop jeune, qu'il n'est pas assez sérieux, et qu'il aime trop de beaux yeux, vous comprenez... » (Courrier de *Radiomonde*, 20 mai 1939, p. 19). Le chanteur de charme est donc déjà en 1939 la figure archétypale du célibataire célèbre par excellence. Son célibat sert sa carrière, puisque le sachant libre, ses admiratrices peuvent se livrer tout entières à des rêves fantasques dans lesquels l'artiste tomberait à son tour sous leur charme. Les rédacteurs de *Radiomonde* ont tôt fait de comprendre que cette adulation de la vedette célibataire sert aussi les intérêts du magazine.

Pour ces dames : la persona de l'acteur

Aux côtés du chanteur, l'acteur subjugue aussi son public d'admiratrices. À la différence du *crooner* cependant, le comédien est moins reconnu pour lui-même que pour le personnage qu'il incarne dans les différentes émissions radiophoniques et le rapport à l'auditrice/lectrice s'en voit transformé. Dans son ouvrage sur les vedettes hollywoodiennes, Richard Dyer soutient que la synthèse entre l'individu, l'acteur et le personnage qu'il incarne mène à la création d'une *persona* (DYER, 2004). Edgar Morin parlait plutôt d'une « surpersonnalité » née des échanges entre la personnalité de l'acteur et celles de ses multiples personnages (MORIN, 1984 [1957]). Ces deux tentatives de définitions de la transformation de l'individu en célébrité font toutefois abstraction de la participation importante du spectateur, qui opère partiellement cette métamorphose. Celle-ci repose fortement sur la capacité de l'acteur à donner vie de manière crédible à son personnage, mais aussi sur la mise en place d'un système de croyances, d'un pacte fictionnel largement accepté par l'auditoire.

Camille Beaujeault avance que ce système de croyances diffère selon les médias. Au théâtre, le spectateur ne croirait au personnage qu'au moment de la représentation, une fois descendu de la scène, l'acteur reprendrait les traits de l'individu, laissant son personnage en coulisse. Au cinéma, au contraire, l'auditoire expérimenterait « le spectacle de façon quasi mystique, prolongeant le plaisir de la vision du film hors de la salle » (BEAUJEAULT, 2014). La vedette de la radio, si l'on suit cette logique, serait alors celle avec qui la communion avec l'auditoire pourrait s'opérer de la manière la plus pleine et complète puisque la représentation n'a pas lieu à l'extérieur du foyer, mais en son sein même. Le « plaisir de la vision », toutefois, est soustrait à l'auditoire, qui n'a accès qu'à la voix de l'acteur. Les auditeurs et auditrices ne voient le corps de l'acteur qu'après la représentation. Alors qu'au cinéma, c'est en voyant l'acteur jouer que le spectateur peut croire au personnage, à la radio, la diffusion des portraits des acteurs permet d'incarner le personnage dans la chair, alors pourtant qu'il existe déjà, indépendamment, dans l'esprit de l'auditeur et de l'auditrice. Lorsque les lectrices de *Radiomonde* réclament le portrait des vedettes de la radio, c'est ainsi moins pour savoir à quoi ressemble l'acteur que pour donner

corps au personnage qu'elles fréquentent assidument depuis des années à la radio. Il est d'ailleurs parlant de constater qu'alors que les lectrices se désolaient de n'avoir qu'un portrait de Jean Lalonde en costume de scène, elles se réjouissent que les photographies des acteurs et actrices de *Rue principale* les représentent en costume et incarnant leur personnage (un cuisinier, un curé, etc.).

Cette adéquation entre l'acteur et le personnage qu'il interprète est particulièrement frappante dans un article du 15 février 1939 portant sur Albert Cloutier. Dans le radioroman *Rue principale*, diffusé depuis 1937 sur les ondes de CKAC, Cloutier interprète le personnage de Robert Gendron, surnommé Bob. Chef de police de la petite ville fictive de Saint-Albert, Bob est amoureux de la jeune Ninette Lortie. La cour de Bob pour Ninette et leur mariage, attendu, mais sans cesse repoussé à cause de nombreuses péripéties, est l'un des principaux filons du radioroman, qui transpose également plusieurs intrigues à saveur policière. L'auditrice projette une vie fantasmée dans le monde du radioroman d'une manière similaire à celle qu'elle vivait en rêve avec le chanteur de charme, à la différence près que l'individu s'efface constamment au profit du personnage.

Dans l'article du 15 février, le chroniqueur, qui signe P. G., participe à relayer cette confusion entre l'acteur et le personnage, il écrit : « Je viens d'écouter Bob, c'est-à-dire Albert Cloutier. Et je comprends maintenant pourquoi un nombre aussi grand de nos lectrices nous ont demandé de leur dépeindre Bob. [...] je ferai le portrait le plus fidèle possible de Bob, Albert Cloutier » (P. G., 15 février 1939, p. 13). La description que P. G. donne de Cloutier, qu'il qualifie d'« adonis » de la radio » demeure pourtant floue : « Albert Cloutier doit mesurer cinq pieds et 8 ou 10 pouces. Il a les cheveux d'un châtain clair. Les yeux... disons, bleus. En somme, Mesdames, c'est un beau garçon » (P. G., 15 février 1939, p. 13). L'accent est davantage mis sur sa voix : « Lorsque le "script-writer" confie à Albert Cloutier les mots "ma chérie" ou "je vous aime", il peut être sûr que la portée de ces expressions sera complète » (P. G., 15 février 1939, p. 13).

La confusion entre l'acteur et le personnage atteint toutefois son apogée dans une courte section d'entrevue avec Cloutier se présentant *lui-même* :

Je suis Bob pour les intimes... Robert Gendron pour les gens sérieux et Albert Cloutier pour l'inspecteur de l'impôt sur le revenu [:] Bob Gendron a trente ans, le plus bel âge, paraît-il. L'auteur prétend que j'ai fait rêver bien des jeunes filles dans la coquette cité de Saint-Albert, je dis « j'ai fait » car devant ma constance à n'aimer que Ninette, elles ont fini sans doute par se décourager [...]. (P. G., 15 février 1939, p. 13)

C'est bien Bob Gendron et non Albert Cloutier qui s'exprime lors de cet entretien, en utilisant la première personne du singulier pour rendre compte des actions de son personnage. Cloutier contribue ainsi à rendre indissociable de lui-même le protagoniste qu'il interprète – même s'il souligne la présence de l'auteur du radioroman, ce qui devrait briser l'illusion – tout en donnant des détails supplémentaires à la lectrice sur le personnage qui fait battre son cœur d'émotion.

Lorsque Cloutier se présente comme « Bob pour les intimes », il fait allusion simultanément aux personnages du radioroman qui le côtoient le plus près et aux

auditrices. *Radiomonde* confirme cette hypothèse en sous-titrant le portrait de Cloutier « Bob pour ces dames » (1^{er} mars 1939, p. 16). Les nombreuses jeunes filles que Bob a fait rêver dans « la coquette cité de Saint-Albert » sont autant d'*alter ego* fictifs des auditrices du radioroman (et par conséquent, des lectrices de *Radiomonde*). La radio leur permet aisément de se figurer elles-mêmes comme les témoins des péripéties du radioroman, de s'imaginer participant à sa diégèse. L'article se termine d'ailleurs d'un étrange : « Et voilà Albert Cloutier tel que nous le révèle la radio » (P. G., 15 février 1939, p. 13). Alors pourtant qu'il ne traitait pour ainsi dire que du personnage de Bob Gendron. *Radiomonde* participe ainsi directement à la création d'un fantasme.

Albert Cloutier n'est pas le seul à voir son personnage prendre le pas sur sa personnalité publique; Gratien Gélinas est habituellement appelé par son nom de scène, Fridolin, lorsque des articles de *Radiomonde* portent sur lui. Dans le magazine, il s'opère néanmoins une scission de la *persona* de Gélinas : une photographie de Gratien Gélinas en complet cravate est donnée sur la couverture du numéro du 1^{er} avril 1939 qui le sacre personnalité la plus populaire de l'année, tandis que c'est un dessin de Fridolin qui figure sur la première de couverture du numéro du 30 décembre 1939 et qui apparaît lorsqu'il est question de ses amours avec Azelma. La relation des lectrices aux acteurs se trouve alors complexifiée en comparaison de celle qu'elles entretiennent avec les chanteurs et si *Radiomonde* s'assure de toujours leur donner des détails sur la vie sentimentale de ces artistes, le magazine s'efforce d'autant plus d'entretenir l'illusion autour de leur personnage. Il n'est d'ailleurs pas anodin que *Radiomonde* publie, à partir du 17 juin 1939, un feuilleton à partir du scénario de *Rue principale* se concentrant plus spécifiquement sur la naissance de la relation amoureuse entre Ninette Lortie et Bob Gendron. Ce feuilleton réactualise leur histoire d'amour, permettant à ses lectrices de la revivre, cette fois-ci en ayant en tête la voix et le visage d'Albert Cloutier durant leur lecture.

Prince des ondes : l'annonceur à la voix chaude

Le milieu artistique canadien-français étant, en 1939, relativement petit, *Radiomonde* ne peut se contenter de présenter des membres de la communauté artistique : les jeunes premiers séducteurs ne sont tout simplement pas assez nombreux pour la publication, qui se veut bimensuelle à ses débuts, puis qui devient rapidement hebdomadaire. D'autres voix se font d'ailleurs entendre à la radio, celle des annonceurs, et elles causent également de vives émotions chez les auditrices. Les annonceurs vont donc eux aussi rapidement accéder au statut de vedettes des ondes.

Radiomonde ne peut toutefois pas s'appuyer sur le sentimentalisme des ballades qu'ils chantent ou sur les intrigues amoureuses fictionnelles auxquelles ils prendraient part. Tout au plus peuvent-ils mettre l'accent sur le timbre de leur voix, comme le fait l'ouvreuse : « Espérons que nous ne perdrons pas ce nouvel annonceur [Jacques Demers] au timbre chaud et prenant. Qu'en dites-vous, mesdames? » (L'ouvreuse, 15 avril 1939, p. 4). Aussi, les informations sur le statut matrimonial des annonceurs sont à l'occasion fournies aux lectrices avant même qu'elle ne le réclame dans le « Courrier de *Radiomonde* » : « L'une des particularités de Léopold

Houlé : il est célibataire » (VIR, 22 avril 1939, p. 2). *Radiomonde* doit donc construire la figure de l'annonceur pour en faire un type digne de la dévotion et de l'admiration des lectrices, au même titre qu'un chanteur ou un acteur.

Les portraits des annonceurs proposés par la rédaction de *Radiomonde* tendent alors à faire des annonceurs les porte-étendards d'une virilité assumée, à faire d'eux autant de *self-made men* qui ont réussi à gravir un à un les échelons vers la célébrité et la reconnaissance par leurs pairs. Dans le numéro du 1^{er} février 1939, deux articles fonctionnent selon cette logique. Le portrait d'Alain Gravel est surmonté d'un titre sans équivoque quant à la force de caractère de l'annonceur : « Alain Gravel, mousse dans l'Arctique, gardien de nuit et enfin annonceur » ([S. a], 1^{er} février, p. 8). De la même manière, l'article sur Georges Galipeau souligne : « Il gagna jadis un sou par jour », avant de décrire tous les emplois qu'il a occupés avant de faire son entrée en ondes : « Tour à tour garçon de ferme, étudiant, garçon de table, journaliste, vendeur de chaussures, et de produits pharmaceutiques, puis annonceur à CHLP » (LANGARAN, 1^{er} février 1939, p. 7). On n'hésite parfois pas à lier le statut matrimonial de l'annonceur et le succès de ses entreprises dans les stations radio-phoniques : « Célibataire d'un physique des plus agréables et d'une approche des plus facile; il n'est pas surprenant pour ses intimes qu'il [Maurice Gérard Audet] ait fait le succès dont la maison "Les Laboratoires France-Canada" jouit à l'heure actuelle » (17 juin 1939, p. 5).

C'est certainement pour le compte des annonceurs que les rédacteurs de *Radiomonde* jouent le plus les entremetteurs. Ils peuvent le faire de manière détournée, en interrogeant l'annonceur sur son statut matrimonial ou en discutant de son penchant pour les femmes de manière détachée : « Alain ne dédaigne aucunement la compagnie des femmes, au contraire!... mais s'il ne regarde pas en premier lieu aux charmes physiques, il veut avant tout qu'elles soient très féminines et très compréhensives. Peut-on le blâmer de les aimer ainsi? » ([S. a], 1^{er} février 1939, p. 8). À l'occasion, les rédacteurs poussent délibérément les lectrices dans les bras des annonceurs :

Aux demoiselles qui seraient intéressées, vous pouvez toujours rejoindre « Bob » [Haineault]... le soir, à l'entrée principale du poste, au rez-de-chaussée, à l'édifice Sun Life. Vous le reconnaîtrez à ses chaussettes carreautes, tombant nonchalamment sur le « parapet » de ses « oxfords » pour la bonne raison que « Bob » ne porte pas de « jarretières » – car voyez-vous – ça coupe la bonne circulation... du... sang – Ça lui donne un petit air de négligence « de bon aloi » ce qui ne lui enlève rien de sa popularité, d'ailleurs... la Madelon, pour lui, n'est pas sévère!... Madelon, Madelon, Madelon... » (BIG CHIEF, 1^{er} mars 1939, p. 4)

L'intérêt amoureux des lectrices pour les annonceurs est à ce titre partiellement généré artificiellement par le travail souterrain des rédacteurs de *Radiomonde*, qui cherchent constamment à alimenter leur intérêt pour ces autres vedettes de la radio.

*

*

*

Dans la scénographie du vedettariat qui se met en place en 1939, les vedettes canadiennes-françaises paraissent plus accessibles que les artistes étrangers, et le rêve des lectrices se voyant dans leurs bras, tout juste un peu moins fou, tout juste un peu plus réalisable. Le magazine *Radiomonde* s'appuie sur ce sentiment pour fournir au lectorat canadien-français une publication faisant la promotion des artistes de la radio d'ici. Le périodique n'est toutefois pas désintéressé et manœuvre pour mettre en scène des types de vedettes pouvant générer un intérêt soutenu en capitalisant sur le mélange d'admiration et d'amour que celles-ci peuvent susciter chez l'auditoire féminin. À ses débuts, le star-système canadien-français est en effet particulièrement genré et repose sur la réification de stéréotypes associés tant à la féminité qu'à la masculinité. Aux artistes féminines aussi, on demande si elles ont des amoureux et on s'amuse des demandes en mariage reçues, mais dans une proportion moindre par rapport au nombre écrasant de requêtes pareilles faites à leurs homologues masculins.

Toutefois, autant l'intérêt des lectrices est orienté par ses rédacteurs, autant celles-ci exigent un certain contenu, que *Radiomonde* finit immanquablement par leur fournir. Le rapport de force qui s'institue entre les rédacteurs, les lectrices et les artistes eux-mêmes est alors plus équilibré qu'il n'y paraît, surtout au fur et à mesure que le magazine se conforme aux attentes des lectrices grâce notamment à l'arrivée de chroniqueuses comme Al Michel et Jean Desprez (pseudonyme de Laurette Larocque) qui viendront adoucir le ton parfois acerbe des rédacteurs masculins devant la ferveur des admiratrices des vedettes de la radio. Le très suivi concours Miss Radio, dont la première édition lancée à la fin de 1939 mènera au couronnement de Mimi D'Estée lors du couru Bal des artistes de la radio de 1940, est aussi l'indice d'un changement de paradigme s'opérant dès la seconde année de parution de *Radiomonde*. Le mariage des célébrités de la radio, tant redouté par les lectrices des premiers numéros de *Radiomonde*, deviendra également peu à peu un sujet plus en vogue, signe probable que l'intérêt du lectorat se déplacera petit à petit de la vedette célibataire au couple célèbre, modifiant ainsi substantiellement la représentation de l'amour dans la presse périodique de l'époque. En 1939, toutefois, les lectrices peuvent encore s'imaginer que les « je vous aime » lancés sur les ondes radiophoniques leur sont destinés, sans risquer de déchanter en lisant les pages de *Radiomonde*.

Caroline LORANGER

Université du Québec à Montréal
caroline.loranger@courrier.uqam.ca

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Caroline Loranger est chercheuse postdoctorale au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. En collaboration avec le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) et le Laboratoire sur la culture de grande consommation et la culture médiatique au Québec (LaboPop), elle travaille sur le radiroman et la littérature radiophonique au Québec durant les décennies 1930 et 1940. Ses intérêts de recherche portent sur la théorie des genres littéraires, la poétique du support et la culture populaire de masse.

ABSTRACT

Caroline LORANGER, *A media love triangle. The famous bachelor, the reader in love and the matchmaker editor in Radiomonde magazine*

In the 1939 issues of *Radiomonde* magazine, the single male star is presented as a heartthrob for his fervent female fans, who continually beg the magazine to show his picture and ask about his age or marital status in the readers' letters. This article explores the different representations of the single celebrity and the female reader in love in *Radiomonde*, with the aim of uncovering the complex gender power relations at play in the magazine while also reflecting the emerging type of stardom in Quebec. Another power relationship also emerges between the magazine's male editors and their female readers. They do not hesitate to discredit—often vehemently—female fans who have fallen under the spell of radio stars, all the while maintaining a mystery surrounding the marital status of single celebrities. Apparently, breaking that spell was seen to result in a loss of interest on the part of the female readership. The second objective of the article is to understand how the editors of *Radiomonde* exploit, through the creation of typical celebrity bachelor profiles, the amorous feelings of their readers toward radio celebrities as a way to generate interest around their publication.

Keywords: radio; stardom; love and celebrity; marital status; representation of celibacy; 20th century; Quebec periodicals

BIBLIOGRAPHIE

COOSTICK, A.

1939 « Jean Lalonde est-il amoureux? », *Radiomonde*, 1^{er} janvier, I, 1 : 11-12.

BEAUDET, SIMON-PIERRE ET CHANTAL SAVOIE

2012 « Enjeux culturels et sociaux de la circulation de la chanson *J'attendrai* dans les années 1940 », *Mens*, XII, 2 : 37-59.

BEAUJEAULT, Camille

2014 « Les lettres d'admirateurs-trices de Gérard Philipe. Nouvelles sources pour approcher la relation des spectateurs aux vedettes de cinéma », *Mise au point*, 6, 1^{er} mai. [<https://journals.openedition.org/map/1747?lang=fr>], consulté le 1^{er} juin 2020.

BEAULIEU, André et Jean HAMELIN (dir.)

1984 *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome VI : 1920-1934*, Sainte Foy, Presses de l'Université Laval.

1985 *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome VII : 1935-1944*, Sainte Foy, Presses de l'Université Laval.

Big Chief

1939 « Je ramasse tout », *Radiomonde*, 1^{er} mars, I, 4 : 4.

Courrier de *Radiomonde*

1939 *Radiomonde*, 1^{er} février, I, 2 : 15.

1939 *Radiomonde*, 20 mai, I, 10 : 19.

DELPORTE, Christian

2003 « Des échos mondains du XIX^e siècle à *Voici* », *MédiaMorphoses*, 8 : 72-78.

DE SURMONT, Jean-Nicolas

2009 « L'impact de la radiophonie commerciale sur la poésie vocale québécoise », *International Journal of Canadian Studies*, 39-40 : 63-81.

DYER, Richard

2004 *Le star-system hollywoodien suivi de Marilyn Monroe et la sexualité*, Paris, L'Harmattan. (Coll. Champs visuels étrangers)

HEINICH, Nathalie

2012 *De la visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique*, Paris, Gallimard.

LANGARAN, Jean

1939 *Radiomonde*, 1^{er} février, I, 2 : 7.

LEGRIS, Renée

1990 « La condition féminine en mutation : le radio-feuilleton québécois (1930-1970) », *L'Annuaire théâtral*, 7 : 9-34.

2011 *Histoire des genres dramatiques à la radio québécoise. Sketch, radioroman, radio-théâtre 1923-2008*, Québec, Septentrion.

LENAIN, Thierry

2005 « Les images-personnes et la religion de l'authenticité », dans : Ralph DEKONINCK et Myriam WATTHEE-DELMONTE (dir.), *L'idole dans l'imaginaire occidental*, Paris, L'Harmattan, p. 303-324.

L'ouvreuse

1939 « Les indiscretions de l'ouvreuse », *Radiomonde*, 15 avril, I, 7 : 4.

1939 « Les indiscretions de l'ouvreuse », *Radiomonde*, 5 mai, I, 9 : 4.

MARTIN, Michèle, Béatrice RICHARD et Dina SALHA

2000 « La pré-modernité de *Radiomonde* : un pas hésitant vers un Québec moderne », *Histoire sociale/Social History*, XXXIII, 65 : 37-57.

MARTIN, Michèle

2001 « Un magazine canadien-français résiste à l'envahisseur! *Radiomonde* et les artistes français (1939-1949) », *Réseaux*, III, 107 : 295-327.

MORIN, Edgar

1957 *Les vedettes*, Paris, Éditions du Seuil. (Coll. Le Temps qui court)

P. G.

1939 « Albert Cloutier », *Radiomonde*, 15 février, I, III : 13.

PONCE DE LEON, Charles L.

2002 *Self-Exposure. Human Interest Journalism and the Emergence of Celebrity in America, 1890-1940*, Chapel Hills, University of North Caroline Press.

R. M. [Marcel Provost]

1939 *Radiomonde*, 5 mai, I, 9 : 3.

RANNAUD, Adrien

2018 « Femmes, célébrité et magazines au Québec. La fabrique d'une culture médiatique au féminin vue à travers les exemples du *Mois de Jovette* et de *Véro Magazine* », dans : Julie BEAULIEU, Adrien RANNAUD et Lori SAINT-MARTIN (dir.), *Génération(s) au féminin et nouvelles perspectives féministes*, Codicille éditeur – CRILCQ (Coll. Prénance), p. 211-239.

- 2021 *La révolution du magazine au Québec. Poétique historique de La Revue moderne (1919-1960)*, Montréal, Nota Bene. (Coll. Éditions culturelles)

SABINO, Hubert

- 2018 « Le Panorama, plus qu'un simple *fan magazine* américain en français », dans : Micheline CAMBRON, Myriam CÔTÉ et Alex GAGNON (dir.), *Les journaux québécois d'une guerre à l'autre. Deux états de la vie culturelle au XX^e siècle*, Codicille éditeur – CRILCQ (Coll. Premières approches), p. 55-76.

SAINT-JACQUES, Denis et Lucie ROBERT (dir.)

- 2010 *La vie littéraire au Québec, Tome VI : Le nationaliste, l'individualiste et le marchand, 1919-1939*, Presses de l'Université Laval.

SAVOIE, Chantal

- 2012 « La chanson à succès dans les années 1940. Une modernité culturelle par acclamation? », *Globe*, XV, 1-2 : 161-182.

[S. a]

- 1939 « Alain Gravel, mousse dans l'Arctique, gardien de nuit et enfin annonceur », *Radiomonde*, 1^{er} février, I, 2 : 8.
 1939 « Potins », *Radiomonde*, 1^{er} février, I, 2 : 10.
 1939 « [s. t.] », *Radiomonde*, 17 juin, I, 12 : 5.

Sid Hix

- 1939 [Caricature], *Radiomonde*, 1^{er} février, I, 2 : 3.

Vir

- 1939 « Portrait radiophonique – Léopold Houlé », *Radiomonde*, 22 avril 1, I, 8 : 2.



LA REVUE *MON MARIAGE* : VENDRE DU RÊVE (1948-1951)

Marie-Pier LUNEAU et Jean-Philippe WARREN

Lancée à Montréal en 1948, la revue *Mon mariage* est publiée annuellement jusqu'en 1985. Fortement inspirée par ses consœurs américaines, elle prodigue au fiancé et, surtout, à la fiancée, une multitude de conseils qui dépassent les simples préparatifs de la cérémonie, abordant des sujets comme le bonheur à deux, les rôles de l'époux et de l'épouse, le budget familial, etc. En parallèle, les annonces, multiples et illustrées, viennent appuyer les textes informatifs, mais en présentant les biens matériels comme le fondement de la félicité du couple. La revue consacre ce faisant le mariage en tant que célébration matérialiste. En revenant sur ce périodique très populaire, jusqu'ici négligé par les chercheuses et chercheurs, le présent article entend montrer comment le mariage est devenu, dès la fin des années 1940 et le début des années 1950, l'occasion d'une redéfinition basée sur des dépenses ostentatoires, l'épouse se voyant attribuer de facto le rôle d'experte en consommation.

Mots-clés : magazines au Québec; histoire de l'imprimé populaire; pratiques de grande consommation; mariage et amour au Québec; couple et idéal amoureux

Au moment de la « course au mariage¹ » de l'après-guerre, le besoin se fait sentir pour les Canadiens français d'un discours qui puisse fournir des lignes directrices à des futurs époux qui n'ont jamais été si jeunes², et donc si inexpérimentés, alors qu'ils contractent leur union. La société nouvelle qui se dessine remet en question les savoirs traditionnels de la famille, et incite ces jeunes à chercher des sources externes pour mieux appréhender leur vie conjugale. En plus des cours de préparation au mariage, mis sur pied en 1939 (PELLETIER, 1998), des membres du clergé signent une panoplie d'ouvrages accessibles qui abordent divers sujets, tels la psychologie masculine et féminine, le bonheur conjugal, les lois civiles, le contrat de mariage, l'anatomie, l'hygiène et l'éducation des enfants, tout en réitérant les principes moraux d'un catholicisme assez traditionnel³. Or, à côté de ce discours ayant reçu la caution de l'Église, se déploie une autre production, qui cherche à rester dans les limites de ce qui est « acceptable » aux yeux des élites, mais en présentant une tout autre philosophie du mariage, plus intime et matérialiste. C'est le cas de *Mon mariage : guide de la future mariée*⁴, un périodique lancé à Montréal en 1948. En prodiguant une foule de conseils aux futurs époux dans l'organisation de leur célébration nuptiale, cette publication ouvre une fenêtre sur les nouvelles aspirations des fiancées et fiancés, dans un Québec francophone de plus en plus emporté par les normes et les valeurs d'une classe moyenne nord-américaine alors en plein essor⁵ (SAMUEL, 2014). Elle alimente ainsi au sein du lectorat une vision revampée de la cérémonie du mariage et, plus largement, de la vie de couple (HOWARD, 2006; MEAD, 2007).

Mon mariage permet de mieux comprendre comment la course au mariage de l'après-guerre met en place une mise en scène originale du couple, centrée sur le bonheur et la félicité conjugale : jadis orienté vers le groupe social (corseté par la nation

1. Le nombre de mariages célébrés, qui était tombé au Québec à 15 000 par année en 1933, remonte progressivement à 36 000 en 1948, avant d'atteindre un sommet de 54 000 en 1972. Voir Institut de la statistique, 2017. Seulement un dixième des Québécoises nées entre 1921 et 1930 ne se marieront pas, contrairement au cinquième de celles nées au début du siècle (GAUVREAU et LAPLANTE, 2016). Aux États-Unis, le nombre de mariages croît aussi, mais de manière non linéaire : il est de 1 000 000 en 1933, tourne autour de 1 500 000 entre 1937 et 1961, avant d'augmenter jusqu'à un maximum de 2 500 000 en 1982 (FITCH et RUGGLES, 2000).
2. « En diminution dans les années 1950, l'âge moyen au premier mariage s'était ensuite stabilisé un peu au-dessus de 23 ans pour les femmes, de 25 ans pour les hommes. Puis, à partir de 1972, il a augmenté rapidement avec le temps. » (PÉROU, 2003, p. 116)
3. À titre d'exemple, la collection « Face au mariage », lancée par les Éditions Fides en 1941 et rédigée par le père Gérard Petit, constitue un succès éditorial sans précédent : son tirage total aura dépassé le million d'exemplaires en 1962 (MICHON, 1998). On peut aussi mentionner les succès de librairie et radiophoniques du père Marcel-Marie Desmarais (LUNEAU, 2009).
4. Le magazine a changé de nom une première fois et est devenu *Mon mariage et mon nouveau foyer*, en 1969, avant de paraître sous le nom de *Tout pour la mariée*, en 1978, lorsqu'il a absorbé une revue concurrente, *Nous Fiancés* (1965-1978). Il cesse de paraître en 1985.
5. Pour le Québec, parmi une multitude d'études, voir notamment COUVRETTE, 2014.

et la religion, endossé par la parentèle, cautionné par la bénédiction paternelle), le mariage devient l'apanage de deux personnes hétérosexuelles qui n'en feront qu'une, une fois mariées (HURTUBISE, 1989; DESJARDINS, 1995; INGRAHAM, 2008). Le titre même de la revue, formulé à la première personne, ne saurait contredire ce recentrage sur soi. En même temps qu'elle exprime ce repliement sur la famille nucléaire, la revue consacre l'entrée dans l'ère de la consommation. La quantité importante des publicités et illustrations grand format qui garnissent ses pages pointe vers l'élaboration d'un imaginaire qui associe le bonheur conjugal à la possession de marchandises. Les annonces et les articles de *Mon mariage* ne cessent de célébrer les dépenses extravagantes, rien n'étant trop beau, et donc trop cher, pour faire du mariage « le plus beau jour de sa vie ». Dès lors, une question centrale se pose : quels moyens et quels discours témoignent du fait que la possession de biens matériels soit devenue, au milieu du 20^e siècle, l'un des pivots importants du bonheur à deux?

Portant sur la période pendant laquelle Odette Oigny a été rédactrice de *Mon mariage* (1948-1951⁶), le présent article est divisé en quatre sections. Dans la première, nous replacerons la revue dans son contexte d'émergence afin d'en cerner la popularité. Nous serons ainsi amenés à la positionner par rapport à ses consœurs américaines, qu'elle cherche manifestement à concurrencer, voire à copier. La deuxième partie donne à voir le caractère commercial du périodique, rempli de publicités et publié par une entreprise vouée d'abord à générer des profits. Tablant sur cet appel constant à la consommation, la troisième partie de notre réflexion tente de saisir pourquoi le mariage est devenu un événement matérialiste dans les années 1940 et 1950 et en quoi *Mon mariage* sert cette transformation. La dernière partie évalue finalement les liens entre division genrée des rôles sociaux, consumérisme et tradition dans les années 1950, éléments qui concernent globalement la société occidentale de l'après-guerre, mais dont *Mon mariage* constitue une application québécoise particulièrement révélatrice.

MON MARIAGE DANS L'OFFRE ÉDITORIALE GLOBALE

Mon mariage ne commence pas son existence comme une revue, mais comme un catalogue dont on ne prévoyait qu'une seule parution. Odette Oigny, dans son éditorial de la deuxième édition, en 1949, en parle encore comme d'« un ouvrage », une « brochure » et un « petit livre » (OLIGNY, 1949, p. 6). Ce premier volume est à peu près dépourvu de photos et, n'eût été des publicités placées systématiquement sur les pages paires, il a effectivement toutes les allures d'un « petit livre » qui, comme le précise une annonce parue dans le *Photo-Journal* du 20 mai 1948

6. Née en 1900, à Troyes, dans l'Est de la France, Odette Bernot épouse en 1919 Léopold Oigny, un brancardier du Corps expéditionnaire canadien avec qui elle s'établit à Montréal. Elle devient journaliste. Elle est la dernière rédactrice en chef de la *Revue moderne*, en 1959-1960. Elle décède en 1962. Les autres responsables de *Mon mariage* seront aussi des femmes, à savoir Marguerite Wilson (1952-1962), puis Marcelle-F. Jacques (1962-1975) et enfin Florence Jodoin (1976-1985), toutes liées, de près ou de loin, à l'univers de la presse féminine.

(Figure 1) rassemble, en une centaine de pages, l'ensemble des renseignements utiles à la réussite de son mariage. Le succès de cette initiative, puis de la deuxième, décide d'une parution régulière qui offre cette bizarrerie, pour un périodique, de reprendre tels quels maints articles, de numéro en numéro. Vendu 0,75 \$ l'exemplaire⁷ (à titre indicatif, la *Revue moderne* se vend 0,20 \$ l'exemplaire en 1948), doté d'une première feuille pliée en couleur, imprimé sur du grand papier *in-quarto* de 25 x 34 cm⁸, rempli de photos en noir et blanc, contenant entre 180 et 250 pages et affichant des articles⁹ dont les textes sont divisés sur deux ou trois colonnes, le magazine, dont les éditions des années subséquentes sont attirantes, dégage en lui-même, par la qualité de sa présentation, une impression d'opulence.

Dès l'édition de 1949, *Mon mariage* emprunte à *The Bride's Magazine* (fondé en 1934 sous le nom *So You're Going to Be Married*¹⁰), puis à *Modern Bride* (fondé en 1949). Ces deux périodiques américains, qui dominent outrageusement le marché des magazines pour futurs et jeunes mariés aux États-Unis et au Canada anglophone, sont bien présents sur le territoire québécois. Il arrive même qu'ils surclassent *Mon mariage* comme revue de référence. Par exemple, dans une annonce de Dupuis frères (Figure 2) parue en 1962 dans *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières, *Mon mariage* côtoie ses deux confrères américains. Dans une autre annonce (Figure 3) toujours de Dupuis frères et parue la même année, mais dans *Le Devoir*, seuls sont mentionnés *Bride's Magazine* et *Modern Bride*¹¹. Il est donc manifeste que les consommatrices québécoises ne se contentent pas de consulter les sources disponibles en français, mais lorgnent également du côté des périodiques américains, allant jusqu'à les préférer parfois à ceux produits

FIGURE 1

Annonce parue dans Photo-Journal,
20 mai 1948, p. 5



7. Le prix augmente à 1,00 \$ en 1958.

8. Du moins, jusqu'à l'automne 1970, au moment où le format diminue à 20,5 x 38 cm.

9. Noter que le volume de l'année 1951 contient même quelques poèmes, notamment de Jeanne Grisé-Allard et de Rosemonde Gérard : on peut penser que ces poèmes pouvaient être lus lors de la cérémonie ou pendant la soirée de noces. Voir GRISÉ-ALLARD, 1951c, p. 25.

10. La revue devient simplement *Bride's* en 1964 et, en 1991, *Bride's and Your New Home*. En 1991, elle obtient le record du plus grand magazine de consommation de l'histoire mondiale, selon le livre Guinness (ENDRES et LUECK, 1995, p. XV).

11. Autre exemple de concurrence, une annonce du magasin Lessard et Neilson, parue dans *Le Nouvelliste* du 6 janvier 1962 : « GRATUIT : À la future mariée, qui visitera notre magasin, nous remettrons gratuitement le magazine "MODERN BRIDE" tous les 2 mois d'ici son mariage. Cette revue vous guidera pour la préparation de votre mariage. »

FIGURE 2

*Annonce parue dans Photo-Journal,
20 mai 1948, p. 5*



années 1950, il semblerait que la vaste *Bride's* et *Modern Bride* pour planifier leurs épousailles. À lui seul, *Modern Bride*, pourtant moins lu que *Bride's*, aurait été consulté par près de la moitié (40 %) des personnes qui se sont mariées aux États-Unis en 1953 ([Anonyme], 1954, p. 16). Au vu de ces statistiques, il est à parier que *Mon mariage* est un acteur important de l'industrie du mariage dans le Québec de l'après-guerre. D'ailleurs, si le tirage brut de la revue *Mon mariage* est à l'évidence plus modeste que celui de *Bride's* ou

localement¹². Aucun magazine européen n'est cité directement dans nos sources, mais il semble que certaines publications venues d'outre-mer fassent aussi ombrage au rayonnement de *Mon mariage*. Conscients de cet environnement concurrentiel, les responsables de la revue tentent de juguler la compétition à laquelle ils se butent en soulignant la belle tenue de leur publication qui, « seule du genre au Canada français », « rivalise par son excellence avec les publications européennes et américaines dans le même domaine » ([Anonyme], 1962a, p. 8). Sans contredit, un des avantages majeurs pour la consommatrice québécoise loge dans la publicité : du traiteur à la salle de réception, les adresses qu'elle y trouve sont locales¹³.

On aurait tort de sous-estimer la valeur informative de ces publications : dans les

FIGURE 3

*Announce parue dans Le Devoir,
23 janvier 1962, p. 14*



12. « J'avais acheté ce magazine [*Mon mariage*] et aussi une revue américaine, *Modern Bride*; j'ai conservé cette dernière qui date du printemps 1964 » (GENEST, 2015). Évidemment, le contenu fortement illustré favorise cette circulation, en amenuisant un peu les obstacles langagiers. À titre d'exemple, le fonds de Paul Beaulieu contient un exemplaire de la revue *The Modern Bride*, daté de 1951, et qui a sans doute appartenu à sa femme, Simone Aubry. Nous remercions Élyse Guay d'avoir porté ce fait à notre attention. Voir le Fonds Paul Beaulieu à BANQ, Vieux-Montréal (P853), contenant 2011-06-003/24, localisation 4 0 004 12- 06- 004A- 01, S3, D2.
13. Quand elles fournissent des adresses, les annonces font la promotion de magasins situés en majorité à Montréal. Les autres villes indiquées pour les années 1948-1951 sont Québec, Chicoutimi, Saint-Jean-sur-Richelieu et Victoriaville.

*Modern Bride*¹⁴, il est, en proportion de la population, plus considérable. Dans les années 1950, on compte approximativement un exemplaire imprimé de *Mon mariage* pour 300 francophones au Québec, et un exemplaire de *Bride's* ou *Modern Bride* pour 450 personnes aux États-Unis¹⁵. Distribué et lu à travers la province, et sans doute au-delà, le magazine québécois devient pour beaucoup de femmes et d'hommes une référence précieuse pour la planification de la cérémonie du « grand jour » et de la future vie à deux, en complément des cours de préparation au mariage et d'autres ouvrages plus ou moins pédagogiques¹⁶.

Cette popularité du magazine est le reflet d'un changement social. Le mariage étant un acte plus personnel qu'auparavant (en dépit de l'aide financière indispensable des parents), les futurs époux, et surtout la future épouse, doivent se débrouiller davantage seuls. Se répand peu à peu l'idée que, désormais, ce ne sont plus les parents qui marient leurs enfants, mais les enfants qui se marient eux-mêmes. De manière révélatrice, dès les éditions du tournant des années 1950, les parents sont absents du discours du magazine (mis à part l'article annuel sur la tenue de la mère de la mariée, qui doit absolument se faire « discrète »), et c'est aux fiancées que s'adresse le discours, car les femmes, plus que les hommes (nous y reviendrons en quatrième partie de l'article), ont besoin d'être orientées dans le labyrinthe d'un cheminement vers le mariage devenu terriblement compliqué. Et ce mouvement ne fera que s'amplifier avec le temps : en 1957, une compagnie québécoise qui offre des services d'abonnement à différents périodiques rappelle aux « fiancées de juin » (*June brides*¹⁷) à quel point la lecture d'un magazine s'avère utile : [traduction] « Un magazine ou un journal est semblable à un ami qui vous prodigue régulièrement de précieux conseils pour épargner du temps et de l'argent. Les magazines serviront d'amicaux conseillers en regard de plusieurs problèmes dans la vie de la jeune mariée » ([Anonyme], 1957, p. 8).

14. S'élevant à 13 150 exemplaires en 1955, à 15 212 en 1960, à 18 401 en 1965, à 20 175 en 1975 et à 21 755 en 1985, au moment de sa disparition (BEAULIEU, HAMELIN, BOUCHER, LAURENCE et SAINT-PIERRE, 1987, p. 126).

15. Il faut mentionner que la périodicité des magazines américains est plus élevée que celle de *Mon mariage*. Le magazine passe d'une parution annuelle (1949-1964), à une parution bisannuelle (1965-1969), à une parution trimestrielle (1970-1985). Quant à *Bride's*, il paraît trois fois (1934-1964), six fois (1964-1968), huit fois (1969-1973) et six fois (1973-) par année (ENDRES et LUECK, 1995).

16. Une femme, mariée en 1964, se souvient : « Le mariage étant une chose sérieuse, on se devait d'être bien informé sur tous les aspects de cette nouvelle voie dans laquelle on s'engageait. Car, voyez-vous, on se mariait pour la vie! Les futurs mariés étaient fortement incités à suivre le cours de préparation au mariage qui était donné dans chaque paroisse par le curé ou le vicaire, assisté d'autres personnes qualifiées selon le sujet du cours. Comme mon fiancé travaillait sur les bateaux, nous avions choisi le cours par correspondance, c'était pas mal plus simple ainsi. Pour les préparatifs matériels (cérémonie, vêtements, noces), il y avait un incontournable, la revue *Mon Mariage*, qui traitait de tout, absolument tout! » (GENEST, 2015).

17. *Mon mariage* tient pour acquis que les mariages se célèbrent l'été, de mai à juillet, alors qu'avant la guerre, on se mariait de préférence en hiver, vers le mois de janvier.

S'inscrivant dans ce créneau, *Mon mariage* s'autoproclame une ressource incontournable pour les futurs mariés, c'est-à-dire, comme son sous-titre l'indique, un « guide » irremplaçable. Dans la première édition de *Mon mariage*, Oligny promet à la future mariée sa collaboration pour qu'elle soit belle et heureuse lors du « grand jour ». « Dans cette brochure, à laquelle plusieurs personnes ont collaboré, vous trouverez tous les détails nécessaires à l'installation de votre bonheur; ils vous indiqueront la façon de vous diriger avec tact dans le dédale des convenances indispensables en notre civilisation » (OLIGNY, 1948, p. 5). En 1951, Jeanne Gris -Allard reprend le même message, lequel confirme bien l'exigence performative associée à la cérémonie et aux célébrations :

Que de renseignements utiles, de conseils importants à demander! Vous avez tellement le souci de bien faire pour que votre mariage et votre départ pour la vie à deux soient un succès. Il y a de quoi perdre la tête... Rassurez-vous, gentille fiancée, cet album documentaire, préparé à votre intention, vous guide par tous ces sentiers et facilite vos décisions. Laissez vos rêves devenir de pleines et heureuses réalités. Soyez une fiancée repos e, une mariée jolie, une épouse rayonnante! (GRISÉ-ALLARD, 1951d, p. 17)

Le périodique entend répondre à de multiples questions, du type : Comment se fiancer? Qui inviter à ses fiançailles? Quelle bague choisir? Où partir en voyages de noces? On y décrit le calendrier précis des choses à faire afin de ne rien manquer dans la longue liste des pr paratifs¹⁸. Tout en aidant la fiancée à « faire de son mariage un succès au sens complet du mot », *Mon mariage* cherche à « s'impose[r] rapidement à elle comme l'auxiliaire indispensable qui assurera à la fois son propre bonheur et lui permettra de tout faire avec ordre, calme et charité » (G.T.F., 1948, p. 5). La revue contient même, dans les  ditions qui suivent celle de 1949, un « courrier », ce qui semble étrange pour une publication annuelle, forcément privée d'une périodicité qui lui permettrait d'être réactive aux demandes du lectorat¹⁹ (GRISÉ-ALLARD, 1951a, p. 28 et p. 118).

Pourtant, *in fine*, et malgré ses promesses contraires, le magazine augmente considérablement la quantité des dépenses et des soucis des futurs mariées. Dans le même mouvement où on prétend leur faciliter la vie, on ajoute à leurs responsabilités, en magnifiant la cérémonie, en multipliant les éléments nécessaires à la réussite du mariage, en instaurant une étiquette du mariage stricte, tout en renouvelant

18. [traduction] « *Modern Bride*, confie une femme, a rendu les choses si claires et simples. Vous n'aviez qu'à donner un coup de téléphone et le biffer de la liste. » Faye, citée par Dawn H. CURRIE (1993, p. 411). Les informatrices de Currie sont des Canadiennes anglaises des années 1990.

19. Le caractère artificiel de l'échange ne peut échapper à la lecture, ce courrier n'étant pas accompagné de signatures. On peut imaginer qu'il s'agit, dans cette rubrique, de simplement reformuler sous forme de questions/réponses des informations générales que l'on souhaite présenter autrement, du type « Quelle est la place des grands-parents quand ils assistent au mariage? ».

constamment les modes²⁰. La sophistication et la complexité de ce qu'il importe de faire ne cessant de s'alourdir, les fiancées, désireuses de ne pas commettre d'erreurs ou d'impairs, se tournent vers *Mon mariage* au moment d'effectuer des choix qui ne peuvent être bons que s'ils sont « parfaits²¹ ». « Pour le plus beau jour de votre vie, vous ne laisserez rien au hasard » ([Anonyme], 1949a, p. 35), scande *Mon mariage*. La revue devient ainsi, pour les femmes, dans un mouvement circulaire, une des causes de leur angoisse pré-nuptiale et sa solution.

Le lucratif marché des June Brides

Les éditeurs de *Mon mariage* sont des entrepreneurs commerciaux. Après un premier numéro préparé par la compagnie Tradex, de Montréal, sur laquelle nous ne savons rien, la revue est publiée par la Compagnie de Publications Provinciales Limitée, de 1949 à 1968²². Celle-ci contrôle l'Éclaireur, qui est la plus importante imprimerie rurale du Québec. De ses presses sortent, de manière assez éclectique, *The Canadian Military Journal*, les annuaires de la Fédération de la Chambre de Commerce des Jeunes, *Canada at Work*, le *Bottin de l'A.P.I.* et *Transport Routier du Québec*. L'ambition de la Compagnie de Publications Provinciales, en publiant *Mon mariage*, c'est d'en tirer un profit. À la base, *Mon mariage* est donc un produit commercial qui cherche à rejoindre le plus large public possible, des ventes en hausse lui assurant mathématiquement de plus larges revenus. En théorie, et en pratique dans une large mesure, la dimension idéologique ne joue ici qu'en fonction de la part de marché que la Compagnie de Publications Provinciales Limitée peut espérer accaparer.

Plus encore, *Mon mariage* est une entreprise commerciale par son contenu même. Déjà, la revue projette une impression de luxe qui contraste avec d'autres revues canadiennes-françaises de l'époque et nourrit le rêve d'ascension sociale de l'après-guerre. Bien que l'on concède qu'un jeune ménage puisse s'établir sans

20. [traduction] « J'ai acheté deux magazines de mariage. Et c'est à ce moment que j'ai compris combien de travail m'attendait. Ces périodiques sont remplis de "ce mois vous avez à faire ceci" et "ce mois vous avez à faire cela" et "assurez-vous d'être rendu ici". » Rachael, citée par Dawn H. CURRIE (1993, p. 403).

21. [traduction] « En misant sur la croyance du public à la perfection romantique, ancrée dans la culture et le marché notamment par les médias de masse, la publicité et les boutiques de détail, l'industrie du mariage était parfaitement positionnée pour créer et communiquer l'idée d'un mariage parfait et pour représenter cet événement comme l'expression de l'idéal de l'amour parfait. Cette idée du mariage parfait résulte d'une application de règles, de régulation et du droit à la consommation, poussés à leur extrême. L'adjectif "parfait" a été ainsi appliqué à chaque produit et élément du mariage de luxe. » (OTNES et PLECK, 2003, p. 42; DUNAK, 2013)

22. Les éditeurs-proprétaires sont ensuite : Revue Mon Mariage Inc. (1968-1969), Corporation Turin Ltée (1969-1975), Les Publications T.-C.P. (1975-1978), Publications Cousin, Poupart et Turmel (1978-1985).

FIGURE 4

Page couverture
de *Bride's Magazine*, 1948



posséder immédiatement la totalité du confort qui lui est pourtant présenté comme « nécessaire »²³, on s'empresse de dresser, au fil des numéros, une liste « quasi-complète d'articles d'ameublement, pour chacune des pièces du nouveau foyer » ([Anonyme], 1948, p. 87-88), dans un inventaire qui semble sans fin. S'adressant à « toutes les femmes soucieuses de leur élégance » ([Anonyme], 1962c, p. 15), on fait de l'acquisition de produits raffinés le tremplin vers l'échelon social supérieur. L'annonce pour les pianos Quidoz clame en quatrième de couverture de l'édition de 1949 : « Un piano Queen Anne par Quidoz apporte au nouveau foyer enchantement et charme. Il reflète culture, raffinement et appréciation du beau. Un piano Queen Anne par Quidoz est une preuve de goût distingué et de bon jugement. »

Toutefois, un examen attentif de la revue révèle que le public cible est vaste et que l'étalage des produits peut aussi combler les besoins d'un couple habitant un petit bungalow ou rêvant d'en habiter un (OHMANN, 1996, p. 206). On comprend que la revue s'adresse aux classes aisées ainsi qu'à tous ceux et celles qui aspirent à en faire partie. Un article complet devrait être consacré à la question de l'argent et de la gestion du budget dans *Mon mariage* : contentons-nous pour l'instant de noter certains décalages entre le faste promu et le budget réel du lectorat. Par exemple, un article aborde la question « Comment économiser? » Après avoir incité la lectrice à fréquenter les grands magasins, on reconnaît que « la jeune fille qui coud peut toujours avoir de jolies choses pour son trousseau²⁴. » Une même logique s'applique aux voyages de noces. Même si, dit-on, le chevalier Des Grieux promettait à Manon de visiter Paris, « ils sont relativement peu nombreux, les jeunes époux de ce continent assez favorisés du sort pour aller passer leur lune de miel en France » ([Anonyme], 1951c, p. 117). Des destinations nord-américaines, mêmes québécoises, comme les Laurentides, sont alors suggérées.

Quoi qu'il en soit des capacités réelles du lectorat à dépenser, *Mon Mariage* se caractérise par la place occupée par la publicité, tout comme *Bride's Magazine* et *Modern Bride* (Figures 4 et 5).

FIGURE 5

Page couverture
de *Modern Bride*, 1949



23. Voir le long article sur « Le budget familial », écrit en collaboration avec la Banque royale du Canada, et qui contient même un « registre des recettes et dépenses mensuelles » (*Mon mariage*, 1949, p. 91-97). Voir aussi, dans les années 1950, les nombreuses publicités pour « le Club du trousseau », qui présente la possibilité d'acquérir un trousseau complet par versements mensuels, sans intérêt ([ANONYME], *Mon mariage*, 1951e, p. 72).
24. « Nombreuses sont celles qui font également leur robe de mariée elles-mêmes. » ([Anonyme], 1951b, p. 99)

Servant de support à des annonces commerciales, le magazine instaure un rapport inversé à celui auquel nous sommes habitués pour des revues plus intellectuelles : plutôt que ce soient les annonces qui soutiennent la parution de la revue, ce sont les articles qui servent de prétexte à la diffusion des annonces²⁵. Non seulement la moitié des numéros est occupée par des réclames, mais *Mon mariage* contient aussi un « Index des annonceurs » et octroie au propos publicitaire les meilleures pages. Par exemple, les sept premières pages de l'édition de 1951 sont réservées à la publicité, placées entre la page couverture illustrée d'une jeune mariée habillée par Eaton et un résumé de la tradition du *shower*, une « jolie coutume » qui consiste à faire pleuvoir sur la mariée une « pluie » de présents. De manière efficace, les textes et les publicités de *Mon mariage* sont présentés dans l'ordre chronologique de la préparation d'un mariage et insérés à l'endroit où le sujet apparaît dans la revue : les textes et publicités concernant les faire-part viendront par exemple au début; ceux portant sur l'ameublement et les voyages de noces vers la fin. Cette disposition induit chez les lectrices et lecteurs l'idée que le chemin vers le mariage est balisé par des achats précis, correspondant aux différentes étapes de la vie pré-, puis postnuptiale. Les numéros en profitent pour mélanger habilement texte informatif et texte publicitaire. De manière générale, la revue « classe » le contenu publicitaire, lequel vient illustrer, au sens littéral, le contenu informatif des articles : en 1951, par exemple, sont intercalées dans l'article sur « La maison du bonheur » des annonces pour les Galeries d'aménagement Baillargeon, les réfrigérateurs Frigidaire, le magasin d'électroménager Au Meuble moderne et l'usine d'appareils ménagers L'Islet.

Sans nous arrêter ici à l'analyse du contenu publicitaire du périodique, soulignons que les dépenses en vue de la cérémonie du mariage ne sont qu'une partie minoritaire des biens et services mentionnés dans les publicités. Pour la période qui nous intéresse (1948-1951), seulement le tiers (36 %) du contenu publicitaire de *Mon mariage* touche directement le mariage (robes, anneaux, réceptions, etc.), ce qui laisse manifestement beaucoup d'espace pour la consommation postnuptiale. Par exemple, une publicité de la compagnie Westinghouse s'étale sur deux pages, vantant des produits esthétiques et pratiques : « L'oiseau bleu du bonheur remplira votre vie de son doux gazouillement cadencé lorsque votre "atelier domestique" sera devenu l'endroit de travail libre de souci grâce aux appareils électriques modernes. Voici un agencement heureux, aussi nouveau que demain, et tellement pratique [...] » ([Anonyme], 1951f, p. 106). On est à la fois très loin, et très près d'une cérémonie du mariage qui vise à transformer la jeune femme en « reine du foyer ».

De manière intéressante, si *Mon mariage* prend la forme d'un catalogue d'annonces, les annonces des magasins qui paraissent dans les journaux se présentent parfois comme un magazine en miniature. Pendant la « Semaine de la mariée » (vers

25. Comme le notent les auteurs de *La presse québécoise : 1945-1954*. « Cette revue abondamment illustrée est avant tout une entreprise publicitaire. Les articles sur les rites entourant le mariage (le contrat, la cérémonie religieuse ou civile, les invitations, le voyage de noces, etc.) ne sont là que pour aguicher le lecteur. Les annonces en constituent le menu principal. » (BEAULIEU, HAMELIN, BOUCHER, LAURENCE et SAINT-PIERRE, 1987, p. 126)

janvier ou février), les grands magasins de Montréal et d'ailleurs organisent dans leurs espaces des défilés de mannequins en tenue de mariée, de mère de la mariée, de demoiselle d'honneur et de voyage et suggèrent des lampes, de la verrerie, des meubles, des bijoux et de la vaisselle en cadeaux aux nouveaux mariés²⁶. Il est dès lors tentant de voir dans *Mon mariage* un emporium, comme dans les temps anciens, où se côtoient des boutiques vendant différents produits, des kiosques d'information et des événements spéciaux. La publication combine en un même espace des éléments à première vue disparates (poèmes, informations historiques, publicités d'appareils électroménagers, leçons d'étiquette, liste d'invités, etc.) dans une même intention consommatrice. Tout dans le propos explicite vise à convaincre les lectrices et lecteurs que le mariage est un moment gratuit, simple, pur, et tout dans la facture et la publicité de *Mon mariage* affirme le contraire.

Le plus beau jour d'une vie

Il est indéniable que plus le temps avance, plus la consommation initiée à l'occasion du mariage enfle. Dès les années d'après-guerre, au Québec, « le marché commercial autour de la mariée » devient, pour reprendre les mots d'Alexandra Potts, adjointe à l'éditeur de *Modern Bride*, « une mine d'or ». Selon Potts, « à l'annonce d'un mariage, vendeurs et acheteurs entrent dans la ronde. Les jeunes fiancés commencent à choisir les pièces d'ameublement, alors que les parents et les amis projettent des réceptions et l'achat de nouveaux vêtements en plus de cadeaux pour les futurs mariés » (PCF, 1966, p. 37). Pendant les Trente glorieuses, les dépenses des futurs époux, de leurs familles et de leurs amis lors de la célébration du mariage semblent atteindre des sommes sans précédent, montants qui traduisent à la fois la prospérité nouvelle de l'après-guerre et l'entrée des Québécois francophones dans l'ère de la société de consommation.

Si *Mon mariage* ressemble tant, dès le tournant des années 1950, à une revue de consommation de masse, c'est d'abord parce que le mariage lui-même est devenu une célébration matérialiste. En effet, des trois grands rites de la vie d'un chrétien, le mariage est seul à l'époque à faire l'objet d'un aussi puissant investissement commercial. Ni le baptême, dont la cérémonie reste simple (la tradition du *baby shower* n'ayant pas encore éclos), ni les funérailles, dont la cérémonie reste sobre, ne font, en effet, l'objet d'une telle récupération économique. Pourquoi donc en va-t-il autrement pour le mariage qui fait se succéder les réceptions, les *showers*, les tournées de magasinage et les visites chez les couturiers? On pourrait citer des explications générales : la montée de l'individualisme contemporain ou la prospérité de l'après-guerre, qui contribue assurément à cette marchandisation du mariage (LEMIEUX et MERCIER, 1992). Mais restons-en au niveau de ce sacrement lui-même.

26. Pour que l'association entre revue et magasin soit encore plus nette, Dupuis frères offrira gratuitement à ses clientes, dans les années 1960, un « guide la mariée » dans lequel, précise-t-on, « sont multipliés les conseils sur la conduite à suivre avant et après la cérémonie du mariage » ([Anonyme], 1962b, p. 14).

D'abord, par rapport aux baptêmes et aux funérailles, la consommation stimulée par le mariage ne s'arrête pas aux dépenses de la cérémonie. À l'époque, au contraire des bébés qui n'ont pas encore besoin de grand-chose, et des défunts qui n'ont plus besoin de rien, les nouveaux mariés doivent se constituer un énorme trousseau nécessité par leur établissement dans un nouveau foyer. Le bungalow étant devenu le lieu par excellence de l'épanouissement des époux, il est primordial de le meubler et de le décorer de manière aussi agréable et confortable que possible. La « Complainte du progrès » (1956) de Boris Vian évoque cette transformation : alors qu'avant, se moque le chanteur français, les amoureux se contentaient d'offrir leur cœur, désormais il leur faut promettre une panoplie d'objets tous aussi farfelus et superflus les uns que les autres. Et étonnamment, la liste qu'avait dressée Vian semble plutôt modeste par rapport à ce que l'on retrouve dans *Mon mariage*. On n'hésite pas à y annoncer des biens autrement plus nombreux. L'édition de 1948 de la revue québécoise donne la liste complète de l'ameublement d'un nouveau foyer. On y trouve entre autres un radio-phono, un cabinet à porcelaine, un chiffonnier, une discothèque, un malaxeur, un fer à repasser, un carré à légumes, un balai automatique, un réfrigérateur, une cuisinière électrique, un malaxeur et un gaufrier ([Anonyme], 1948, p. 87-88). Ainsi, à l'égal d'autres lieux médiatiques comme le cinéma, *Mon mariage* exprime, tout en la canalisant, cette brusque évolution économique et culturelle qui, en l'espace d'une dizaine d'années seulement, module les rapports sociaux en fonction de l'acquisition « d'une cuisinière, d'un réfrigérateur, d'une machine à laver, d'une voiture, d'une télévision », ce qui entraîne « une nouvelle perception de l'espace intérieur » (Ross, 2006, p. 14-15).

L'accroissement des dépenses, avant le « grand jour », se nourrit également de toute une rhétorique qui n'est pas sans lien avec la diffusion médiatique des grandes cérémonies princières. Le mariage d'Élisabeth II en 1947 fera rêver bien des jeunes filles, et la propagation de cet imaginaire sera bientôt décuplée par les pouvoirs de la télévision, qui diffuse le couronnement d'Élisabeth en 1953 et, évidemment, le mariage de Grace Kelly en 1956. Ainsi, dès les années 1940, le mariage est médiatiquement présenté comme un conte de fées, un mirage symbolisé entre autres par le fait que des mariées portent littéralement une couronne de princesse sur la tête. Plus l'angoisse de la vie future à deux est exacerbée, plus la perfection de cet acte public qu'est le mariage devient cruciale. Il faut néconomiser ni temps ni effort pour que l'événement soit splendide, inouï, exceptionnel.

Le mariage a toujours été important, certes, mais de fête familiale, il se transforme dans l'entre-deux-guerres, puis plus encore dans l'après-guerre, en une monstration de l'intensité du sentiment amoureux, dont le degré est exprimé par la dépense matérielle (LEMIEUX et MERCIER, 1989, p. 135-136; TREMBLAY, 2007). Le temps d'organisation des cérémonies s'en trouve évidemment allongé. Alors que les

unions d'autrefois se décidaient rapidement²⁷, celles de l'après-guerre demandent un temps de préparation qui peut durer jusqu'à six mois et incluent plusieurs étapes à suivre. De plus, alors que les mariages d'autrefois occasionnaient des dépenses avant tout proportionnelles au nombre de personnes qu'il fallait nourrir, la publicité liée aux mariages de l'après-guerre fait reposer l'intensité de l'amour sur une série d'extravagances (gâteaux à cinq étages, limousines, orchestres, grands crus, fourrures, bijoux, chapeaux dernier cri, etc.). Les « *lavish weddings* » (OTNES et PLECK, 2003) (« grands mariages » dans la terminologie de *Mon mariage*) sont de plus en plus fréquents, avec pour résultat, bien sûr, que les factures des unions croissent, même pour les couples issus de milieux populaires. Le luxe ne paraît plus aussi inacceptable qu'auparavant, ou plutôt, dans le cadre du mariage chrétien, ce qui aurait été un luxe devient une nécessité (JOHNSON, 2013, p. 48). La robe de mariée est sans doute le plus bel exemple de cette logique ostentatoire, puisqu'on est prêt à engouffrer des fortunes dans un accessoire qui ne sera porté qu'une seule fois²⁸.

Cette orgie de dépenses, dont les frais sont assumés en grande partie par les parents de la mariée, est justifiée par le fait que le bonheur conjugal serait conditionné par son acte fondateur. On s'entend pour dire qu'un beau mariage est la garantie d'un bon ménage et que la joie de cette journée est la promesse d'une union durable. Le mariage doit donc être pour les conjoints « le plus beau jour de leur vie », la robe de mariée la plus belle robe jamais portée, le voyage de noces « le voyage le plus important de leur vie ». Ce qui, un autre jour, pourrait être négligé ou bâclé, revêt ici une extrême importance : « Pour le plus beau jour de votre vie, votre mariage, vous passerez de longues heures à préparer votre toilette de noces, à étudier dans tous ses détails votre robe de mariée, mais il ne faudra pas laisser au hasard le choix de votre gâteau de noces! » ([Anonyme], 1951g, p. 53). Un semblable idéal de perfection traverse l'ensemble des recommandations données dans les pages du magazine. Oligny le rappelle, à titre de rédactrice en chef de *Mon mariage* :

Oui, très bientôt, on vous appellera « la mariée »! Oh! vous y pensez depuis longtemps ... vous vous voyez déjà, dans la nef de l'église, au bras de celui que vous

27. Martine Tremblay a montré, à l'aide d'entrevues, comment le rite du mariage prend de l'ampleur avec l'urbanisation du Québec. « Les rites qui se situent entre la demande en mariage et la cérémonie elle-même étaient peu importants chez les ruraux. L'annonce du mariage enclenchait les préparatifs de la noce, qui était célébrée dans les semaines suivantes. Les couples de la campagne étaient peu disposés à publiciser leur décision de se marier et ne consultaient pas leur groupe d'amis dans leur décision, non plus que leurs camarades de travail. Les *showers* et enterrements de vie de garçon étaient rares, et les fiançailles, qui n'étaient pas fréquentes non plus, étaient intimes. Ces coutumes ne touchaient pas encore les familles rurales, qui ne ressentaient pas la nécessité de ritualiser la coupure entre le célibat et le mariage » (TREMBLAY, 2001, p. 395). Voir aussi Anne-Marie DESDOITS, 1993, p. 318-319.

28. Autrefois, la robe de mariée, obligatoirement neuve, pouvait être portée en d'autres occasions après le mariage (BOUCHARD, 1998). Ce n'est plus le cas dans les années 1940 : « Oh! bien sûr, vous aimez mieux la robe blanche, bien qu'elle soit la robe d'un seul jour. Vous avez raison. On ne la porte qu'une fois mais le souvenir qu'elle laisse suffit à fleurir toute une vie » ([Anonyme], 1949b, p. 47).

avez choisi, que vous aimez et avec qui vous fonderez un nouveau foyer. Évidemment, vous avez l'ambition très légitime que tout soit parfait, que rien ne soit laissé au hasard dans l'organisation, non seulement de la cérémonie qui marquera peut-être le plus beau jour de votre vie, mais aussi de votre nouveau foyer où tout respirera le bonheur²⁹. (OLIGNY, 1949, p. 6)

Mon mariage porte en soi une promesse de bonheur. Dans le numéro de 1949, on déclare : « Lisez ce livre avec autant d'intérêt qu'il a été composé et mis au point pour vous. Que chacune de ses pages vous transmette nos meilleurs souhaits! Soyez belle, soyez heureuse! C'est le vœu que, de tout cœur, nous formulons pour vous » (OLIGNY, 1949, p. 6). Comme la bague, comme la robe de mariée, le magazine se veut un souvenir impérissable de la célébration du mariage. « Ce petit livre restera pour vous, qui aurez rempli les feuilles ad hoc, un "livre de raison" que vous aimerez feuilletter parce qu'il vous rappellera de si agréables souvenirs » (OLIGNY, 1949, p. 6). Mais en cela différent du livre de raison ordinaire, rempli de notations comptables ou anecdotiques, *Mon mariage* recréera par ses images féeriques la magie de la célébration passée. Par effet d'association, la fiancée, qui a compilé dans les pages vierges de la revue, destinées à cette fin, certains détails de son propre mariage (registre des cadeaux, liste des invitées et invités, plan de la table d'honneur) s'y reverra aussi belle et jeune que les beaux mannequins du papier glacé du magazine.

Consommatrices et habits neufs du mariage

Il faut voir dans *Mon mariage* un acteur et un témoin de la transformation du rôle social des femmes en Occident, au milieu du 20^e siècle. Car – et il est temps d'affronter l'éléphant dans la pièce – c'est aux femmes que s'adresse *Mon mariage*. Que la première figure de proue en soit Odette Oligny le confirme, cette journaliste s'étant fait connaître comme rédactrice de la page féminine du *Canada* (de 1931 à 1951), ainsi que par l'animation de certaines émissions de radio, dont « Une femme à la page », diffusée sur les ondes de CKAC. Nulle autre qu'Oligny, affirme le premier numéro de *Mon mariage*, n'était mieux placée pour répondre aux demandes de celles qui s'interrogent sur le protocole à suivre lors de l'envoi des invitations ou sur l'organisation de la réception du mariage, car sa longue expérience l'avait familiarisée avec les questions qui taraudent ou devraient tarauder toutes les femmes, à la veille de leur union³⁰.

29. Dans son éditorial de 1948, le message était le même : « Cette année sera, mademoiselle, la plus belle de votre vie. Dans très peu de temps, vous allez vous marier, c'est-à-dire entrer vraiment dans la vie. Vous allez fonder un foyer aux côtés de celui que vous avez choisi et en qui vous avez mis toute votre confiance – il vous aime et vous l'aimez » (OLIGNY, 1948, p. 5).

30. « Qu'il s'agisse d'un "grand" mariage ou d'un mariage célébré dans l'intimité, elle [Odette Oligny] a pu se rendre compte que les questions fondamentales sont toujours les mêmes et qu'il était utile et nécessaire d'y répondre en envisageant moins chaque cas particulier que l'intérêt général. Elle s'est peut-être aperçue aussi qu'il y avait, malheureusement, certaines questions également fondamentales, mais qu'on ne posait pas : ce sont celles qui concernent le contrat de mariage, l'examen médical prénuptial et l'acte religieux en lui-même » (G.T.F., 1948, p. 5).

Ainsi, le mariage est à cette époque la grande affaire des femmes. Alors que l'homme peut davantage vivre une vie de célibataire, la femme canadienne-française n'a d'autre destinée, à moins de choisir le couvent ou le sort socialement peu enviable de vieille fille, que celle d'épouse. Dans un éditorial signé par Oligny, on peut lire : « On dit, et avec raison, qu'une vie n'est pas complète si elle ne se voue à une grande cause. Une vie féminine surtout n'est intéressante que lorsque le mariage lui donne un sens, un but » (OLIGNY, 1949, p. 6). La raison en est simple et peut se résumer par une formule : alors que l'homme doit obtenir une situation afin de se marier, la femme doit se marier afin d'obtenir une situation, une « promotion » symbolisée par le fait qu'elle prend alors le nom de son mari.

À cela s'ajoute que les dépenses du ménage sont en grande partie sa prérogative³¹. La société occidentale procède à un découpage entre les domaines utilitaires et extérieurs associés à l'identité masculine et des domaines esthétiques et intimes associés à l'identité féminine. La responsabilité de tout ce qui a trait à la sphère domestique et au décor sera par conséquent confiée à la femme³², décor dont elle fait elle-même partie, ce qui l'oblige à un incessant travail sur soi et à un impératif de beauté. C'est ainsi qu'à l'homme comme pourvoyeur répondra la femme comme consommatrice et « fée du logis³³ ». Définie comme plus frivole que l'homme (qui, lui, est associé aux vertus de rationalité et de mesure), la femme peut, et jusqu'à un certain point doit, davantage que lui, se livrer à des dépenses « décoratives », tout en sachant, contradictoirement, se montrer « raisonnable » et « économe ». On ne cessera ainsi de vanter des produits tout à la fois durables et à la mode, pratiques et élégants, bon marché et luxueux, dans un ballet qui ne s'embarrasse d'aucune contradiction pour vendre des grille-pains ou des crèmes pour la peau.

Mon mariage est rempli d'annonces pour des biens et services associés spécialement à l'univers féminin, tels le maquillage, le savon, la mode, les bijoux, les meubles et accessoires de maison. Mais surtout, la revue, soutenue par une galerie de spécialistes et guides-experts, fourmille de prétextes à la dépense. La mode féminine occupe une grande place dans cette entreprise, puisque la mode représente pour la fiancée « l'une des rares occasions où personne ne cherchera à guérir [sa] fièvre de magasinage » ([Anonyme], 1950, p. 81).

31. Nous n'avons pas de chiffres précis pour le Québec, mais il a été calculé pour les États-Unis que les femmes sont responsables dans la première moitié du 20^e siècle de l'achat de 80 % des produits de la maison (SCANLON, 2004, p. 4-8).

32. Le cœur des publicités de *Mon mariage* cible, en plus du mariage, l'univers de la domesticité, plus que celui de la propriété immobilière. Pour le dire autrement, contrairement aux publicités des grands quotidiens montréalais étudiées par Harold Bérubé et qui concernaient l'achat d'une maison, c'est l'ameublement de la maison, dans ses plus petits détails, qui est ici favorisé. On ne trouvera pratiquement pas, non plus, de publicités concernant l'achat d'une automobile. Voir BÉRUBÉ, 2017.

33. L'équation se résume à [traduction] « femme = consommatrice, homme = pourvoyeur » (OTNES et PLECK, 2003, p. 34).

C'est en effet, le soin que vous mettrez à magasiner qui déterminera la valeur de votre garde-robe pour des mois à venir. Bien entendu, vous aurez besoin de nouvelles toilettes, de jolies robes, de robes pour toutes circonstances. Examinez avec soin les collections printanières et estivales; ayez à l'idée la liste assez complète de ce qu'il vous faudra, dans ce domaine, pour les débuts de votre vie future. ([Anonyme], 1950, p. 81)

Mais si la dépense constitue le mot d'ordre de la revue, il est frappant de constater comment, dès les premiers numéros de *Mon mariage*, ce que l'on vend, c'est la singularité, voire l'individualité. Flattant l'ego de la future mariée, se développe toute une rhétorique du « moi », où les parures deviennent l'incarnation de son unicité : les souliers sont faits « à la main », les robes sont créées « sur mesure », à partir de modèles « uniques », les bagues des fiançailles sont exclusives et dessinées spécialement pour la future mariée, l'ameublement des maisons reflète la personnalité de la maîtresse de maison... Même la poudre faciale doit être « faite sur commande » : « exclusivement mienne... faite pour mon teint... pour le rehausser et en réaliser toute la beauté... C'est une merveille de voir la spécialiste de Charles of the Ritz composer ma poudre faciale devant mes yeux » ([Anonyme], 1951h, p. 50). Autrefois, la femme se devait d'être belle pour les autres; désormais, elle se doit de l'être pour elle-même, parce qu'elle le mérite (BLACK, 2004), surtout le jour de son mariage : « C'est un jour, le grand jour, où l'on se doit d'être belle pour son futur époux, pour ses amis et, pourquoi ne pas le dire, beaucoup pour sa propre petite vanité » (FOURÉ, 1950, p. 55). C'est une règle d'or que les invitées à un mariage ne doivent jamais être plus chics que la mariée : elle est la vedette de son propre spectacle.

Dans un tel contexte, il serait malheureux que se glissent, dans une cérémonie qui se veut éclatante, des erreurs, des maladresses, des manquements. Le simple choix d'un soulier n'a rien d'anodin : « [...] il dépend et pour notre bonheur, et pour notre assurance, d'avoir des chaussures à la hauteur de la tâche qui leur incombe, celle non seulement de nous donner du confort, mais aussi d'être le complément idéal de notre vêtement » (GILET, 1951, p. 43). La future mariée se métamorphose par conséquent en consommatrice avertie, dans une société fortement genrée où sa qualification à être aimée dépend directement et proportionnellement de sa capacité à être belle ou à le devenir³⁴. Les pages couverture de *Mon mariage* (sauf celle de 1948, où n'est imprimé que le titre) montrent une mariée « jeune » et « heureuse », mais surtout « ravissante », tout comme les mannequins qui posent dans les pages de mode et les annonces (EATON, 2012). Sans surprise, sa beauté doit trouver un parfait miroir dans la splendeur de son mariage. Pendant ce temps, il est demandé à l'homme de revêtir un bel habit et c'est à peu près tout.

À l'instar des autres magazines féminins à grand tirage des années 1950, les textes et les publicités de *Mon mariage* jouent le rôle de « gatekeepers » ou « quality controllers » pour une kyrielle d'aspects, qui vont des aspirateurs aux modes vestimentaires, en passant par l'étiquette et la santé des époux (HAMMILL et SMITH, 2015, p. 82). Mais

34. Dawn H. CURRIE (1993) montre que le rite du mariage consacre le travail des femmes comme expertes consommatrices. Voir aussi BODEN (2003).

surtout, *Mon mariage* permet de combiner le sens des traditions ancestrales et les offres de la société de consommation, un phénomène similaire à la transformation subie par la fête de Noël, qui, dès la fin du 19^e siècle, devient un prétexte à un débridement de dépenses (WARREN, 2006). En glissant son message consumériste dans les vieux habits d'une institution séculaire, la revue remplit une fonction essentielle, qui consiste à « réconcilier le passé et l'avenir » (Ross, 2006, p. 122-123), c'est-à-dire ici, plus précisément, à conjuguer tradition et consumérisme : les ustensiles de cuisine Daffodil reprennent des modèles de 1847; le « champagne » Président reste « le seul champagne canadien qui soit réalisé d'après l'authentique méthode traditionnelle » (Publicités, *Mon mariage*, 1951, [s. p.]); etc. Réconciliation entre hier et demain, donc, mais inmanquablement à l'avantage des « temps modernes » : alors que jadis, les « aïeules prenaient des années à confectionner leur volumineuse lingerie », la « jeune mariée, en ce déclin du 20^e siècle », peut, grâce aux vertus de la lingerie de nylon, « se monter un trousseau complet qui aurait fait l'envie de son arrière-grand-mère, et le mettre tout entier dans une petite valise » ([Anonyme], 1951a, p. 44). Elle fera donc mieux ce que, de toujours, son « éternel féminin » lui commande, et elle le fera mieux parce qu'elle pourra, dans la quête de sa propre féminité, compter sur une industrie du mariage qui l'autorise à dépenser sans compter à cette fin.

Comme le note Martine Tremblay, le « besoin d'ancrage identitaire qui se manifeste à travers les rituels du mariage est largement exploité par l'industrie », car, « [e]n introduisant une dimension commerciale dans les rituels actuels, l'industrie contribue à leur uniformisation » (TREMBLAY, 2001, p. 406). Un magazine spécialisé comme *Mon mariage* fournit une gamme d'informations jugées décisives qui aident à cristalliser une image stéréotypée de l'événement du mariage et de ses suites. Il construit une nouvelle tradition dans le même élan où il prétend préserver l'ancienne (CURRIE, 1993). Rien ne l'illustre peut-être mieux que les quelques lignes consacrées aux coutumes du mariage, brefs passages qui ne font pas le poids dans la masse des discours insistant sur la nécessité de suivre les dernières tendances et les modes. Mieux encore, les traditions sont formulées de telle sorte à servir de canaux pour l'expression de désirs matériels et de plaisirs individualistes : le mariage, qui cristallise, au fond, le basculement vers la vie de couple, s'avère l'occasion d'une avalanche de dépenses afin d'assurer la perfection du bonheur à deux. Et en ce qui concerne plus particulièrement la « fée du logis », pilier du temple de l'amour, la relégation à son rôle conventionnel d'épouse lui autorise l'achat d'une myriade d'objets dernier cri, censés assurer son bonheur.

*

*

*

Malgré que la révolution matérialiste et individualiste portée par *Mon mariage* ne soit pas encore achevée dans les années 1948-1951 – les Québécois francophones continuant d'adhérer à des formes rituelles plus traditionnelles –, le magazine indique bien le sens d'une transformation. Dans le cas particulier de l'évolution de la société québécoise, l'examen de la revue nous mène à deux constats. D'une part, ce magazine est porté par une exigence de consommation qui le traverse de part en part. Cette exigence est d'autant plus remarquable qu'elle est largement

exempte de dimension religieuse, ce qui peut nous conduire à le voir en quelque sorte comme un contrepoids à toute la pléthore de publications émanant, à la même époque, du clergé, et qui visent à corseter le couple. Le conte de fées ici promu en est un laïque, même si la tribune qui lui donne son cadre est strictement catholique. Par exemple, dans l'édition de 1951, un seul article ne comptant que quelques paragraphes, eux-mêmes enchâssés dans des publicités illustrées pour les gaines Flexees et pour « la Servante mécanique Electrolux³⁵ », est consacré aux « formalités religieuses ». Le texte rappelle timidement que le « côté spirituel et religieux du mariage – la bénédiction nuptiale, la messe, l'échange des serments entre les nouveaux époux – est infiniment plus important que toutes les mondanités » ([Anonyme], 1951d, p. 81). Une fois réitérée l'obligation absolue du mariage catholique la revue adjoint une condition *sine qua non* : le « rêve » ne deviendra réalité que par l'achat de biens et services.

Deuxième constat, ce conte de fées est l'affaire des femmes. Edgar Morin avait déjà désigné les deux grands thèmes identificateurs de la culture de masse, soit « d'une part, la maison, le bien-être, d'autre part, la séduction, l'amour » (MORIN, 2017, p. 228). *Mon mariage* amalgame ces deux thèmes de manière presque parfaite et constitue le lieu où ils s'incarnent dans des détails pratiques comme l'achat d'une batterie de cuisine. Pareil en cela aux autres magazines féminins qui pullulent en France ou aux États-Unis à la même époque, *Mon mariage* devient bien plus qu'un simple catalogue d'articles de mariées. Il montre et exacerbe « l'archétype de la femme moderne » : « Femme émancipée, certes, mais dont l'émancipation n'a pas atténué les deux fonctions, séductrice et domestique, de la femme bourgeoise. L'émancipation de la femme s'opère, non seulement par la promotion sociale (accès aux carrières masculines, aux droits politiques, etc.), mais par l'hyper-érotisation et la transformation des servitudes ménagères en contrôle électro-ménager » (MORIN, 2017, p. 234). Aussi, cette parfaite gestionnaire du quotidien qu'est devenue la nouvelle mariée, au regard de sa représentation dans *Mon mariage*, rejoint les observations de Kirstin Ross :

Bien entendu, dans la mesure où elles sont à la fois les premières victimes et les arbitres de la reproduction sociale, dans la mesure où elles s'avèrent sujettes de la quotidienneté, à laquelle elles sont aussi plus assujetties que quiconque, dans la mesure où elles forment un ensemble d'individus chargés à la fois de la consommation et du mouvement complexe par lequel l'existence sociale des êtres humains se trouve produite et reproduite, les femmes incarnent la quotidienneté : elles en sont les gestionnaires – en un mot, l'incarnation même (Ross, 2006, p. 108).

En somme, ce que *Mon mariage* passe sous silence, c'est justement l'enfermement dans le bungalow, qui risque de se produire ensuite, après l'union. Dans ce magazine, la femme apparaît bien seule : au fond, même son futur mari, terme essentiel dans l'équation du couple, n'est esquissé qu'en arrière-plan (il est révélateur que le fiancé ne soit jamais présent en page couverture et très peu présent dans la revue elle-même). C'est sur la fiancée que repose le succès de la noce, et par

35. C'est ainsi qu'on désigne, dans les publicités des années 1950, un simple aspirateur!

conséquent le bonheur du couple qui s'ensuivra. En insistant *ad nauseam* sur « la fiancée prévoyante » ou « la mariée avisée », tout le discours du magazine devient prescripteur des qualités organisationnelles attendues, dans l'après-guerre, du genre féminin.

Le succès renouvelé du magazine *Mon mariage* s'explique néanmoins par le fantasme qu'il charrie : bien que sexiste, l'image de la femme qui domine dans ces pages est aussi celle de la richesse, de la modernité, de la beauté et – élément majeur – de l'amoureuse sans enfant. Ce qui miroite ici, c'est donc aussi le mirage du couple comblé par l'amour. Comme le laisse présager une publicité pour la laveuse Connor-Thermo, tout ce qui manque à la « petite madame », c'est cet indispensable appareil qui lui procurera plus de loisirs pour dorloter son époux (Figure 6). Bonus non négligeable, grâce à Connor-Thermo, l'Éros du couple sera garanti par le fait que l'épouse sera « toujours fraîche et souriante, même les jours de lessive! ».

Encore soustraite aux exigences du rôle de mère, la fiancée se voit certes confinée à l'horizon de la domesticité, mais, à la veille de son mariage, elle peut encore s'imaginer portant les plus belles robes, arborant une peau rendue douce par l'usage des plus fines crèmes et bientôt entourée de meubles de luxe dans un nid douillet... Or, même cette transition entre le statut de jeune fille et celui d'épouse est régulée par la revue, qui somme littéralement la fiancée de bien profiter de cette période d'attente, d'éviter les sorties inutiles et le stress indu, afin de savourer ces derniers jours de célibat, qu'il faut goûter comme un « fruit délectable qui parfume les lèvres [...] » (GRISÉ-ALLARD, 1955, p. 26). L'impératif est d'autant plus criant, semble avertir *Mon mariage*, que ce beau songe n'est pas éternel : « [Au jour du mariage], je serai confiante, mais je serai forte aussi, car demain les cloches se seront tues, le tapis sera replié pour un autre mariage, et nous irons dans la poussière, sur la route... » (GRISÉ-ALLARD, 1955, p. 26). Tôt ou tard, il faudra quitter le rêve pour la réalité. D'où l'importance d'avoir vu « grand », pour ce jour « qui n'arrive qu'une fois dans une vie »...

FIGURE 6

Publicité parue dans *Mon mariage*, 1950, p. 119



Marie-Pier LUNEAU

Université de Sherbrooke
marie-pier.luneau@usherbrooke.ca

Jean-Philippe WARREN

Université Concordia
jphwarren@sympatico.ca

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Professeure au Département des arts, langues et littératures de l'Université de Sherbrooke, **Marie-Pier Luneau** est directrice du GRÉLQ et co-directrice de la revue internationale *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*. Elle s'intéresse aux stratégies d'écrivains et à la littérature populaire.

Titulaire d'une chaire d'études sur le Québec, **Jean-Philippe Warren** est professeur au Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Concordia. Il a publié de nombreux ouvrages sur l'histoire intellectuelle et culturelle au Québec, dont *Honoré Beaugrand. La plume et l'épée (1848-1906)* (Boréal, 2015), qui a obtenu le prix littéraire du gouverneur général du Canada.

ABSTRACT

Marie-Pier LUNEAU and Jean-Philippe WARREN, *The magazine Mon mariage: Selling the dream (1948–1951)*

Launched in Montreal in 1948, *Mon mariage* magazine was published annually until 1985. Strongly inspired by its American counterparts, it gave the fiancé and, especially, the fiancée, a multitude of advice that went beyond the simple preparations for the ceremony, addressing subjects such as happiness for two, the roles of the husband and wife and the family budget. At the same time, the advertisements, which were numerous and illustrated, supported the content of the magazine articles, albeit by presenting material goods as the basis of the couple's happiness. The magazine consecrated the marriage as a materialistic celebration. By returning to this very popular periodical, which has been neglected by researchers until now, this article intends to show how marriage, from the end of the 1940s and the beginning of the 1950s, was redefined to emphasize ostentatious spending, with the wife being assigned the *de facto* role of consumer expert.

Keywords: magazines in Quebec; history of popular print; consumer practices; marriage and love in Quebec; the ideal couple and ideal love

ARCHIVES

- 1941 *Bride*, Fonds Paul Beaulieu PS853, BAnQ Vieux-Montréal, contenant 2011-06-003/24, localisation 4 0 004 12- 06- 004A- 01, S3, D2.
- 1973 *Procès-verbaux du comité de publicité*, Fonds des Éditions Fides, P64, boîte 31321, Service des bibliothèques et archives de l'UdeS, 13 avril.

BIBLIOGRAPHIE

[Anonyme]

- 1947 « "From Bachelor Girl to Bride..." », *Ebony*, June: 7, 22.
 1948 « Ameublement du nouveau foyer », *Mon Mariage* : 87-88.
 1949a « Fleurs et décorations florales », *Mon Mariage* : 35.
 1949b « La robe de mariée », *Mon mariage* : 47.
 1950 « Des toilettes resplendissantes de charme », *Mon mariage* : 81.
 1951a « Lingerie de nylon... lingerie idéale », *Mon mariage* : 44.
 1951b « Comment économiser », *Mon mariage* : 99.
 1951c « Le plus beau des voyages », *Mon mariage* : 117.
 1951d « Les formalités religieuses », *Mon mariage* : 81.
 1951e « Le Club du trousseau », *Mon mariage* : 72.
 1951f « Annonce publicitaire Westinghouse », *Mon mariage* : 106.
 1951g « Le gâteau de noces », *Mon mariage* : 53.
 1951h Publicité de Charles of the Ritz, *Mon mariage* : 5
 1954 « Une nouvelle terre d'élection pour les nouveaux mariés des États-Unis », *L'Action catholique*, 27 août : 16.
 1956 « L'invitation au grand voyage », *Mon mariage* : 17.
 1957 Annonce de la compagnie Donald Kilgour, *Sherbrooke Daily Record*, 13 mai : 8.
 1962a « Le monde féminin », *Le lingot* (Saguenay), 26 avril : 8.
 1962b Annonce de Dupuis frères, *Le Devoir*, 23 janvier : 14.
 1962c « Vient de paraître », *Le Clairon* (Saint-Hyacinthe), 29 novembre : 15.
 1985 « Des mariages à tout prix », *La Presse*, 23 février : 11

BEAULIEU, André, Jean HAMELIN, Jean BOUCHER, Gérard LAURENCE et Jocelyn SAINT-PIERRE
 1987 *La presse québécoise: 1945-1954*, 8, Québec, Presses de l'Université Laval.

BÉRUBÉ, Harold

- 2017 « Vendre la banlieue aux Montréalais : discours et stratégies publicitaires, 1950-1970 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 71, 1-2, été-automne : 83-112.

BESEL Angie et al.

- 2009 « Here Comes the Bride: An Ethnographic Content Analysis of Bridal Books, Journal of Feminist Family Therapy », *Journal of Feminist Family Therapy*, 21, 2 : 98-124.

BLACK, Paula

- 2004 *The Beauty Industry: Gender, Culture, Pleasure*, London, Routledge.

BODEN, Sharon

- 2003 *Consumerism, Romance, and the Wedding Experience*, New York, Palgrave Macmillan.

BOUCHARD, Lorraine

- 1998 *La mariée au grand jour. Mode, coutumes et usages au Québec, 1910-1960*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec, Ethnologie ».

BOURDIEU, Pierre

- 1979 *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.

BUSBY, Linda J. et Greg LEICHTY

- 1993 « Feminism and Advertising in Traditional and Non traditional Women's Magazines 1950s-1980s », *Journalism & Mass Communication Quarterly*, 70, 2 : 247-264.

CHESSER, Barbara Jo

- 1980 « Analysis of Wedding Rituals: An Attempt to Make Weddings More Meaningful », *Family Relations*, 29, 2, avril : 204-209.

Collaboration avec la Banque royale du Canada

- 1949 « Le budget familial », *Mon mariage* : 91-97.

COUVRETTE, Sébastien

- 2014 *Le récit de la classe moyenne. La publicité des quotidiens montréalais 1920-1970*, Montréal, Leméac.

CURRIE, Dawn H.

- 1993 « "Here Comes the Bride" : The Making of a "Modern Traditional" Wedding in Western Culture », *Journal of Comparative Family Studies*, 24, 3, automne : 403-421.

DESDOUTIS, Anne-Marie

- 1993 « Les rituels du mariage paysan sur la Côte-de-Beaupré et dans la Beauce », dans G. BOUCHARD avec la collaboration de S. COURVILLE, *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, p. 307-328.

DESJARDINS, Gaston

- 1995 *L'amour en patience: La sexualité adolescente au Québec - 1940-1960*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.

DUNAK, Karen M.

- 2009 « Ceremony and Citizenship: African American Weddings », *Gender & History*, 21, 2, August : 402-424.
- 2013 « "Linking the Past with the Future." Origins of The Postwar White Wedding », dans As Long as We Both Shall Love. *The White Wedding in Postwar America Book*, New York, NYU Press, p. 13-43.

EATON, Bené M.

- 2012 *Here Comes The Bride: A Content Analysis Examining The Representation of Women in Brides Magazine Advertisements*, mémoire de maîtrise (communication), Texas, University of Houston.

ENDRES, Kathleen L. et Therese L. LUECK

- 1995 *Women's Periodicals in the United States: Consumer Magazines*, Westport, Greenwood Press.

FITCH, Catherine A. et Steven RUGGLES

- 2000 « Historical Trends in Marriage Formation: The United States », dans Linda WAITE, Christine BACHRACH, Michelle HINDIN, Elizabeth THOMSON, Arland THORNTON (dir.), *The Ties That Bind: Perspectives on Marriage and Cohabitation*, New York, Aldine de Gruyter, p. 59-88.

FOURÉ, Raoul-Jean

- 1950 « La robe de la mariée », *Mon mariage* : 55.

FRIESE, Suzanne

- 1997 « A Consumer Good in the Ritual Process: The Case of the Wedding Dress », *Journal of Ritual Studies*, 11, 2, Winter : 47-58.

GAUVREAU, Danielle & Benoît LAPLANTE

- 2016 « Le baby-boom québécois : l'importance du mariage », *Cahiers québécois de démographie*, 45, 1 : 1-26.

GENEST, Mado

- 2015 « J'me marie, j'me marie pas, j'fais une sœur... », 30 juillet, « Le grain de sel de Mado », blogue. [<https://legraindeseldemado.com/2015/07/30/jme-marie-jme-marie-pas-jfais-une-soeur/>], consulté le 20 mai 2020.

GILET, Jean

- 1951 « Nous sommes à vos pieds, Madame... », *Mon mariage* : 43.

GRISÉ-ALLARD, Jeanne

- 1951a « le courrier de Jeanne », *Mon mariage* : 28, 118.
 1951b « Souhaits à des jeunes époux », *Mon mariage* : 23-24.
 1951c « Le cher anneau d'argent », *Mon mariage* : 25.
 1951d « Lettre à la fiancée », *Mon mariage* : 17.
 1955 « Au seuil de l'avenir », *Mon mariage* : 26.

G.T.F.

- 1948 « "Mon mariage" est un livre qui vous guidera utilement », *Photo-journal*, 20 mai : 5.

HAMMILL, Faye et Michelle SMITH

- 2015 *Magazines, Travel and Middlebrow Culture. Canadian Periodicals in English and French 1925-1960*, Edmonton, The University of Alberta Press.

HOWARD, Vicki

- 2006 *Brides, Inc.: American Weddings and the Business of Tradition*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

HURTUBISE, Roch

- 1989 *L'amour, le soi et la société. Sociologie de la connaissance amoureuse dans les correspondances québécoises (1860-1988)*, thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal.

INGRAHAM, Chrys

- 2008 *White Weddings: Romancing Heterosexuality in Popular Culture*, New York, Routledge.

Institut de la statistique

- 2017 *Mariages et taux de nuptialité*, Québec, 1900-2017. [<http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/population-demographie/mariages-divorces/501a.htm>], consulté le 15 juin 2020.

JOHNSON, Luci

- 2013 « The Same Thing That Happens to All Brides », dans Karen M. DUNAK (dir.), *As Long as We Both Shall Love. The White Wedding in Postwar America*, New York, NYU Press, p. 44-74.

KOHL, Martha

- 2012 « And the Bride Wore... Montana Weddings, 1900-1960: An Exhibit from the Montana Historical Society », *Montana: The Magazine of Western History*, 62, 4, hiver : 68-72, 96.

LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER

- 1989 *Les femmes au tournant du siècle. Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
 1992 « La formation du couple et ses rituels : l'analyse des changements de la période 1950-1980, à travers les récits de vie », dans Gilles PRONOVOST (dir.), *Comprendre la famille. Actes du 1er symposium québécois de recherche sur la famille*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 53-69.

Louise

- 1963 « Le courrier de Louise », *L'Action*, 25 juin : 6.

LUNEAU, Marie-Pier

- 2009 « L'amour au temps de la Révolution tranquille. Le père Marcel-Marie Desmarais, médecin du cœur », *Études d'histoire religieuse*, 75 : 69-88.

MEAD, Rebecca

- 2007 *One Perfect Day: The Selling of the American Wedding*, New York, Penguin Press.

MICHON, Jacques

- 1998 *Fides. La grande aventure éditoriale du Père Paul-Aimé Martin*, Montréal, Fides.

MORIN, Edgar

- 2017 [1962] *L'Esprit du temps*, Paris, L'Aube.

OHMANN, Richard

- 1996 *Selling Culture: Magazines, Markets and Class at the Turn of the Century*, London, Verso.

OLIGNY, Odette

- 1948 « Introduction », *Mon mariage* : 5.
1949 « À la future mariée », *Mon mariage* : 6.

OTNES, De Cele C. et Elizabeth PLECK

- 2003 *Cinderella Dreams: The Allure of the Lavish Wedding*, Berkeley, University of California Press.

PCF

- 1966 « Les mariages, une mine d'or pour le commerce », *La Presse*, 3 mai : 37.

PELLETIER, Anne

- 1998 « 1944-1972 : le Service de préparation au mariage de Montréal », *Cap-aux-Diamants*, 55 : 3841.

PÉROU, Yves

- 2003 « Du mariage obligatoire au mariage facultatif », dans Victor PICHÉ et Céline LE BOURDAIS (dir.), *La démographie québécoise. Enjeux du XXI^e siècle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 110-143.

ROSS, Kristin

- 2006 *Rouler plus vite, laver plus blanc. Modernisation de la France et décolonisation au tournant des années 60*, traduit de l'américain par Sylvie Durastanti, Paris, Flammarion.

SCANLON, J.

- 2004 « Women's Magazines », dans : G. S. CROSS (dir.), *Encyclopedia of Recreation and Leisure in America*, 2, Detroit, Charles Scribner's Sons, p. 4-8.

SERRA, Ilaria

- 2009 « Italy: America's war bride. How life magazine feminized Italy in the 1950s », *Italica*, 86, 3, automne : 452-470.

SAMUEL, Lawrence R.

- 2014 *The American Middle Class: A Cultural History*, New York, Routledge.

TREMBLAY, Martine

- 2001 « Les rituels du mariage dans la vallée du Haut-Richelieu : comparaison ville/campagne au XX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54, 3 : 385-410.
2007 « La mise en scène de l'amour : la photographie de mariage dans la deuxième moitié du XX^e siècle », *Enfances, Familles, Générations*, 7, automne. [<https://doi.org/10.7202/017788ar>], consulté le 10 mai 2019

WARREN, Jean-Philippe

- 2006 *Hourra pour Santa Claus! La commercialisation de la saison des fêtes au Québec*, Montréal, Boréal.



LES COURRIERS DU CŒUR DES COMICS ARCHIE RÉÉDITÉS AU QUÉBEC

Karol' Ann BOIVIN et Philippe RIOUX

Cet article examine les courriers du cœur présents dans les séries *Betty et Veronica* et *Archie* adaptées par les Éditions Héritage durant la décennie 1980, afin d'en dégager un profil du lectorat, d'une part, ainsi qu'un discours sur l'amour et les fréquentations, d'autre part. Une rubrique intitulée « Chères Betty et Veronica », animée par des courriéristes empruntant les noms des héroïnes sérielles, côtoie une seconde page de correspondance, entièrement locale, dans laquelle Dominique Payette, employée chez Héritage, répond longuement aux questions intimes du lectorat. Si les fréquentations sont l'un des thèmes de prédilection du public, en particulier dans le « Courrier de Dominique », l'analyse de 325 lettres issues des deux rubriques révèle que « l'amour » y est dénué de toute aspérité. De diverses manières, les courriéristes subliment l'amour au profit de l'amitié, incitant le jeune lectorat à retarder l'heure des choix en lui offrant une représentation onirique de l'adolescence, laquelle n'est pas étrangère à l'univers de « l'adolescent éternel » Archie.

Mots-clefs : histoire de l'édition québécoise; transferts culturels; étude des représentations; courriers du cœur; Archie

Depuis 1971, les Éditions Héritage possèdent les droits de traduction exclusifs, pour le territoire québécois, des bandes dessinées de la maison d'édition américaine Archie Comics. Le monopole permet à Héritage de produire, au fil des ans, plus de 3 000 adaptations des aventures humoristiques et sentimentales de l'adolescent éternel, dont la trame est facilement repérable. Ronald Glasberg résume bien ce qu'il convient de nommer avec lui le « code Archie » :

[traduction] La structure fondamentale du code Archie est un triangle avec Archie à un sommet, les deux femmes qu'il a dans sa vie occupant les deux autres sommets. Ces femmes sont étrangement équivalentes, sur le plan de leur représentation artistique, bien que leurs personnalités soient assez différentes (en surface, du moins) [...] – elles ont effectivement des visages et des corps identiques – et seuls leurs cheveux et leurs traits de caractère les distinguent. Betty appartient à la classe moyenne et est dépeinte comme « la fille d'à côté ». Elle adore Archie, à qui elle offre un amour pur et innocent (comme avec Veronica, la dimension sexuelle ne va jamais au-delà des embrassades et des baisers.) Veronica est une fille riche et gâtée qui s'intéresse de manière ambivalente au protagoniste – c'est-à-dire qu'elle tend à désirer Archie quand quelqu'un d'autre (habituellement Betty) le désire aussi. [...] Et même si Veronica peut être vue comme égoïste et superficielle, elle est en fait une jeune fille au bon cœur qui, malgré sa rivalité avec Betty, est aussi très attachée à sa concurrente. (GLASBERG, 1992, p. 27-28)¹

Cette structure fondamentale demeure intouchée par l'éditeur québécois, qui investit toutefois le péri-texte de manière significative. Ne se contentant pas de traduire les œuvres, Héritage les reconfigure en fonction du public local auquel elles s'adressent. Dans les rubriques « Chères Betty et Veronica » et « Chère Betty », les lecteurs, et surtout les lectrices, adressent leurs questions à des vedettes sérielles, jouant le jeu de la suspension de l'incrédulité pour brouiller les frontières entre leur quotidien et l'univers transfictionnel. Cette dynamique participative est liée au principe même de la communication sérielle, et s'explique par le contact répété et prolongé du lectorat avec les fascicules : « En retrouvant la même intrigue, les mêmes personnages, le même univers de fiction, le lecteur se voi[t] comme un familier de l'auteur [par extension, de son personnage] et de son récit » (LETOURNEUX, 2017, p. 444). De façon plus ludique, cela implique aussi que le public reconnaisse l'autorité des prétendantes d'Archie en ce qui concerne les choses du cœur. À cette première page consultative s'ajoute, en 1983, le furtif « Courrier de Marie-Christine », suivi jusqu'en 1988 du « Courrier de Dominique », dans lequel Dominique Payette, membre du comité éditorial d'Héritage, répond au lectorat adolescent, mais dans un tout autre registre.

-
1. [citation originale] "The fundamental structure of the Archie code is a triangle with Archie at one point and the two women in his life occupying the other two points. The women are strangely equivalent in terms of their artistic portrayal in the comic although their characters are quite different (at least at a superficial level). – Indeed, identical faces and bodies – and only their hair and characterizations differ. Betty is portrayed as a middle-class 'girl next door.' She adores Archie, to whom she offers a pure and innocent love. (As is the case with Veronica, the sexual dimension never goes beyond hugging and kissing.) Veronica is a spoiled rich girl whose interest in the protagonist is often ambivalent – that is, she tends to want Archie when someone else (usually Betty) does. [...] And although Veronica might be viewed as egotistically shallow, she is basically a good hearted young lady who, despite her rivalry with Betty, is also fond of her 'competitor' for Archie's affection."

Cet article poursuit deux objectifs : offrir un portrait du lectorat des *comics* Archie réédités au Québec dans les années 1980, et exposer les particularités de leurs courriers du cœur. La coprésence des deux formes de correspondance ainsi que la nature des confidences et des conseils sont interrogées. Quelles traces de québécoisité portent ces deux rubriques, qui ont pour fonction d'assurer le transfert culturel d'une série américaine? Cette question centrale s'appuie sur les travaux de Michel Espagne, qui déplie l'enjeu de la resémantisation des objets culturels. Plus qu'un simple transfert, elle consiste en un acte de recréation : « Transférer, ce n'est pas transporter, mais plutôt métamorphoser, et le terme ne se réduit en aucun cas à la question mal circonscrite et très banale des échanges culturels. C'est moins la circulation des biens culturels que leur réinterprétation qui est en jeu » (ESPAGNE, 2013, p. 1). Nous posons que les courriers du cœur sont des lieux stratégiques, surinvestis par Héritage afin d'assumer cette opération éditoriale de transfert culturel.

Afin de comprendre qui lit les *comics* Archie publiés au Québec, et comment, en retour, l'éditeur soigne son lectorat, nous avons dépouillé 91 numéros de la série *Betty et Veronica* (dorénavant *BV*) publiés entre 1979 et 1988. Les limites de notre corpus ont été établies d'abord en raison de la disponibilité des publications. Exception faite de sept fascicules parus entre 1973 et 1978, la Collection nationale de Bibliothèque et Archives nationales du Québec recueille les numéros de la série *Betty et Veronica* publiés à partir de 1979. L'année 1988 est marquée, quant à elle, par la fin du « Courrier de Dominique »² et par le remaniement substantiel des collections de *comics* publiés par les Éditions Héritage. Dans la même optique, la décennie que nous abordons correspond à la période où les activités de l'éditeur québécois s'intensifient, particulièrement dans le secteur des bandes dessinées, et se concentrent sur une variété de stratégies de québécoisisation du contenu.

Après avoir écarté de notre corpus d'analyse les fascicules qui ne contiennent aucune rubrique dédiée au courrier du lectorat, nous avons examiné 72 numéros appartenant à la série *Betty et Veronica*, ainsi que 8 fascicules complémentaires, tirés de la série *Archie*. Le survol de 106 numéros (janvier 1980-décembre 1988) issus de cette deuxième série nous a permis de conclure qu'elle n'alloue habituellement aucune place au courrier du cœur dans son espace péritextuel, sauf en huit occasions. Nous avons intégré ces cas d'exception à notre corpus parce qu'ils correspondent en tout point à ce qui s'observe au sein de leur série sœur. Pris dans son ensemble, le péritexte des 80 numéros analysés offre donc un échantillon suffisant pour soutenir une étude qualitative représentative des pratiques liées au courrier du cœur dans les deux principales séries de l'univers Archie rééditées en français par les Éditions Héritage. Précisons d'emblée que notre analyse se concentre justement sur le péritexte des séries évoquées. Si nous rappelons, lorsque nécessaire, les lieux communs qui forment (et formatent) l'univers Archie, nous faisons le pari que le péritexte se pose comme le lieu principal où la portée sentimentale des *comics* est encadrée et adaptée au lectorat québécois. Nous nous concentrons, en d'autres mots, sur le terrain investi par le public local pour observer de près ce qui lui est

2. Sa principale animatrice, Dominique Payette, ne se souvient pas précisément des circonstances entourant la fin de cette chronique (BOIVIN et RIOUX, 2020).

donné comme « fondement d'un discours collectif » (LETOURNEUX, 2017, p. 445-446) partagé par la communauté lectrice.

Nous avons traité 325 lettres, issues de 90 rubriques consultatives de type « Chères Betty et Veronica » et « Courrier de Dominique » à l'aide d'une grille de lecture interrogeant les paramètres sociodémographiques des lectrices et lecteurs, les sujets abordés, le ton adopté par les courriéristes et la présence d'un jeu fictionnel, c'est-à-dire d'un brouillage entre le monde réel (celui de la correspondante ou du correspondant) et le monde fictionnel (celui des personnages-courriéristes). Les rubriques ainsi recensées se scindent en deux catégories, selon que les lettres s'adressent à des êtres fictifs (240 lettres) ou à une personne réelle (85 lettres). Nous postulons que la première catégorie, formée des chroniques « Chères Betty et Veronica » ainsi que « Chère Betty » (voir les annexes 1 et 2), fonctionne comme un tiers espace discursif permettant un double franchissement des frontières : les personnages posent un pied dans la société québécoise pour répondre à des questionnements portant à la fois sur le quotidien de la communauté lectrice et sur l'univers transfictionnel d'Archie, la coprésence de ces deux ordres de discours troublant elle-même la frontière entre le contexte réel du lectorat local et le monde fictif de Riverdale. Les conseils relatifs à l'amour seraient eux-mêmes hybrides, à mi-chemin entre l'horizon poétique d'Archie et la ligne éditoriale de la maison Héritage. Quant au « Courrier de Dominique » (voir l'annexe 3), il apparaît plus spécialisé, laissant toute la place aux tourments intimes de la communauté lectrice – au détriment des questions et commentaires sur l'intrigue ou sur les produits dérivés par exemple –, ce qui apparaît comme une stratégie éditoriale de fidélisation distincte, complémentaire.

Afin de vérifier ces hypothèses et de mieux situer les rééditions québécoises par rapport aux versions originales, nous avons consulté 18 numéros de la série américaine *Betty and Veronica*, à raison de 2 fascicules par année, pour la période qui s'étale de 1979 à 1987. Ce corpus secondaire, constitué à partir des numéros qui nous étaient accessibles – notamment sur la plateforme numérique Archie Unlimited –, a permis de soumettre 50 lettres en provenance du lectorat américain à la grille d'analyse décrite ci-dessus. Cet exercice nous a permis de réaliser une découverte significative : une minorité d'échanges épistolaires reproduits dans les versions américaines de « *Dear Betty & Veronica* » ont été traduits intégralement par les Éditions Héritage, qui ont pris le soin de modifier les noms et adresses des lectrices ou lecteurs pour leur donner une identité québécoise. Cela signifie que les informations tirées des lettres doivent être interprétées avec prudence, puisqu'elles peuvent avoir été falsifiées. En contrepartie, les membres du personnel de la maison québécoise que nous avons contactés³ affirment tous avoir publié des lettres québécoises authentiques. Sans être en mesure d'en chiffrer précisément l'importance⁴, on peut penser que la traduction de lettres américaines est une pratique ponctuelle, qui répond aux

3. Jacques Payette, président; ainsi que Sylvie Payette et Dominique Payette, membres du comité éditorial à l'époque.

4. Nous avons identifié 11 lettres traduites sur les 240 lettres qui composent le corpus de la rubrique « Chères Betty et Veronica », et aucune forme de traduction dans les autres rubriques. Les lettres traduites étaient généralement regroupées, se trouvant dans 4 livraisons, laissant deviner des contraintes ponctuelles de publication : 1 lettre traduite dans *Betty et Veronica*, n° 153 (1984); 4 dans *Betty et Veronica*, n° 147 (1983); 5 dans *Archie*, n° 184 (1986); 1 dans *Betty et Veronica*, n° 185 (1987).

besoins urgents de la publication, lorsque le courrier local vient à manquer ou que les membres du comité éditorial ne disposent pas du temps nécessaire pour identifier, puis adapter les lettres – qui devaient être tronquées pour entrer dans les cases de la matrice américaine – et composer des réponses. Nous avons aussi retracé des personnes qui ont correspondu avec les Éditions Héritage, à partir des noms et des adresses trouvés dans les fascicules. La même démarche avait permis, dans de précédents travaux⁵, de valider l'authenticité du courrier du lectorat publié dans les bandes dessinées de superhéros que les Éditions Héritage font paraître à la même époque. Selon toute vraisemblance, nous sommes donc en présence d'objets qui sont véridiques pour la plupart, forgés dans certains cas, mais qui participent tous d'un processus de transfert culturel : s'il arrive qu'Héritage décide de traduire une lettre, c'est parce qu'en tant que médiateur, l'éditeur considère que la situation décrite colle à son lectorat; il y a dans ce « geste éditorial »⁶ quelque chose d'intéressant, peu importe si la lettre vient vraiment du Québec⁷.

Ce constat conduit notre recherche vers le vaste champ des représentations sociales, lesquelles peuvent être définies, d'après Denise Jodelet, comme des « systèmes d'interprétation régissant notre relation au monde et aux autres, [qui] orientent et organisent les conduites et les communications sociales » (JODELET, 1989). En admettant que la fonction première des représentations « est de donner sens à l'expérience humaine, que ce sens soit explicitement assumé comme jeu (Durkheim va jusqu'à associer toute représentation collective au *délire*) ou, à l'autre extrémité, comme raison (représentation dite scientifique) » (ORY, 2015, p. 10), le courrier du cœur des *comics* Archie doit être considéré comme une vitrine exhibant les contours du phénomène amoureux, tel que présenté à un groupe de jeunes lectrices et lecteurs. La pertinence des objets étudiés se trouve dans l'étiquette de l'amour – basée sur

5. Nous faisons ici référence à la thèse de Philippe Rioux (2019).

6. Brigitte Ouvry-Duval distingue l'écriture éditoriale de l'énonciation éditoriale et du geste éditorial. Ce dernier « concerne davantage la position de l'éditeur médiateur entre auteur et lecteur, assurant la transmission de l'œuvre sur la base d'une lecture [...]. Le terme de *geste* désigne donc dans un premier temps le double acte de lecture et de mise en livre et par extension l'organisation dans le livre des conditions de réception de l'œuvre. Il suppose une interprétation des intentions de l'auteur et de l'horizon d'attente de l'œuvre en même temps qu'une évaluation des compétences et pratiques de lecture des lecteurs » (OUVRY-DUVAL, 2007, p. 79).

7. En théorie, on pourrait même arguer, se ralliant à Matthieu Letourneux, que la véracité des lettres importe moins que leur effet sur le lectorat. Il affirme, prenant l'exemple d'un courrier intitulé *Ask Adventure* : « À la lecture de cette rubrique, les lecteurs éprouvaient ainsi le sentiment qu'il existait un lien entre les récits échevelés et l'expérience pratique de l'aventure, et que celle-ci, loin d'être réservée à quelques chimériques explorateurs, nourrissait l'existence de tous les consommateurs de la revue. Que ces lettres aient été réelles ou non, elles matérialisaient le désir d'évasion partagé par une communauté, envisageant leur lecture de *pulps* non comme une simple activité passive, mais comme une passion partagée qui pouvait se vivre réellement. C'est le même lien que tisseront après la guerre en France et en Italie les périodiques sentimentaux de romans-feuilletons et de romans-photos, proposant un courrier du cœur et des petites annonces de rencontres » (LETOURNEUX, 2017, p. 445).

un code de valeurs et prescrivant certains comportements – qu’ils tendent à ériger et à suggérer à leur clientèle. Les rubriques scrutées servent aussi à l’« exhibition d’une présence » (GAGNON, s.d.) lectorale mi-véridique, mi-inventée, laquelle participe des stratégies de fidélisation mises en branle par les Éditions Héritage dans la plupart de leurs séries de bandes dessinées. Ces pratiques, qui se situent « bien à l’intersection du jeu et de la sociabilité », nourrissent « le sentiment plus large de participer à un groupe partageant les mêmes goûts, la même culture commune » (LETOURNEUX, 2017, p. 448). Dès lors que la thématique amoureuse a préséance dans les rubriques participatives, les représentations qui y sont associées prennent valeur de base partagée par la communauté interprétative, en l’occurrence ici le lectorat de la maison Héritage. Car, faut-il le préciser, les représentations auxquelles nous nous intéressons se comprennent à l’aune des impératifs éditoriaux qui les infléchissent.

La première partie de l’article présente justement nos objets dans leur contexte de publication, tandis que la seconde offre un portrait sociographique du lectorat. Les troisième et quatrième sections recentrent la focale sur les différentes formes de courrier. De cette comparaison émerge l’idéal amoureux qui se dessine en creux dans le péri-texte des bandes dessinées humoristiques qui ont charmé la jeunesse québécoise durant la décennie 1980.

BETTY ET VERONICA CHEZ HÉRITAGE

Les Éditions Héritage mettent peu de temps, après leur acquisition par l’imprimeur Jacques Payette, en 1969, à s’essayer à l’édition de bandes dessinées en fascicules destinées à un lectorat de masse⁸. Pour l’éditeur-imprimeur de Saint-Lambert, cette activité, délaissée au Québec depuis la disparition de la revue catholique *Hérauts* (Fides, 1944-1965), est remplie de promesses. Elle lui permet de rentabiliser au maximum l’achat d’une presse rotative, qui peut fonctionner jour et nuit. Elle donne aussi accès à un marché vacant : les *comic books* américains, bien qu’ils circulent dans les régions anglophones et bilingues de la province au moins depuis le début des années 1950⁹, rejoignent plus difficilement le lectorat francophone. Or, il s’agit là d’une masse critique de lectrices et de lecteurs à conquérir.

Une première entente de traduction est conclue avec Marvel Comics, en 1968, et octroie à l’éditeur québécois le droit de rééditer en français l’ensemble du catalogue de la maison américaine. En dressant l’inventaire des premiers titres adaptés par les Éditions Héritage, on remarque déjà une volonté de s’adresser à un jeune public à la fois masculin et féminin en misant sur les stéréotypes de genre. Évidemment,

8. Pour un portrait plus large de la maison Héritage, voir POULIOT, 2010, p. 223-226.

9. Les données d’une enquête publiée en octobre 1950 dans les *Cahiers d’Action catholique*, puis reprise par la revue de bibliographie *Lectures* en 1951, ont permis de recenser 161 séries de *comic books* anglophones lues par les élèves de la région de Montréal. Si cette enquête avait pour objectif premier de décourager la consommation des *comics* par l’illustration de leur caractère insidieux, elle constitue encore aujourd’hui l’une des études les mieux documentées sur la lecture de bandes dessinées par les jeunes Québécois au milieu du 20^e siècle (Anonyme, 1951, p. 258-265).

cette division genrée du lectorat ciblé n'empêche pas une certaine mixité au sein des publics. On sait, par exemple, que des lectrices étaient passionnées par les aventures de Hulk (voir la lettre de Claudette Durand, *Capitaine America* n° 124/125, 1981, p. 47) et que des lecteurs suivaient les tribulations amoureuses de Betty et Veronica, comme en attesteront les données présentées ci-dessous. Il demeure que le catalogue de la maison est organisé de manière binaire, en fonction d'un imaginaire masculin viril, où l'action (parfois violente) prime, et d'un imaginaire féminin tout aussi stéréotypé¹⁰, animé par le motif de la conquête amoureuse¹¹. Les séries de superhéros (*L'Étonnant Spider-Man*, *L'Incroyable Hulk*, *Capitaine America*, *Les Fantastic Four*, etc.), principalement consommées par de jeunes garçons, sont donc rejointes en 1970 par *Millie le Mannequin* (*Millie the Model*), qui ne répond pas aux attentes et s'interrompt après la parution du quatrième numéro.

La conquête du lectorat féminin se concrétise toutefois quelques mois à peine après l'abandon de *Millie le Mannequin*, lorsque les Éditions Héritage signent une entente de traduction exclusive, pour l'ensemble de la francophonie, avec l'éditeur de *comic books* américains le plus prospère, Archie Comics. Depuis 1969, la série *Archie*, lancée en 1942¹², trône au sommet des palmarès de ventes aux États-Unis. D'après le répertoire statistique Comichron, en moyenne 515 356 exemplaires de chaque numéro mensuel sont vendus cette année-là. La série *Archie's Girls Betty and Veronica* suit de près, avec des ventes mensuelles moyennes se situant à 384 789 exemplaires, ce qui la place au 5^e rang parmi les meilleurs vendeurs au cours de la même année (MILLER, s.d.). En traduisant ces deux titres phares, qu'elles lancent simultanément en octobre 1971, les Éditions Héritage courent donc peu de risques sur le plan financier, et encore moins sur le plan moral :

[traduction] Tous les personnages avaient suffisamment de charme pour que leur publication connaisse un succès pérenne auprès des jeunes enfants. Pourtant, le ton de la série trahit le regard moralisateur et l'encadrement d'un adulte. « L'adolescent typique » des États-Unis n'utilise jamais le langage des adolescents, ne se bat jamais, ne fume ni ne boit jamais, obéit toujours à ses parents à la fin des récits et trahit par quelques menus indices l'existence de sa libido. En d'autres mots, il est typique seulement du genre d'adolescents que la plupart des adultes souhaiteraient côtoyer. (WRIGHT, 2001, p. 73)

Relativement sages, les séries Archie conjuguent parfaitement ces deux visions de l'adolescence qui assurent leur popularité : le jeune lectorat y voit un mode de vie excitant, centré sur les relations entre amis et courtisans, où toutes les mésaventures

10. Pour Lise Levasseur et Monique Letarte, les bandes dessinées les plus populaires publiées au début des années 1980 (*Astérix*, *Tintin*, et, dans une moindre mesure, *Gaston la Gaffe* et *Boule et Bill*) charrient « un humour sans profondeur et des situations souvent sexistes » (LEVASSEUR et LETARTE, 1985, p. 22). Les séries *Archie* et *Betty et Veronica* seraient tout « [a]ussi stéréotypées » (*Ibid.*).

11. Une troisième collection lancée en 1975 et destinée à un très jeune lectorat (*Félix le chat*, *Bugs Bunny*, *Oncle Picsou*, etc.) échappera à cette division tranchée.

12. Le personnage était déjà apparu dans *Pep Comics*, n° 22, en 1941.

et tous les malentendus se règlent par un gag ou un milk-shake, tandis que les parents peuvent être rassurés, puisque les perspectives d'avenir intériorisées par leur progéniture sont sobres, chastes et sûres. Leur caractère inoffensif leur ouvre les portes des foyers nord-américains, y compris ceux du Québec¹³.

L'intégration des séries Archie à son catalogue constitue l'une des décisions déterminantes prises par la maison Héritage. D'après les chiffres avancés par Robert Saint-Martin¹⁴ en 1982, leurs tirages mensuels se situent à 15 000 exemplaires par numéro, contre 7 500 pour les séries de superhéros et 10 000 pour les séries Disney, signe de leur adoption réussie par un lectorat étendu (RACETTE, 1982, p. C2). Qui plus est, ces titres se révèlent durables, résistant à l'abolition, en 1987, de la branche éditoriale dédiée à la traduction de *comic books*. Ils permettent surtout d'étendre en terre québécoise le phénomène éditorial et social qui a eu un impact sur la culture des jeunes Nord-Américains. Lus massivement, de manière répétée et persistante, les *comics* Archie de cette époque réitèrent constamment une image figée des relations amoureuses – image qui a très peu évolué depuis 1941. Par sa redondance, le « code Archie » génère une vision de l'amour qui percole dans le courrier du cœur incorporé aux fascicules et qui est susceptible de façonner, au moins en partie, l'imaginaire amoureux de la communauté lectrice.

PROFIL DU LECTORAT

Bien que nous disposions de données permettant d'estimer le public cible de *Betty et Veronica*, rien, jusqu'à maintenant, n'indiquait quel type de lectrices et de lecteurs la série rejoignait dans les faits. Nous avons compilé toutes les données à notre portée. Afin de cerner au plus près le lectorat de la série, nous avons décidé d'observer toutes les rubriques faisant appel à la participation des lectrices et des lecteurs. La forme des courriers du cœur étant propice à l'anonymat¹⁵, les données personnelles comprises dans ces pages sont limitées. En revanche, les informations comprises dans les pages « J'aimerais correspondre », ainsi que « Merci pour

13. Les campagnes censurales menées au tournant de la décennie 1950 contre les publications illustrées, en Amérique du Nord, ont transformé l'industrie des *comic books*. L'instauration de la *Comics Code Authority*, qui veille à la moralité des publications américaines, a mené à la disparition de nombreux éditeurs spécialisés dans les *romance comics*, les *crime comics* et les *horror comics*. Les publications de Archie Comics, jugées acceptables, évitent les plus sévères sanctions (NYBERG, 1998, p. 126-127). Au Québec, même le censeur intransigeant qu'est Gérard Tessier, auteur de *Face à l'imprimé obscène*, range Archie et Archie's Girls Betty and Veronica du côté des *comics* les moins dommageables – sans les recommander pour autant (TESSIER, 1955, p. 153).

14. Robert Saint-Martin était le responsable éditorial qui supervisait la publication de toutes les séries de bandes dessinées en fascicules, aux Éditions Héritage.

15. La majorité des signatures présentent une forme d'anonymat, partiel ou total (279 lettres sur 325). Il s'agit d'un choix éditorial, comme en témoigne une réponse de la part des animatrices de la rubrique « Chères Betty et Veronica », qui affirment : « Si on ne publie pas les noms des lecteurs et lectrices, c'est pour garder leur anonymat. Une personne ayant des problèmes ne veut pas qu'on le sache » (BV n° 175, 1986).

vos lettres » (voir les annexes 4 et 5), se prêtaient bien à l'analyse¹⁶. Six cent un portraits tirés de ces deux rubriques, ont servi à dresser le portrait des lectrices et lecteurs de *comics Betty et Veronica* pour la période retenue. Rappelons que les personnes qui décident d'écrire à la revue ne forment qu'une partie du lectorat total; néanmoins, cet échantillon pointe assurément des tendances lourdes quant au portrait des lectrices et lecteurs. Nous avons tenu compte de leur situation géographique, de leur sexe, ainsi que de leur âge. Puisque le bassin de personnes participant au courrier du cœur ne recoupe qu'en partie celui du reste de la correspondance, les chiffres relatifs aux deux communautés, ainsi que leur synthèse (un total de 926 lectrices et lecteurs), sont mis en perspective dans le tableau 1.

Les fascicules circulent massivement au Québec, à l'intérieur d'un vaste quadrilatère traversé par le fleuve Saint-Laurent, et formé par Sainte-Barbe, Havre-Saint-Pierre, La Sarre et Sherbrooke, selon notre analyse de la provenance du lectorat. On retrouve les aventures de Betty et Veronica dans les marchés à grande surface, les tabagies et les épiceries (LEVASSEUR et LETARTE, 1985, p. 26). Le nombre de lectrices et de lecteurs par municipalité est proportionnel à la démographie effective de chacune d'entre elles, ce qui indique une distribution efficace et un accueil uniforme dans les centres urbains et les régions périphériques¹⁷. Si la forte majorité du lectorat est québécoise, les opuscules sont aussi consommés en Ontario, au Nouveau-Brunswick, aux États-Unis¹⁸ et ailleurs dans la francophonie (deux personnes provenant de la France et de Haïti).

Ce sont surtout des filles qui prennent la plume pour écrire à la revue. Les lectures parallèles qu'elles mentionnent dans leurs témoignages confirment que c'est la teneur amoureuse des récits, ainsi que l'humour léger qu'ils recèlent, qui leur plaisent. Au palmarès des œuvres affectionnées par les consommatrices de *Betty et Veronica* figurent d'abord la bande dessinée *Mafalda* ainsi que les aventures de la Comtesse de Ségur (LEVASSEUR et LETARTE, 1985, p. 22). La consommation de bandes dessinées populaires coexiste donc avec d'autres pratiques de lecture, de

-
16. Non seulement ces pages sont foisonnantes d'informations personnelles, mais il est très improbable qu'elles contiennent du contenu américain. Dans la chronique « Je veux correspondre », c'est impossible, car cela aurait généré de l'insatisfaction : les lectrices et lecteurs à la recherche d'une correspondante ou d'un correspondant seraient invités à envoyer des lettres à des adresses fictives, et ces lettres seraient réacheminées d'office aux expéditeurs. Quant à la rubrique « Merci pour vos lettres », quel aurait été l'avantage, pour Héritage, d'inventer? Les retranscriptions de vraies adresses donnent satisfaction à de vrais lectrices et lecteurs qui ont peut-être la frustration de ne pas voir leur lettre publiée, mais dont l'apport est reconnu malgré tout, ce qui les incite à renouveler l'achat.
 17. Les lectrices et lecteurs sont plus nombreux à provenir de Montréal, puis de Québec, Laval et Gatineau, ce qui correspond environ au poids démographique réel des municipalités du Québec selon les données de l'Institut de la statistique Québec pour l'année 1996, la plus proche de notre période.
 18. Il convient de préciser qu'on ne trouve de signataires états-uniens que durant l'année 1986, année où les lettres traduites sont les plus nombreuses. Cela pointe vers un relâchement du traitement du courrier.

TABLEAU 1

*Profil des correspondantes et correspondants en fonction des rubriques**

	« J'AIMERAIS CORRESPONDRE » ET « MERCI POUR VOS LETTRES »	COURRIERS DU CŒUR	TOTAUX
PROVENANCE DES LETTRES			
Québec	558 (92,9 %)	162 (49,9 %)	720 (77,8 %)
Ontario	12 (2,0 %)	0 (0,0 %)	12 (1,3 %)
Nouveau-Brunswick	9 (1,5 %)	2 (0,6 %)	11 (1,2 %)
Ailleurs au Canada	0 (0,0 %)	1 (0,3 %)	1 (0,1 %)
États-Unis	7 (1,7 %)	7 (2,2 %)	14 (1,5 %)
Ailleurs (France, Haïti, etc.)	2 (0,3 %)	0 (0,0 %)	2 (0,2 %)
S.O.	13 (2,2 %)	153 (47,1 %)	166 (17,9 %)
TOTAL	601 (100,0 %)	325 (100,0 %)	926 (100,0 %)
SEXE DES LECTRICES ET DES LECTEURS			
Fille	542 (90,2 %)	236 (72,6 %)	778 (84,0 %)
Garçon	52 (8,7 %)	42 (12,9 %)	94 (10,2 %)
Indéterminé	7 (1,2 %)	47 (14,5 %)	54 (5,8 %)
TOTAL	601 (100,0 %)	325 (100,0 %)	926 (100,0 %)
ÂGE DES LECTRICES ET DES LECTEURS			
Âge mentionné	81 (13,5 %)	59 (18,2 %)	140 (15,1 %)
Âge non mentionné	520 (86,5 %)	266 (81,9 %)	786 (84,9 %)
TOTAL	601 (100,0 %)	325 (100,0 %)	926 (100,0 %)
Valeur minimale	8	7	7
Valeur maximale	19	19	19
Âge moyen	11,9	11,7	11,8

* Les pourcentages sont présents à titre indicatif seulement.

préférence ludiques et imbriquées dans les relations sociales, comme en témoignent les habitudes de Julie, 12 ans :

J'adore lire, c'est ce que j'aime le plus. Je lis des *Betty et Veronica* et les *Archie*. Il y a six mois, j'ai lu tous les Comtesse de Ségur, c'était la compétition avec les copines : qui finirait la première? On les a tous lus. J'aime aussi les livres vieux, c'est mystérieux. On les feuillète pour voir s'il n'y aurait pas la cachette d'un trésor. On va dans les bazars, puis quand la couverture est toute sale, poussiéreuse dessus, on l'achète pour voir celle qui aura le plus vieux livre! (LEVASSEUR et LETARTE, 1985, p. 22)

La sociabilisation inhérente à la lecture de bandes dessinées se réverbère d'ailleurs dans la rédaction des lettres elles-mêmes, parfois signées en duo dans « Chères Betty et Veronica ».

Les filles participent aussi en plus grand nombre aux différents courriers du cœur : 236 lettres proviennent de lectrices; 42 sont signées par des lecteurs et 47 ne contiennent aucun indice quant au sexe de leur rédacteur. Dans le « Courrier de Marie-Christine » et le « Courrier de Dominique » en particulier, cette sous-représentation du lectorat masculin est telle qu'elle fait s'exclamer la courriériste Dominique : « Je suis tout à fait contente qu'un garçon de ton âge m'écrive! » (BV, n° 158, 1984). La lettre, dont seule une partie est publiée, ne dévoile pas l'âge du lecteur en question.

Les chiffres révèlent que le lecteur type a un peu moins de 12 ans, et toutes les valeurs sont comprises entre 7 et 19 ans. En soustrayant l'âge moyen du lectorat aux bornes de la période étudiée (1979 et 1988), on peut déduire que les lectrices et lecteurs sont nés, pour la plupart, entre 1967 et 1976, ce qui correspond à la génération X. L'analyse de discours doit tenir compte de l'extrême jeunesse du lectorat, puisqu'elle accroît la potentielle adhésion de celui-ci au jeu fictionnel qu'implique le fait de correspondre avec des personnages sériels¹⁹, en même temps qu'elle éclaire la nature des questions formulées et celle des réponses produites.

« CHÈRES BETTY ET VERONICA » COMME POINT DE BASCULE ENTRE LA TRADITION AMÉRICAINE ET L'INNOVATION QUÉBÉCOISE

Traditionnellement, les *comic books* américains réservent une place de choix au courrier des lecteurs (*letter columns*) à l'intérieur de leurs pages. Jusqu'à la fin du 20^e siècle, il était de coutume, pour les éditeurs, d'entrer en dialogue avec leurs différents publics :

[traduction] À partir du début des années 1960, le courrier du lecteur a occupé une place centrale dans la culture des *comic books* et s'est avéré un ingrédient crucial dans l'émergence d'une base de fans organisée autour d'une même sous-culture. La pratique qui consistait à publier les adresses complètes des correspondants a permis aux *aficionados* de correspondre avec leurs homologues et de compiler des

19. Bien sûr, cette adhésion n'est pas l'apanage de la jeunesse et plusieurs phénomènes similaires s'observent chez des publics adultes.

listes de personnes qui pourraient souhaiter produire des fanzines. Les éditeurs ont aussi utilisé le courrier du lecteur pour mobiliser les fans [...] [et] pour créer un sentiment de communauté et de loyauté parmi ce lectorat. (Pustz, 1999, p. 167)

En septembre 1967, Archie Comics rejoint le bal et ajoute au numéro 139 de la série *Betty and Veronica* un espace similaire, une sorte de *spin-off*²⁰ intitulée « Dear Betty and Veronica ». La rubrique est animée par les deux héroïnes, qui servent de pseudonymes à différents membres du comité éditorial²¹. À la différence du courrier qu'abritent les séries de superhéros de Marvel et DC Comics, par exemple, les lettres qui paraissent dans « Dear Betty and Veronica » portent autant sur l'univers fictionnel présenté que sur les tracas vécus par le lectorat. Ce caractère hybride positionne « Dear Betty and Veronica » au point de rencontre entre le courrier du lecteur typique et les rubriques de conseils (*advice columns*) trouvées dans les magazines (BEATY, 2015, p. 112). C'est à travers cette chronique, par ailleurs, que l'éditeur Archie Comics oriente précisément la série vers le lectorat féminin : [traduction] « Alors que les récits contenus dans *Betty and Veronica*, plus que dans toute autre série, illustraient des thèmes féminins, ce sont les rubriques connexes qui en faisaient réellement un titre d'intérêt pour un jeune lectorat féminin » (BEATY, 2015, p. 111). Les thèmes de l'amour et des relations familiales, omniprésents dans toutes les séries Archie, y compris celles pensées en fonction d'un lectorat mixte (*Reggie, Jughead*), y côtoient les discussions au sujet des dernières tendances dans le domaine de la mode féminine et les conseils de beauté. Le périphrase précise ainsi le public ciblé par *Betty and Veronica* en multipliant les stéréotypes genrés.

De manière analogue, les Éditions Héritage utilisent la rubrique « Chères Betty et Veronica », dont elles reprennent le gabarit, ce qui a pour effet de donner une voix à leur lectorat majoritairement féminin et d'augmenter la proportion de contenu sentimental que renferme la série *Betty et Veronica*. Comme c'était le cas dans la rubrique originale, le contenu des missives porte autant sur l'univers d'Archie que sur le quotidien du lectorat. 126 lettres demandent des conseils sur l'amitié, l'amour, la beauté ou la gestion du poids, la famille, la vocation (par exemple, dessinatrice ou dessinateur) ou les tracas du quotidien, tandis que 114 lettres contiennent des encouragements à poursuivre la publication, des questions sur l'histoire ou les personnages, des demandes pour des produits dérivés, des invitations à commenter les dessins des fans, des questions de réseautage et de fan-clubs, etc. Cela dit, en matière de conseils, la thématique amoureuse prévaut, puisqu'elle se retrouve dans 73 des 240 lettres adressées aux deux héroïnes, ce qui la place au premier

20. Autonome, singulière, et prenant malgré tout son sens dans le prolongement de la série qui la porte, la rubrique peut en effet être envisagée comme un produit dérivé (*spin-off*) permettant d'élargir le cadre fictionnel, et même d'y « inviter » le lectorat, dans une certaine mesure.

21. Dans les exemplaires consultés, l'identité des personnes réelles qui écrivent ces rubriques n'était pas dévoilée. Il est à noter que la rubrique publiée dans le numéro 140, en 1967, s'intitule « Betty & Veronica Heartline », renvoyant de manière spécifique à la tradition du courrier du cœur. La rubrique s'est rapidement diversifiée : comme nous le verrons, il n'y est pas question que de problèmes de cœur, loin de là.

rang de tous les sujets abordés. Les problèmes amoureux se révèlent généralement superficiels, malgré toute la gravité que leur attache le jeune lectorat. Par exemple, en sautant un peu vite aux conclusions les plus pessimistes, un lecteur doute de la fidélité de son amoureuse : « J'ai un problème avec mon amie. Je l'ai vue avec mon meilleur ami dans un restaurant! Devrais-je demander des explications? » (BV, n° 125, 1982). Dans un registre similaire, une lectrice ne sait plus quoi faire pour se débarrasser d'un prétendant, collant, vaniteux et colérique :

« J'ai un gros problème : Il y a un gars qui m'aime mais moi, je le hais! Il n'arrête pas de me demander! Je lui ai déjà dit d'arrêter mais il continue en se vantant d'être le plus beau et le plus intelligent. Chaque fois que je parle à un autre garçon, il se fâche un peu comme [le personnage de] Moose. Que dois-je faire? » (BV, n° 202, 1988)

On devine, à travers ces exemples, que les lectrices et lecteurs s'attendent à ce que Betty et Veronica leur dictent des lignes de conduite claires. En d'autres mots, on ne cherche pas tant, dans « Chères Betty et Veronica », à décortiquer la nature ou le bien-fondé des sentiments qu'à trouver des solutions précises à des problèmes bien circonscrits.

Les conseils fournis par Betty et Veronica, quant à eux, témoignent du double rôle confié aux courriéristes. Figures amicales, elles se montrent bienveillantes et compréhensives, tâchant de désamorcer les situations tendues qu'on leur soumet. À ce garçon qui craignait une relation adultère entre sa copine et son meilleur ami, elles suggèrent la confiance : « Donnez-leur le bénéfice du doute! Ils se sont peut-être rencontrés accidentellement! Vous le saurez bientôt! » (BV, n° 125, 1982). Pragmatiques, elles suggèrent aussi des actions concrètes. Par exemple, elles invitent une jeune fille qui souhaite connaître le numéro de téléphone d'un garçon « sans lui demander directement » à « regarde[r] dans l'annuaire de téléphone si son nom correspond à l'adresse », pour identifier le numéro en question (BV, n° 204, 1988). Lorsque la situation l'impose, en revanche, les courriéristes se montrent fermes, au risque de dévoiler le regard adulte qui guide leurs conseils. Ainsi, le dilemme d'une correspondante qui ne sait pas comment avouer à son copain qu'elle a peur de monter à moto avec lui, parce qu'il « aime le risque » et « fait du slalom entre les voitures », suscite une réaction vive : « Ne risquez pas votre vie stupidement, vous n'en avez qu'une » (BV, n° 127, 1982). Betty et Veronica se font donc à l'occasion les porte-voix d'instances parentales qu'elles ne doivent pas s'aliéner. N'oublions pas que les courriéristes représentent une marque et un univers fictionnel conservateur, nonobstant la témérité qui caractérise leurs personnalités et leurs actions, dans les récits auxquels elles participent (Veronica est réputée aimer les voitures de sport, la vitesse et le danger).

Betty et Veronica, prêtes à toutes les manigances pour courtiser Archie, perdent donc une large part de leur impulsivité et de leur esprit frondeur lorsque vient le temps de s'adresser à leur jeune public. Aussi évitent-elles autant que possible les références directes à l'univers Archie dans leur discours, leur propre dimension fictionnelle n'étant attestée, dans la majorité des cas recensés, qu'à travers les portraits d'elles qui ornent leur rubrique : les réponses dans lesquelles elles endossent explicitement leur identité chimérique – par exemple en affirmant qu'elles

salueront les autres personnages ou qu'elles réfléchiront à adopter une nouvelle coupe de cheveux – sont peu nombreuses. Un tel jeu fictionnel peut être retracé dans 20 lettres sur les 240 (8,3 %) qui composent notre corpus. Parmi elles, huit seulement comportent un discours à saveur sentimentale. Betty et Veronica, peu enclines à pousser la supercherie, participent donc au jeu fictionnel seulement lorsqu'elles y sont invitées par les lectrices. À une lectrice qui aimerait « qu'Archie perde goût de Veronica et sorte avec Betty », elles réagissent de la manière attendue : « Betty : "J'aime beaucoup tes idées". Veronica : "Tu peux bien garder tes idées pour toi." » (BV, n° 109, 1980). Amusante, leur réplique opère la superposition des pendants textuel et péritextuel de Betty et Veronica et rend un peu plus poreuse la frontière qui sépare Riverdale du Québec. Le potentiel ludique de ce genre d'intervention, cependant, n'est pas exploité pleinement. Citons à preuve cette hésitation feinte par la courriériste, lorsqu'elle aborde la relation entre Archie et Betty : « Archie ne voit pas que Betty... Que je suis amoureuse de lui! Il préfère souffrir avec Ronnie » (BV, n° 155, 1984). En reconnaissant rarement et timidement l'univers de fiction d'où elles proviennent, Betty et Veronica limitent les conflits éventuels entre leurs différents rôles et adoucissent le paradoxe provoqué par leur maturité intermittente.

La nature et le traitement des sujets exposés dans « Chères Betty et Veronica » correspondent, dans l'ensemble, à ce que l'on trouve dans les objets originaux publiés aux États-Unis. Il ne fait aucun doute que la traduction intégrale de quelques lettres américaines par les Éditions Héritage accentue ces similitudes. Mais, au-delà du rabâchage, il faut voir dans l'uniformité transnationale du courrier l'empreinte de la poétique des séries Archie. Les sujets abordés par le lectorat et les réponses fournies par les courriéristes, des deux côtés du 49^e parallèle, font migrer dans le péritexte les enjeux exposés dans les récits :

[traduction] Précurseurs des comédies de situation pour grand public diffusées à la télévision, les *comic books* Archie traitaient de problèmes si triviaux et si complètement solubles qu'ils donnaient l'impression de se dérouler dans un climat éternel de félicité banlieusarde. (WRIGHT, 2001, p. 72)

Ajoutons à cette analyse que les intrigues mises en scène dans les séries Archie se concentrent sur les premières étapes des connexions émotionnelles. Le rôle de ce courrier du cœur s'arrête le plus souvent à la lisière de la relation amoureuse, n'allant pas jusqu'à proposer des conseils pragmatiques sur des problèmes de couple ni à participer à l'éducation sexuelle du lectorat, contrairement à une pratique courante

dans les courriers du cœur de la presse populaire, qui vise un public moins jeune²². Le « climat onirique » (Eco, 1976, p. 31) qui détache chaque intrigue des séries Archie d'une continuité narrative commune, comme si elle se déroulait en vase clos, définit l'amour comme une quête renouvelable et empreinte de légèreté. Dans le péri-texte, cela se traduit par une thématique sentimentale tout juste effleurée, et trouvant sa place aux côtés d'autres considérations, liées tantôt aux publications, tantôt aux tribulations quotidiennes du lectorat. En publiant en majorité des lettres où des problèmes sentimentaux légers sont exposés, les Éditions Héritage assurent la cohérence bâtie conjointement par le texte et le péri-texte.

Notre portrait de la rubrique « Chères Betty et Veronica » ne serait pas complet si nous le résumions à cette félicité bon enfant qui, bien que prépondérante, n'empêche pas des cas plus graves de se glisser à l'occasion dans le courrier. Les inquiétudes engendrées par le divorce des parents, par exemple, font contrepoids à une conception candide de l'amour. Dans la toute dernière livraison de *Betty et Veronica* de notre corpus, on trouve ainsi ces confidences :

Mon père et ma mère se sont divorcés! Ils m'ont dit que ce n'était pas de ma faute, bien sûr! Je ne sais pas ce que je vais faire car j'aime mon père et ma mère! Papa va habiter ailleurs et ne sait pas si je pourrai le voir souvent! Pour l'instant, je reste avec ma mère. Je connais beaucoup d'amies dont les parents sont divorcés et ça n'a pas l'air d'être un problème, mais je m'inquiète!

R. S. Longueuil

Je vis avec mon père depuis que mes parents sont séparés. Avant, nous avions une maison, et maintenant nous habitons en appartement. Je m'ennuie de ma mère parfois! Je la vois une fin de semaine sur deux, bien sûr, mais quand même. Je me demande si on aura un jour une autre maison.

M. F. Montréal (BV, n° 208, 1988)

Devant de tels témoignages, les courriéristes adoptent un ton rassurant et encouragent les enfants à parler de leurs sentiments à leurs parents. Aux deux lettres citées ci-dessus, elles offrent la réponse suivante :

22. David Gudelunas propose une étude approfondie du courrier du cœur états-unien présent dans les journaux populaires. Il démontre que cet espace informel de discussion offre plus de latitude pour aborder différents aspects de l'éducation sexuelle (étiquette de l'amour, relations de couple, sexualité, etc.) que les espaces plus formels d'éducation sexuelle (le discours social; les cours d'éducation sexuelle), plus conservateurs (2008). Gudelunas considère même que les courriers du cœur sont un lieu de prédilection pour aborder certains tabous sexuels, la masturbation notamment (Gudelunas, 2005). Sans être aussi manifeste, cet esprit d'ouverture s'observe aussi au Québec. Le *Refuge Sentimental*, animé par Janette Bertrand entre 1953 et 1969, publié dans l'hebdomadaire *Le Petit Journal*, a fait l'objet d'un mémoire de maîtrise, dans lequel Johanne Sénéchal soutient que ce courrier du cœur témoigne d'un vent de changement et de liberté dans l'éducation sexuelle des jeunes Québécoises. Les lectrices se confient sur leurs rêves d'amour, mais également sur les pressions sexuelles qu'elles subissent de la part de leurs prétendants (Sénéchal, 2006).

Beaucoup de couples divorcent, malheureusement. Ce n'est pas la faute des enfants, c'est [sic] la faute de personne. C'est ainsi. Il faut que les parents et les enfants se parlent pour régler les problèmes. La vie ne finit pas avec un divorce! Une autre vie commence! Les réajustements ne sont que temporaires. (BV, n° 208, 1988)

En dignes confidentes, Betty et Veronica aident les jeunes Québécoises et Québécois à vivre une réalité assez nouvelle : en 1971, au moment où *Betty et Veronica* est lancé au Québec, on comptait 14,6 divorces pour 100 mariages dans la province. En 1979, seuil initial de notre échantillon, on compte désormais 33,2 divorces pour 100 mariages. En 1988, quand cesse de paraître le « Courrier de Dominique », le taux de divortialité grimpe à 47,8 divorces pour 100 mariages (Institut de la statistique du Québec, 2011). Le problème, vraisemblablement éprouvé par une portion importante du lectorat, mérite et reçoit un traitement attentionné.

Bref, la rubrique « Chères Betty et Veronica » complète doublement la fiction en offrant un espace où se prolonge l'idéal adolescent dépeint dans les récits tout en enregistrant pourtant les troubles plus réels que traverse la génération des enfants du divorce. Si Archie vit un triangle amoureux avec Betty et Veronica en toute innocence et à l'abri de toute menace, si le courrier du cœur et les situations qui y sont évoquées sont justement imprégnés de cette douce innocence, les problèmes graves du lectorat sont traités avec une bienveillance rassurante. En plus de répondre, comme la fiction, à un besoin de distraction, la rubrique « Chères Betty et Veronica » assure ainsi un accompagnement limité (au sens thérapeutique du terme), en ce sens qu'elle amène la jeunesse à discuter de soucis qui l'affectent parfois sévèrement et à exprimer ses émotions. Sur le plan éditorial, la rubrique se dessine par ailleurs comme un lieu intermédiaire entre le courrier du cœur américain – dont elle importe les motifs, le ton, le régime fictionnel refoulé – et la chronique entièrement québécoise qui prend place à ses côtés, à partir de 1983. Elle maintient la conformité de l'édition francophone au format et à la poétique des *comics* américains originaux, en les rendant toutefois perméables aux interventions du lectorat local. Ce faisant, elle permet à l'éditeur de fidéliser ce lectorat en exhibant devant lui la présence d'une communauté lectrice partageant des goûts communs (la moitié des échanges concernant les publications elles-mêmes) et des tracasseries dans lesquels il peut se reconnaître (ce qui permet de lier les aventures de Betty et Veronica au réel). Une fois enclenché, ce dialogue se voit offrir un nouvel espace propice aux confidences, plus intime et entièrement local.

LE « COURRIER DE DOMINIQUE »

Dès 1983, une page consultative *made in* Québec fait son apparition aux côtés des rubriques de type « Chères Betty et Veronica »²³. Le « Courrier de Marie-Christine », publié à deux reprises durant l'année 1983 (BV, n°147 et BV, n° 148), est suivi du « Courrier de Dominique », dont on compte 15 occurrences entre 1984 et 1988. Rien ne permettait d'anticiper la nouveauté : aucune invitation aux lectrices et lecteurs dans les numéros précédents, aucune note introductive en tête de la première chronique. Des indices dans la première édition du « Courrier de Marie-Christine » suggèrent que les premières missives proviennent bel et bien du lectorat, mais qu'elles ont été adressées à Betty et Veronica, puis récupérées dans la nouvelle chronique²⁴. Puisque les correspondantes et correspondants des deux courriers sont invités à envoyer leurs lettres à la même adresse, pendant toute la période étudiée, la distinction entre les correspondances repose essentiellement sur les choix éditoriaux opérés par le comité de rédaction, d'autant plus que les deux types de rubriques étaient animés par les mêmes personnes, selon Dominique Payette (BOIVIN et RIOUX, 2020). Comme le « Courrier de Dominique » ne trouve pas son équivalent dans les versions originales, nous posons, en guise de prémisse, que la nouvelle rubrique représente un geste éditorial²⁵ particulièrement abouti de la part de la maison d'édition québécoise. Tandis que les interactions entre Betty, Veronica et leurs fans demeurent somme toute assez superficielles, se résumant à des conseils *ad hoc* sur des sujets variés et nécessitant un engagement modéré de la part des courriéristes, le « Courrier de Dominique » se présente comme un courrier du cœur plus conventionnel, doté d'un format qui s'éloigne des impératifs de la

23. Lors d'une entrevue téléphonique, Dominique Payette nous apprend que la rubrique a été approuvée par *Archie Comics*, qui voyait d'un bon œil cette adaptation au lectorat local (RIOUX, 2020). Cela dit, Jacques Payette, président des Éditions Héritage, devait se déplacer régulièrement à New York pour rendre des comptes à l'éditeur américain, qui voulait s'assurer que l'édition française de ses séries respecte certaines règles. Cela expliquerait la coprésence des rubriques « Chères Betty et Veronica » et « Courrier de Dominique » : si l'ajout d'un contenu local était autorisé, cela ne devait pas se faire au détriment du format préétabli, qui devait inclure une rubrique animée par les héroïnes des séries Archie (RIOUX, 2020). De plus, les sujets traités dans le courrier du cœur étaient balisés par Archie Comics, qui tenait à ce que de bonnes valeurs soient véhiculées (BOIVIN et RIOUX, 2020).
24. Tandis que l'apostrophe usuelle contenue dans les courriers adressés à Marie-Christine, puis à Dominique, est uniforme (« Bonjour », ainsi que ses variantes, « Bonjour toi » ou une absence de salutation), deux des quatre lettres parues dans le courrier inaugural de Marie-Christine s'adressent à leurs destinataires à la deuxième personne du pluriel. Une certaine Caroline interpelle un « vous » pluriel inconnu (qui peut aussi bien viser Betty et Veronica que l'ensemble des effectifs de la maison d'édition), tandis que J. N. (abréviation) se confie à ses « Chères amies » (ici, il y a lieu de croire qu'elle fait référence aux héroïnes sérielles du courrier parallèle).
25. Dans le cas qui nous occupe, le « Courrier de Dominique » résulte d'une lecture des *comics* américains par Héritage, de l'évaluation de l'écart entre ceux-ci et l'horizon d'attente québécois, puis de la création d'une rubrique faite maison, assurant au premier chef le transfert culturel.

bande dessinée, d'une animatrice non fictionnelle et proposant un encadrement plus serré de l'amour et des fréquentations. Le phylactère laisse place à des blocs de texte denses²⁶ et les masques fictifs tombent, révélant cette fois une figure locale, Dominique Payette, membre du comité éditorial dans l'entreprise paternelle.

Précédée par sa sœur Marie-Christine, Dominique Payette – à ne pas confondre avec la journaliste du même nom – prend la relève dès la troisième parution, animant à son tour le « *Courrier de Dominique* », en tous points similaire au « *Courrier de Marie-Christine* ». À l'époque, elle a la jeune vingtaine, et est inconnue du public²⁷. En fait, l'écart hiérarchique entre les interlocuteurs est faible. La rédactrice, lambda aux yeux de ses *fans*, vient tout juste de sortir de l'adolescence, et provient de la même aire géographique qu'eux. Cette proximité leur donne sans doute l'impression de se confier à une « amie », impression renforcée par le portrait sympathique de « Dominique », qui trône tout sourire au sommet de la rubrique. Dominique Payette prête ainsi son prénom et son visage au courrier du cœur qu'elle anime, mais elle lui donne aussi une vocation nette : la chronique se consacre aux tourments intimes, ne laissant plus de place aux commentaires sur la fiction. Fait intéressant, bien que la grande majorité des lettres contenues dans ce courrier du cœur demandent des conseils sur les relations amoureuses (65 des 85 lettres abordent cette thématique), le mode opératoire de Dominique consiste, le plus souvent, à déboulonner l'amour au profit de l'amitié.

Comme cela s'observait dans « *Chères Betty et Veronica* », le *topos* du triangle amoureux est récurrent dans les missives à teneur sentimentale. On se demande comment s'attacher le prétendant d'une amie ou comment empêcher une rivale de dérober sa propre flamme. Cela n'est pas étonnant dans la mesure où le lectorat est gavé de ce type de représentations. Si Archie, Betty et Veronica forment un triangle équilatéral parfait, Dominique n'hésite pas à briser l'équilibre et à corriger les visions des lectrices et lecteurs. À une correspondante anonyme qui aimerait « avoir un ami pour l'année scolaire et un pour les vacances », Dominique rétorque : « Ne crois-tu pas que la gourmandise soit un léger penchant chez toi? Malgré tout, tu n'appartiens à personne, tu es dans ton plein droit de voir celui qui t'enchant, mais pour une plus grande sérénité envers tes prétendants je garderais une relation ami-amie » (BV, n° 157, 1984). La réponse contient ici une tension entre la volonté d'accorder une liberté féministe à la jeune fille (« tu n'appartiens à personne ») et un certain relent de morale catholique latente, par la référence au péché de la gourmandise et au couple monogame. Et à une jeune fille qui s'amourache d'un

26. Les réponses comptent entre 50 et 150 mots environ, contre 15 à 40 mots pour le courrier « *Chères Betty et Veronica* ».

27. Aujourd'hui artiste peintre et galeriste, Dominique Payette a d'abord fait partie des Grands Ballets Canadiens, avant d'étudier l'administration, la littérature jeunesse et l'histoire de l'art (CRÉPEAU, 1999, p. 15). Après avoir occupé diverses fonctions chez Héritage durant les années 1980 et 1990 – traitement du courrier, traduction, et, ultimement, direction artistique du volet national de l'entreprise – elle crée à son tour sa propre maison d'édition jeunesse, en 1997, Dominique et Compagnie. Elle cède les rennes de son entreprise à sa sœur Sylvie Payette en 2003.

nouveau garçon chaque fois qu'elle se met en couple, la rédactrice suggère de nouveau une attitude de résignation :

Ne crois-tu pas que l'insatisfaction est un de tes petits défauts? Il faut apprendre à apprécier ce que l'on possède dans la vie sans toujours trouver le terrain du voisin plus vert que le sien. Sois-en consciente, car la vie ne te sera jamais assez belle. (*Archie*, n° 168, 1985)

En encourageant les jeunes à toujours préférer « un chemin sans obstacle » (*BV*, n° 172, 1985), la courriériste les dirige vers l'univers inoffensif typique d'*Archie*, et c'est ce qui est attendu de sa rubrique. Néanmoins, les questions qu'elle pose à ses correspondantes, certes lancées pour favoriser l'introspection, ne sont pas sans trahir une forme de mise en accusation, face aux comportements jugés « déviants ». À une occasion toutefois, elle change d'approche. Deux cousines de 12 ans affirment « tombe[r] dans les pommes » chaque fois qu'elles voient leur cousin de 13 ans, et se demandent quoi faire. La courriériste répond, enthousiaste : « Je ne vois guère votre problème. Le bonheur est dans l'air. Si vous pouvez faire naître une grande amitié entre vous et votre cousin, cela me paraît tout à fait charmant. Prenez les bons moments qui passent! » (*BV* n° 160, 1984). Dominique décode bien que les sentiments que les lectrices prennent pour de l'amour sont inoffensifs. Le message lancé par Dominique n'est pas, encore une fois, tellement différent du « code » qui se déchiffre, en filigrane, dans les histoires d'*Archie*, Betty et Veronica. Dans l'article « *The Archie Code* », Ronald Glasberg observe avec justesse que l'indétermination qui caractérise *Archie* est un trait typique de la jeunesse :

[traduction] *Archie* lui-même est cet éternel adolescent qui, en déplaçant constamment son choix entre les deux femmes principales de sa vie, représente la jeunesse par la liberté qui existe précisément du fait que cette jeunesse n'a pas à choisir. L'Amérique, en tant que culture de la jeunesse, idéalise ce délai de grâce au seuil des choix et souhaiterait étirer ce moment plus avant dans le cours de la vie. (GLASBERG, 1992, p. 28)

Le même type de conseil s'applique aux nombreuses lectrices qui demandent à Dominique d'approuver leur relation avec un amoureux plus âgé, ou encore celles qui attendent en vain les premiers émois. Le verdict est clair : « la vie nous apporte des plaisirs différents à chaque âge » (*BV*, n° 170, 1985), donc il vaut mieux profiter de « ces instants de bonheur et de fraîcheur » (*BV*, n° 206, 1988). L'écart entre les discours véhiculés par les histoires d'*Archie* et les conseils de Dominique réside peut-être précisément dans cette notion de « choix ». Alors qu'*Archie* incarne la jeunesse par son papillonnement insouciant entre deux prétendantes, la courriériste Dominique semble retarder fortement cette forme d'engagement, aussi éphémère soit-elle. Elle montre volontiers une porte de sortie plus sûre : l'amitié. On présume que ces leçons sont de bon augure pour les parents des consommatrices et consommateurs, d'autant plus que la courriériste se range de leur côté : « Ta mère a sûrement de très bonne raison [*sic*] de t'interdire de sortir avec les garçons. Mais rien ne t'empêche de faire de belles connaissances en restant tout simplement copain [...], crois-moi » (*Archie*, n° 168, 1985). Dans le même esprit, on ne s'étonnera pas que Dominique proscrive l'usage de la cigarette, « cet objet malsain » (*Archie*, n° 168, 1985).

Non seulement un mode de vie sain est encouragé²⁸, mais il semble que le courrier subisse lui-même une purgation importante au moment du tri. L'exemple ci-dessus, où une fille de 11 ans dit fumer la cigarette, est unique dans le corpus. Évidemment, les thématiques plus risquées comme l'usage d'alcool ou de drogues, les fugues, la violence, les grossesses non désirées, ne font pas partie du répertoire. Dans une chronique de *La Presse*, Chantal Guy témoigne de sa propre expérience de lectrice de *comics* Archie, au moment où elle décèle un écart entre sa réalité et celle des « ados attardés de Riverdale » :

Et plus j'approchais de l'adolescence, donc de l'âge des personnages, plus ma lecture devenait surréaliste; pendant qu'on me parlait du danger des drogues, du sida, de la grossesse et des gangs, Archie et ses amis demeuraient désespérément propres, vierges et sobres – sauf peut-être Jughead, qui affichait toutes les caractéristiques d'un junkie quand il voyait un burger. (Guy, 2009, p. 11)

Si on conçoit assez bien que les pages consultatives reflètent cet « esprit rose bonbon des années 1950 » (Guy, 2009, p. 11), il est néanmoins suspect qu'aucune des lettres contenues dans le « Courrier de Dominique » ne concerne les rapprochements physiques – pas même les plus chastes. Dans une étude portant sur *La clinique du cœur* du Père Marie-Marcel Desmarais, Marie-Pier Luneau révélait pourtant que la thématique des baisers (jusqu'où il est permis d'aller) était récurrente dans ce courrier, alimenté par la génération précédente. Le Père Desmarais choisissait le plus souvent de ne pas répondre à cette « obsession chez les jeunes » (LUNEAU, 2009, p. 79). Si cette forme de censure est attendue de la part d'un représentant de l'Église, on pourrait s'étonner du fait que le comité éditorial des Éditions Héritage, d'après Dominique Payette (Rioux, 2020), ait écarté ces lettres. Or, ce serait oublier que c'est la fonction même du courrier du cœur que de conseiller son lectorat dans les limites de l'acceptabilité sociale d'une époque. En l'occurrence ici, « l'acceptable » est forcément étriqué, considérant que les lecteurs ont en moyenne 12 ans, et que les années 1980 sont plutôt conservatrices sur le plan moral, sans parler des lignes éditoriales propres à *Archie Comics* et à Héritage.

La vision corrigée de l'amour présentée aux jeunes en fait donc un sentiment détaché de toute manifestation physique, différé dans le temps, et même chimérique. Quand J. N. confie qu'elle sent un « feu d'artifice » dans son cœur chaque fois qu'elle voit un certain joueur de baseball à la télévision, Marie-Christine calme ses ardeurs :

Tu me sembles très romantique et je ne t'en fais pas de reproche. La seule chose dont je voudrais que tu sois consciente, c'est que l'on se méprend parfois entre

28. Cela vaut aussi pour les conseils concernant la perte de poids. Comme cela s'observe également dans les rubriques « Chère Betty » et « Chères Betty et Veronica », on suggère de faire du sport, et de manger moins de sucreries (voir par exemple le « Courrier de Dominique » dans *Archie*, n° 182, 1986). Si Dominique professe que « [l]a beauté est davantage une question de personnalité » (BV, n° 172, 1985), elle avertit tout de même un lecteur « grasset » que « [d]ans notre société actuelle, l'esthétique semble tenir une grosse place » (*Archie*, n° 1982, 1986). Elle finit par lui faire part de quelques rudiments de la perte de poids.

l'admiration que l'on porte aux gens et les sentiments qui peuvent naître d'une relation où l'on apprend à découvrir quelqu'un, à l'apprécier pour ce qu'il représente. (BV, n° 147, 1983)

Dominique conseille même à une lectrice de ne pas déclarer son amour : « Je ne vois guère la nécessité de lui dire que tu l'aimes, car aimer est un bien grand mot. Mais par contre, tu peux lui faire sentir qu'il occupe une grosse place dans ton cœur » (BV, n° 158, 1984). Ce « bien grand mot » qu'est « aimer » est d'ailleurs librement « traduit » par Dominique, qui n'hésite pas à user d'euphémismes. Quand on lui parle d'amour, elle répond systématiquement en termes « d'amitié ». Le mécanisme fait écho au *leitmotiv* qui se dessine en arrière-plan de la rubrique : « L'amitié reste toujours vainqueur » (BV, n° 172, 1985). Et en bonnes amies, les chroniqueuses n'hésitent pas à se montrer humbles, comme Marie-Christine qui avoue : « Je suis bien mal placée pour te guider dans tes propres sentiments » (BV, n° 148, 1983).

En somme, la nouvelle rubrique profite de la sérialité du support initial pour activer le dialogue avec le lectorat – et le maintenir au fil des ans – en même temps qu'elle se détache de son environnement textuel et ne s'y réfère jamais directement. Ce courrier du cœur est présenté comme autonome, régi par une esthétique, une axiologie et une rhétorique qui lui sont propres mais néanmoins liées à la ligne éditoriale globale. Les blocs de texte denses permettent des échanges plus expansifs, qui donnent l'impression d'un contact intime, sans cesse renouvelé, entre Héritage et son public local. Propice aux révélations plus délicates, l'espace textuel est dédié aux troubles personnels de la communauté lectrice, donnant plus d'importance aux expériences subjectives de celle-ci. Cela dit, le paradoxe consiste à offrir un courrier du cœur dans lequel l'amour est traité comme un tabou. Dominique Payette maintient ainsi le *statu quo* qui structure l'univers conservateur d'Archie. L'artifice éditorial, quant à lui, revient peut-être à donner l'impression d'un espace en marge de toute considération économique, alors que le lien de confiance inédit établi avec la communauté permet précisément de renouveler l'achat.

*

*

*

En détaillant les caractéristiques communes et spécifiques aux deux courriers du cœur trouvés dans les *comics* Archie réédités en français au Québec, cet article avait pour ambition de comprendre les fonctions remplies par ces chroniques auprès du lectorat local, ainsi que d'en dégager un répertoire des codes amoureux, tel qu'il se construit dans les préoccupations exposées et les conseils prodigués. Il a été établi que les courriers du cœur des *comics* Archie, en dépit des apparences, ne dépeignent pas un idéal amoureux pleinement constitué. L'amour est plutôt subordonné, dans la rubrique « Chères Betty et Veronica », à un idéal adolescent où les flirts côtoient les sorties entre amis, la musique, la télévision, les problèmes familiaux et scolaires, et bon nombre de renvois à la publication elle-même. Dans le « Courrier de Dominique », l'amour est carrément sublimé. Bien qu'il soit au cœur de la majorité des missives, il semble souvent évacué de la discussion par la courriériste, au profit de relations strictement amicales, tenues pour accessibles et moins risquées.

Conforme à la rectitude des récits qui accompagnent les deux rubriques péri-texuelles, l'amour est en somme expurgé de toute aspérité. Sans même que le jeu fictionnel attendu dans « Chères Betty et Veronica » ne soit engagé, les échanges s'inscrivent en symbiose avec le schéma amoureux qui régit la trame narrative des *comics* où les questions sentimentales se résument aussi à l'hésitation d'Archie entre deux prétendantes. « Chères Betty et Veronica » propose donc au jeune lectorat de préserver la liberté caractéristique de la jeunesse. En poussant cette logique encore plus loin, le « Courrier de Dominique » prône l'amitié au détriment de l'amour, ce qui permet de maintenir l'adolescence en apesanteur, quelque part entre les années 1940 et les années 1980, et entre l'enfance et l'heure des choix. En cela, cette chronique entièrement québécoise reprend sans trop la modifier la formule établie dans « Chères Betty et Veronica », mais elle troque les conseils brefs et pratiques pour de longues réflexions sur l'adolescence elle-même. La jeunesse, telle que reconfigurée dans les réponses de Dominique, se profile comme une parenthèse jouissive, mais parfaitement chaste, constituée de riches amitiés, comme le montre l'heureux euphémisme offert dans ce conseil représentatif : « Et si je peux me permettre un petit conseil il est parfois plus enrichissant d'avoir un bon groupe d'amis que des amitiés trop particulières » (*Archie*, n° 1968, 1985). La courriériste a toutes les apparences d'une amie, humble et attentionnée, québécoise de surcroît. Dans bien des cas, le « Courrier de Dominique » s'avère tout aussi, voire plus conservateur que sa rubrique sœur. Cela dit, sa spécificité se trouve moins dans le contenu lui-même – prudent et conforme aux directives qui peuvent provenir d'*Archie Comics* – que dans la relation avec le lectorat qu'il permet de prolonger et d'approfondir. Du strict point de vue des stratégies éditoriales, les pages investies par Dominique envoient au lectorat des petits signaux d'écoute et d'empathie : des réponses personnalisées et souvent plus longues que les lettres elles-mêmes, une iconographie réconfortante (le sourire de Dominique – courriériste en chair et en os, les petits cœurs qui séparent les lettres), sans oublier le fait qu'il s'agit d'un espace péri-textuel additionnel dédié à la clientèle des Éditions Héritage. Ces signaux, par effet d'accumulation, indiquent aux jeunes fans que leurs tracas sont pris au sérieux et créent pour eux un espace invitant, propice aux confidences et, ce faisant, il décuple l'esprit de communauté. Le courrier du cœur parvient ici à rassurer les correspondantes et correspondants quant à la légitimité de leurs expériences et de leurs questions ou, pour reprendre les mots de Susan McKay, à « réaffirmer la valeur sociale de la trivialité » (McKAY, 2008, p. 99). La teneur des conseils fournis par Dominique, en ce sens, compte moins que l'importance accrue qu'elle accorde aux tourments – même les plus anodins – de son lectorat. En somme, en berçant la jeunesse québécoise des années 1980 de ses récits d'amourettes inoffensives, *Betty et Veronica* aura maintenu, pour les enfants du divorce dont l'adolescence sera marquée par une éducation sexuelle basée sur la peur²⁹, un espace de distraction, tout en ouvrant une fenêtre pour l'expression de leurs petits tracas, à condition que ceux-ci ne présentent pas un trop grand écart (moral et émotif) par rapport aux innocentes tribulations de leurs héros.

29. Kathleen BOUCHER a montré, par exemple, que l'éducation sexuelle offerte aux adolescentes et adolescents québécois des décennies 1980 et 1990 conceptualisait la sexualité comme une série de problèmes (grossesses, ITS, Sida, parentalité adolescente) à prévenir (BOUCHER, 2003).

Karol'Ann Boivin

Université de Sherbrooke
karolann.boivin@usherbrooke.ca

Philippe Rioux

Université de Sherbrooke
philippe.rioux@usherbrooke.ca

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Karol'Ann Boivin étudie à l'Université de Sherbrooke, où elle entame une thèse portant sur le *campus novel* québécois, thèse qui bénéficie du soutien de la bourse Joseph-Armand-Bombardier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH). Elle est membre du conseil administratif de l'Association québécoise pour l'étude de l'imprimé (AQÉI), ainsi que membre du Groupe de recherches et d'études sur le livre au Québec (GRÉLQ).

Philippe Rioux détient un doctorat en études françaises de l'Université de Sherbrooke, où il enseigne comme chargé de cours. Il s'est vu octroyer le Prix de la meilleure thèse de l'Université de Sherbrooke (catégorie des lettres, sciences humaines et sociales) pour ses travaux portant sur le transfert culturel du genre superhéroïque dans la bande dessinée au Québec. Il est membre du comité des publications des *Cahiers de la Société bibliographique du Canada*.

ABSTRACT

Karol'Ann Boivin and Philippe Rioux, *Archie comics' lonely hearts advice, as reissued in Quebec*

This article examines the love advice issued in the *Betty et Veronica* and *Archie* series translated into French and adapted by Les Éditions Héritage during the 1980s, in order to develop a profile of the readership, on the one hand, and a discourse on love and dating, on the other. A section in the series' issues entitled "Chères Betty et Veronica," borrowing the names of the serial heroines, was published alongside the "Courrier de Dominique" section in which Dominique Payette, an employee at Héritage, answers the intimate questions of the readership at great length. While dating was found to be a favourite theme of the public, especially in "Courrier de Dominique," an analysis of 325 letters from both sections reveals that love, as such, was nevertheless stripped of all roughness. In various ways, the columnists sublimate love in favour of friendship, encouraging the young readership to postpone the search for true love by offering them a dreamlike representation of adolescence, which is not foreign to the world of the "eternal adolescent" Archie.

Keywords: history of Quebec publishing; cultural transfers; study of representations; love letters; Archie

BIBLIOGRAPHIE

[Anonyme]

1951 « "Les comics", essai de cotation », *Lectures*, VII, 6, Montréal, janvier : 258-265.

BEATY, Bart

2015 *Twelve-cent Archie*, New Brunswick, Rutgers University Press.

BOIVIN, Karol'Ann

2020 *Entrevue préliminaire avec Dominique Payette*, 10 juin, Entrevue téléphonique, 7 min 10 s.

BOIVIN, Karol'Ann et Philippe RIOUX

2020 *Entrevue avec Dominique Payette*, 25 juin, Formulaire électronique.

BOUCHER, Kathleen

2003 « "Faites la prévention, mais pas l'amour!" : des regards féministes sur la recherche et l'intervention en éducation sexuelle », *Expériences*, 16, 1 : 121-158.

CRÉPEAU, Isabelle

1999 « Dominique Payette. Sur la pointe des pieds... », *Lurelu*, 21, 3 : 15-16.

Eco, Umberto

1976 « Le mythe de Superman », traduit de l'italien, *Communications*, 24 : 24-40.

ESPAGNE, Michel

2013 « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, 1. [<http://journals.openedition.org/rsl/219>], consulté le 23 juin 2020.

GAGNON, Alex

[s.d.] « Représentation », dans Anthony GLINOER et Denis SAINT-AMAND (dir.), *Le lexique socius*. [<http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/189-representation>], consulté le 15 juin 2020.

GLASBERG, Ronald

1992 « The Archie code: A study in sexual stereotyping as reflective of a basic dilemma in American Society », *Journal of Popular Culture*, automne 1992, 26, 2 : 25-32.

GUDELUNAS, David

2005 « Talking taboo: Newspaper advice columns and sexual discourse », *Sexuality & Culture*, 9 : 62-87. [<https://doi.org/10.1007/BF02908763>], consulté le 12 octobre 2020.

GUY, Chantal

2009 « Le mariage d'Archie », *La Presse*, Montréal, 9 juillet, p. 12. [<https://www.lapresse.ca/arts/Chantal-guy/200907/09/01-882601-le-mariage-darchie.php>], consulté le 3 avril 2020.

Institut de la statistique Québec

2011 « Nombre de divorces et indice synthétique de divortialité, Québec, 1969-2008 », Québec, Gouvernement du Québec. [<https://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/population-demographie/mariages-divorces/6p4.htm>], consulté le 10 juin 2020.

2017 « Estimation de la population des municipalités du Québec de 15000 habitants et plus au 1^{er} juillet des années 1996, 2001, 2006 et 2011 à 2016 », Québec, Gouvernement du Québec. [https://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/population-demographie/structure/mun_15000.htm], consulté le 17 juin 2020.

JODELET, Denise

- 1989 « Représentations sociales : un domaine en expansion », dans : Denise JODELET (dir.), *Les représentations sociales*, édition électronique préparée en 2018 pour *Les Classiques des sciences sociales*, Chicoutimi, Université du Québec à Chicoutimi. [http://classiques.uqac.ca/contemporains/jodelet_denise/representations_soc_domaine_en_expansion/representations_soc_domaine_en_expansion.html], consulté le 15 juin 2020.

LETOURNEUX, Matthieu

- 2017 *Fictions à la chaîne. Littératures sérielles et culture médiatique*, Paris, Seuil (Poétique).

LEVASSEUR, Lise et Monique LETARTE

- 1985 « Spécial littérature pour enfants. Des Malheurs de Sophie... aux objections de Mafalda », *La Vie en rose*, décembre 1984-janvier 1985, 22 : 21-31.

LUNEAU, Marie-Pier

- 2009 « L'amour au temps de la Révolution tranquille. Le père Marcel-Marie Desmarais, médecin du cœur », *Études d'histoire religieuse*, 75 : 75-88.

MCKAY, Susan

- 2008 « Advice Columns as Cultural Intermediaries », *Australian Journal of Communication*, 35 : 93-103.

MILLER, John Jackson

- [s.d.] *Comichron. A Resource for Comics Research*. [<https://www.comichron.com/yearly-comicssales.html>], consulté le 10 juin 2020.

NYBERG, Amy Kiste

- 1998 *Seal of Approval. The History of the Comics Code*, Jackson, University Press of Mississippi.

ORY, Pascal

- 2015 *L'histoire culturelle*, Paris, Presses universitaires de France (Que sais-je?).

OUVRY-DUVAL, Brigitte

- 2007 « L'acte éditorial : vers une théorie du geste », *Communication et langages*, 154 : 67-82. [www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_2007_num_154_1_4691], consulté le 22 octobre 2020.

POULIOT, Suzanne

- 2010 « Les nouveaux enjeux de l'édition pour la jeunesse », dans : Jacques MICHON (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, tome 3 : *La bataille du livre. 1960-2000*, Montréal, Fides, p. 223-226.

PUTSZ, Matthew J.

- 1999 *Comic Book Culture. Fanboys and True Believers*, Jackson, University Press of Mississippi.

RACETTE, Gilles

- 1982 « Les super héros made in USA », *La Presse*, Montréal, 23 janvier, p. C-2. [<http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/2291453>], consulté le 16 juin 2020.

RIoux, Philippe

- 2019 *Alter ego : le transfert du genre superhéroïque dans la bande dessinée au Québec (1968-1995)*, thèse (Ph. D.), Université de Sherbrooke, 461 p.
- 2020 *Entrevue préliminaire avec Dominique Payette*, 20 juin, Entrevue téléphonique, 10 min 44 s.

SÉNÉCHAL, Johanne

- 2006 *Fréquentations et mariage, les représentations de jeunes québécoises à travers l'étude d'un courrier du cœur (1958-1968)*, Mémoire (M. A.), Université Laval, 104 p.

SOUCHIER, Emmanüel

- 1998 *Lire & écrire : éditer – Des manuscrits aux écrans. Autour de l'œuvre de Raymond Queneau*, Habilitation à diriger des recherches en lettres et sciences humaines, UFR Sciences des Textes et Documents, Université Paris VII Denis-Diderot, 275 p.

TESSIER, Gérard

- 1955 *Face à l'imprimé obscène. Plaidoyer en faveur d'une littérature saine*, Montréal, Les éditions de la feuille d'érable.

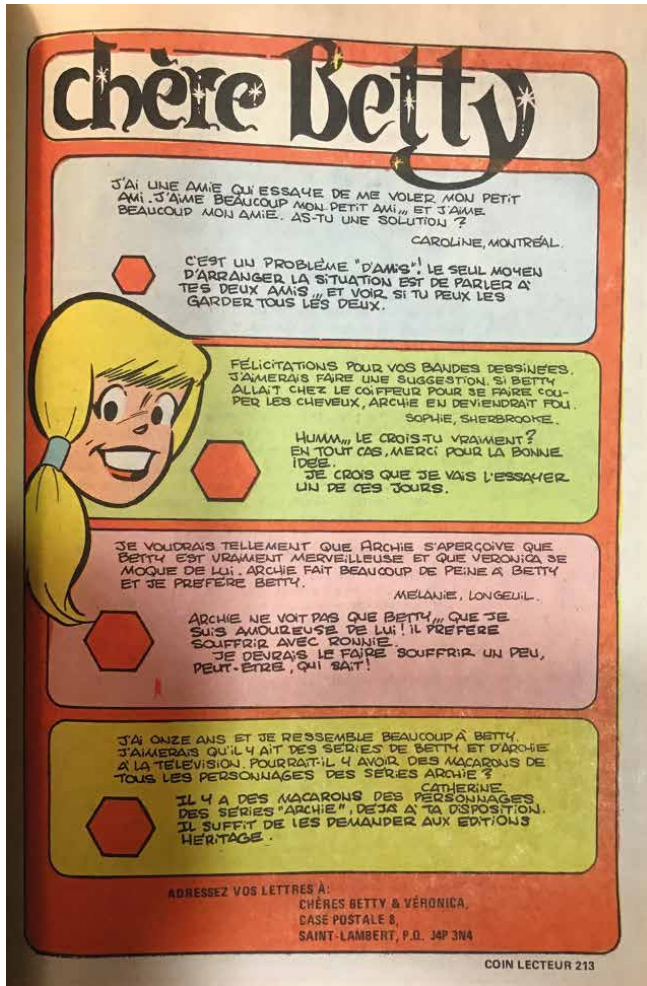
WRIGHT, Bradford W.

- 2001 *Comic Book Nation: The Transformation of Youth Culture in America*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press.

ANNEXES *

ANNEXE 1

Exemple d'une rubrique « Chère Betty »



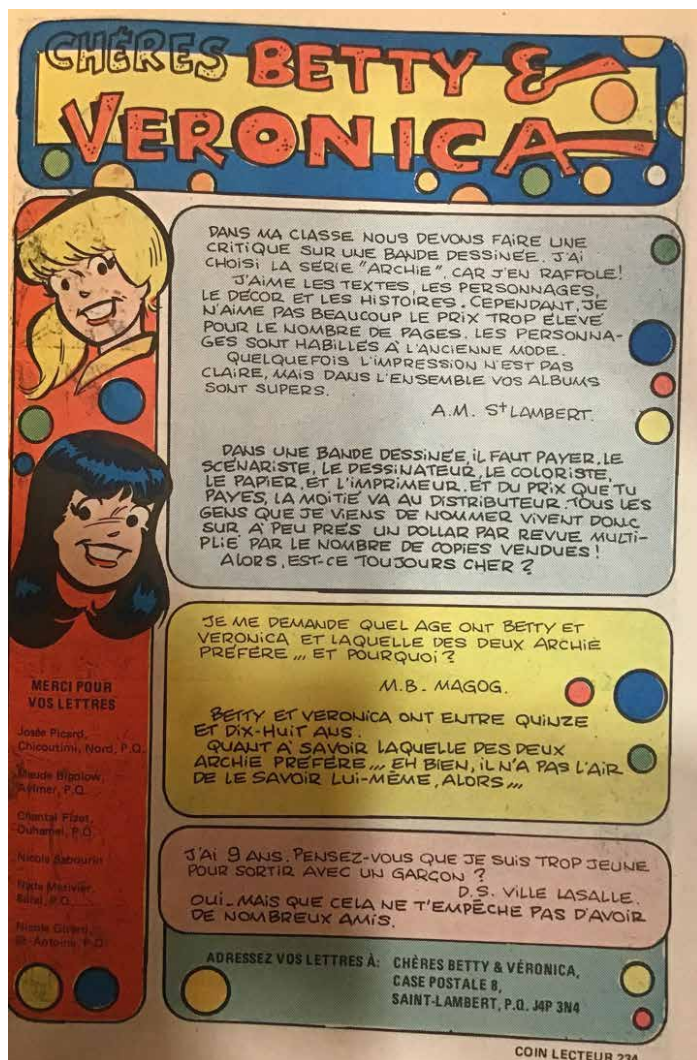
Source : Betty et Veronica n° 155, 1984

* N.D.L.R. : Les auteurs déclarent s'être conformés à l'article 29 de la «Loi sur le droit d'auteur» et avoir respecté le «Statement on the Fair Use of Images For Teaching, Research, and Study» formulé par la Visual Resources Association américaine.

Les pages présentées en annexe devaient faire l'objet de numérisations de haute qualité, ce que le contexte pandémique a rendu impossible. Nous invitons les personnes qui désirent obtenir un meilleur aperçu de ces publications à les consulter à la Collection nationale de Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ANNEXE 2

Exemple d'une rubrique « Chères Betty et Veronica »



CHÈRES BETTY & VERONICA



MERCI POUR VOS LETTRES

Joëlle Picard,
Chicoutimi, Nord, P.Q.

Maude Bigras,
A. J. Fisher, P.Q.

Chantal Fiset,
Dulac, P.Q.

Nicolas Gaboriau

Yves Malenfant,
Séville, P.Q.

Nicole Girard,
St-Amand, P.Q.

DANS MA CLASSE NOUS DEVONS FAIRE UNE CRITIQUE SUR UNE BANDE DESSINÉE. J'AI CHOISI LA SÉRIE "ARCHIE", CAR J'EN RAFFOLE!

J'AIME LES TEXTES, LES PERSONNAGES, LE DÉCOR ET LES HISTOIRES. CEPENDANT, JE N'AIME PAS BEAUCOUP LE PRIX TROP ÉLEVÉ POUR LE NOMBRE DE PAGES. LES PERSONNAGES SONT HABILLÉS À L'ANCIENNE MÈDE.

QUELQUEFOIS L'IMPRESSON N'EST PAS CLAIRE, MAIS DANS L'ENSEMBLE VOS ALBUMS SONT SUPERS.

A.M. S^t LAMBERT.

DANS UNE BANDE DESSINÉE IL FAUT PAYER, LE SCÉNARISTE, LE DESSINATEUR, LE COLORISTE, LE PAPIER ET L'IMPRIMEUR. ET DU PRIX QUE TU PAYES, LA MOITIÉ VA AU DISTRIBUTEUR. TOUS LES GENS QUE JE VIENS DE NOMMER VIVENT DONC SUR À PEU PRÈS UN DOLLAR PAR REVUE. MULTIPLIÉ PAR LE NOMBRE DE COPIES VENDUES! ALORS, EST-CE TOUJOURS CHER?

M.B. MAGOG.

BETTY ET VERONICA ONT ENTRE QUINZE ET DIX-HUIT ANS.

QUANT À SAVOIR LAQUELLE DES DEUX ARCHIE PRÉFÈRE... EH BIEN, IL N'A PAS L'AIR DE LE SAVOIR LUI-MÊME, ALORS...

J'AI 9 ANS. PENSEZ-VOUS QUE JE SUIS TROP JEUNE POUR SORTIR AVEC UN GARÇON?

D.S. VILLE LASALLE.

OUI... MAIS QUE CELA NE T'EMPÊCHE PAS D'AVOIR DE NOMBREUX AMIS.

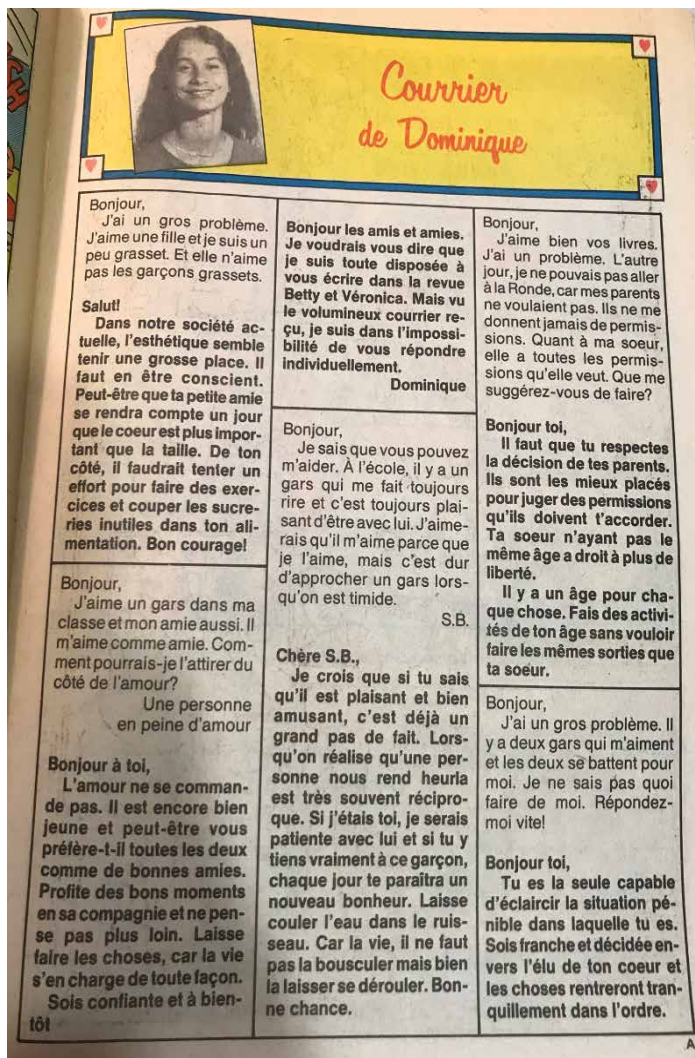
ADRESSEZ VOS LETTRES À: CHÈRES BETTY & VERONICA, CASE POSTALE 8, SAINT-LAMBERT, P.Q. J4P 3N4

COIN LECTEUR 234

Source : Betty et Veronica n° 180, 1986

ANNEXE 3

Exemple d'une rubrique « Chère Dominique »



Courrier de Dominique

Bonjour,
J'ai un gros problème. J'aime une fille et je suis un peu grasset. Et elle n'aime pas les garçons grassets.

Salut!
Dans notre société actuelle, l'esthétique semble tenir une grosse place. Il faut en être conscient. Peut-être que ta petite amie se rendra compte un jour que le coeur est plus important que la taille. De ton côté, il faudrait tenter un effort pour faire des exercices et couper les sucres inutiles dans ton alimentation. Bon courage!

Bonjour,
J'aime un gars dans ma classe et mon amie aussi. Il m'aime comme amie. Comment pourrais-je l'attirer du côté de l'amour?

Une personne en peine d'amour

Bonjour à toi,
L'amour ne se commande pas. Il est encore bien jeune et peut-être vous préfère-t-il toutes les deux comme de bonnes amies. Profite des bons moments en sa compagnie et ne pense pas plus loin. Laisse faire les choses, car la vie s'en charge de toute façon. Sois confiante et à bientôt!

Bonjour les amis et amies.
Je voudrais vous dire que je suis toute disposée à vous écrire dans la revue Betty et Veronica. Mais vu le volumineux courrier reçu, je suis dans l'impossibilité de vous répondre individuellement.

Dominique

Bonjour,
Je sais que vous pouvez m'aider. À l'école, il y a un gars qui me fait toujours rire et c'est toujours plaisant d'être avec lui. J'aimerais qu'il m'aime parce que je l'aime, mais c'est dur d'approcher un gars lorsqu'on est timide.

S.B.

Chère S.B.,
Je crois que si tu sais qu'il est plaisant et bien amusant, c'est déjà un grand pas de fait. Lorsqu'on réalise qu'une personne nous rend heureux, est très souvent réciproque. Si j'étais toi, je serais patiente avec lui et si tu y tiens vraiment à ce garçon, chaque jour te paraîtra un nouveau bonheur. Laisse couler l'eau dans le ruisseau. Car la vie, il ne faut pas la bousculer mais bien la laisser se dérouler. Bonne chance.

Bonjour,
J'aime bien vos livres. J'ai un problème. L'autre jour, je ne pouvais pas aller à la Ronde, car mes parents ne voulaient pas. Ils ne me donnent jamais de permissions. Quant à ma soeur, elle a toutes les permissions qu'elle veut. Que me suggérez-vous de faire?

Bonjour toi,
Il faut que tu respectes la décision de tes parents. Ils sont les mieux placés pour juger des permissions qu'ils doivent t'accorder. Ta soeur n'ayant pas le même âge a droit à plus de liberté.

Il y a un âge pour chaque chose. Fais des activités de ton âge sans vouloir faire les mêmes sorties que ta soeur.

Bonjour,
J'ai un gros problème. Il y a deux gars qui m'aiment et les deux se battent pour moi. Je ne sais pas quoi faire de moi. Réponds-moi vite!

Bonjour toi,
Tu es la seule capable d'éclaircir la situation pénible dans laquelle tu es. Sois franche et décidée envers l'élui de ton coeur et les choses rentreront tranquillement dans l'ordre.

Source Archie n° 182, 1986

ANNEXE 4

Exemple d'une rubrique « J'aimerais correspondre »

J'AIMERAIS CORRESPONDRE

Voici une liste des copains et copines qui suivent les aventures de la bande Archie et qui désirent échanger leurs impressions par correspondance.

Nadia Bilodeau (14 ans) 793, Pl. Louis-Philippe Hauterive, Qué. G5C 1J7	Manon Massé (12-15 ans) 416, rue Ste-Hélène St-Samuel, Qué. G0Z 1G0	Anik Routhier (9 ans) 1426, rue Gagnon Thetford-Mines, Qué. G6G 7A8	Pierre Gagné (14-16 ans) 19, Parc des Roulettes C.P. 25 Beattyville, P.Q. J0Y 1B0
Caroline Germain (12 ans) 1540, de Maribourt Montréal, Qué.	Caroline Mathieu (12 ans) 2587, Dandurant Jonquière, Qué. G7S 4R3	Nadine Paquette (12 ans) 1228, 18e Avenue P.A.T., Montréal Québec H1B 3H8	Natacha Gauthier (12-13) 160, Jacques-Cartier Matane, P.Q. G4W 2M6
Annie Laurin (12-14 ans) 26, Moreau N.D.P. Joliette, Qué. J6E 1W4	Sonia Rivard (12 ans) 7, Tremblay Châteauguay, Qué. J6J 3N3	Karo-Lyne Bernier 383 Pigeon Belœil, Québec J3G 2R1	Jasmine Bernier (12 ans) 154, René-Tremblay Matane, P.Q. G4W 3S3
Julie Gravel (12-14 ans) 46, Jubinville N.D.P. Joliette, Qué. J6E 1K4	Marie-Josée Bonneau 4157, Ronsard Jonquière, Qué. G8A 1B8	Catherine Bastien (garçon de 13 ans) 76, Quesnel Arthabaska, Québec G6P 6N6	Stéphanie Boulet (9-10) 1617, Notre-Dame Charlebourg, P.Q.
Marie-Andrée Ouellette 905 Grimaud ouest, Alma Lac-St-Jean, Qué. G8B 2A3	Les trois lacets (nom du club) Johanne Campion 8, rue est Mont-Louis, Gaspé ouest Québec G0E 1T0	Julie Cadrin (9 ans) 66, 12e Avenue Ouest LaSarre, P.Q. J9Z 2L8	François Morin (10 ans) 12656, Léon-Ringuet Montréal, P.Q. H1E 2B3
PotEAU Wilfrid (18-20 ans) 42, rue Baussan Turgeau Port-au-Prince, Haïti	Sandra Tremblay (10 ans) 11 Place Noyelle C.P. 423 Lébel-sur-Quévillon Québec J0Y 1X0	Manon Morneau (11 ans) 9 rue Laflamme LaSarre, P.Q. J9Z 3G5	Marie-Claude Bélanger (12-15 ans) C.P. 301 Caplan, P.Q. G0C 1H0
Janique Dion (12 ans) C.P. 811 New-Carlisle, Qué. G0C 1Z0	Julie Rioux (9 ans) 121, 3e Rue, C.P. 156 St-Fabien, Cte Rimouski Québec G0L 2Z0	Janik Legault (11 ans) 285 Bissonnette Valleyfield, P.Q. J6T 3R5	Catherine Tardif 1887 Place Dauphine Charlebourg, Qué. G1G 2K3
Margo Massé (11 ans) 416, rue St-Hélène St-Samuel, Qué. G0Z 1G0	Stéphanie Rioux (11 ans) 121, 3e Rue, C.P. 156 St-Fabien, Rimouski Québec G0L 2Z0	Myliène Carbonneau (12) 793 boul. Methot St-Nicolas Est, P.Q. G0S 3L0	Nancy Lamarche (10-11 ans) 673 de Vanne Lachenaïs, Terrebonne J6W 1Y5
Marie-Josée Potvin (ans 13-14 ans) 1125, Dufon Mascouche, P.Q. J7K 2H0	Isabelle Cussan (13 ans) 156, Amireault L'Épiphanie, Qué. J0K 1J0	Annie Gratton (11-14 ans) 127 Place Nancy Beauport, P.Q. G1B 2J6	Hélène Paradis 18 Frontenac Sept-Îles, P.Q. G4R 1C2
Genevieve Gagné (10-11) (une jeune danseuse) 654 de la Lorraine app 79 Jonquière, Qué. G7X 5H4	Elizabeth Meny (11 ans) 2231, Bourgogne Chamblay, Québec J3L 1Z9	Isabel Prud'homme (11 ans) 23 Dubuc Gatineau, P.Q. J8T 4C1	Julie Provost (11 ans) 6999 de Normanville Mtl., Qué. H2S 2C2
Stéphanie Fournelle (13 ans) 4741, Parc LaSalle Pierrefonds P.Q. H9Y 3C3	Danielle Robichaud (12) 176, Archibald Bathurst, N.B. E2A 4E1	Sonia Painchaud (11-16) 12366 Ontario Pointe-aux-Trembles Montréal, P.Q. H1B 1M4	Stéphanie Poirier (9 ans) 363 St-René Rimouski, Qué. G5L 4V8
		Vicky Gauthier (10 ans) 9 Place Dussan C.P. 1141 Lébel-sur-Quévillon Québec J0Y 1X0	

Source : Betty et Veronica n° 182, 1986

ANNEXE 5

Exemple d'une rubrique « Merci pour vos lettres »

MERCI POUR VOS LETTRES



Nos lisons toutes vos lettres, même s'il nous est impossible de les publier toutes. Quand une centaine de lettres contiennent à peu près le même message, il nous faut faire un choix.

Merci aux lecteurs suivants de nous avoir écrit:

Nathalie Lavoie 3080, D'Angoulême Trocy, P.Q.	Sylvie Lanteigne 702 Galt, Verdun Montréal, P.Q.	Janie Leblanc Julie Roberge 656, boul. Ouellet Thetford-Mines, P.Q.	Manon Lemay 45, rue Lafamme St-Jérôme, P.Q.
Carolyn Fleury St-Justine	Christine Ducharme Montréal, P.Q.	Julie Couture 2477, Montarville Longueuil, P.Q.	Sonia Leduc 929, 2e Avenue La Pêrade, P.Q.
Chantal Renaud 421, 20e Avenue Deux-Montagne, P.Q.	Linda Samuets 3635 Ridgewood Ave, Côte-des-Neiges, Montréal	Marie-Josée Gauthier Duvernay, Laval	Marie-Claude Blais 10, chemin Hendrick Chelsea, P.Q.
Chantal Mienault 1666, des Sapins Vaucluse St-Gérard Magella	Anouk Cardin 10494 Curotte Montréal, P.Q.	Martin Rochon	Christine Champagne 20, Place Léger
Julie Lapointe 1263, rue Gillies Gatineau, P.Q.	Julie Emond 8028, Simonnes Lasalle, P.Q.	Pierre Gervais R.R. 2 Val d'Or Abitibi	Nathalie Paquette R.R. 1, chemin Hendrick Chelsea, P.Q.
Nadine Thiffault 68, St-Wilbrod	Karine Chevette 177, Larochelle Repentigny, P.Q.	Brigitte Serchinsky Nominique	Elen Laurencelle 7940 boul. St-Jean Tros-Rivières, P.Q.
Nancy Lamarche 6952, le Breton	Marilyne Couture 1200 Magenta est Adamsville, P.Q.	Suzanne Bolduc 3344 St-Jean-Baptiste Chicoutimi	Catherine Couture 1048, rue Notre-Dame Champlain, P.Q.
Marie-Josée Raymond 8650, Pierre-Martin Montréal, P.Q.		Josée Dumas Montréal, P.Q.	Marina Tanara 330 Main Street, R.R. 1 Hudson
Marie-Josée Hallin Gatineau, P.Q.			Line Lapointe 563 Levasseur ouest Alma, P.Q.
Claudine Ronigione 7756 Rhéaume Ville d'Anjou			Maryste Rioux Boucherville, P.Q.
Alain Larivière 17, Henri-Bourassa Montebello, P.Q.			Janick Pélouin 409 rue Crépeau Sorel, P.Q.
Johanne Morin			Annie Mercille St-Julie de Verchères
Caroline Lavoie 2035, Loula Drummondville-Sud, P.Q.			Nancie Béliveau 168 Larivière no 3 Victoriaville, P.Q.
Johanne et Lucie Guilbert Pointe-du-Lac, P.Q.			Annie Pratte 87, 22e Avenue Pincourt, P.Q.
Sophie Beaulieu 66, chemin Lacké est St-Hubert Cité Rivière-du-Loup			Guyline Willard 664, rue Marcel La Plaine, P.Q.
Nancy Martel 871, rue Barri Pont-Viau, Laval			



Source : Betty et Veronica n° 116, 1981

Politique et Sociétés

La revue de la Société québécoise de science politique

VOL. 40, N° 1, 2021

Articles non thématiques

Maud H. Devès, Thomas Ribémont et Jean-Christophe Komorowski – *Le politiste face aux volcans : étude comparée de la gestion de deux crises volcaniques dans l'arc des Petites Antilles*

Sylvain Munger – *Les prolongements psychiques de la sécurité du stoïcisme antique à la résilience néolibérale : l'inconscient esclave comme technologie d'adaptation au monde*

Guillaume G. Poirier – *La parole de L'Utopie : oralité d'une écriture chez Thomas More*

Héloïse Michaud – *Rhétoriques réactionnaires et antiféminisme en France : la controverse de l'écriture inclusive*

Philippe R. Dubois – *Suivez-nous sur Facebook... Et après ? La communication en ligne des conseils de quartier de Québec*

Guillaume St-Laurent – *Peut-on vraiment parler d'un « tournant radical » dans la pensée politique de Charles Taylor ?*

Luc Turgeon et Antoine Bilodeau – *Contextes territoriaux et perceptions de l'immigration : ethnocentrisme et contact dans trois régions du Québec*

Pour soumettre un article : <http://www.erudit.org/ojs/index.php/ps/index>

Pour soumettre une proposition de numéro thématique : ps@umontreal.ca

Pour toute autre communication à caractère commercial (incluant les abonnements)
sqsp@uqam.ca

Site Internet : <https://sqsp.uqam.ca/>

Facebook : <https://www.facebook.com/societequebecoisedesciencepolitique>

Twitter : [@Revue_ps](https://twitter.com/Revue_ps)

Tarifs d'abonnements

**annuels (en dollars
canadiens) :**

Institutionnel : 100\$

Individuel : 35\$

Étudiant : 20\$





POLITIQUE DE L'AMOUR DANS LA VIE EN ROSE (1980-1987) : DISCOURS ET RHÉTORIQUE DE LA DÉSOBÉISSANCE

Marie-Andrée BERGERON

*Des yeux qui font baisser les miens,
Un rire qui se perd sur sa bouche,
Voilà le portrait sans retouche
De l'homme auquel j'appartiens*

Quand il me prend dans ses bras

*Il me parle tout bas,
Je vois la vie en rose.*

Edith Piaf

À travers une analyse de discours du numéro « L'amour, toujours l'amour! » de *La Vie en rose* (juin, juillet, août 1982), cet article vise à démontrer que le dossier ne traite pas tant d'amour que de politique. Les analyses féministes du couple homme-femme comme première cellule de l'institution hétérosexuelle permettant le maintien du patriarcat indiquent que *LVR* est légataire des revendications et du discours théorique des radicales (et des matérialistes) de la deuxième vague. Aussi, l'affirmation d'une position pro-lesbienne lui permet-elle de se positionner dans le mouvement québécois animé par les tensions entre les féministes lesbiennes, les féministes hétérosexuelles et les lesbiennes radicales. Les articles du dossier sont aussi un prétexte pour critiquer la *doxa* hétérosexuelle construite et relayée par les médias de grande consommation, qui se trouvent par le fait même dans la mire du magazine.

Mots-clés : féminisme; médias; lesbianisme; amour; politique; hétérosexisme

De 1980 à 1987, *La Vie en rose* (LVR) a abordé le thème de l'amour sous tous ses angles et dans presque toutes ses déclinaisons. En effet, le mariage, la sexualité, le divorce, la famille, le désir et l'érotisme ne sont que quelques exemples de sujets dont les autrices ont traité pour finalement observer le sentiment amoureux sous une lentille critique. Une recherche rapide dans le Répertoire des revues québécoises¹ nous permet de constater qu'en sept ans, dans les cinquante livraisons du magazine, on trouve des centaines d'occurrences du mot « amour », et parfois des dizaines de fois dans un même numéro. Cela nous indique déjà qu'il s'agit effectivement d'un sujet qui a préoccupé les féministes québécoises de l'époque qui, on le sait, étaient nombreuses à lire le magazine². Cette attention portée à l'amour n'est pas très étonnante pour qui s'intéresse à la presse et à la littérature féministes de la deuxième vague (au Québec et ailleurs) : depuis le mouvement de lutte antialcoolique, en passant par les revendications pour l'égalité du statut juridique des femmes et jusqu'aux questions concernant la santé sexuelle des femmes, la contraception et le droit à l'avortement ou la rémunération du travail ménager, les féministes ont toujours traité de sujets qui, d'une certaine manière, concernaient l'amour au sens large, même obliquement. À mi-chemin entre la revue féministe et le magazine féminin, *La Vie en rose* aborde elle aussi la question de l'amour, mais dans l'objectif explicite d'articuler une critique féministe visant une compréhension plus grande des vecteurs du sexisme. Il s'agit en effet de mettre en lumière les paramètres qui encadrent la vie conjugale pour, ultimement, dénoncer les violences physiques, symboliques et politiques perpétrées contre les femmes dans le cadre du couple hétérosexuel tel qu'établi en régime patriarcal. Au cours de ses sept années de publication, *La Vie en rose* a publié deux dossiers spéciaux portant sur l'amour. Je propose d'analyser en détail le premier de ces deux dossiers, celui de 1982 et, dans une moindre mesure, celui de 1986. Ces deux numéros constitueront le corpus de recherche, car ce sont les deux seuls qui présentent un dossier thématique complet sur l'amour³. Mon analyse répond à une hypothèse selon laquelle le discours de *La Vie en rose* sur l'amour vise à établir un dialogue entre les féministes lesbiennes et les féministes hétérosexuelles et est, en ce sens, tout à fait représentatif du positionnement politique du magazine au sein du mouvement féministe. En effet, le premier des deux numéros sur l'amour (« L'amour, toujours l'amour! », 1982) présente une analyse politique des termes de l'hétérosexualité et met en lumière le potentiel agentif lié à la pratique lesbienne de même que les avantages collectifs attribuables à sa promotion. Pour *La Vie en rose*, magazine d'actualité féministe, cela lui permet à la fois de se situer dans le mouvement féministe (comme collectif pro-lesbien sans être anti-hétéro) et dans l'espace médiatique (c'est-à-dire comme une initiative éditoriale hybride se situant entre le magazine qui parle d'amour et la revue d'idées

1. Cette banque de données est produite par le groupe de recherche sur les revues québécoises dirigé par Jean-Philippe Warren, de l'Université Concordia, et financée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

2. En sept années de publication, le tirage augmentera jusqu'à 40 000 exemplaires.

3. Chaque numéro de *La Vie en rose*, à l'exception du tout premier, comportait un dossier, en plus des chroniques, de l'éditorial, du courrier des lectrices et parfois des articles hors-dossier (entrevues, portraits, etc.).

qui dénonce l'hétérosexualité obligatoire, et ultimement entre la sphère de grande consommation et la sphère restreinte). N'étant évidemment imperméable ni au discours social ambiant, ni au contexte économique, le discours sur l'amour de *La Vie en rose* perdra ensuite de sa teneur politique pour se concentrer davantage sur le caractère intime des relations amoureuses, ce dont témoigne le deuxième numéro thématique, « Parlez-nous d'amour », publié en 1986. Ce repli semble, entre autres, attribuable au positionnement de *La Vie en rose* dans l'espace médiatique, alors que le magazine tente de gagner de plus grandes parts de marché (BERGERON, 2009, 2012, 2013) et qu'il adapte ainsi le ton et le contenu de ses articles à cette fin. Parmi les textes que présentent les deux numéros thématiques, j'ai choisi d'analyser des articles révélateurs d'une prise de position politique collective (comme l'éditorial) ou qui visent la démystification de la réalité lesbienne (comme la table ronde). Les données recueillies ont ensuite été passées au crible de l'analyse qualitative du discours et de la rhétorique, pour montrer clairement les prises de position et les transferts interdiscursifs révélateurs des enjeux politiques et théoriques qui informent les textes de *LVR*. L'analyse des deux numéros permet aussi de constater, au final, une forme de dépolitisation du discours.

J'ai montré dans mes travaux antérieurs (BERGERON, 2009, 2013) la manière dont *La Vie en rose* a progressivement laissé la rhétorique militante de *Québécoises debouttes!* ou des *Têtes de pioche* au profit d'un discours journalistique inscrit plus spécifiquement dans le champ médiatique de l'époque :

Québécoises deboutte! , Les têtes de pioche et La Vie en rose n'investissent pas la même position [...] en tant qu'organes médiatiques. Les dernières stratégies éditoriales déployées par La Vie en rose marquent un tournant dans le parcours discursif des féministes radicales québécoises : elles incarnent une sorte de retour vers la sphère de grande consommation (ou de plus grande consommation en tout cas). En gardant les acquis des revues des radicales en matière de discours et de revendications, La Vie en rose a adapté leur dispositif discursif de manière à le montrer toujours aussi critique, mais plus abordable. La Vie en rose incarne en quelque sorte une synthèse de l'entreprise éditoriale des féministes autant qu'une sorte d'aboutissement de sa percée médiatique. (BERGERON, 2013, p. 243)

Le premier éditorial⁴ confirme déjà que *LVR* souhaite rejoindre un public large et mixte même si, au départ, cette intention d'atteindre un plus grand public ne freine pas le traitement radical d'un sujet qui pourrait être abordé plus superficiellement comme l'amour. *LVR* publie en 1982 son premier dossier sur l'amour⁵ qui s'ouvre sur un éditorial intitulé « Aimons-nous les hommes? », un texte au ton caustique dans lequel l'équipe, signataire de l'article, se joue du stéréotype selon lequel les féministes n'aimeraient pas les hommes, tout en admettant néanmoins qu'il s'agit là d'une question plus compliquée qu'il n'y paraît :

Depuis que la revue existe, et même bien avant, depuis que plusieurs femmes se disent féministes, on n'a jamais cessé de nous poser la question : *Aimez-vous*

4. *LVR*, « Un projet dérisoire », mai 1980, p. 4.

5. *LVR*, « L'amour, toujours l'amour! », juin, juillet, août 1982.

les hommes? [...] La question a d'innombrables variantes, des plus subtiles aux plus grossières. [...] À première vue, la question nous a semblé simplement idiote. Mais à force de nous emmêler dans nos réponses et de bafouiller, à force de malaises et de boutades, nous avons finalement compris qu'elle méritait qu'on s'y arrête. (LVR, juin, juillet, août 1982, p. 4)

« Aimez-vous les hommes? » Pour LVR, cette question est rhétorique, et cela de deux façons. Il s'agit « à la fois d'une fausse question et d'une question fondamentale » (*Ibid.*), une sorte de question piège, et en particulier pour les féministes, dans la mesure où la réponse attendue est obligatoire :

Les femmes n'ont pas le choix d'aimer les hommes. En général, il faut les aimer. Cela va de soi. Cela est normal. Même si ce sont eux, les hommes *en général*, qui nous violent, nous battent, nous pornographient, qui refusent de nous engager parce que nous sommes des femmes, nous congédient parce que nous refusons de servir le café, nous méprisent, nous ignorent, nous donnent leurs enfants à élever, leurs petites culottes à laver, nous excluent systématiquement des sphères de l'argent et du pouvoir. Il faut aimer les hommes. (*Ibid.*)

Plusieurs éléments sont intéressants dans cet extrait. D'abord, évidemment, l'énumération crée un effet d'accumulation et place la lectrice – hétérosexuelle en particulier – devant une question paradoxale : peut-elle vraiment aimer les hommes malgré tout cela? Si oui, c'est certainement parce qu'elle le *doit*, sinon, pourquoi aimerait-elle son oppresseur? L'extrait montre bien que le sexisme se présente de différentes façons dans la vie des femmes. Il faut noter, en ce sens, le va-et-vient constant entre les éléments d'oppression nommés qui relèvent du personnel, et ceux qui relèvent du politique. C'est précisément ce glissement qui nous mène vers une analyse radicale du patriarcat et, finalement, de l'hétérosexualité comme contrainte. Les hommes « en général » incarnent nécessairement cette structure de pouvoir qui oppresse, violente, défavorise les femmes de plusieurs manières et dans toutes les sphères de la vie politique et intime. Dans l'extrait, les manifestations particulières du patriarcat vont de la plus banale, de la plus ordinaire, à la plus violente, mais elles sont déclinées sans ordre de gradation particulier. Passant du viol au travail ménager, de l'éducation des enfants à l'exclusion des sphères de pouvoir, l'analyse féministe montre qu'il s'agit d'un système qui fonctionne notamment grâce à l'interdépendance de tous ces éléments. On présente par la suite le couple hétérosexuel comme une institution qui permet le maintien du patriarcat et des inégalités fondamentales dont il est responsable :

L'hétérosexualité n'est pas un choix. C'est un mode de vie. Obligatoire. Une institution, la mieux défendue qui soit, parce qu'elle nous laisse l'illusion de la liberté. [...] En tant que féministes, nous pensons que ce n'est jamais la même chose pour un homme que pour une femme d'être hétérosexuelle. Bien que les gestes soient semblables : séduire, faire l'amour, se marier, vivre avec une personne, faire des petits, les élever, vieillir... Ils ne signifient jamais la même réalité. Pour les femmes, l'hétérosexualité est l'ornière bien tracée qui mène au travail ménager gratuit, puisque c'est la forme spécifique que prend l'amour des femmes pour les hommes. (*Ibid.*, p. 5)

On ne parle pas, dans l'extrait, « d'amour » en tant que tel, mais bien d'hétérosexualité, de cette modalité particulière de l'amour et du désir, dans une analyse qui met au jour sa dimension politique. L'hétérosexualité, dit-on, cette attirance éprouvée pour l'autre sexe⁶, constituerait donc « cette ornière », cette voie tracée que les femmes suivent, aveugles à l'oppression induite par ce mode de vie inévitable, ou du moins auquel il est *presque* impossible de déroger. Ainsi l'amour, sa forme d'expression particulière par l'incarnation conjugale est en soi politique, car il implique une structure organisationnelle, souvent fondée sur des relations de pouvoir (à tout le moins en régime hétéro-patriarcal). Il s'agit là de l'une des contradictions fondamentales du féminisme que vient éventuellement résoudre l'expérience lesbienne. Ici, les rédactrices de *LVR* adoptent une perspective radicale dans la mesure où elles « [fondent leur réflexion] sur l'antagonisme des rapports sociaux de sexe [pour rendre possible] la critique de la famille, du mariage et de la maternité [liant les femmes] à l'hétérosexualité » (MAYER, 2013, p. 49). Et elles sont tout à fait en phase avec le discours féministe de cette époque. En effet, dans les années 1970, aux États-Unis, en France, comme ailleurs en Occident et notamment au Québec, la réflexion des féministes porte sur la sexualité et plus largement la vie intime des femmes en contexte patriarcal. Bientôt, l'hétérosexualité sera ciblée comme l'une des modalités politiques permettant le maintien d'une domination qu'induit et autorise le patriarcat. En fait, comme le mentionne la politologue Stéphanie Mayer, « le féminisme radical est l'environnement théorique qui rend possible l'élaboration des premières critiques de l'hétérosexualité, comme moyen privilégié de la domination des hommes sur les femmes et du patriarcat » (MAYER, 2018, p. 47). Certaines autrices phares de la période, comme Kate MILLETT (1970), Shulamith FIRESTONE (1972) et Ti-Grace ATKINSON (1975), pour ne nommer que celles-là, publieront des travaux, aujourd'hui canoniques, d'analyse politique de la sexualité pratiquée avec des hommes (MAYER, 2017, p. 49). Émergeront aussi, bientôt, les discours pro-lesbiens tenus entre autres par Adrienne Rich dans l'incontournable « *Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence* » (RICH, 1980). Les féministes québécoises ne sont pas à l'écart de ce courant de pensée : elles lisent leurs consœurs américaines et prennent part à l'élaboration de la critique du patriarcat et, corollairement, de l'hétérosexualité, parfois frontalement, et parfois de manière détournée.

LA POSSIBLE INDIFFÉRENCE : UNE POSITION PRO-LESBIENNE

La première moitié de l'éditorial est donc tout à fait en phase avec la critique féministe radicale américaine des années 1970 et 1980 pour qui « la sexualité hétérosexuelle représente une idéologie qui objectifie les femmes, s'approprie leur corps, leur sexualité et qui reconduit les privilèges des hommes » (MAYER, 2017, p. 49). « Aimons-nous les hommes? » adresse une critique féministe qui donne aussi à comprendre la manière dont l'hétérosexualité est une contrainte insidieuse, un fait social et un discours évidemment construit, que l'on donne pour naturel.

6. Notons au passage que l'analyse est très binaire, dans la mesure où le spectre des genres sexuels possibles n'est absolument pas représenté. C'est ce que commandait le contexte social, politique et théorique de l'époque.

L'hétérosexualité, ce « mode de vie dominant », serait adoptée à défaut de bien connaître les autres choix possibles. Pour *La Vie en rose*, c'est précisément ce que permet l'existence lesbienne : elle permet de choisir, et représente ici « un levier de pouvoir » (*LVR*, juin, juillet, août 1982, p. 5) pour les femmes.

C'est là que notre existence comme féministes hétérosexuelles, ou comme féministes lesbiennes, s'avère plus qu'une défiance, plus qu'une marginalité au sens courant de l'homosexualité masculine; c'est bien une rupture profonde avec notre rôle de femmes à l'intérieur de l'institution de l'hétérosexualité. C'est pourquoi, à LA VIE EN ROSE, nous croyons important d'affirmer une position pro-lesbienne, et non pas simplement anti-discriminatoire ou anti-hétérosexiste : le lesbianisme est une rébellion fondamentale contre le diktat : « Il faut aimer les hommes », et donc le refus catégorique d'un mode vie obligatoire. (*Ibid.*)

LVR considère que le lesbianisme donne la possibilité d'un choix et représente ainsi un « levier de pouvoir » qui peut permettre aux femmes de se soustraire à la contrainte de l'hétérosexualité; il offre le loisir de l'indifférence et représente une façon envisageable de refuser l'hétérosexualité obligatoire. La question lesbienne est posée comme analogue à celle du militantisme, et plus précisément quant aux possibilités qu'offre la présence des groupes non mixtes au sein des mouvements sociaux. Ainsi, une femme pourrait choisir de se retirer d'un cadre social mixte (de quelque ordre), au profit d'une relation plus égalitaire entre femmes; la relation lesbienne (ou non mixte dans un contexte non conjugal ou sexuel) représente en elle-même une action réelle et porte un potentiel révolutionnaire :

[L]'existence des lesbiennes donne à toutes les femmes la possibilité de vivre l'hétérosexualité avec plus de liberté et moins d'obligations, et ultimement la possibilité de *choisir*.

Le lesbianisme est donc un levier de pouvoir important pour *toutes* les femmes. De la même façon que l'existence des groupes autonomes de femmes a accru le pouvoir des femmes à l'intérieur des groupes progressistes mixtes (syndicats, organismes populaires), et finalement celui de toutes les femmes, en leur offrant une alternative, le *choix* d'un autre lieu où mettre leur énergie. (*Ibid.*)

La position pro-lesbienne adoptée par *La Vie en rose* dans l'éditorial du numéro constitue une ligne éditoriale, certes, mais aussi une déclaration politique à l'intérieur même du mouvement. Elle appelle le lectorat à considérer l'orientation sexuelle dans le spectre des possibilités qu'elle représente et c'est une façon de valoriser la création de lieux de sociabilité non mixtes pour que les femmes puissent s'organiser entre elles et d'éviter ainsi la présence envahissante des hommes (dans toutes les sphères de l'intime et du politique). En articulant l'existence des groupes militants non mixtes à celle de l'éventuel choix que crée l'existence de la conjugalité lesbienne pour les femmes hétérosexuelles, *LVR* aborde aussi, à mots à peine couverts, la question délicate du lesbianisme politique et de la « menace » qu'il représente. L'angle d'analyse adopté est celui des femmes hétérosexuelles qui reconnaissent, grâce à l'existence lesbienne, la possibilité d'une libération réelle des relations de pouvoir induites par le couple hétérosexuel en régime patriarcal; elles y voient une possibilité de se soustraire à la « contrainte de l'hétérosexualité » (RICH, 1980) et une éventuelle détermination du sujet « femme » en dehors de sa relation avec les hommes.

LOVE IS LOVE IS LOVE IS POLITICAL...?

L'un des articles que propose ce dossier de 1982 est en fait une retranscription verbatim d'une table ronde à laquelle ont participé huit féministes⁷ pour discuter ensemble de leur condition et de leur expérience en tant que lesbiennes (*LVR*, juin, juillet, août 1982, p. 27-31). La discussion permet non seulement la démystification de l'homosexualité au féminin auprès du lectorat, mais elle mène aussi à l'expression des tenants et aboutissants politiques (sur les plans personnel et collectif) de la pratique lesbienne.

Dans cet article, les amours lesbiennes sont considérées comme le catalyseur d'un potentiel agentif, et ce, d'un point de vue politique autant que sexuel, ce que renforce aussi l'énonciation; les réponses mettent encore en relief les possibilités révolutionnaires inhérentes au lesbianisme. De ce point de vue, l'amour est considéré plutôt à partir de ce qu'il peut représenter politiquement, en soulignant aussi que les relations amoureuses entre femmes n'excluent pas toutes les formes de rapports de pouvoir : « Le privé est politique : affirmation fondamentale du féminisme, force et vulnérabilité du lesbianisme. Les militantes n'en discutent pas très souvent en public. L'exploration qui suit reste un peu sommaire, mais elle est vivante et vitale pour nous. [...] » (*Ibid.*, p. 27). La réflexion des participantes progresse au fil de la discussion sur les bases d'une conception féministe lesbienne de l'amour donnée d'entrée de jeu, dès la première question :

Question : Pensez-vous qu'il existe une notion lesbienne féministe de l'amour?

Réponse : Je pense que oui dans la mesure où s'y insère un désir de changer le monde, de transformer les choses en partant de soi-même, en partant de nous. L'intégrité et l'honnêteté sur lesquelles nous basons nos relations amoureuses entre femmes nous donnent un point de départ pour entrevoir comment les choses pourraient être changées. (*Ibid.*)

Ainsi, loin des slogans et des conceptions homogénéisantes voulant que toutes formes de vie conjugale ou même d'homosexualité soient équivalentes⁸, cet extrait donne plutôt à comprendre que la pratique lesbienne intègre radicalement l'idéal féministe, car elle est fondée sur « une autre logique » (*Ibid.*), en termes de relations de pouvoir. Celles-ci, toujours selon les intervenantes de la table ronde, se déterminent d'abord dans la cellule conjugale : « Le féminisme nous a montré à reconnaître les rapports de pouvoir qui existent dans les rapports sexuels et à y faire attention, même dans une relation avec une autre femme, à travailler à changer ces rapports pour séparer pouvoir et sexualité » (*Ibid.*). C'est justement autour de cette question – celle du pouvoir – que la discussion progresse, alors que sont abordées les questions d'*empowerment* et de l'affirmation du sujet désirant, toutes étant des corollaires de la pratique lesbienne :

7. Danielle Blouin, Line Chamberland, Andrée Côté, Suzanne Ducas, Nicole Lacelle, Joanne Melanson, Lise Moisan et Claudine Vivier.

8. Comme par exemple le slogan largement utilisé dans les manifestations pour les droits des personnes homosexuelles, « Love is love ».

Si je pense à ma vie, j'ai vécu le désir pour les femmes comme un merveilleux « *power trip* ». Pas le pouvoir de contraindre les autres, mais mon pouvoir, ma capacité de faire quelque chose, d'agir. J'ai su ce qu'était le désir en désirant et non en étant désirée. C'est un pas vers la dé-érotisation du Pouvoir ou du pouvoir des autres sur moi, tout en érotisant mon propre pouvoir de rechercher ce que je veux. [...] c'est primordial de dés-érotiser le pouvoir que nous subissons, parce que l'érotisme des hommes me semble essentiellement fondé sur le pouvoir qu'ils ont sur nous. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que nous essayons (*sic*) de composer avec cette réalité pour finalement trouver excitant le pouvoir qu'ils ont sur nous. [...] (*Ibid.*, p. 28)

Les amours lesbiennes et l'affirmation du désir entre femmes sont une manière d'éprouver son agentivité sexuelle. La reprise du pouvoir sur soi-même, l'autonomisation et la compréhension de son propre désir subvertissent les rapports sociaux de sexes et s'inscrivent, comme le dirait Adrienne Rich, dans un continuum de résistance où les femmes luttent politiquement dans la sphère privée. Pour les lesbiennes, il s'agit d'un renversement complet des codes de la sexualité et du désir, de l'amour tels qu'ils sont inscrits dans la structure patriarcale⁹. Dans une perspective matérialiste, on comprend aussi le lesbianisme comme un mode de vie permettant d'atteindre l'indépendance économique et, éventuellement, d'accéder à la propriété :

J'ai gagné énormément sur le plan matériel, une maison avec tout ce qu'il y a dedans, et je sais que c'est parce que je suis lesbienne. La plupart des femmes hétéros que je connais n'ont pratiquement rien à elles : c'est le gars qui a la maison, le char, le frigidaire, etc... parce que c'est elles (*sic*) qui paient l'épicerie, l'essence, tout ce qui disparaît aussitôt acheté [...] (*Ibid.*)

La publication d'une critique radicale et matérialiste de la sexualité et du couple hétérosexuels crée deux effets sur les plans politique et médiatique. Politiquement, la publication de la parole lesbienne fait en sorte que le collectif rallie une portion plus militante du lectorat. La dichotomie lesbiennes/hétérosexuelles est polarisante au sein du mouvement, car elle pointe la contradiction dont traite d'ailleurs l'éditorial analysé plus haut. En fait, la valorisation de la prise de parole lesbienne annule aussi une forme d'invisibilisation que les lesbiennes ont dénoncée et à laquelle elles ont d'ailleurs réagi auparavant dans *Les têtes de pioche*¹⁰ ou en créant plus tard la revue *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui* (1982), par exemple. La table ronde publiée fait état de l'expérience d'exclusion vécue par les lesbiennes :

Plus que le rejet, c'est surtout l'invisibilité forcée que je trouve dure; se retrouver continuellement dans un milieu hétéro où rien de ce que je vis et de ce que je suis n'est reconnu. [...] Même dans un groupe féministe, on peut sentir une certaine forme d'ostracisme : quand on parle d'hommes par exemple, on comprend vite

9. La thèse de Stéphanie Mayer fait une excellente synthèse à la fois de la pensée des féministes lesbiennes et de la critique de l'hétérosexualité (MAYER, 2017).

10. Voir plus précisément Éliette Rioux, 1978.

qu'il vaut mieux se taire. Ce qu'on dit est soit amoindri, soit exagéré. Ce n'est jamais pris pour ce que c'est. [...] Comme si on ne comprenait pas vraiment, comme si nous autres, on n'était pas « *dedans* »; alors qu'on est « *dedans* » à cœur de jour, on a été « *dedans* », on a vu nos mères, nos grand-mères, on est « *dedans* » comme on a la peur dans le corps, même quand on ne la sent pas. Mais sur ces sujets-là, elles ne nous écoutent pas. [...] Comme si, quand on n'adhère pas globalement à un système, on n'avait pas le droit de le critiquer [...]. (*Ibid.*)

Ainsi, publier la parole lesbienne, c'est la rendre visible et c'est aussi prendre position au sein même d'un mouvement qui est déjà divisé autour de la question fondatrice de l'hétérosexualité comme structure sociale. En fait, le numéro « Spécial Amour » de *La Vie en rose* présente des analyses qui circulent abondamment dans le discours féministe de l'époque. *Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence* d'Adrienne Rich a été publié en 1980 et Monique Wittig a prononcé sa conférence *The Straight Mind* à Barnard College, en 1979. Au Québec, la question lesbienne et l'hétérosexualité obligatoire comme institution patriarcale sont des questions qui avaient aussi été abordées avant, dans une revue comme *Les têtes de pioche* ou dans les textes publiés à la même époque d'une Brossard ou d'une Marchessault. Aussi, différents collectifs comme la *Montreal Gay Women* et la Coop-Femmes apparaissent-ils à la fin des années 1970, alors que les revues *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui* et *Ça s'attrape* sont fondées au début des années 1980. La circulation médiatique du discours et des revendications des lesbiennes est assez restreinte aux milieux militants et, même au sein du mouvement féministe lui-même, où ce discours est central, il demeure problématique. En 1985, Nicole Lacelle en traite dans un texte écrit pour *l'Agenda des femmes* de Remue-ménage à l'occasion de la fin de la décennie de « La » femme. Dans son texte, la cofondatrice des Éditions du remue-ménage effectue un retour sur les luttes et le mouvement féministes de la dernière décennie. Elle décortique les tensions et les conflits qui ont fait naître des « malaises » dans le mouvement, entre les hétéro-féministes, les lesbiennes féministes et les lesbiennes radicales¹¹. Elle réalise, finalement, que les féministes ne sont pas parvenues à surmonter les divergences pour établir des solidarités réelles qui auraient permis d'inscrire la lutte durablement dans le champ politique :

S'il a été essentiel de tenter des synthèses après la thèse et l'antithèse, ces synthèses ne vont pas toutes dans la même direction. Lesbiennes féministes mal à l'aise avec l'hétéro-féminisme dominant, hétéro-féministes mal à l'aise avec cet hétéro-féminisme par trop mielleux. Toute une « gang » à se sentir vraiment bien nulle part. Ce qui fait qu'on a beau être des centaines, voire des milliers, dans les gros rassemblements, on ne fait pas lever les toits. On regarde le show [...]. Nos maisons sont agréables, nos amies assez nombreuses, nos entreprises stimulantes, mais notre lutte se meurt, nous le savons bien. (dans DUMONT et TOUPIN, 2003, p. 641-642)

Ce que le texte de Lacelle nous donne aussi à comprendre, c'est que le numéro de *La Vie en rose* de 1982 sur l'amour est complètement en phase avec les

11. Ces dernières ne s'identifient pas comme féministes et luttent contre l'hétérosexualité comme système.

préoccupations du mouvement à la même époque. « L'amour, toujours l'amour! », dans une certaine mesure, tente même de réconcilier les perspectives et d'établir un dialogue, en présentant à la fois des textes de lesbiennes et d'hétérosexuelles dans un espace médiatique conjoint; il a donc une fonction politique à l'intérieur même du mouvement. Or, c'est précisément ce genre de discussion que *La Vie en rose* cherche à provoquer en exposant les paradoxes et les angles morts de la vie féministe et militante. En publiant une diversité de points de vue, le collectif présente des articles qui parcourent tout le spectre politique de la pensée féministe, en passant du plus consensuel au plus polémique, du plus normatif au plus *queer*¹².

La décennie 1980 voit le discours des féministes se transformer du point de vue théorique et cheminer lentement vers ce que l'on appellera bientôt la troisième vague¹³ du féminisme. Mais le magazine est aussi légataire des grandes revendications, des manifestations et du discours féministes des années 1970. En effet, plusieurs des membres du collectif ou contributrices ponctuelles sont des militantes féministes de longue date qui se sont impliquées d'abord dans un groupe de lutte pour l'avortement libre et gratuit (BERGERON, 2012, 2013). Les filles de *La Vie en rose* ont littéralement fait leur éducation politique et militante dans la rue avec d'autres groupes féministes de la décennie 1970. Il n'est donc pas étonnant de trouver, en 1982, l'héritage des revendications et des mobilisations de la deuxième vague, même en pleine période de *backlash*¹⁴ contre le féminisme. Certains des articles présentés dans le numéro sur l'amour sont très éloquents à cet égard car, comme l'a montré l'analyse, ils présentent une rhétorique, un mode d'argumentation, voire un lexique qui font directement référence aux axiomes et topiques de la deuxième vague. Déjà dans l'éditorial, la référence intertextuelle directe au travail théorique de la militante féministe juive et lesbienne Adrienne Rich nous permet de reconnaître l'arrière-plan théorique des filles du magazine. Ce dernier oriente nécessairement un discours, articulé avec les acquis théoriques que l'on peut aisément assimiler à ceux des radicales américaines et françaises qui ont pensé les amours lesbiennes comme une stratégie de sédition politique, alors que *La Vie en rose* pense, pour sa part, sans aucun doute à des stratégies de désobéissance médiatique.

12. On compte dans ce numéro trois autres textes (F. Pelletier, J. Marchesseault et H. Lévesque), une entrevue avec Luce Irigaray et un jeu.

13. La professeure de droit Kimberlé Crenshaw parlera d'intersectionnalité pour la première fois en 1989 (CRENSHAW, 1989). De même, Judith Butler publiera *Gender Trouble* en 1990 et viendra ainsi changer complètement le discours, la lutte, voire la définition même du féminisme (BUTLER, 1990). Elle avait déjà écrit un article en 1986 sur le sujet, reconnaissant l'importance du travail de De Beauvoir pour la distinction entre le genre et le sexe (BUTLER, 1986).

14. « On constate que le backlash [...] contre les féministes qu'a relaté la journaliste Susan Faludi pour le cas américain, dans un énorme travail d'enquête, date des années 1980 » (LUGAN-DARDIGNA, 2019, p. 11).

DISSIDENCE MÉDIATIQUE ET RHÉTORIQUE DE LA NÉGOCIATION

Mis à part le texte de Francine Pelletier, le numéro traite très peu de la dimension affective, romantique de l'amour et le thème semble plutôt un prétexte pour parler de politique et de féminisme. En fait, en traitant d'hétérosexisme et en donnant la possibilité de s'exprimer aux féministes lesbiennes, *La Vie en rose* introduit un discours politique niché dans une économie discursive et médiatique qui vise à atteindre un public plus large que le public strictement militant. Si elle veut se distinguer à la fois des grands médias et des revues intellectuelles trop spécialisées, si elle veut qu'à la fois des hommes et des femmes la lisent et si elle s'efforce de représenter la plus grande variété possible de voix féministes¹⁵, *LVR* n'hésite néanmoins pas à aborder d'une manière complexe et en nuances certains sujets qui semblent simples *a priori*. *LVR* permet à son lectorat de prendre part au débat interne, mais aussi sans doute de prendre le pouls d'un aspect éminemment conflictuel au cœur du mouvement qu'elle anime.

Le magazine joue avec les codes médiatiques dans la mesure où il « encode » son message, pour utiliser les termes de Stuart HALL (2008 [1977]), de manière à ce que, idéalement, le lectorat en fasse une lecture négociée. Plus intéressant encore, elle sème le doute quant à la fiabilité des médias de masse et des discours partagés. Sa critique de l'idéologie dominante qui transite dans les médias de masse s'effectue à la fois explicitement, dans l'éditorial, mais aussi par la mise en valeur d'une sous-culture sexuelle et politique autrement dégradée dans les discours populaires que colportent les médias et la presse; ici, les lesbiennes parlent, donc elles existent. Le travail idéologique de *La Vie en rose*, sa lutte, invitent à relire les discours traditionnels en circulation pour les interpréter autrement, les critiquer et comprendre le rôle qu'ils jouent pour maintenir l'ordre établi. C'est précisément, me semble-t-il, le rôle du numéro sur l'amour qui prend le contre-pied du traitement médiatique classique. De cette manière, le magazine opère à la fois plusieurs résistances. D'abord, une résistance à l'hétéronormativité et à l'invisibilisation des lesbiennes : *LVR* publie des voix lesbiennes, fait entendre ces voix. Ensuite, une résistance à la désolidarisation. Dans la mesure où le malaise entre hétéros et lesbiennes est important depuis le milieu des années 1970, et encore en 1982, lors de la publication du numéro, le magazine prend le parti du dialogue et de l'espace partagé pour tenter de rallier autour de son entreprise les féministes de toutes allégeances. Finalement, une résistance face aux médias traditionnels qui participent à construire et à faire circuler le

-
15. « En 1984, un sondage trace le portrait des lectrices qui, en fait, ressemblent à s'y méprendre aux rédactrices (BOULET, 1985). Ce sont des femmes, hautement scolarisées (65 % ont 16 ans de scolarité et plus); 75 % d'entre elles travaillent à l'extérieur, mais elles gagnent relativement peu (22 500 \$ de revenus annuels en moyenne); elles sont pour la plupart âgées de 25 à 34 ans et sans enfant. La majorité (91 %) se disent très ou moyennement engagées pour la cause des femmes. La lecture est leur principal loisir; elles consacrent deux heures par mois à *La Vie en rose* et la conservent après l'avoir lue. [...] Le taux de satisfaction est très élevé, il ne tient pas tant au choix des sujets qu'à la manière dont ils sont traités. Mais les divergences idéologiques conduisent à des critiques sur le caractère soit exagérément, soit insuffisamment féministe du magazine. » (DES RIVIÈRES, 1995, p. 130)

discours hégémonique sur l'amour. *La Vie en rose* est ni plus ni moins que ce grain de sable dans l'engrenage de la machine médiatique, tout autant qu'elle est aussi déviante dans le mouvement féministe, car loin d'être dogmatique et de suivre une ligne idéologique rigide, elle prend le parti de la diversité et de la pluralité des voix.

« PARLEZ-NOUS D'AMOUR », 4 ANS PLUS TARD

Le numéro de 1986 ne présentera pas le même type d'analyse politique, mais plutôt des témoignages individuels qui décrivent des expériences personnelles. Surtout, « Parlez-nous d'amour » est le numéro qui suit le très controversé « Spécial homme », lequel ouvrait justement les pages du magazine aux hommes alliés :

Mais [il ne s'agit pas] de justifier indéfiniment notre choix d'un « Spécial hommes ». La preuve? Nous persistons dans le délicat, en demandant cette fois à des femmes de nous parler d'amour, de leurs amours quotidiennes avec des hommes – mais aussi avec des femmes. Eh oui! trois ans après un premier effort sérieux... et contesté, *La Vie en rose* réaborde le terrain miné de l'amour. À quoi ressemblent aujourd'hui les liens amoureux qu'une grande majorité de femmes n'ont cessé de créer avec des hommes? Et sont-elles si différentes, les attaches qui lient des femmes entre elles? (*LVR*, fév. 1986, p. 5).

Au cours des années 1980, on assiste, à *La Vie en rose* comme ailleurs, à une forme de dépolitisation de l'intime dont le deuxième numéro sur l'amour est symptomatique. Ce que nous signale aussi ce numéro, ce sont les efforts d'un magazine qui, désormais tiré à 40 000 exemplaires, lutte aussi pour obtenir une plus grande part du marché, quitte à compromettre la portion plus militante de son propos : « Ici, elles parlent très peu de guerre des sexes ou de vaisselle, mais plutôt d'hommes ou de femmes, de possession et de territoires, d'engagement et d'enfants, de lilas et de chocolat, de Niagara Falls et de la joie infinie, parfois, de l'amour à deux » (*LVR*, fév. 1986, p. 21). Il ne présente pas de prise de position politique à proprement parler, mais propose plutôt une réflexion dont le ton rappelle celui de la confiance. Ici, la prise de parole collective ou l'énonciation d'une ligne éditoriale et politique claire sur des questions délicates qui divisent n'arrivent jamais. De quoi cela est-il le signe? D'une conformation de *La Vie en rose*, de l'étiollement de son irrévérence nécessaire et distinctive parmi les initiatives féministes de la décennie 1980, particulièrement difficile pour le militantisme. *La Vie en rose* s'inscrit dans une conjoncture politique qui appelle, voire provoque ni plus ni moins que l'affadissement des sous-cultures contestataires, constamment guettées comme elles le sont par une industrie (notamment médiatique) qui souhaite les récupérer à son profit (voir HEBDIGE, 1979).

*

*

*

Dans cet article, j'ai montré la manière dont le magazine féministe *La Vie en rose* se sert du sujet de l'amour pour parler de politique et affirmer irrévocablement ses positions pro-lesbiennes. Cela lui permet de se positionner à la fois sur l'échiquier politique féministe et dans le champ médiatique. Mon analyse du numéro de juin, juillet et août 1982, « L'amour, toujours l'amour! », montre aussi que le collectif fait preuve d'une compréhension approfondie des enjeux théoriques d'un moment

féministe, laquelle est révélatrice du contexte discursif de l'époque. Politiquement légataire du féminisme de la deuxième vague, les textes de la revue en portent aussi certains des traits discursifs, rhétoriques et axiomatiques. En publiant des analyses radicales, *La Vie en rose* fait aussi (et surtout) acte de dissidence médiatique, en ce sens qu'elle présente à un plus grand public des questions et des problématiques qui circulent normalement dans les réseaux militants plus marginaux. En plus, elle se sert de ces analyses pour formuler une critique des médias traditionnels, responsables d'une forme d'aliénation (le cas échéant, l'hétérosexisme) que le magazine tente de dénoncer. En parcourant même rapidement le deuxième numéro de 1986 intitulé « Parlez-nous d'amour », on constate une dépolitisation du sujet qui va de pair avec celle du discours féministe ambiant : moins radical, moins militant, et plus hétéro : cet « hétéroféminisme dominant choisit le professionnalisme, le besoin de plaire et une certaine qualité du résultat avant une certaine solidarité, l'acceptation du rejet et la qualité des moyens de la démarche » (LACELLE, 2003 [1984], p. 640). Et cet hétéroféminisme dominant fait aussi vendre des abonnements et des magazines. Il permet à une presse autrefois marginale d'exister au centre, pour le meilleur et pour le pire.

Marie-Andrée BERGERON

Université de Calgary
marieandree.bergeron@ucalgary.ca

NOTICES BIOGRAPHIQUE

Marie-Andrée Bergeron est professeure agrégée en études littéraires à l'Université de Calgary. Elle a codirigé avec Yvan Lamonde, Michel Lacroix et Jonathan Livernois *Le dictionnaire des intellectuel.les au Québec* paru en 2017 aux Presses de l'Université de Montréal.

ABSTRACT

Marie-Andrée BERGERON, *The politics of love in the magazine La Vie en rose: The discourse and rhetoric of disobedience*

Through a discourse analysis of the "L'amour, toujours l'amour!" issue (June/July/August 1982) of the Quebec magazine *La Vie en rose* (1980–1987), this article aims to demonstrate that the issue is not so much about love as it is about politics. Feminist analyses of the male-female couple as the core cell of the heterosexual institution allowing the maintenance of patriarchy indicate that *La Vie en rose* has perpetuated the claims and theoretical discourse of the radicals (and materialists) of the second wave of feminism. Also, the affirmation of a pro-lesbian position allows the issue to position itself within the Quebec movement that is moved by the tensions between lesbian feminists, heterosexual feminists and radical lesbians. The issue's articles also criticize, in line with the magazine's overall stance, the heterosexual doxa constructed and relayed by the mainstream media.

Keywords: feminism; media; lesbianism; love; politics; heterosexism

BIBLIOGRAPHIE

ATKINSON, Ti-Grace

- 1975 *Odyssée d'une amazone*, (1^{re} édition : 1974), Éditions des femmes, Paris, 280 p.

BERGERON, Marie-Andrée

- 2013 « Nous avons voulu parler de nous ». *Le discours éditorial des féministes québécoises (1972-1987) dans Québécoises deboutte!*, Les têtes de pioche et La Vie en rose, thèse de doctorat, Université Laval.
- 2012 *Les mots de désordre. Édition commentée des éditoriaux de La Vie en rose (1980-1987)*, Montréal, Les éditions du remue-ménage.
- 2011 « La Vie en rose (1980-1987), Construction rhétorique d'un leadership », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, n° 2 : 105-120.
- 2011 « De Québécoises deboutte! à jesuisfeministe.com : croisements politiques et éditoriaux dans la presse des féministes radicales au Québec », *Mémoires du livre/Studies in book culture*, vol. 3, n° 1, automne [en ligne].
- 2009 *Bien plus qu'un « projet dérisoire ». Rhétorique et stratégie discursive dans les éditoriaux de La Vie en rose (1980-1987)*, mémoire de maîtrise, Université Laval.

BOULET, Pierre

- 1985 « Des femmes qui se ressemblent », *Le Soleil*, 9 mars, B-3.

BUTLER, Judith

- 1986 « Sex and Gender in Simone de Beauvoir's *Second Sex* », *Yale French Studies*, n° 72 : 35-49.
- 1990 *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York and London, Routledge.

CRENSHAW, Kimberlé

- 1989 « Demarginalizing the intersection of race and sex: a black feminist critique of antidiscrimination doctrine, feminist theory and antiracist politics », *University of Chicago Legal Forum*, vol. 1989, n°1, p. 139-167.

DES RIVIÈRES, Marie-José

- 1995 « La Vie en rose (1980-1987) : un magazine féministe haut en couleur », *Recherches féministes*, vol. 8, n° 2 : 127-136.

DUMONT, Micheline et Louise TOUPIN (dir.)

- 2003 *La pensée féministe au Québec : anthologie (1900-1985)*, Montréal, Les éditions du remue-ménage.

FIRESTONE, Shulamith

- 1972 *La dialectique du sexe : Le dossier de la révolution féministe*, Stock, Paris, 306 p.

HALL, Stuart

- 2008 (1977) « La culture, les médias et l'« effet idéologique » » dans : Hervé GLEVAREC, Éric MACÉ et Éric MAIGRET (dir.), *Cultural studies : anthologie*, Paris, Armand Colin, p. 41-60.

HEBDIGE, Dick

- 1979 *Sous-culture. Le sens du style*, Zones, Éditions La Découverte, Paris, 2008.
- 1979 « Subculture. La signification du style », dans : Hervé GLEVAREC, Éric MACÉ et Éric MAIGRET (dir.), *Cultural Studies : Anthologie*, Paris, Armand Colin, 2008, p. 107-126.

LACELLE, Nicole

- 2003 (1984) « De la solidarité à la solitude », dans : Micheline DUMONT et Louise TOUPIN (dir.), *La pensée féministe au Québec : anthologie (1900-1985)*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, p. 637-641.

LUGAN-DARDIGNA, Anne-Marie

- 2019 *Femmes-femmes sur papier glacé. La presse « féminine », fonction idéologique*, Paris, Éditions La Découverte.

LVR

- 1980 « Un projet dérisoire », *La Vie en rose*, mai, n° 1.
1982 « L'amour, toujours l'amour! », *La Vie en rose*, juin, juillet, août, n° 6.
1986 « Parlez-nous d'amour », *La Vie en rose*, février, n° 33.

MAYER, Stéphanie

- 2018 *Regards féministes sur l'hétérosexualité contemporaine occidentale : Essai sur le dispositif hétérosexuel et ses limites pour l'égalité et la liberté des femmes*, thèse de Doctorat, Université Laval.

MILLETT, Kate

- 1970 *La politique du mâle*, Flammarion, Paris, 430 p.

RICH, Adrienne

- 1980 « Compulsory heterosexuality and lesbian existence », *Women: Sex and Sexuality*, vol. 5, n° 4, p. 631-660.

RIOUX, ÉLIEETTE

- 1978 « Une minoritaire qui a en assez », dans M. DUMONT et L. TOUPIN, *La pensée féministe au Québec. Anthologie (1900-1985)*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2003, p. 627.

TOUPIN, Louise

- 1996 « Des "usages" de la maternité en histoire du féminisme », *Recherches féministes*, vol. IX, n° 2 : 113-135.

ARTICLES

Français

Coopératives de travailleurs autonomes :
du jeu dans les règles au jeu sur les règles,
éléments de comparaison Belgique,
France et Italie

MARIE-CHRISTINE BUREAU, ANTONELLA CORSANI
ET BERNARD GAZIER

Un encadrement de proximité
en recomposition. Les « managers
de rayon » dans la grande distribution

FLORENT RACINE

Les conditions de performativité du discours
autour de la création de valeur partagée

ÉRIC PERSAIS

Anglais

Institutional Experimentation, Directed Devolution
and the Search for Policy Innovation

DAVID PEETZ

Profit-Sharing and Workplace Productivity
Growth in Canada: Does Teamwork Play a Role?

TONY FANG, MORLEY GUNDERSON AND RICHARD J. LONG†

Excavating Organizational Assumptions
about Cultural Change: The Unintended
Consequences of a Safety Committee Initiatives

DORA GOSEN AND MICHELLE MIELLY

Strategies Used by Middle Managers to Support
Employees Carrying Out Emotionally Demanding
Work: Which Strategies and Why These Ones?

EMMA PELLETIER-BROSSHARD, ANDREW FREEMAN,
NATHALIE JAUVIN AND NANCY CÔTÉ

RI/IR EN LIGNE

RI/IR est disponible en ligne
sur le site Érudit :

www.erudit.org/revue/ri

Pour abonnement
institutionnel, contacter Érudit.

Pour consulter les règles de
publication ou vous abonner,
visitez notre site Internet :

www.riir.ulaval.ca

RI/IR ONLINE

RI/IR is available on line
on Érudit website at:

www.erudit.org/revue/ri

For an institutional subscription
to digitalized issues,
please contact Érudit.

Visit our website for Notes to
contributors or to subscribe:

www.riir.ulaval.ca

RELATIONS INDUSTRIELLES INDUSTRIAL RELATIONS

Pavillon J.-A.-DeSève
1025, avenue des Sciences-
Humaines, bureau 3147,
Université Laval
Québec (Québec) Canada
G1V 0A6

TÉLÉPHONE : (418) 656-2468
COURRIEL / E-MAIL :
relat.ind@rit.ulaval.ca

www.riir.ulaval.ca



ENTRE TRANSGRESSION ET CONFORMISME : LA RÉCEPTION CRITIQUE DU DISCOURS AMOUREUX CHEZ CLAIRE MARTIN ET NELLY ARCAN

Catherine PARENT

La place qu'occupe le discours amoureux dans les œuvres d'écrivaines n'est pas à défendre, le sentiment amoureux ayant longtemps été considéré comme leur domaine de prédilection. Alors que certaines écrivaines dérogent du cadre normatif pour mettre en scène des relations dans lesquelles la romance est mise en procès, qu'en est-il des articles de presse qui rendent compte de ces œuvres? Afin de répondre à cette question, cet article se penche sur la réception critique d'*Avec ou sans amour* de Claire Martin et de *Folle* de Nelly Arcan. Plus spécifiquement, cette étude réfléchit au rapport qu'entretiennent genres littéraires, genre sexué, réception critique et discours amoureux.

Mots-clés : littérature des femmes; discours amoureux; réception critique; genre littéraire; genre sexué; Nelly Arcan; Claire Martin

Si, comme le mentionne l'appel de textes de ce numéro thématique, la maturation progressive de la presse québécoise au 20^e siècle a fait en sorte d'accorder de plus en plus de visibilité à l'amour, il n'est pas dit que ce sentiment soit exempt de contraintes, de corsets, voire de préjugés. En sus des courriers du cœur, des rubriques de potins sur les hauts et les bas maritaux des vedettes célèbres, des articles censés fournir au lectorat les clés du bonheur conjugal, la presse procède également à une régulation du discours amoureux en un lieu bien précis, soit la réception critique des œuvres littéraires.

Considéré comme la chasse gardée des autrices – avec tout ce que cela comporte de dévaluation symbolique – l'amour en tant qu'objet littéraire a de tout temps été commenté dans la réception critique : le virulent débat ayant longtemps entouré l'identité – que l'on a voulue forcément féminine – des *Lettres portugaises*

(DE GUILLERAGUES, 2014), n'en est qu'un exemple parmi d'autres. Or, dans un article qui porte sur la médiatisation de l'amour chez les écrivaines contemporaines, Virginie Lauzon expose les tensions que suscite, encore aujourd'hui, le rapport intime et politisé des femmes envers l'amour et les représentations normatives de ce sentiment dans la société. Elle affirme, entre autres, que « le fait que nous continuions à associer amour et femmes, en termes de position auctoriale comme de lectorat, et à réduire une «romance» dévalorisée à un désir essentiellement féminin, garantit la fixité de nos représentations » (LAUZON, 2012, p. 173). Cet extrait cerne le stéréotypage qui caractérise le discours amoureux et les femmes, ce qui renvoie explicitement à l'idée que la démarche qu'engage une réflexion sur le discours amoureux au sein de la production littéraire doit s'accompagner d'une prise en compte de la surreprésentation du genre féminin. Autrement dit, porter une attention particulière à la sédimentation du genre féminin et du discours amoureux permet de prendre la pleine mesure d'un rapport implicite statué dans l'imaginaire social. Si certaines œuvres comme *Fragments d'un discours amoureux* (BARTHES, 1977) proposent un sujet asexué, force est de constater que la thématique sentimentale a longtemps été considérée comme le domaine de prédilection des autrices, comme le soulignait déjà Pascale NOIZET en 1993. Certes, on ne peut nier que « les hommes ont eu le privilège du discours amoureux, comme de tout discours » (DAYAN HERZBRUN, 1982, p. 121), mais les discours portés par les femmes ont souvent été abordés sous le prisme de la sentimentalité, ce qui a contribué à la stigmatisation et à la dévaluation de leurs écrits littéraires¹. La réception critique d'œuvres d'écrivaines qui abordent les relations amoureuses peut en ce sens être considérée comme un lieu de persistance qui noue une représentation stigmatisée de l'amour et du féminin. En effet, une étude de la réception critique dans la presse permet d'interroger la présence d'un horizon d'attente médiatique conditionné par une vision archétypale de l'amour et des femmes. L'horizon d'attente, par le principe qu'il se construit selon l'expérience esthétique de l'œuvre et son rôle social, atteste que les effets de genre littéraires et sexués cautionnent la valeur des œuvres. Considérant que la production des écrivaines est minorisée puisque le champ littéraire est un espace androcentré et que « [l]a transmission abrège, simplifie, élimine les éléments hétérogènes » (JAUSS, 1978, p. 44), il y a lieu de questionner la réception des œuvres d'autrices qui abordent l'amour, en se demandant si les effets de genre littéraires et sexués interviennent dans le traitement du discours amoureux de ces femmes. Plus spécifiquement, les considérations littéraires et esthétiques des œuvres d'écrivaines sont-elles supplantées par une conception canonique de l'amour au féminin? Quels qualificatifs représentent l'association entre le sentiment amoureux et le genre féminin? C'est donc à la lumière des travaux sur le genre et la légitimité culturelle que cet article convie à une réflexion sur les écrivaines qui ont « opéré une transgression de l'habitus sentimental » dans leurs œuvres (NOIZET, 1995, p. 9).

-
1. Sonia DAYAN HERZBRUN (1982) montre d'ailleurs que le discours amoureux tenu par les hommes contribue aux positions dissymétriques qui caractérisent les relations hétérosexuelles, et reproduit les rapports de domination présents au sein du couple.

Socialement et culturellement construit, l'amour est lié à une expérience émotionnelle propre à chaque individu. La définition du sentiment amoureux est à la fois personnelle par ce qu'elle porte d'intime, et collective puisque son interprétation suscite « un amalgame de définitions hétéroclites, tant intellectuelles que pragmatiques, ayant rapport au fait d'aimer, c'est-à-dire au fait de se sentir porté vers une altérité et de dénommer ce mouvement "amour" » (CHAUMIER, 1999, p. 9). La conception de l'amour qui balise notre article penche vers l'aspect collectif, et donc socialement construit, de l'amour. Plus précisément, le côté mythique qu'associe le philosophe Edgar Morin à ce sentiment (1992) nous apparaît porteur, puisque la réception critique du corpus étudié s'appuie sur une conception de l'amour hétéronormative et idéalisée par le système patriarcal. Dérogeant au cadre normatif du discours amoureux féminin, c'est-à-dire d'un discours empreint de sentimentalité et de mièvrerie, certaines autrices se sont intéressées à l'amour pour mettre au jour la complexité des rapports amoureux ainsi que leurs conséquences parfois dévastatrices. Dans *La déliaison amoureuse*, Serge Chaumier affirme que « [l]a place prépondérante que prennent les femmes dans la société actuelle jette le trouble dans les rôles et dans la conception de l'amour et de la sexualité » (CHAUMIER, 1999). C'est précisément les effets de ce « trouble » dans la presse que cet article souhaite aborder en examinant la réception critique du recueil de nouvelles *Avec ou sans amour* de Claire Martin et de l'autofiction *Folle*, de Nelly Arcan. Bien que séparées par un écart temporel de près de 50 ans, ces deux œuvres énoncent un discours sur l'amour qui oscille entre le cynisme et la désillusion. Dans *Avec ou sans amour*, Martin offre au lectorat vingt-sept courtes nouvelles, selon un point de vue féminin, dans lesquelles les relations amoureuses hétérosexuelles sont mises en procès, montrant qu'elles engendrent la jalousie, la haine et parfois même la mort. Le thème de l'absence du sentiment amoureux fait se croiser des personnages issus de la bourgeoisie qui sont malheureux dans leur couple. L'écriture martinienne déploie surtout ses réflexions en dépliant la psychologie de ses personnages, ce qui a comme effet de mettre en évidence les insatisfactions des relations amoureuses ainsi que les conséquences qu'elles engendrent. Le récit de *Folle*, quant à lui, est une longue lettre qui raconte la relation amoureuse que la narratrice entretenait avec son ancien amant, un journaliste français installé à Montréal. Écrite après la relation amoureuse et se construisant sur son échec, la lettre octroie à la narratrice le pouvoir de revenir sur sa rencontre passionnelle avec son amant, la douleur de leur séparation et les événements qui ont suivi leur rupture. La sexualité et la cyberpornographie sont au cœur de ce récit dont le soliloque prend fin la veille de la date fixée du suicide de la narratrice, mort programmée évoquée par de nombreux passages. En proposant des sujets féminins qui s'émancipent du cadre romantique assigné aux femmes, ces œuvres bousculent les conventions sociales, ce qui n'est pas sans impact sur leur réception critique.

Tenant compte à la fois des luttes au sein du champ littéraire que convoque notre corpus, du contexte sociohistorique qui accompagne la publication des deux œuvres choisies ainsi que des instances de production, de diffusion et de consécration qui influencent la réception critique, notre article interrogera séparément les articles de presse qui ont accompagné la réception d'*Avec ou sans amour* et de *Folle* en regard du discours amoureux véhiculé dans ces deux œuvres. Nous verrons que celui-ci est à la fois rejeté en regard des mœurs de l'époque et approuvé par des

chroniqueuses qui s'y reconnaissent. Aussi, nous analyserons comment chaque œuvre est reçue en regard des genres littéraires et sexués qui la caractérisent et nous nous concentrerons sur le traitement du discours amoureux dans la réception critique. Déjà, quelques hypothèses prennent forme. Nous soumettons l'idée que la vision canonique de l'amour et du sujet féminin, dont les traits incarnent la vision du système patriarcal et hétérosexuel, supplantera le discours novateur des autrices dans les articles de presse. Nous avançons également que la lecture de la réception critique du discours amoureux mettra au jour une stigmatisation des genres littéraires et sexués propres à la production littéraire étudiée, ce qui aura comme effet de minoriser le statut des deux œuvres au sein du champ littéraire.

RECLUSE AU SOUS-GENRE : CLAIRE MARTIN ET LE SENTIMENT AMOUREUX

Dans un article de la *Revue dominicaine* de l'été 1960, l'écrivaine Claire Martin interroge la représentativité des milieux qui voient évoluer les personnages de la production romanesque du Canada français. Son constat, celui d'un réel teinté de faux-semblants en raison des nombreux tabous qui marquent les écrits de l'époque, cible le discours amoureux comme source du problème : « Pourquoi l'amour n'est-il jamais, quand on y regarde bien, que le problème second, le problème parent pauvre de nos romans? Il n'y a pas à dire, l'amour n'est pas aimé dans nos lettres. Il est mal portant, chétif, il a les dents courtes et se décrépît vite » (MARTIN, 1960, p. 20). L'identification d'une production littéraire empreinte de non-dits et de préjugés informe ici sur un imaginaire amoureux conservateur tout en posant les tensions possibles avec celles et ceux qui produisent ces discours et les autres qui les reçoivent. Le regard porté par Martin sur le discours amoureux dans cet article est une exception pour l'époque qui pense généralement les rapports amoureux dans un cadre traditionnel. Aussi, il est juste de préciser qu'il se dessine entre les propos de l'écrivaine et sa propre production littéraire une cohérence, alors que ses œuvres ne posent pas l'amour comme un problème de second ordre, mais l'abordent sans faux-fuyants. Première œuvre de Claire Martin, *Avec ou sans amour*, paraît au Cercle du livre de France en 1958. Le traitement de l'amour dans ces nouvelles, contrairement aux reproches adressés par l'autrice à la production littéraire canadienne-française, parvient à une authenticité certaine en s'organisant autour des échecs qui marquent les histoires d'amour. Les vingt-sept nouvelles mettent en scène des relations amoureuses teintées de jalousie, de tromperie et de haine. Michel Lord note à ce propos que « [l]a maison du couple est un foyer de discorde, de séparation, de chute, de haine, de mort » (LORD, 2003, p. 72). Ce recueil vaut à l'écrivaine le prix du Cercle du livre de France, ce qui octroie à l'œuvre un capital symbolique important. D'ailleurs, le procès-verbal de la délibération pour l'attribution de ce prix montre que le discours amoureux tenu par Martin heurte les mœurs de l'époque. Ainsi, le Père Gay « tient à ce que l'on sache qu'il a voté contre ce manuscrit » (GRÉLQ, Fonds d'archives du Cercle du livre de France) en raison de réserves morales. Précisons aussi que si les prix littéraires sont gage de visibilité et de consécration pour l'écrivain.e qui les remporte, ils acquièrent un caractère plurivoque lorsqu'il s'agit d'une récompense associée à une autrice. À ce propos, Delphine Naudier souligne que l'effet de rareté qui marque

les écrivaines qui arrivent à une certaine reconnaissance leur est défavorable puisque « [l]a médiatisation se focalise constamment sur l'appartenance sexuée de la lauréate. Ainsi, même si le livre couronné est désigné comme le meilleur, l'usage du féminin, de l'élection d'une femme indépendamment de sa portée publicitaire est en fait polysémique » (NAUDIER, 2007, p. 134). Cet « effet de rareté » est d'autant plus important ici puisque Claire Martin est la première femme à qui l'on accorde le prix du Cercle du livre de France². Le genre de l'autrice est donc mentionné à de nombreuses reprises par les critiques, prouvant l'influence du genre sexué dans la réception d'*Avec ou sans amour* :

Cette saison, et pour la première fois depuis le *Mathieu*, de Françoise Loranger-Simard, l'honneur est échu à une femme. C'est également la première fois qu'un recueil de nouvelles obtient la faveur des jurys. Les deux événements étaient de taille à aiguïser une curiosité mise en éveil par le nom même de la récipiendaire, c'est-à-dire Mme Claire Martin, bien connue dans les milieux radiophoniques de la vieille-capitale et de la métropole. (Anonyme, 1958, p. 2)

Dans cet extrait, le genre littéraire est aussi présenté comme un élément important. Si les nouvelles de Martin offrent une vision singulière de l'amour, la réception critique montre qu'avant même d'en venir au procès du discours amoureux mis en scène dans les nouvelles, le genre littéraire amoindrit la valeur de l'œuvre. À ce propos, Robert Vigneault affirmera que « [d]ans *Avec ou sans amour*, le choix de la nouvelle comme genre littéraire est significatif. [...] L'auteur [sic] multiplie les histoires, morcelle les destins, contrôle les aventures, y met fin à volonté plutôt que de prendre le risque de l'aventure romanesque. L'écrivain [sic] fait ses gammes » (VIGNEAULT, 1975, p. 60). Un croisement entre le genre novellistique et le genre féminin sera aussi opéré par plusieurs critiques qui souligneront, entre autres, que « [l]a nouvelle a été rarement pratiquée dans notre littérature, mais c'est un genre où l'imagination féminine fait merveille » (DE GRANPRÉ, 1958). Ces deux aspects que sont le genre littéraire et le genre sexué accompagnent la réception critique de l'œuvre d'une manière défavorable. En effet, si Vigneault connote le choix de la nouvelle, genre qui ne correspond pas au genre canonique qu'est le roman et semble associé à une entreprise littéraire partielle de par sa courte forme, le fait que l'autrice soit une femme s'inscrit dans la dynamique d'un champ littéraire majoritairement masculin. Le discours amoureux apparaît donc être reçu en regard de l'intersection entre genre littéraire et genre sexué, ce qui engendre une entrée connotée au sein du champ littéraire.

Dans *Ouvrir la voix/e*, Isabelle BOISCLAIR s'est attachée à identifier quatre périodes marquantes de la réception critique des textes de femmes. Parmi elles, la période 1960-1973, durant laquelle les œuvres sont discréditées par les critiques masculins qui prônent une littérature nationaliste au détriment d'une production marquée par la dénonciation de la condition des femmes. La réception, lorsque les œuvres sont commentées, est teintée de misogynie et d'incompréhension de la

2. En 1949, le Cercle du livre de France décide de créer le prix du Cercle du livre de France. Si le jury choisit *Mathieu*, de Françoise Loranger, l'éditeur recule et le prix ne sera pas accordé l'année de sa création.

part des critiques qui ne rendent pas compte du propos des autrices. Ces considérations de Boisclair se révèlent éclairantes en ce qui a trait à la réception d'*Avec ou sans amour*. Même si l'œuvre est publiée deux ans plus tôt que la période ciblée par Boisclair, certains éléments sont déjà identifiables dans les articles de presse qui recensent l'œuvre. En effet, cette idée d'une critique masculine dominante croisée à l'absence d'une reconduction des mœurs de l'époque au sein de l'œuvre annonce déjà une réception critique houleuse. Ainsi, le contexte social ne permet pas à la singularité de la voix de Martin d'être accompagnée d'un discours critique qui reconnaît les qualités littéraires de l'œuvre. Solange Chaput Rolland est d'ailleurs la seule à recevoir favorablement ce recueil de nouvelles, ce qui n'empêche pas la présence de préjugés associés à la production littéraire des femmes : « Enfin une femme écrit sur des femmes, sans animosité, fausse pudeur, en adulte quoi! [...] Enfin parce que, pour la première fois, une femme, une Canadienne française a écrit un livre féminin, sans être féministe ni trop féminine » (CHAPUT ROLLAND, 1959, p. 18). Cet extrait met en lumière que la maturité de l'écriture de Martin est attribuable au fait que l'œuvre n'est pas « féministe ni trop féminine ». C'est donc la neutralité du propos, bien que Chaput Rolland soit la seule à relever cet élément, qui permet à la critique de normaliser cette publication au sein du champ littéraire en la dispensant des caractéristiques attribuées aux œuvres de femmes. La légitimation de Martin peut donc être considérée comme étant partielle, en ce sens qu'une valeur est accordée à l'œuvre, mais cette valeur n'est pas reconnue par les critiques qui dominent durant les années soixante.

Analyser les articles de presse sur l'œuvre à la lumière des observations de Boisclair concernant la réception critique de l'époque permet également de mettre en évidence une rhétorique qui porte essentiellement sur les préjugés qui marquent le genre féminin et l'amour. Si les critiques reprochent à Martin l'absence d'une sentimentalité dans l'œuvre, les articles de presse notent tout de même que la vision fataliste de l'amour qui se déploie dans les nouvelles porte des traits féminins : « C'est un livre de femme, car seule une femme peut d'un mot, d'une remarque, d'une touche légère, révéler le fond de l'âme d'une autre femme [...]. Seule une femme peut parler aussi bien des ravages de la passion et de l'émerveillement d'un amour comblé » (ROBILLARD, 1958, p. 31). L'expérience amoureuse étant perçue comme essentiellement féminine, le vocabulaire utilisé dans cet extrait fait foi d'un horizon d'attente qui associe femmes et amour, peu importe le traitement de ce thème. En ce qui concerne le propos de l'œuvre, le choix du titre fait par l'autrice est d'emblée discuté dans la presse. Servant à orienter la lecture voire unifier le propos, le titre *Avec ou sans amour* fait l'objet de plusieurs commentaires où les lecteurs évoquent un désaccord : « Sans amour aurait été un meilleur titre car d'amour il n'y en a guère, sinon de faux, dans ce recueil de vingt-sept nouvelles » (DIONNE, 1959). Comme une promesse non tenue, « l'amour faux » des nouvelles déjoue l'horizon d'attente que dessinent le titre et le genre de l'écrivaine. Martin détourne de la voie qu'induit ce projet littéraire, ce qui ne manque pas de susciter les foudres de nombreux critiques. Le regard posé sur l'œuvre, presque exclusivement masculin, refuse sa reconnaissance en mettant en avant un manque d'objectivité. De toute évidence, le fait que les nouvelles soient narrées du point de vue féminin est un élément identifié comme problématique dans plusieurs articles. L'exemple le plus notable paraît dans le journal *Le Devoir*, où un critique mentionne qu'il est « ingrat,

insolent même d'analyser l'amour dans une œuvre où il est lié aux expériences d'un seul personnage, en l'occurrence d'une femme » (Losic, 1964, p. 28-29). Le mépris du genre féminin traduit ici une mise en échec des stratégies énonciatives de l'œuvre, notamment la focalisation interne d'un point de vue féminin, sous prétexte que le genre féminin ne peut porter un discours qui tendrait à l'universel. L'expérience amoureuse d'une femme relèverait donc d'une spécificité dont la prise en compte serait sans intérêt. Plus qu'étranger, l'imaginaire amoureux décrit dans l'œuvre apparaît offensant. L'article se poursuit en dressant un portrait qui cible *la femme* qui porte le discours :

Comme le titre du livre l'indique, la seule préoccupation de cette femme, par le biais de plusieurs femmes, est l'amour. Quel est le portrait d'ensemble qui se dégage de cette femme? Elle m'apparaît d'abord comme sèche et sans sentiments profonds; une certaine féminité lui manque. L'expérience de la vie conjugale l'a tellement aigrie qu'elle est devenue méchante. Malheureusement, sa souffrance est mal soulignée dans le livre. C'est pour cette raison qu'elle n'appelle pas trop de sympathie de notre part. Je dirais qu'elle ne nous attire pas en tant que femme et cela malgré l'appel répété à la vie sexuelle. Même quand elle parle de l'amour pur, elle ne transmet au lecteur que l'indifférence. Cela est peut-être dû au fait que cet « amour » est rationnel, plus sentencieux que réel. Il est superficiel. De plus, il est basé sur la haine. (Losic, 1964, p. 28-29)

Dans ce passage, c'est toute une constellation de femmes qui est niée au profit d'une mise en procès qui délégitime l'écrivaine et ses écrits. Or, réduire l'ensemble du discours de l'œuvre à une seule identité en vient à considérer que le propos de Martin présente une unique expérience amoureuse et qu'elle est généralisée tandis que le discours tenu est multiple et pluriel. En effet, les personnages féminins ne font pas que nier le sentiment amoureux, ils sont aussi à sa recherche et arrivent parfois à le trouver. Ce portrait peu flatteur permet d'observer une vision monosémique du sujet féminin amoureux. Les reproches adressés à *cette femme* sont qu'elle est « sèche », « sans sentiments » et « méchante ». Il n'y aurait donc pas d'autre façon pour une femme de parler d'amour sinon qu'en étant portée par la gentillesse et la promiscuité. Aussi, ces caractéristiques sont associées à une vie conjugale dont l'expérience serait malheureuse, sous-entendant que seul un vécu traumatique pourrait expliquer un tel discours. Pour cette raison, l'œuvre n'aborderait pas l'amour sous sa forme véritable, mais teinterait ce sentiment d'une expérience personnelle. Ce vocabulaire connoté signale une reconduction de la vision canonique qui oppose la raison et l'émotion, la subjectivité de l'expérience intime de Martin supplantant son objectivité concernant la mise en scène du sentiment amoureux. Enfin, force est d'admettre que l'affirmation selon laquelle cette femme n'attire pas le lecteur « malgré l'appel répété à la vie sexuelle » fait état d'un constat dégradant qui vise spécifiquement le genre féminin, étant entendu que cette femme ciblée dans l'extrait ne répond pas au « fétichisme de la représentation » (BUTLER, 1990, p. 86) et que son discours, qui dénonce les rapports amoureux et les comportements masculins inappropriés, ne la pose pas comme objet suscitant le désir. C'est précisément parce que l'imaginaire amoureux des nouvelles, tel qu'abordé précédemment, transgresse les mœurs de l'époque, que la critique rend compte de l'œuvre sans lui accorder une légitimité certaine. En plus de renverser la structure sociale censée guider ses

choix de vie, l'écrivaine met en procès l'ordre patriarcal dominant en mettant au jour des rapports amoureux problématiques. Qui plus est, la critique est influencée par le genre de l'autrice, ce qui donne l'impression que l'imaginaire amoureux des années 1960 ne peut séparer la sentimentalité et la production littéraire des femmes.

Ainsi, le discours sur l'amour relevé dans les articles de journaux n'est pas marqué par l'ambivalence des personnages au cœur des nouvelles, il est plutôt soutenu par une vision dichotomique de l'amour. La critique des relations amoureuses portée par Martin est retranchée au profit d'un constat généralisé : « l'amour est porte-malheur, ravageur et épidermique, quand ce n'est pas tout simplement de la haine » (ROBILLARD, 1958, p. 31). Cette connotation péjorative s'explique par la vision traditionaliste de l'époque qui est malmenée dans les nouvelles et par une divergence de l'horizon d'attente conditionné à une conception spécifique de l'amour et du genre féminin. Il faudra attendre les œuvres subséquentes de Martin, qui reprennent la thématique amoureuse, pour que l'horizon d'attente induit et valorisé par le système patriarcal soit infléchi et que certaines critiques reconnaissent l'écrivaine comme une moraliste de l'amour en lui accordant une légitimité certaine. En ce qui concerne *Avec ou sans amour*, les observations de Martin n'atteindront pas la reconnaissance des critiques, le discours de la presse invitant à retenir que « [l]es âpres passions dont Claire Martin dénude les cheminements, abêtissent infailliblement ses personnages » (POLIQUIN, 1958, p. 4).

LA FOLIE COMME LIEU COMMUN DE L'EXPÉRIENCE AMOUREUSE FÉMININE : LES CONSÉQUENCES DU GENRE AUTOFICTIF

Dans *Folle*, la narratrice Nelly revit la perte de son amant par le biais de l'écriture épistolaire. Au fil des pages, l'amour brille par son absence alors que le lecteur.trice découvre une relation aussi intense que dévastatrice. L'espace amoureux investi par l'écriture devient le lieu d'attente du retour de l'amant; l'épistolaire rejoue sa relation passée dans les moindres détails en espérant l'apparition de l'être aimé jusqu'à la veille de son suicide. Cette mise en scène de la relation amoureuse n'est pas sans rappeler la pièce de théâtre proposée par Barthes dans *Fragments d'un discours amoureux* : « Il y a une scénographie de l'attente : je l'organise, je la manipule, je découpe un morceau de temps où je vais mimer la perte de l'objet aimé et provoquer tous les effets d'un petit deuil. Cela se joue donc comme une pièce de théâtre » (BARTHES, 1977, p. 47). Pour opérer son grand deuil, celui de l'être aimé, la narratrice crée grâce à l'écriture une série de « petits deuils », pièces détachées de la relation qui mènent peu à peu à la conscience de la perte. Si l'on considère que « la lettre d'amour est le témoignage d'un moment d'exception entre deux êtres qui partagent un sentiment » (BRENOT, 2000, p. 26), la lettre qu'est *Folle* constitue plutôt le témoignage d'une relation passée dans laquelle un désespoir se creuse. Aussi, l'œuvre qui nous est donnée à lire marque la volonté de la narratrice d'inscrire son expérience amoureuse dans la durée alors que « [l]a lettre est souvent présentée comme bienfaitrice parce qu'elle met en œuvre une illusion, illusion de présence, illusion de dialogue, voix recréée dans le silence d'une lecture muette. Sa force est celle de la compensation » (HAROCHE-BOUZINAC, 1990, p. 70). En marge de l'aspect tragique du récit, la narratrice aborde la sexualité et la cyberpornographie

comme un enjeu au centre de son histoire d'amour puisqu'elle voit dans la relation hétérosexuelle l'impossibilité de se conformer au désir des hommes. Dès lors, il devient utopique pour elle d'exister en dehors du regard masculin. Ces observations apparaissent importantes puisque plusieurs critiques avouent s'identifier au discours de l'épistolière. En effet, si la représentation de l'amour portée par le recueil de Martin est interprétée par le regard masculin et que peu de femmes déclarent s'y identifier, le récit d'Arcan est plutôt accueilli par des chroniqueuses qui se reconnaissent dans les comportements de la narratrice. Avec *Folle*, c'est sur le plan individuel que le discours tenu sur l'amour résonne dans la réception critique. Cet élément n'est pas étranger au genre autofictif qu'emprunte l'œuvre et à son contexte de publication. Deuxième publication d'Arcan et sélectionnée pour le prix Fémina en 2004, *Folle* est précédé par *Putain*, une autofiction portée par Cynthia, une escorte dont le monologue oscille entre l'assujettissement et la révolte contre le patriarcat, le capitalisme et la féminité intelligible. La réception de *Putain* a, à ce propos, privilégié le vécu de l'autrice au détriment des qualités littéraires de l'œuvre. Le récit de *Folle* s'inscrit donc à la suite de ce livre alors que la presse affirme que « [q]uelque 80 000 exemplaires de *Putain* plus tard, le succès du scandale cultivé autour d'Arcan – star ambiguë de l'autofiction québécoise – va prolonger le malentendu édifié sur *Putain* jusqu'au récit *Folle* » (THIBAUT, 2004). Poursuivant l'idée de Philippe Lejeune selon laquelle le brouillage entre réel et fiction offre au lectorat un cadre incertain qui le pousse à interpréter le texte comme une autobiographie (LEJEUNE, 1988, p. 80), la réception de *Folle* peut être comprise à la lumière de son étiquette générique qui oriente le regard porté sur le traitement de l'amour, favorisant ainsi une identification entre le vécu de la narratrice et le lectorat.

D'emblée, le parallèle entre *Putain* et *Folle* occupe une place prépondérante dans les articles de presse qui ciblent les deux narratrices comme étant une même entité :

C'est écrit noir sur blanc dans son dernier roman : la narratrice s'appelle Nelly Arcan, elle a 29 ans, elle a publié en France un premier livre, *Putain*, qui a eu du succès. Elle est toujours aussi aliénée, obsédée par le regard des autres, par son corps, par son désir de rester jeune, d'être la plus belle, la plus désirable des femmes. Sauf qu'elle n'est plus pute. Elle est amoureuse. (LAURIN, 2004, p. 73)

Cette « amoureuse » identifiée par Danielle Laurin est maintes fois présentée dans les articles de journaux comme une femme dont les pensées et les comportements sont généralisés, c'est-à-dire qu'ils sont communs à toutes les femmes. Aussi, l'aspect collectif de la femme n'est pas sans rappeler les critiques d'*Avec ou sans amour*, ce qui porte à croire que la vision monosémique du sujet féminin amoureux ainsi que l'hétérosexisme qui caractérise cette vision sont des éléments qui persistent dans l'imaginaire social. Dans *Folle*, l'association amour et femme est justifiée dans les articles de journaux par l'idée que la jalousie et les sentiments se marquent d'une intensité particulière lorsqu'ils sont ressentis pour un homme. Plus précisément, ce sont les chroniqueuses qui prennent position de manière favorable devant la posture de l'amoureuse du récit alors qu'elles valident les réactions de la narratrice en regard de leur propre vécu. Bien que la mention générique de l'œuvre favorise une identification entre la narratrice et le lectorat, la prise de position des chroniqueuses perpétue un imaginaire amoureux dans lequel le modèle d'expression

féminin repose sur les affects et sur l'hétérosexualité. Par exemple, dans *Le Devoir*, on peut lire que la narratrice est « [u]n peu de chaque femme, par ses reproches, ses désirs et son amour infini pour celui qui la rejette. Elle est une parmi tant d'autres qui, une fois de plus, se meurt pour l'homme qu'elle aime, mais, cette fois-ci, avec une extrême lucidité » (RIVARD PICHÉ, 2005). Si l'épistolière est lucide, elle est aussi soumise à son désir et au départ de son amant alors qu'elle est dépeinte comme se languissant d'amour dans l'attente et qu'elle reste malgré le rejet. L'idée que ces caractéristiques représentent « un peu de chaque femme » est aussi reprise par Claudia Larochelle qui aborde l'œuvre sous l'angle de la véridicité, remarquant que le récit « [r]isque de créer un effet miroir chez bon nombre de « folles » qui elles aussi, aveuglées d'amour envers l'autre et de haine envers soi, se font prendre au piège du désarroi sentimental, de la jalousie et de cette foutue méfiance envers l'ex [...] » (LAROUELLE, 2004). Cette intersubjectivité qui se joue entre la narratrice de *Folle* et les lectrices apparaît comme un « réseau de reflets » (SMART, 1988, p. 334) dont la portée est révélatrice d'une certaine conception de l'identité de la femme amoureuse. En effet, le registre amoureux associé au sujet féminin – notons « aveuglées d'amour », « désarroi sentimental », « jalousie » et « méfiance » – façonne l'identité de l'amoureuse sous le signe de l'impuissance. Dans une perspective contraire, Joëlle Papillon montre que la narratrice de *Folle* pratique une « passivité active » (PAPILLON, 2018, p. 23), c'est-à-dire qu'elle refuse la place soumise attribuée aux femmes dans les relations hétérosexuelles de façon à revendiquer son agentivité sexuelle. Au sein de la relation amoureuse de *Folle* se joue donc une inversion des rôles prédéfinis qui octroie une agentivité certaine à la narratrice. Pourtant, les articles de presse abordent rarement l'histoire d'amour des deux amants, préférant se concentrer sur les réactions émotionnelles de la narratrice. Sans évoquer l'idéologie patriarcale mise en place dans le récit et qui structure les rapports entre les deux amants, les critiques figent l'amoureuse dans un cadre précis perçu comme non systémique. Parmi les autres exemples issus du corpus critique, une troisième chroniqueuse ne tient pas les agissements de la narratrice en estime alors qu'elle décrit son rapport à l'amour :

Voilà une amante jalouse, possessive, obsédée qui scrute les allées et venues réelles et virtuelles de son nouvel ami dont la libido semble assez exigeante. Elle désespère de ne pas être la seule dans sa vie et de la partager avec toutes ces femmes pornos qui l'excitent plus qu'elle-même. [...] Cette femme est une tragédie. (LEPAGE, 2004)

Le caractère tragique évoqué dans cet extrait semble se jouer dans le besoin d'amour et d'attention inassouvi de la narratrice. Le rapport à l'amour mis en scène dans l'œuvre est associé au désespoir, les agissements de l'épistolière devant la consommation excessive de pornographie de son amant faisant d'elle « une tragédie ». Cette affirmation de Lepage doit, selon nous, être nuancée puisque « derrière une mise en scène de soumission féminine se dresse en fait une agression contre le partenaire amoureux » (PAPILLON, 2018, p. 8). Si le titre *Folle* oriente la lecture et pourrait expliquer la façon dont la narratrice est représentée, il est pourtant choisi par l'autrice dans une optique factuelle en ce sens qu'il a comme objectif de dénoncer ce terme qui a injustement marqué les femmes au cours de l'histoire et non pour définir le

comportement de la narratrice³. C'est d'ailleurs ce que fait valoir Michel Peterson en écrivant que « [l]a putain du premier livre et la folle de celui-ci, voilà la femme telle que l'histoire continue de la réduire, pure marchandise à consommer » (PETERSON, 2005, p. 28). Pourtant, nombreuses sont les références au titre pour définir l'amoureuse en regard de son histoire d'amour. Si plusieurs chroniqueuses avouent se reconnaître dans le ressenti de la narratrice, d'autres reprennent le terme « folle » qui vient ainsi matérialiser son association avec un sujet féminin : « *Folle* parle d'amour, d'abandon, de mensonge, d'obsession du corps et de jalousie paranoïaque. On se reconnaîtra probablement toutes dans le personnage de Nelly, mais après l'épisode très cru de son avortement, on la dira assurément folle » (SIMARD, 2004). Ainsi, ces nombreuses interactions entre le lectorat et la narratrice sont au cœur de la réception critique de *Folle*. La condition de l'amoureuse telle qu'elle est reçue par d'autres femmes tend à cristalliser une image fragile de l'amante et toute puissante de l'amant témoignant de rôles précis dans le rapport amoureux. Aussi, il est intéressant de relever que les qualificatifs qui décrivent la narratrice sont cités exclusivement par des chroniqueuses alors qu'« Arcan se fait médium pour faire entendre à tous – et à toutes – ces injures lancées aux femmes, ces bruits entendus par elles seules » (BOISCLAIR, 2017, p. 260).

Par sa formule monophonique, la parole de l'épistolière se présente comme étant exclusive puisqu'elle évacue la possibilité de toute autre version des faits concernant la relation passée. Plus que le ressassement d'une amoureuse blessée, le soliloque de *Folle* est porté par une voix forte qui s'octroie un certain pouvoir sur la relation par le truchement de l'écriture épistolaire. À ce propos, Rosemarie Savignac affirme que « les outils langagiers et stylistiques utilisés par Nelly Arcan dans *Folle* servent à renverser les inégalités au sein du couple hétérosexuel. L'humour en général et l'ironie en particulier, dans le couple hétérosexuel, permettent aux femmes de subvertir les rapports des pouvoirs » (SAVIGNAC, 2017, p. 118). Or, cette idée de la subversion des rapports de pouvoir ne trouve pas d'échos dans la réception critique, les articles se concentrant exclusivement sur la vulnérabilité de la narratrice. Le recours à la figure de l'amoureuse blessée suscite un sentiment d'empathie en même temps qu'il incite à lire le discours amoureux selon le désespoir de l'épistolière. Un article de *Québec français* reprend bien cette idée en affirmant que « [l]a "folle" de Nelly Arcan est attachante, parce qu'on la sent blessée, irrémédiablement, dans son impossible quête de la séduction définitive. L'auteure, dans son écriture parfaitement maîtrisée sait rendre tangible la fragilité et le déséquilibre de la narratrice » (PERRON, 2005). Contrairement au sujet féminin d'*Avec ou sans amour* qui ne suscite pas l'empathie sous prétexte que « sa souffrance est mal soulignée dans le livre », la vulnérabilité de la narratrice de *Folle* semble être un atout pour le lectorat. En effet, la sentimentalité qui est relevée dans la réception critique prévaut sur le discours de l'épistolière qui s'octroie la légitimité et l'autorité de s'adresser librement à son amant pour lui indiquer ses torts. Est-ce donc dire que le discours amoureux au cœur des articles réduit entièrement l'image de la femme amoureuse à ses affects?

3. Voir à ce propos l'entrevue de Nelly Arcan à l'émission *Plus on est de fous plus on lit* en septembre 2004, au cours de laquelle elle explique sa démarche.

Si le récit de *Folle* s'élabore hors de l'imaginaire social des relations hétérosexuelles puisque la femme prend revanche sur son amant grâce à l'écriture, force est de constater que la prise de parole de l'épistolière est minorisée. Une critique de Gilles Marcotte va d'ailleurs en ce sens :

Le sentiment appelé amour, du moins il y a quelques siècles, n'a rien à voir dans ces ébats. On risque de s'ennuyer un peu. La chair, qui était déjà « triste » au temps de Mallarmé, n'a pas des ressources infinies. Ce qui sauve le roman de Nelly Arcan de la monomanie sexuelle, toutefois, c'est justement cette tristesse, déjà présente dans les premières pages et qui devient une sorte de passion du néant. (MARCOTTE, 2004)

La lecture de cet extrait met en évidence que c'est l'image de la femme amoureuse statufiée dans l'imaginaire social qui permet à l'œuvre d'être « sauvée ». La tristesse de l'épistolière éclipse le propos de l'autrice dans la mesure où son discours dénonce le modèle canonique du couple hétérosexuel et offre un regard novateur sur les pressions sociales que subissent les femmes. Il existe dans le regard du critique une vision traditionnelle, le recours à la conception de l'amour chez Mallarmé le montre bien, qui tend à minimiser le point de vue sur l'amour porté par le récit. La « monomanie sexuelle » identifiée comme une tare montre justement qu'un aspect important échappe au lectorat. Si la cyberpornographie et la sexualité sont au cœur du rapport problématique entre les deux amants, cette critique sous-entend qu'il s'agit d'une fixation d'ordre personnel et non d'une observation qui pourrait avoir une portée collective. Ainsi, le renouvellement de l'image de la femme amoureuse dans *Folle* ne peut être considéré comme une vérité puisque cette vision s'élabore à côté du modèle archétypal de l'amour et des femmes. La prise de parole au cœur de l'œuvre est donc occultée au profit d'une amoureuse souffrante dont la pertinence du discours ne le doit qu'à une « passion du néant ».

En somme, les frontières poreuses attribuables au genre autofictif de l'œuvre influencent la reconduction d'une image stéréotypée de la femme amoureuse. Le caractère réaliste identifié dans le récit par les chroniqueuses ne décrit pas les pressions sociales subies par la narratrice et la relation toxique dans laquelle elle se trouve, mais valide plutôt à partir d'un vécu intime l'image caricaturale qui nous est renvoyée. Concernant la portée que peuvent avoir les effets de réel de l'autofiction, il est intéressant de conclure par un dernier exemple issu de la réception critique de *Folle*. L'amant dont il est question dans l'œuvre s'est lui aussi accordé un droit de réponse alors que son portrait lui paraissait erroné et nuisible pour sa réputation. En 2006, le magazine *Urbania* publie dans son numéro ayant pour thème « Folie » une liste de rectifications concernant la relation amoureuse passée, permettant à l'amant de rétablir et d'enjoliver son image : « Dans son roman *Folle*, Nelly Arcan vomit sa colère contre son ex sur 200 pages. On s'est dit que le gars avait bien droit à sa réplique. Réponse du "pauvre type", du "sale mec", de "l'homme qui ne voyait en elle qu'un objet sexuel" » (RITOUX, 2006, p. 30). Sans s'adonner à une analyse exhaustive de cet article, notons simplement que Ritoux utilise « Isabelle » pour interpeller l'autrice plutôt que d'avoir recours au pseudonyme qu'elle s'est choisi et qu'il affirme être « bien obligé de rectifier ce qui a été interprété pour des faits – ne serait-ce que pour [s]es amis et [s]a famille » (RITOUX, 2006, p. 30). Sentant la pression de devoir se justifier, la prise de parole de Ritoux prouve à la fois que les propos

de la narratrice dérangeant pour ce qu'ils ont de dénonciateur et que l'autofiction est utilisée comme justificatif pour perpétuer une vision de l'amour reléguant la femme au statut d'objet dominé.

*

*

*

Dans son étude sur le discours amoureux et l'écriture des femmes au Québec, Adrien Rannaud illustre finement l'idée que les critiques des romans d'écrivaines des années trente « reproduisent une appréciation *ad feminam* où les auteures plus que leurs textes sont les victimes de jugements sévères ou complaisants » (RANNAUD, 2018, p. 400). Cette observation confirme et réitère la présence d'une mise en procès des autrices de la part des critiques, ce qui contribue à dévaluer les innovations littéraires et esthétiques des œuvres de femmes. Aussi, le prisme féminin soutenu par Jovette-Alice Bernier, Éva Senécal et Michelle Le Normand permet à l'étude de Rannaud de montrer que le discours amoureux de ces trois autrices transgresse l'imaginaire générique du roman d'amour et de l'écriture féminine en ayant recours à la désillusion (RANNAUD, 2018, p. 383).

Ainsi, déjà dans les années trente, ces écrivaines renoncent à l'orientation d'une littérature à la fois féminine et sentimentale et elles renouvellent les pratiques du roman non sans échapper aux critiques masculines acérées. Bien que plusieurs décennies séparent les écrivaines de notre corpus et celles de l'étude de Rannaud, le discours amoureux tenu par Martin et Arcan touche aussi à la désillusion qui, de par sa définition, instaure une rupture. Cette rupture est celle du modèle archétypal de la femme amoureuse soumise et des œuvres féminines qui seraient sentimentales et mièvres. Chacune à leur manière, Martin et Arcan effectuent la critique d'un système patriarcal qui valorise les relations amoureuses hétérosexuelles dans lesquelles les femmes se trouvent toujours dominées par le désir des hommes. Que ce soit dans *Avec ou sans amour* ou dans *Folle*, la mise en évidence des déceptions amoureuses s'accompagne de préoccupations féministes concernant la place occupée par les femmes au sein des relations hétérosexuelles. Si les personnages féminins de Martin s'octroient le pouvoir de quitter leur mari et de déjouer les attentes matrimoniales de l'époque, la narratrice de *Folle* trouve sa puissance d'agir dans la liberté que permet l'écriture de la lettre alors qu'elle peut raconter sa relation amoureuse passée selon ses propres perceptions. Dans les deux œuvres, il s'agit pour ces personnages féminins de reprendre un contrôle certain sur leur vie amoureuse. L'emploi de la tonalité ironique par les deux autrices va d'ailleurs dans ce sens alors que cette stratégie narrative a comme effet de restructurer les rapports de pouvoir traditionnellement favorables aux hommes⁴. Lucie Joubert note d'ailleurs que « l'ironie est puissante, car elle permet aux femmes, traditionnellement objets d'ironie, de renverser les règles du jeu et de devenir sujets ironisants » (JOUBERT, 1998, p. 19). Ainsi, le portrait de l'amour que proposent

4. Si la tonalité ironique dans l'œuvre arcanienne a été essentiellement étudiée par les travaux de Rosemarie SAVIGNAC, de nombreux articles et thèses traitent de l'utilisation de l'ironie dans l'œuvre de Claire Martin. Voir, entre autres, les travaux d'Huguette THIBAUDEAU (1967), de Patricia SMART (2005) et de Juliette BERNATCHEZ (2018).

Avec ou sans amour et *Folle* offre un discours dans lequel énonciation et liberté s'enchevêtrent. Au terme de notre analyse de la réception de ces deux œuvres, il nous apparaît clair que la liberté de penser, de (se) dire et de dénoncer l'amour sous ses formes les plus perverses permet un éclairage nouveau sur le traitement du sentiment amoureux dans la production littéraire féminine. Ensemble, Martin et Arcan transgressent le discours archétypal qui associe femmes et sentimentalité et bousculent l'ordre patriarcal.

Partie prenante de la presse, la réception critique se présente comme un espace privilégié pour l'élaboration d'un discours amoureux normatif. À l'instar des chroniqueurs, ses signent des articles qui traitent de la manière de se comporter en amour ou qui répondent aux courriers du cœur, les critiques qui abordent le discours amoureux possèdent un capital symbolique qui leur confère une légitimité certaine. Si les protagonistes du corpus étudié arrivent à transformer le rapport de pouvoir par le biais de diverses stratégies discursives, la réception critique qui fait état de ce corpus ne cible pas le caractère revendicateur et novateur des œuvres. Au contraire, les articles de presse insistent sur les impacts des transgressions effectuées par les femmes, se permettant de poser un jugement littéraire – et souvent moral – tout en laissant de côté le réel discours des narratrices. Autrement dit, la parole des écrivaines jugée plaintive, jalouse et apitoyée est étouffée par les constats qui assignent les protagonistes à un rôle hétéronormatif. À la lumière des critiques, il apparaît que les discours qui portent sur *Avec ou sans amour* et *Folle* sont conditionnés aux genres littéraires des œuvres et au genre sexué des autrices. Se posant en médiatrice avec le lectorat ou s'adressant directement aux lecteurs, la critique ne manque pas d'imposer une vision prescriptive du discours amoureux dans la mesure où elle ne laisse pas place à l'interprétation des textes. Le discours amoureux ne trouve donc sa liberté qu'à l'intérieur des œuvres, le stéréotypage de la femme amoureuse occupant la plus grande partie du corpus critique. Si cet article s'est penché sur la triade amour, littérature des femmes et presse, il serait intéressant d'étudier exclusivement la réception critique dans la presse féminine d'œuvres de femmes qui abordent l'amour. L'analyse du corpus critique de *Folle* effleure cette question puisque des extraits retenus sont issus des magazines *Clin d'œil* et *Elle Québec*. Considérant que la presse féminine s'adresse spécifiquement aux femmes, qu'elle est lue par celles-ci et qu'elle s'élabore en regard de la valorisation des femmes et de l'exclusion des hommes, il y a lieu de se demander si l'imaginaire amoureux qu'elle véhicule est plus réceptif à un discours transgressif de l'imaginaire amoureux traditionnel dans un cadre hétéronormatif. Cette exploration permettrait ainsi de voir si la presse féminine serait davantage en cohérence avec la vision des écrivaines sur l'amour.

Catherine PARENT

Université de Sherbrooke
Catherine.Parent2@USherbrooke.ca

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Catherine Parent est chargée de cours et doctorante à l'Université de Sherbrooke. Elle rédige actuellement une thèse qui interroge la représentation médiatique des écrivaines Claire Martin, Marie Uguay et Nelly Arcan ainsi que les biais genrés des discours concernant la réception de leurs œuvres. Elle participe à plusieurs projets scientifiques dont « La vie littéraire au Québec ». Elle a coorganisé en septembre 2019 le colloque « (Re)découvrir Nelly Arcan » qui s'est tenu à l'EHESS, en plus de cosigner la postface de la réédition de *Putain* aux Éditions du Seuil.

ABSTRACT

Catherine PARENT, *Between transgression and conformism: The critical reception of love discourse in Claire Martin and Nelly Arcan*

The place of love discourse in the works of women writers is hardly disputed, as the feeling of love has long been considered their domain. Some women writers deviate from the normative framework by staging relationships and romance in less sentimental terms. To what extent are these works reported on in press articles? To answer this question, this article examines the critical reception of Claire Martin's *Avec ou sans amour* and Nelly Arcan's *Folle*. More specifically, this study reflects on the relationship between literary genre, gendered genre, critical reception and love discourse.

Keywords: women's literature; love discourse; critical reception; literary genre; gendered genre; Nelly Arcan; Claire Martin

BIBLIOGRAPHIE

[Anonyme]

1958 *Le courrier de Saint-Hyacinthe*, 13 novembre, p. 2.

ARCAN, Nelly

2004 *Folle*, Paris, Éditions du Seuil.

BARTHES, Roland

1977 *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil.

BERNATCHEZ, Juliette

2019 *L'engagement littéraire au féminin durant la Révolution tranquille : le cas de Claire Martin*, mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval.

BOISCLAIR, Isabelle

2004 *Ouvrir la voie/x. Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990)*, Québec, Nota Bene.

2017 « Écho : Faire entendre la voix du père », dans : Isabelle BOISCLAIR *et al.* (dir.), *Nelly Arcan : Trajectoires fulgurantes*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, p. 259- 278.

BRENOT, Philippe

2000 *De la lettre d'amour*, Paris, Zulma.

BUTLER, Judith

2005 *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. de l'anglais par Cynthia Kraus, préface d'Éric Fassin, Paris, La Découverte.

CHAPUT ROLLAND, Solange

1959 « Trois femmes... deux hommes », *Points de vue*, vol. 4, n° 4, p. 18.

CHAUMIER, Serge

1999 *La déliaison amoureuse. De la fusion romantique au désir d'indépendance*, Paris, Armand Colin.

DAYAN-HERZBRUN, Sonia

1982 « Production du sentiment amoureux et travail des femmes », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 72 : 113-130.

DE GRANPRÉ, Pierre

1958 « Les nouvelles de Claire Martin », *Le Devoir*, 13 décembre, p. 11.

DE GUILLERAGUES, Gabriel,

2014 *Lettres portugaises*, Barcelone, Libretti, 91 p.

DIONNE

1958 « Les Livres. Claire Martin : Avec ou sans amour », *Relations*, août 1959, p. 221.

FORTIN, Marie Claude

2004 « Éloge de la folie », *La Presse*, 28 août, p. 2.

HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève

1990 *L'épistolaire*, Paris, Hachette.

JAUSS, Hans Robert

1978 *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard.

JOUBERT, Lucie

1998 *Le carquois de velours. L'ironie au féminin dans la littérature québécoise (1960-1980)*, Montréal, L'Hexagone.

LAROCHELLE, Claudia

2004 « Le retour d'un phénomène », *Le Journal de Montréal*, 28 août, page introuvable.

LAURIN, Danielle

2004 « Après putain, folle », *Elle Québec*, septembre, p. 73.

LAUZON, Virginie

2012 « Histoire(s) de la médiatisation de l'amour chez les écrivaines françaises contemporaines », *Le Temps des médias*, vol. 19, n° 2 : 172-186.

LEJEUNE, Philippe

1988 *Le récit d'enfance en question*, Paris, Université de Paris Nanterre, *Cahiers de sémiotique textuelle*, vol. 12.

LEPAGE, Jocelyne

2004 « Cette fille est folle », *La Presse*, 29 août, p. 1.

LORD, Michel,

2003 « Claire Martin et l'espace novellistique », *Voix et Images*, vol. 29, n° 1 (85) : 65-75.

LOSIC, Serge

1964 « Avec ou sans amour », *Le Devoir*, 7 novembre, p. 28-29.

MALORAIS, Jeanne Georgette

1972 *Naissance et mort de l'amour dans les romans et nouvelles de Claire Martin*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université McGill.

MARCOTTE, Gilles

2004 « Le sexe dans tous ses états », *L'Actualité*, 15 novembre. [<https://lactualite.com/culture/le-sexe-dans-tous-ses-etats/>]

MARTIN, Claire

1960 « Notre roman, image de notre milieu », *Revue dominicaine*, vol. LXVI : 18-24.

1958 *Avec ou sans amour*, Montréal, Cercle du livre de France.

NAUDIER, Delphine

2007 « Les lauréates du Goncourt : une légitimité littéraire en trompe-l'œil? », dans : Delphine NAUDIER et Brigitte ROLLET (dir.), *Genre et légitimité culturelle*, *L'Harmattan*, p. 121-141.

NOIZET, Pascale

1993 *L'idée moderne d'amour. Entre sexe et genre : vers une théorie du sexologue*, Montréal, Université du Québec à Montréal.

1995 « L'amour moderne : de tradition en transgression ou... la féminité en question », *Tangence*, n° 47 : 18-20.

PAPILLON, Joëlle

2018 *Désir et insoumission chez Arcan, Millet et Ernaux*, Québec, Presses de l'Université Laval.

PERRON, Gilles

2005 « Folle », *Québec français*, n° 136, Hiver, p. 8.

PETERSON, Michel

2005 « Folle », *Nuit Blanche*, n° 97, p. 28.

PIAZZESI, Chiara

2014 « Présentation : tout sauf l'"amour" ou porter un regard sociologique sur l'intimité amoureuse », *Sociologie et sociétés*, vol. 46, n° 1 : 5-14.

POLIQUN, Jean-Martin

1958 « La Colette de la région outaouaise », *Le Droit*, 20 décembre, p. 4.

RANNAUD, Adrien

2018 *De l'amour et de l'audace. Femmes et roman au Québec dans les années 1930*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

RIVARD PICHÉ, Gaëlle

2005 « Ombres et fantômes », *Le Devoir*, 28 mai, F. 4., p. 4.

RITOUX, Nicolas

2006 « Isabelle », *Urbania*, dossier « Folie », vol. 13, p. 30-31.

ROBILLARD, Jean-Claude

1958 « Le Livre de la semaine. Avec ou sans amour », *Le Petit Journal*, vol. 31, n° 9, 21 décembre, p. 31.

SAVIGNAC, Rosemarie

2017 « Méchanceté autofictionnelle dans *Folle* de Nelly Arcan », *Revue Analyses*, vol. 12, n° 2 : 107-123.

SIMARD, Valérie

2004 « Testament d'une folle », *Clin d'œil*, 24 septembre, page introuvable.

SMART, Patricia

1988 *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec/Amérique.

2005 *Dans un gant de fer. Édition critique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

THIBAudeau, Hugnette

1975 *Les femmes dans l'œuvre de Claire Martin*, mémoire de maîtrise, Vancouver, University of British Columbia.

THIBault, Geneviève

2004 « Malaise contre la cosmogonie », *Ici*, 9 au 15 septembre, page introuvable.

VIGNEAULT, Robert

1975 *Claire Martin : son œuvre, les réactions de la critique* », Montréal, Cercle du livre de France.

NOTE CRITIQUE

Jacques BEAUCHEMIN, *Une démission tranquille : la dépolitisation de l'identité québécoise*, Québec, Boréal, 2020, 205 p.

LE QUÉBEC, LES ÉTATS-UNIS ET ISRAËL

Richard HANDLER

Au début de son essai *Une démission tranquille*, Jacques Beauchemin exprime sa consternation face au mode actuel de relecture de « l'histoire du Québec à la recherche des crimes dont se seraient rendus coupables les premiers colons ». Dans une telle lecture, « l'implantation des colons de la Nouvelle-France constitue (...) une forme d'occupation illégitime » et « la ville de Montréal se trouve sur un "territoire non cédé" » (p. 11).

Beauchemin rejette une telle « réorientation de la conscience historique » pour deux raisons. Premièrement, si l'histoire du Canada français et du Québec devient une histoire dans laquelle les colons français et leurs descendants jouent le rôle d'opresseurs, que restera-t-il de l'histoire nationale plus ancienne, dans laquelle le Canada français joue le rôle de l'opprimé vis-à-vis du Canada anglais – un rôle qui a légitimé la résistance politique du Canada français contre la mainmise des Canadiens anglais sur le projet politique de fonder une confédération d'abord, et le mouvement d'indépendance du Québec ensuite? Deuxièmement, privés de « l'histoire ancienne et valorisante de leur présence en Amérique », les Québécois de demain se trouveront « démunis devant la nécessité (...) de se donner à eux-mêmes une représentation positive de l'aventure qui les a conduits jusqu'ici ». À une époque où tant de « traits de l'identité » traditionnels, ou du moins anciens, disparaissent de la vie des Canadiens français et des Québécois, Beauchemin se demande ce qu'il adviendrait de la nation si elle perdait la représentation traditionnelle qu'elle se fait de son histoire (p. 11-12).

La version de l'histoire nationale que Beauchemin veut préserver est celle qui présuppose l'existence de la nation en tant qu'entité transhistorique cohérente. Le récit et l'entité se justifient l'un l'autre, de façon circulaire : l'existence de la nation (continue, depuis le moment de sa « naissance ») peut être démontrée par l'histoire qu'elle « possède » ; et l'histoire peut être écrite parce qu'il existe un sujet – « la nation » – sur lequel elle porte (HANDLER, 1988). Mais il existe d'autres façons d'écrire l'histoire des « colons de la Nouvelle-France » (p. 11). David Austin, par exemple, soutient que « le récit-maître du Québec (...) embrasse des notions donquichottesques de pureté raciale » (suggérées par des ethnonymes comme « Québécois de souche ») tout en ignorant « le fait que les Québécois français sont le produit de siècles de cohabitation et de métissage avec les peuples autochtones, ainsi qu'avec les Britanniques, les Écossais, les Irlandais et les Noirs » (AUSTIN, 2010, p. 25). Le récit a également du mal à accepter le fait que plusieurs milliers de colons français et leurs descendants ont émigré du territoire qui est devenu la province de Québec pour s'installer ailleurs au Canada et aux États-Unis. En effet, la deuxième partie d'*Une démission tranquille* porte sur les possibilités et les dangers politiques du renouvellement des liens entre la nation québécoise et les minorités francophones ailleurs au Canada.

Le récit, dont les nationalistes ont raconté la version classique, revient sans cesse sur la résistance héroïque des Canadiens français contre l'oppression des Canadiens anglais tout en ignorant « les détails sordides » de « la colonisation française des peuples autochtones et la pratique de l'esclavage en Nouvelle-France » (AUSTIN, 2010, p. 25) – ce sont ces détails mêmes que Beauchemin souhaite éluder. Plus près de nous, les tenants du récit préféré de Beauchemin n'ont jamais voulu se confronter à l'antisémitisme virulent de certains de ses plus grands héros, tels que Lionel Groulx et Maurice Duplessis. En effet, les travaux révolutionnaires d'Esther DELISLE (1993) sur ce sujet « ont fait d'elle un paria parmi une grande partie de l'élite intellectuelle de la province » et « sa thèse de doctorat a été inexplicablement retardée pendant plusieurs années jusqu'à ce qu'elle soit acceptée à contrecœur par un jury mécontent mais embarrassé » (ABELLA, 1994, p. 643). Des travaux comme ceux d'Austin et de Delisle menacent bel et bien cette vision préférée de la nation, mais les ignorer ne les fera pas disparaître.

Quoi qu'il en soit, il est tout à fait curieux pour moi de lire, en cet été 2020, le plaidoyer de Beauchemin en faveur de la préservation de l'orientation historique déjà établie. Aux États-Unis où je réside, le mouvement *Black lives matter* – de plus en plus attisé par un président nationaliste blanc dont le message politique n'est rien d'autre qu'un discours haineux raciste et xénophobe – a commencé à réorienter la conscience historique d'un grand nombre d'Américains non noirs. Depuis trois ans au moins, les médias font périodiquement état d'une énième manifestation de cette réorientation en même temps qu'un monument érigé à la mémoire d'un héros des États confédérés d'Amérique ou de nos guerres indiennes est renversé par la foule ou retiré par un gouvernement local. Même un Thomas Jefferson, qui est l'un de nos pères fondateurs les plus sacrés, et fondateur également de l'Université de Virginie où j'enseigne, n'est pas à l'abri de cette conscience qui s'éveille (REED 2018; MCINNIS et NELSON 2019; TAYLOR 2019). La contradiction chez les hommes qui ont prêché l'égalité dans nos textes sacrés et qui l'ont pourtant refusée à tous, sauf aux

propriétaires terriens blancs de sexe masculin, ne saurait être masquée par l'argument selon lequel on ne peut pas s'attendre à ce qu'ils aient agi selon les sensibilités morales d'aujourd'hui. Peut-être est-ce vrai, répondons-nous maintenant, mais nous ne sommes pas obligés de continuer à vénérer comme héros nationaux ces hommes qui possédaient des esclaves ou qui profitaient de la traite des esclaves.

À l'heure actuelle, il est difficile de prédire si les changements enclenchés seront assez profonds pour permettre de surmonter et de réparer l'injustice raciale qui est le fondement de notre ordre social. Le nationalisme américain s'est construit sur les droits de la personne vue comme une entité indépendante, séparée de la société et primant sur elle. Parmi les droits de l'individu, figure au premier rang le droit d'enclore la « nature » et de la convertir en propriété privée, pour ceux qui avaient le pouvoir de le faire, sans égard pour le coût social subi par ses occupants précédents. En effet, le processus a commencé en Angleterre à la fin de la période médiévale, avec l'obtention par les propriétaires terriens du droit de s'approprier des terres auparavant dévolues à l'usage collectif (FIELDS, 2017). En parallèle, les colonisateurs anglais et européens ont trouvé utile d'envisager le reste du monde comme un espace sauvage, vide, naturel, dont on peut se servir. S'ils trouvaient des gens sur les terres qu'ils voulaient coloniser, ils les considéraient comme des sauvages, incapables de créer un bien commun (CRONIN, 1983), encore moins la propriété privée comme cela se faisait dans les régimes politiques « civilisés ».

La religion de la propriété privée, associée au protestantisme patriarcal et au racisme scientifique, a été utilisée pour justifier la poursuite par les États-Unis naissants de leur « destinée manifeste ». Dans cette trajectoire historique, nos élites ont maintenu et accru leur pouvoir et leur richesse d'abord par le génocide et l'esclavage, puis par la mise en place des lois Jim Crow, les « réserves » pour les Amérindiens, les politiques d'immigration racistes, la violence anti-ouvrière, l'exclusion des femmes de la sphère publique et une vive résistance à tout projet politique visant à redistribuer les ressources sociales pour le bien commun.

Le *New Deal* du président Franklin Roosevelt, qui a prévalu des années 1930 à la fin des années 1960, a été la tentative la plus récente d'atténuer les pires effets du contrat social américain. Mais ce projet politique – pour une distribution plus équitable des ressources sociales et une définition moins restrictive des catégories sociales autorisées à participer à la vie politique – a finalement été étouffé par l'idéologie néolibérale actuelle. Il en a résulté une augmentation des inégalités économiques, atteignant désormais des niveaux obscènes (PIKETTY, 2013), la destruction du déjà tristement inadéquat filet de sécurité sociale hérité du *New Deal*, et de nouvelles formes de répression violente visant les immigrants, les travailleurs, les femmes et les personnes de couleur, en particulier les Afro-Américains, le groupe le plus stigmatisé par l'idéologie raciste américaine (TAYLOR, 2016; ROBINSON, 2019). Il va sans dire que les politiques visant à maintenir et à renforcer le pouvoir des élites américaines aux États-Unis ont été étayées par des politiques et des projets ailleurs dans le monde, presque toujours au détriment (et parfois au prix de la vie) des personnes qui en sont victimes.

M. Beauchemin pourrait récuser ma « réécriture accusatrice » (p. 11) de l'histoire de la trajectoire nationale américaine comme une caricature gauchiste et

antinationnaliste. En tout état de cause, les histoires enchevêtrées du Canada et du Québec sont très différentes de celle des États-Unis. Par exemple, on n'y trouve rien de comparable à la place centrale qu'a occupée l'esclavage dans le développement économique et politique des États-Unis. Mais d'autre part, il existe des zones de chevauchement important, car tous les trois sont des « sociétés de colons » qui actuellement ont bien du mal à faire face aux conséquences de leur traitement passé des Amérindiens. Une orientation historique selon laquelle « la ville de Montréal » est considérée comme un « territoire non cédé » (p. 11) ne peut être balayée du revers de la main comme Beauchemin le souhaiterait.

Étant donné l'intolérance de Beauchemin à l'égard de cette lecture, il n'est pas surprenant qu'il choisisse le modèle historique de la plus récente société de colonisateurs, Israël, pour inspirer un Québec en perte d'orientation nationaliste. D'après lui, « le peuple juif s'est maintenu depuis des siècles grâce à la préservation déterminée de sa culture », ce qui « lui a permis de traverser le temps en dépit des épouvantables malheurs qui l'ont accablé ». En cela, les Juifs ressemblent aux Canadiens français et aux Québécois, tels que décrits par Beauchemin, un peuple qui a perduré parce qu'il s'est raccroché à une conscience historique unifiée et unificatrice. Mais Beauchemin voit aussi ce qui les distingue fondamentalement : contrairement aux Canadiens français et aux Québécois, les Juifs ont franchi le dernier pas, de la culture vers le politique, en fondant l'État d'Israël « dont l'effet a été de donner à sa culture un prolongement politique capable d'assurer la pérennité de la collectivité » (p. 167).

Vue de cette manière, l'histoire du peuple juif et d'Israël pose deux problèmes. Premièrement, il s'agit d'un fantasme historique, comme l'a affirmé de manière convaincante l'historien israélien Shlomo Sand. Il n'est pas plus logique de parler du « peuple juif » – comme s'il avait traversé le cours de l'histoire en tant que collectivité ethnique cohérente pour enfin parvenir à se faire reconnaître comme nation – que de parler du « peuple bouddhiste » ou du « peuple bahaï » (SAND, 2012, p. 12). L'histoire des Juifs dans différentes parties du monde – de personnes qui se sont converties au judaïsme et l'ont abandonné, de personnes qui ont pratiqué une des multiples formes de la religion juive tout en participant à la culture des nombreuses sociétés où elles ont vécu – ne peut pas être transformée par un fiat nationaliste en l'histoire d'une ethnie cohérente et transhistorique. Et tout comme une ethnie juive durable fondée sur la culture n'a jamais existé, il n'y a jamais eu « d'identité génétique commune à toute la descendance juive du monde », aussi ardemment souhaitée soit-elle par les antisémites et les nationalistes juifs (SAND, 2012, p. 13).

En outre, les contours de la terre d'Israël – telle qu'elle avait été créée par les colons sionistes de concert avec la Grande-Bretagne et telle qu'elle est maintenant, élargie par l'État israélien – ne correspondent à aucune patrie historique. Là encore, il ne s'agit que d'un fantasme historique, « présenté comme un territoire défini, stable et reconnu » malgré les preuves bibliques et archéologiques accablantes selon lesquelles « un royaume uni englobant à la fois l'ancienne Judée et Israël n'a jamais existé » (SAND, 2012, p. 26, 24). Il ne peut y avoir de « droit de retour » vers une « terre » qui n'existe pas, encore moins un droit de retour pour expulser les occupants de la terre qui y vivaient depuis des générations. De plus, les Juifs européens qui fuyaient les pogroms du début du 20^e siècle ont cherché à se rendre dans des

États-nations comme la Grande-Bretagne, le Canada et les États-Unis, qui ne voulaient pas d'immigrants juifs et ont élaboré des politiques anti-immigrants pour les tenir à l'écart et pour tenter de les détourner vers le Moyen-Orient. Comme le fait remarquer Sand, « sans cette politique anti-immigration sévère, on peut douter que l'État d'Israël aurait vu le jour » (SAND, 2012, p. 20). Et aujourd'hui, la plupart des quelque cinq à sept millions de Juifs qui vivent aux États-Unis, ainsi que les 400 000 Juifs qui vivent au Canada n'ont aucun désir d'émigrer en Israël, préférant endurer les « tourments » de la vie diasporique que de quitter leur véritable patrie pour une patrie imaginaire (SAND, 2012, p. 21).

Encore plus troublante que l'acceptation par Beauchemin du mythe du peuple juif est sa célébration d'un État qui a construit une société d'apartheid, où les droits humains et politiques de la majorité de la région, à savoir les citoyens arabes d'Israël et les résidents de Cisjordanie et de Gaza, sont impitoyablement bafoués (MAKDISI, 2008). (En droit israélien, ces personnes sont désignées comme « arabes » et non « palestiniennes », quelle que soit la façon dont elles choisissent de se définir). Le fantasme du président américain Donald Trump de construire des murs pour empêcher les étrangers indésirables d'entrer dans le pays tout en permettant aux citoyens d'aller et venir à leur guise, s'est vu concrétisé – et reconnu comme légitime par l'administration Trump – dans l'expansion israélienne en territoire palestinien. Ce seul fait devrait faire réfléchir tous ceux qui veulent prendre Israël comme modèle pour l'avenir politique du Québec. Un tel projet est non seulement moralement répréhensible, mais aussi politiquement voué à l'échec. Il a été amplement démontré que le soutien à Israël diminue chez les jeunes Juifs américains qui commencent à discerner les similitudes entre la politique israélienne de répression violente des Arabes/Palestiniens et la brutalité policière qui menace quotidiennement la vie des citoyens noirs des États-Unis (BEINART, 2020). Les mêmes jeunes qui tentent de transformer la conscience historique des États-Unis en une conscience où la vie des Noirs compte seront peut-être les électeurs de demain qui refuseront de cautionner le soutien de l'État américain à l'agression israélienne.

Il est beaucoup trop tôt pour savoir si ces électeurs de l'avenir continueront à considérer l'État-nation défini en termes ethniques comme la forme idéale d'organisation politique pour un monde globalisé – un monde où, de toute façon, le capital multinational compromet gravement la capacité des États à contrôler leur propre destin. Dans un tel monde, on peut affirmer que la question essentielle pour le peuple québécois n'est pas de savoir s'il est organisé politiquement comme une province au sein du Canada ou comme un État-nation indépendant établi sur une base ethnique. Ce qui importe davantage, c'est de savoir si tous les paliers gouvernementaux de l'État canadien (fédéral, provincial, local) peuvent offrir une vie digne à ses citoyens – sans priver aucun d'entre eux, ni personne d'ailleurs, des mêmes avantages. C'est sans doute en ce sens qu'à la fin d'*Une démission tranquille*, Beauchemin décrit un Québec contemporain à la fois « heureux » et « prospère ». « On peut bien rêver, nous dit-il, que le Québec soit la Scandinavie de l'Amérique et que s'approfondisse ici la culture ouverte et pluraliste qui caractérise les sociétés à l'avant-garde de la modernité ». En effet, il dit qu'une telle société existe déjà dans le « Québec d'aujourd'hui » (p. 204). Il déplore pourtant la perte de son âme nationaliste.

C'est son droit de se désoler ainsi. Pourtant, il existe une vision plus optimiste pour un Québec qui délaisserait le récit nationaliste qui domine depuis deux siècles. Patricia Lamarre a décrit le paysage linguistique de Montréal qui a pris forme dans la foulée de la loi 101 (Charte de la langue française). Une ville qui, dans les années 1960, « semblait en bonne voie de devenir une ville multiculturelle anglophone » est devenue « une ville beaucoup plus française qu'elle ne l'était autrefois, grâce notamment à la politique et à la législation linguistiques » (LAMARRE, 2013, p. 42). Dans le même temps, elle est devenue à la fois la seule grande ville canadienne qui fonctionne dans une autre langue que l'anglais et la ville la plus bilingue du Canada. De surcroît, ce bilinguisme diffère de celui du passé, quand les francophones devaient apprendre l'anglais alors que les anglophones pouvaient continuer à faire fi du français : « De l'impulsion donnée dans les années 1970 à la francisation de Montréal et de ses milieux de travail est née une dynamique linguistique plus complexe dans laquelle le bilinguisme est utile à tous » (LAMARRE, 2014, p. 132). En raison de l'immigration et de la mondialisation, de nombreux jeunes de Montréal sont trilingues, ils maîtrisent une autre langue mais ils parlent aussi couramment le français et l'anglais.

Tel que décrit par Lamarre, le paysage linguistique de Montréal ressemble à celui de nombreux pays européens. Les citoyens américains qui voyagent en Europe sont souvent étonnés par la facilité linguistique des habitants et pris d'envie mais aussi de colère face à la situation linguistique aux États-Unis, où les langues sont enseignées à tous les niveaux du système d'éducation, mais d'une manière remarquablement malhabile. Notre enseignement des langues semble conçu pour faire en sorte que nous restions monolingues, c'est-à-dire pour enrayer la capacité naturelle qu'a l'humain à être bilingue et même multilingue. Cela ne surprend guère, étant donné que le nationalisme américain s'est obstinément accroché à la notion idiote selon laquelle une société doit être monolingue pour rester unie. Le Canada anglais et le Canada français ont également souffert de nationalismes monolingues, mais la persistance de nationalismes linguistiques concurrents y a conduit au paysage linguistique le plus progressiste, ou avancé – ou simplement le plus gratifiant sur le plan humain – de l'Amérique du Nord, celui du Montréal d'aujourd'hui.

Il reste à voir si le nationalisme québécois du 21^e siècle pourra s'accommoder de la ville de Montréal et de son histoire, et si les citoyens américains en viendront à considérer des endroits comme New York comme représentatifs de leur culture nationale et non comme une déviation de celle-ci.

Richard HANDLER

University of Virginia
rh3y@virginia.edu

BIBLIOGRAPHIE

ABELLA, Irving

- 1994 Compte rendu de l'ouvrage d'Esther Delisle, *The Traitor and the Jew: Anti-Semitism and the Delirium of Extremist Right-Wing Nationalism in French Canada from 1929-1939*, Toronto, Robert Davies Publishing, 1993, *Canadian Historical Review*, 75, 4 : 642-645.

AUSTIN, David

- 2010 « Narratives of power: historical mythologies in contemporary Québec and Canada », *Race and Class*, 52, 1 : 19-32.

BEINART, Peter

- 2020 « Yavne: a Jewish case for equality in Israel-Palestine », *Jewish Currents*, July 7. [<https://jewishcurrents.org/yavne-a-jewish-case-for-equality-in-israel-palestine/>]. Consulté le 10 juillet 2020.

CRONIN, Willam

- 1983 *Changes in the Land: Indians, Colonists, and the Ecology of New England*, New York, Hill and Wang.

DELISLE, Esther

- 1993 *The Traitor and the Jew: Anti-Semitism and the Delirium of Extremist Right-Wing Nationalism in French Canada from 1929-1939*, Toronto, Robert Davies Publishing.

FIELDS, Gary

- 2017 *Enclosure: Palestinian Landscapes in a Historical Mirror*, Los Angeles, University of California Press.

HANDLER, Richard

- 1988 *Nationalism and the Politics of Culture in Quebec*, Madison, University of Wisconsin Press.

LAMARRE, Patricia

- 2013 « Catching "Montréal on the Move" and Challenging the Discourse of Unilingualism in Québec », *Anthropological*, 55, 1 : 41-56.
2014 « Bilingual Winks and Bilingual Wordplay in Montréal's Linguistic Landscape », *International Journal of the Sociology of Language*, 228 : 131-151.

MAKDISI, Saree

- 2008 *Palestine Inside Out: An Everyday Occupation*, New York, W. W. Norton.

MCINNES, Maurie et Louis NELSON (dir.)

- 2019 *Educated in Tyranny: Slavery at Thomas Jefferson's University*, Charlottesville, University of Virginia Press.

PIKETTY, Thomas

- 2013 *Le Capital au XXI^e siècle*, Paris, Seuil.

REED, Isaac

- 2018 « Jefferson's two bodies: interpretations of a statue at the University of Virginia », dans : Christopher HOWARD-WOODS, Colin LAIDELY et Maryam OMIDI (dir.), *#Charlottesville: Before and Beyond*, New York, Public Seminar Books, p. 64-84.

ROBINSON, Cedric

- 2019 *On Racial Capitalism, Black Internationalism, and Cultures of Resistance*, London, Pluto Press.

SAND, Shlomo

- 2012 *Comment la terre d'Israël fut inventée: de la Terre sainte à la mère patrie*, traduit de l'hébreu par Michel Bilis, Paris, Flammarion, 2012.

TAYLOR, Alan

- 2019 *Thomas Jefferson's Education*, New York, W. W. Norton.

TAYLOR, Keeanga-Yamahtta

- 2016 *From #BlackLivesMatter to Black Liberation*, Chicago, Haymarket.

NOTE CRITIQUE

Jacques BEAUCHEMIN, *Une démission tranquille : la dépolitisation de l'identité québécoise*, Québec, Boréal, 2020, 205 p.

LA DÉPOLITISATION POST-RÉVOLUTION TRANQUILLE : UNE SOCIÉTÉ PEUT-ELLE DÉMISSIONNER?

François ROCHER

Le livre que nous offre Jacques Beauchemin pose la question du politique sous l'angle de la conscience historique du Québec contemporain. Il soulève l'enjeu de l'articulation entre le nationalisme et les projets politiques qui lui donnent un sens, une orientation, et ultimement des moyens d'action. À cet égard, cet ouvrage me semble emblématique d'une certaine façon de problématiser la question nationale québécoise et de lui assigner une seule finalité, à savoir l'atteinte de la souveraineté, qui sert d'unique point de référence pour évaluer son caractère « politique ».

Le lecteur comprend assez rapidement qu'il s'agit d'abord et avant tout d'un essai militant. Il propose un état des lieux personnel de l'identité québécoise et nourrit ses réflexions notamment d'une lecture des textes, tout aussi militants, de Pierre Vadeboncoeur, qui avait dressé le même bilan. Bien qu'il ne le formule pas dans ces termes, tout l'argumentaire de l'auteur repose sur un sentiment de désabusement, voire de désenchantement et de désillusion, à l'endroit des Québécois francophones (il n'est jamais question des autres composantes de la société québécoise) qui n'ont pas souscrit au projet indépendantiste plongeant ses racines dans la Révolution tranquille. Dès lors, comme le prétend Beauchemin, « les perspectives émancipatrices que profilait la Révolution tranquille paraissent s'évanouir dans un Québec revenu de l'euphorie qu'avaient suscitée les idéaux enivrants de libération nationale, de décolonisation et d'indépendance politique » (p. 35). L'élan de liberté qui aurait marqué cette période s'est en quelque sorte fracassé sur le double

refus des Québécois de former un pays lors des référendums de 1980 et 1995. À la lumière de ce constat, Jacques Beauchemin nous invite à comprendre que le Québec serait entré dans une période de déliquescence marquée par un ensemble de traits tous plus déprimants les uns que les autres : un rapport ambivalent au passé; un refus inconscient de se poser en sujet libre et responsable de lui-même; un rejet de l'agir politique; un recours aux mythes compensatoires – notamment celui du Canada français; un défaitisme larvé; une attitude démissionnaire largement inconsciente; un sentiment d'impuissance; un repli sur la culture comme seule garantie de la survivance; un rétrécissement du projet émancipateur conçu au cours des années 1960; un étiolement de la représentation du sujet politique; une soumission tacite à l'ordre des choses; un repli inquiet sur ce qui avait constitué l'essentiel du parcours historique québécois; une impuissance politique ayant pour conséquence de l'empêcher d'atteindre la souveraineté; une dépolitisation qui renvoie à l'affirmation régressive d'une conception de la collectivité qui la dépeint sous les traits de l'ethnie, de la race ou de la culture; une propension à l'apolitisme; un authentique retour en arrière; un renoncement à l'émancipation politique signe d'un recul et d'une rémanence des illusions de la permanence à la fois consolatrice et paralysante. Pour qui n'aurait pas bien compris le message, il termine en soutenant que « renoncer au statut de sujet politique et accepter la dépolitisation de notre être collectif annonce peut-être la folklorisation de notre collectivité. Un tel pronostic [...] pointe en tout cas en direction de ce qui aurait dû être et de ce qui semble nous échapper » (p. 205).

Il y a plusieurs façons de commenter cet ouvrage. J'en retiendrai deux. La première est d'ordre conceptuel. Jacques Beauchemin ne peut que déplorer la « dépolitisation de l'identité québécoise » lorsque cette dernière est définie de la manière dont il le fait. La seconde porte plutôt sur la lecture unidimensionnelle, voire déterministe, des intentions qui ont alimenté la Révolution tranquille.

SUR LA « DÉPOLITISATION DE L'IDENTITÉ QUÉBÉCOISE »

Traisons d'abord la question de la dépolitisation. L'auteur l'aborde comme une métaphore (p. 32). Jacques Beauchemin voit dans la dépolitisation une tendance et non pas un authentique retour en arrière. Soit! Il y aurait donc une tendance à une préséance de la représentation que se fait la communauté politique d'elle-même. Toute métaphorique qu'elle soit, elle constitue pourtant une « régression dans la mesure où il s'agit d'une dynamique qui procède d'un renoncement à l'action, d'une dépossession des moyens que s'était donnés la collectivité afin d'atteindre les fins collectives. Plus fondamentalement encore, elle opère une redéfinition du sujet politique qui le démet de sa capacité à s'inscrire dans le mouvement d'une histoire dont il serait l'auteur » (p. 33). Et cette histoire qui a donné lieu à la constitution d'un véritable sujet politique dans sa plénitude est celle de la Révolution tranquille au cours de laquelle aurait été poursuivi le projet de libération nationale. Énoncée de multiples manières, l'idée avancée est que le non-aboutissement du projet souverainiste démet le sujet politique « de sa capacité à s'inscrire dans le mouvement d'une histoire dont il serait l'auteur » (p. 33). Il ne s'agirait ni plus ni moins que d'une démission qui « annoncerait la destitution, dont nous serions les

premiers responsables, de l'acteur historique maître de son destin que nous avons appris à être depuis soixante ans » (p. 198). En d'autres termes, la « politisation » n'est possible que lorsqu'elle se met au service d'un projet, et d'un seul, celui de l'indépendance du Québec. Vu sous cet angle, le déclin de l'option souverainiste ne peut qu'être appréhendé comme la manifestation de cette dépolitisation qui prend la forme d'un défaitisme larvé et suscite une « attitude démissionnaire largement inconsciente » (p. 25).

Cet argument de la dépolitisation ne va pas de soi. D'abord, il fait appel à une interprétation psychologisante qu'il est impossible, me semble-t-il, d'appliquer à une collectivité dans sa totalité. Ensuite, il repose sur une distinction introduite par l'auteur entre l'action et l'agir politiques. La première se présente sous les traits de revendications, d'organisations partisans ou inscrites dans la société civile, et se déploie dans l'arène politique largement définie. Il s'agit, en d'autres termes, des activités, regroupements, revendications ainsi que des processus et des institutions entourant l'exercice du pouvoir. L'agir politique, quant à lui, suppose l'existence d'un sujet politique unifié, ou unitaire, engagé dans la voie de son émancipation. On comprendra que seul l'agir politique est porteur de sens, tout le reste n'étant qu'agitation et, ultimement, refus du politique. C'est d'ailleurs sur cette base que l'auteur juge le choix de l'électorat d'élire un gouvernement caquiste (il faut rappeler que la CAQ a formé un gouvernement majoritaire en n'obtenant que 37 % des voix en 2018, le plus faible pourcentage depuis 1867) qui ne serait porteur d'aucun projet politique puisqu'il a renoncé à la souveraineté et qu'il se contente d'exprimer une confiance molle en l'avenir (p. 137). Mais ce *distinguo* entre action et agir politiques ne sert que le propos de l'auteur en ce qu'il repose sur un jugement à la fois normatif et prescriptif et ne trouve aucune assise théorique en sciences sociales. Mais il y a plus.

L'une des idées récurrentes dans les écrits de Jacques Beauchemin est celle de « sujet politique », qui se manifeste, comme il l'a déjà énoncé il y a vingt ans, « dans une certaine unicité fondatrice et nécessaire du sujet politique aux prétentions universalistes » (BEACHEMIN, 2001, p. 209) ou, dit autrement, comme « un foyer de reconnaissance dans lequel la communauté empirique se reconnaît sous la figure universaliste d'un nous-collectif » (BEACHEMIN, 2000, p. 32) qui est à la fois synthétique et transcendant. Une autre idée récurrente est celle de conscience historique et d'identité collective comme réalités globales et cohérentes. Le sujet politique québécois est celui qui renvoie à l'existence d'une nation, d'un nous-collectif incarnant un ensemble de valeurs, de préférences et d'un projet de libération qui se sont constitués au fil du temps. Ces deux acceptions posent pourtant toujours problème. Non parce que la nation québécoise n'existe pas, mais parce qu'elle est présentée comme un tout cohérent mû par « une » conscience historique et dont le destin salvateur ne peut se réaliser qu'à travers l'accession à sa pleine souveraineté. Beauchemin a soutenu plus récemment que le sujet politique, porteur du projet souverainiste, était devenu problématique et introuvable (voir BEACHEMIN, 2015, p. 74). Ces deux idées présupposent une certaine unité autour d'une identité qui serait partagée. Cette dernière est une donnée qui ne saurait être remise en question.

Pourtant, dans son dernier opus, la constitution du sujet politique et de la représentation de la nation ne semble plus être le fruit de débats, de conflits, de luttes

autour des paramètres définissant cette représentation collective. Existe-t-il quelque chose comme une conscience historique commune? Nous pouvons penser qu'il existe en effet une conscience historique dominante, ce qui nous éloigne des termes proposés par Jacques Beauchemin. Bien qu'il admette que ces idées ne supposent pas une adhésion unanime, il affirme néanmoins que

toutes les sociétés se rassemblent en un lieu commun où se trouve suspendu pour un temps le conflit social. C'est précisément l'existence du « commun » de la société qui lui permet de se donner un projet et de souscrire à un certain aménagement de l'existence collective. C'est également la raison pour laquelle il est permis d'aborder la conscience historique comme si elle formait un ensemble cohérent dont les effets imprègnent l'ensemble des acteurs sociaux. Les sociétés sont ainsi des communautés en ce sens où elles se reconnaissent toujours dans un au-delà du conflit au sein duquel s'articule une définition des communautés qu'elles forment (BEAUCHEMIN, 2020, p.17).

Je ne souscris pas à ce postulat. Le conflit social n'est jamais « suspendu », pas plus qu'il n'existe un ensemble cohérent de représentations partagées par la totalité des acteurs sociaux. Il s'agit là d'un constat propre à toutes les sciences sociales. Le conflit est consubstantiel aux rapports sociaux. Comme l'écrivait Julien Freund, « la caractéristique fondamentale de notre époque réside dans le fait que toutes les activités humaines sont soumises *en même temps* à la contestation interne et à une critique radicale » (FREUND, 1983, p. 9). Même chez les fondateurs de la sociologie comme Max Weber, le choix des acteurs se déroule dans un contexte de lutte (KUTY, 2020, p. 69). Au contraire, les représentations font continuellement l'objet d'affrontements et d'opposition par les individus et les groupes qui s'en trouvent exclus et qui considèrent qu'ils n'occupent pas l'espace qui devrait leur être reconnu. Il me paraît faux de penser que le « lieu commun » serait d'abord constitué en dehors du politique, des rapports de pouvoir, dans un nirvana exempt de tensions, pour y être ensuite réintroduit comme mesure ultime de la (dé)politisation d'une société ou de son identité. Cela dit, je ne soutiens nullement que Jacques Beauchemin ne reconnaît pas l'existence des conflits et des luttes sociales, et sa réflexion sur la politisation des identités particularistes, sur la fragmentation sociale à laquelle elle a donné lieu et sur la marginalisation d'une représentation du bien commun et d'un projet collectif d'émancipation reposant sur une communauté d'histoire (BEAUCHEMIN, 2004) demeure toujours aussi pertinente.

Jacques Beauchemin compte parmi ceux qui ont fait remarquer que nous assistons, aujourd'hui comme hier, à une remise en question de la conception unificatrice du « commun ». Ce phénomène n'est pourtant pas nouveau. Il y a quelques décennies, c'est la place occupée par la religion, le Canada français étant défini en fonction de sa foi et de sa langue, qui fit l'objet d'une remise en question radicale (MEUNIER, 2011; LAROCHELLE, 2014). L'identité du Canada français en fut chamboulée. Il en fut de même lorsque les Québécois francophones ont investi le seul espace politique qu'ils étaient en mesure de contrôler, territorialement circonscrit, et ont délesté leur identité canadienne-française (GAGNON, 1992; PELLETIER, 1992). Aujourd'hui, la multiplication des référents identitaires (sur la base du genre, de la couleur de la peau, de l'origine ethnique, et même de la religion) contribue à fractionner l'idée que « la

communauté que l'histoire a jetée sur les rives du Saint-Laurent », comme il désigne la nation québécoise (BEAUCHEMIN, 2020, p. 17), se fait d'elle-même. Cela, Jacques Beauchemin l'a déjà noté dans ses travaux antérieurs, y reconnaissant l'effacement d'un sujet politique prééminent causé par le refus des identités particularistes de s'abolir au profit du sujet politique abstrait, porteur de culture et de mémoire, que constitue la nation. Il a aussi fait remarquer que les francophones québécois sont divisés quant à leur autoreprésentation tout comme sur les objectifs politiques qu'il conviendrait de poursuivre (BEAUCHEMIN, 2002, p. 167). Au tournant de ce siècle, il croyait toujours en la possibilité de refonder la communauté politique autour d'un sujet politique (de culture et de mémoire) réconcilié qui souscrirait à un projet de société rassemblant les diverses composantes de la société québécoise. Il admettait que ce projet pourrait être celui de la souveraineté du Québec, tout en reconnaissant que d'autres voies pouvaient aussi être suivies (*Ibid.*, p. 185). Jacques Beauchemin n'en est plus là. Aujourd'hui, le ton est plus pessimiste, une seule option politique s'offre au sujet politique national et ceux qui n'y adhèrent pas se voient accusés d'avoir capitulé et de se complaire dans une action politique stérile plutôt que de choisir l'agir politique émancipateur.

De plus, et c'est là que le bât blesse, il demeure problématique de penser, en amont, le sujet politique en dehors du conflit et de l'y réintroduire au moment de porter un jugement sur un projet politique en lui-même hautement conflictuel, comme si l'indépendance ne se heurtait pas à une forte opposition d'acteurs sociopolitiques au sein même de la société québécoise, y compris parmi les francophones présumés appartenir à ce sujet politique appréhendé comme unifié et cohérent. En d'autres termes, le projet d'émancipation de ce sujet de culture et de mémoire est, *in fine*, politique quelle que soit la forme qu'il adopte. On ne peut si facilement, comme semble le faire Jacques Beauchemin, disqualifier les porteurs de stratégies d'émancipation qui ne souscrivent pas à l'idée d'indépendance en les considérant comme des tenants de la permanence tranquille (l'est-elle vraiment?), et considérer qu'ils abdiquent « inconsciemment » devant le défi permanent de se poser en sujets libres et responsables, qu'ils ne sont portés que par des stratégies d'évitement et que, ce faisant, ils dépolitisent la représentation de la nation en tant que communauté politique.

SUR LES INTENTIONS DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

Pour Jacques Beauchemin, le moment charnière de la constitution du nouvel espace symbolique de l'identité collective, de la fondation d'un peuple nouveau, de la volonté de maîtriser le destin national, d'embrasser les idéaux de libération nationale, de la rupture avec le lien colonial et de la souveraineté serait celui de la Révolution tranquille. C'est à cette période et aux idéaux qu'elle portait que la société québécoise aurait tourné le dos, conduisant à l'étiollement de son projet national : « Ce que la dépolitisation suppose, c'est une forme de délaissement de la représentation du sujet politique dans la plénitude que lui avait conférée la Révolution tranquille » (BEAUCHEMIN, 2020, p. 31). Ce recul identitaire se traduirait par une redécouverte du Canada français, signe de désarroi et d'une illusion, ainsi que d'un repli inquiet sur l'essentiel du parcours historique québécois (*Ibid.*, p. 105).

L'auteur reprend l'idée d'une rupture, idée qui a par ailleurs été remise en question par les historiens depuis au moins quarante ans (et par lui-même soit dit en passant, voir BOURQUE, DUCHASTEL et BEAUCHEMIN, 1994). Leurs travaux ont mis l'accent sur le fait que la Révolution tranquille doit plutôt être appréhendée sous l'angle d'une certaine continuité, que Jacques Rouillard qualifie de tournant. Loin d'être une société où régnerait l'unanimité, la société québécoise est divisée en classes sociales aux intérêts divergents, traversée par une multitude de conflits sociaux et son paysage idéologique est largement diversifié (ROUILLARD, 1998, p. 25; voir aussi LINTEAU, 1999). En d'autres termes, les idées et les mouvements sociaux qui ont marqué cette période ne sont pas apparus de manière spontanée et les idéaux partagés par un grand nombre d'acteurs sociaux et d'intellectuels ont pavé la voie aux réformes des années 1960 (DENIS, 1988; BIENVENUE, 2003; GAUVREAU, 2008; CLAVETTE, 2008; FERRETTI, 2011; SIMARD et ALLARD, 2011; FALARDEAU, 2016). Si la date de naissance de la Révolution tranquille n'est jamais mentionnée, elle correspondrait néanmoins au début des années 1960. Toutefois, nul ne sait quand elle se termine. Nous pourrions reprendre à notre compte l'interrogation d'Yvan Lamonde : « Quand il s'agit de trouver le *terminus ad quem* de cette Révolution tranquille : est-elle finie même, s'est-elle close en 1966 avec le retour du refoulé et l'élection de l'Union nationale, en 1970 avec la crise d'Octobre, en 1976 avec l'arrivée au pouvoir du premier parti politique souverainiste, en 1980 ou en 1995 avec les référendums sur la souveraineté ? » (LAMONDE, 2011, p. 14-15). La même imprécision caractérise l'essai de Jacques Beauchemin, ce qui lui permet sans doute d'inclure la période au cours de laquelle le Parti Québécois (PQ) était au pouvoir jusqu'au référendum de 1995... et contribue à nourrir son sentiment de désespoir à l'endroit du non-aboutissement de la cause au service de laquelle il met sa plume.

De plus, la Révolution tranquille ne saurait être réduite, voire rabattue, à une seule intention qui serait celle de l'accession à l'indépendance politique. Certes, les bases du mouvement souverainiste ont été jetées au cours de cette période. Toutefois, les années 1960 ont surtout été marquées par une impulsion, celle de la mise en place d'un État interventionniste au diapason de ce qui s'était constitué ailleurs au Canada et dans d'autres sociétés occidentales. Si la Révolution tranquille a tant marqué l'imaginaire québécois, c'est bien parce que cette courte période (1960-1970) est caractérisée par la mise en place, à un rythme sans précédent, d'un grand nombre de réformes qui ont durablement transformé la société québécoise. On associe volontiers le début de celle-ci avec l'élection du Parti libéral du Québec (PLQ) en juin 1960. Les réformes de cette période avaient, pour la plupart, été réclamées par de multiples organisations de la société civile, des syndicats au patronat. Nous avons assisté à un changement de garde politique et de mentalité. La création du Parti québécois marque l'arrivée d'une nouvelle élite politique générationnelle (LEMIEUX, 2011). Rétrospectivement, la Révolution tranquille a été marquée par une triple volonté : moderniser l'État, appuyer le développement d'une classe d'affaire francophone tout en fournissant les instruments (et la main-d'œuvre) susceptibles de présider au développement économique et de modifier la place et le statut du Québec au sein (ou hors) du Canada. De nombreuses réformes et projets politiques ont alimenté l'une ou l'autre de ces volontés.

D'abord, la modernisation de l'État s'est effectuée à travers une réforme en profondeur de la fonction publique. Naît une nouvelle technocratie. De nouveaux

ministères sont créés. La réforme de l'éducation constitue l'une des principales réalisations de la Révolution tranquille. Tout comme ce fut le cas avec les changements opérés dans le domaine de la santé, elle permet aux « laïcs » d'occuper une place prépondérante dans un secteur jadis dominé par les institutions religieuses. Bien qu'il faille attendre encore quelques décennies avant de déconfessionnaliser totalement le système d'éducation, le principe de la sécularisation de l'éducation s'impose graduellement. Ensuite, d'autres transformations, inspirées d'une nouvelle forme de nationalisme économique, prendront place. L'État devient un intervenant de premier plan dans le développement économique et contribuera à développer les assises d'une nouvelle bourgeoisie francophone – qui se fera le promoteur du Québec Inc. des années 1990 et, retournement de l'histoire, du néolibéralisme contemporain (BRUNELLE, 1978, FOURNIER, 1978; SALES, 1979; GAGNON et PALTIEL, 1992; BÉLANGER, 1998).

Cette mobilisation de l'État comme outil de développement collectif marqua aussi la représentation que les francophones québécois avaient d'eux-mêmes. On pourrait parler d'une transformation du rapport au territoire. Le Canada français, lieu de référence symbolique du nationalisme conservateur des élites traditionnelles, allait être remplacé par l'espace québécois. Les frontières politiques, culturelles, sociales et économiques se redessinent à plus d'un niveau. Une nouvelle élite prend les rênes de l'État, investit les institutions publiques et parapubliques.

Cette nouvelle représentation du territoire est au cœur du néonationalisme qui prend son essor au cours de la Révolution tranquille et qui altère la façon dont la relation avec le reste du Canada doit se transformer. Cette dimension est absente de la réflexion de Jacques Beauchemin, comme si l'émancipation du sujet politique québécois n'était pensée au cours de cette période qu'en dehors du régime fédéral. Le gouvernement fédéral voit évoluer la situation avec inquiétude et met sur pied, en 1963, la Commission sur le bilinguisme et le biculturalisme (coprésidée par André Laurendeau et Davidson Dunton) (LAPOINTE-GAGNON, 2018). Pourtant, le gouvernement du Québec cherche moins à assurer la « bilinguisation » du Canada et de la fonction publique fédérale qu'à se doter des outils qu'il juge indispensables à l'accomplissement de sa nouvelle mission. C'est ainsi qu'est lancé le débat constitutionnel dès la fin des années 1960, qui ne prendra fin qu'avec l'échec des accords de Meech (1990) et de Charlottetown (1992). Pour le gouvernement du Québec, il s'agissait moins de préserver les juridictions et l'autonomie provinciale, approche si chère à Maurice Duplessis, que de revoir le partage des compétences de façon à transférer vers le Québec des pouvoirs détenus en vertu de la Constitution de 1867 ou exercés par le gouvernement central au nom de son pouvoir de dépenser.

C'est dire que le nationalisme qui s'est imposé au cours de la période de la Révolution tranquille reposait sur le dynamisme de l'action étatique. Il a sans doute contribué à redessiner les contours de l'identité québécoise, comme le soutient Jacques Beauchemin, mais il a surtout été animé par un désir d'émancipation des Québécois francophones au sein du Canada et, pour une minorité agissante, par la constitution d'un État souverain. Le mouvement souverainiste n'en était qu'à ses balbutiements, comme en fait foi le succès relatif du Parti québécois aux élections de 1970 et 1973 où il n'obtient que 23 et 30 pour cent des voix. L'État québécois a

cherché à prendre en main le développement économique et social du Québec à travers un ensemble de politiques qui visaient à conférer un nouveau statut aux Canadiens français longtemps relégués aux échelons inférieurs d'une société dont ils constituaient pourtant la majorité. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que la croissance de l'interventionnisme étatique et la prise de conscience de la puissance de l'État comme outil de promotion socio-économique aient amené les gouvernements qui se sont succédé à Québec depuis 1960 à réclamer – bien qu'à des degrés variables – plus de pouvoirs pour agir en fonction des intérêts des Québécois, et plus particulièrement des francophones. Il n'est pas surprenant non plus que parmi toutes les options possibles se soient côtoyés dans un rapport concurrentiel des mouvements défendant tantôt l'idée d'un réaménagement en profondeur du fédéralisme canadien, tantôt l'idée de la souveraineté assortie d'une association économique avec le reste du Canada. Ces deux options émanaient d'une même dynamique, bien qu'elles aient présenté des lectures divergentes des voies à suivre pour consolider les fondements économiques, politiques et sociaux de la société québécoise. Il me semble réducteur d'attribuer au seul mouvement souverainiste la paternité de la « politisation » de l'identité québécoise – ou de son agir politique – et de reléguer les demandes de modifications constitutionnelles au rang « d'action politique » délestée de tout projet sociétal émancipateur.

En somme, l'idéologie nationaliste de la Révolution tranquille s'est essentiellement articulée autour de la nécessité pour certaines couches de la société québécoise francophone d'avoir recours à l'outil étatique pour promouvoir leurs intérêts. La nouvelle définition de l'identité québécoise, principalement chez les francophones, s'est donc structurée autour de l'État, vu comme le grand instrument d'émancipation de la nation canadienne-française. Comme le rappelle Yvan Lamonde, le mouvement indépendantiste « est de façon inédite associé à l'État au seul des années 1960 » (LAMONDE, 2011, p. 13). C'est donc dire que cette période a permis de réaliser une jonction entre l'accroissement de l'activité étatique et la consolidation de l'identité collective nationale, et ce aussi bien pour ceux qui prônaient une réforme du fédéralisme que pour les indépendantistes. Ainsi, le mouvement de remise en question de l'État-providence et du projet étatiste qu'il portait, phénomène qui s'est d'ailleurs manifesté dans l'ensemble des pays occidentaux au cours des quatre dernières décennies et qui n'a pas manqué de frapper le Québec, ne pouvait que transformer de manière concomitante le projet nationaliste. Ce mouvement est appuyé aussi bien par un large segment de l'électorat que par l'élite économique. Les principaux bénéficiaires des réformes dans les domaines de l'éducation, de la culture, des affaires sociales et, surtout, de l'économie, ont en quelque sorte tournés le dos aux conditions ayant permis leur réussite.

Jacques Beauchemin néglige de considérer les effets de plus de quatre décennies marquées par la montée, puis par l'hégémonie des idées néolibérales. Celles-ci ont contribué à remettre en question le caractère structurant des États, la notion de bien commun, la nécessité de l'action collective et des références communes. Or, l'idée d'indépendance a été indissolublement liée à celle de la construction de l'État du Québec et du projet collectif qui alimentait ce mouvement. Que ce soit chez les libéraux ou chez les péquistes, cet idéal s'est édulcoré au point que les citoyens, de qui l'État était au service, sont plutôt considérés comme des clients

(ROUILLARD, 2004 et 2008; HURTEAU et FORTIER, 2015). La remise en question de l'État-providence et du projet étatiste qu'il soutenait se conjugue avec le déclin du projet souverainiste défendu comme la construction d'un État national et progressiste (DUFOUR et FORCIER, 2015, p. 15; ARSENAULT, 2018). Les valeurs de coopération, de solidarité et de recherche du bien commun, essentielles à la construction d'une collectivité différente en Amérique du Nord, se butent aux valeurs individualistes et matérialistes propres au néolibéralisme.

De la même manière, Jacques Beauchemin passe sous silence le fait que les rapports entre les gouvernements québécois et canadien ont évolué au fil du temps. En fait, l'existence du Canada constitue un angle mort de son analyse, comme si la dynamique politique québécoise se suffisait à elle-même. Cependant, malgré les échecs répétés des pourparlers constitutionnels des années 1980 et 1990 (il faut tout de même souligner que la Constitution canadienne a été modifiée à onze reprises depuis 1983), le système fédéral n'est pas pour autant sclérosé. En 1997, les gouvernements du Canada et du Québec ont procédé à un amendement constitutionnel qui a permis l'instauration de commissions scolaires sur une base linguistique plutôt que religieuse au Québec. Le gouvernement fédéral souscrivit à cette demande, même si cette dernière lui fut soumise par le gouvernement du PQ (ROCHER, 2020). Qui plus est, le gouvernement fédéral a répondu à bon nombre de demandes constitutionnelles formulées par le gouvernement du Québec lors des négociations ayant mené à l'Accord du lac Meech de 1987 en adoptant une série de réformes paraconstitutionnelles (TAILLON, 2016; WEBBER, 2018). Bien que l'échec de ces pourparlers ait miné la confiance de nombreux Québécois quant à la volonté des Canadiens hors Québec de souscrire à leur vision du Canada, la classe politique canadienne a adopté un train de mesures s'inspirant des principes du défunt accord, au point que ceux-ci guident maintenant, dans une certaine mesure, la pratique du fédéralisme canadien. La Chambre des communes a entériné une série de résolutions qui reconnaissent le Québec à titre de société distincte (1995) ou le fait que les Québécois forment une nation dans un Canada uni (2006); des ententes ont été conclues en matière d'immigration; le pouvoir fédéral de dépenser est partiellement circonscrit par la possibilité de signer des ententes asymétriques; toute modification à la Constitution canadienne requiert le consentement du Québec à la suite de l'adoption, par le Parlement fédéral, de la *Loi concernant les modifications constitutionnelles* en 1995. Les capacités d'intervention du Québec (et des autres provinces), à travers une série d'accords intergouvernementaux à caractère asymétrique, ont été substantiellement redéfinies de manière à limiter, autant que faire se peut, les intrusions fédérales.

L'évolution du fédéralisme canadien a donc permis d'atténuer, sans toutefois le faire disparaître, le sentiment d'insatisfaction que bon nombre de Québécois éprouvaient à l'endroit du Canada. En fait, le taux de satisfaction vis-à-vis des orientations prises par le gouvernement fédéral était en 2020 légèrement supérieur à la moyenne canadienne (55 pour cent par rapport à 49 pour cent) et se classait au sommet de toutes les provinces. Le niveau d'insatisfaction de l'Alberta (59 pour cent) était même deux fois plus élevé que celui du Québec (30 pour cent), qui s'avérait être la moins insatisfaite de toutes les provinces canadiennes (la moyenne étant de 41 pour cent) (Environics Institute for Survey Research, 2020a, p. 6). La quête d'affirmation nationale s'est, pendant quelques décennies, cristallisée autour d'enjeux

constitutionnels. Les réponses partielles, bien qu'insatisfaisantes à bien des égards, aux demandes formulées par les gouvernements québécois successifs depuis le milieu des années 1960 jusqu'à aujourd'hui, n'ont pas pris le chemin constitutionnel. Des tensions persistent sur certains enjeux importants, notamment concernant l'imposition d'une interprétation des droits enchâssés dans la Charte canadienne des droits et libertés qui s'inscrit dans une tradition juridique anglo-saxonne parfois peu sensible aux défis rencontrés par la nation minoritaire québécoise. Il en est de même de l'inscription dans la Constitution du principe du multiculturalisme qui n'a jamais été populaire auprès des élites politiques québécoises et de bon nombre d'intellectuels qui l'ont durement critiqué. D'une certaine manière, bon nombre de Québécois se sentent, pour reprendre l'expression du politologue Guy Laforest, des exilés ou des étrangers au sein du Canada (LAFORÉST, 2014, p. 22). Toutefois, en dépit des nombreux désaccords, la place du Québec s'est en quelque sorte « normalisée » au sein du Canada.

Comme l'a fait remarquer le sociologue Simon Langlois, le déclin des appuis au projet indépendantiste chez les Québécois francophones, et chez les jeunes en particulier, apporte un certain soutien à la thèse du « mouvement social victime de sa réussite ». Les personnes sur le marché du travail ne rencontrent plus les mêmes obstacles qu'autrefois à leur avancement professionnel et l'anglais est moins perçu comme étant menaçant, mais plutôt vu comme une langue fonctionnelle. L'indépendance nationale ne serait plus considérée comme étant aussi nécessaire qu'auparavant alors que persistaient plusieurs griefs propres aux francophones (LANGLOIS, 2018; GUAY, 2017). L'impasse dans lequel se trouve le mouvement souverainiste est difficilement surmontable. La nécessité de l'indépendance est encore moins ressentie chez les personnes nées depuis le milieu des années 1980. Elles n'ont pas connu ou participé au référendum de 1995. Ce groupe représente tout de même près de deux millions de personnes maintenant aptes à voter, soit près de 30 pour cent des électeurs. Les personnes appartenant à ce groupe se montrent généralement moins attachées au Québec ainsi qu'au Canada contrairement à celles appartenant aux générations précédentes. Le conflit Québec-Canada les interpelle dans une moins grande mesure, en partie parce que cette génération n'a pas connu les frustrations ayant marqué leurs aînés. Les millénariaux sont aussi moins favorables à un accroissement des pouvoirs de l'État québécois et à peine plus d'un cinquième d'entre eux considèrent l'enjeu de l'indépendance du Québec comme étant important (MAHÉO et BÉLANGER, 2018, p. 343 et 351-352). Qui plus est, selon les données d'un sondage réalisé en 2020, les jeunes Québécois francophones sont un peu moins susceptibles que leurs pairs plus âgés de s'identifier comme Québécois seulement ou d'abord (61 pour cent par rapport à 71 pour cent pour les francophones de 55 ans et plus), et plus susceptibles de s'identifier comme Canadiens seulement ou d'abord (respectivement, 17 pour cent et 10 pour cent) (Environics Institute for Survey Research, 2020b, p. 7).

Une analyse de sociologie politique s'intéressant plus aux intérêts portés par ce groupe et moins à la transmission des profondeurs de la conscience historique tend à montrer que le projet politique de libération nationale a moins de résonance auprès de cette population simplement parce qu'il lui apparaît moins pertinent pour lui garantir un avenir meilleur, ce qui n'était pas le cas pour une partie des Québécois

qui ont connu l'infériorité économique vécue par les Canadiens français avant la Révolution tranquille (MONIÈRE, 2001, p. 133; MEUNIER, 2016, p. 54).

En somme, l'effacement graduel de l'enjeu constitutionnel au Québec, combiné avec le désintérêt, voire l'indifférence, qui s'exprime dans le reste du Canada à son endroit, a fait en sorte que le clivage « souverainiste/fédéraliste » qui opposait traditionnellement le PQ au PLQ est moins pertinent pour une proportion significative de l'électorat. Ce facteur a sans doute joué dans l'intérêt suscité par la création d'un parti politique de centre droit, la Coalition Avenir Québec, qui ne prône ni la souveraineté ni la relance des discussions constitutionnelles avec le reste du Canada, se contentant de réaménager avec beaucoup d'imagination sa Constitution interne. Cela a aussi contribué à ce que les 18-34 ans se reconnaissent en grand nombre au sein du parti Québec solidaire qui place le social avant le national (ou, pour reprendre les termes de Jacques Beauchemin, avant le sujet politique québécois) (SARRA-BOURNET, 2019, p. 6). Là encore, n'y voir que de l'agitation politique marquée par un défaitisme larvé, une impuissance politique et une attitude démissionnaire largement inconsciente, c'est ne pas tenir compte de la complexité inhérente à la société québécoise et à la reconfiguration des rapports de force à laquelle nous avons assisté au cours des dernières décennies.

*

*

*

Il faut nous demander si Jacques Beauchemin ne cherche pas à refaçonner, voire relancer à sa manière, le mythe d'une Révolution tranquille qu'il considère portée exclusivement par un « élan de liberté » qui ne peut trouver son achèvement que dans l'indépendance du Québec. Je reprends ici la riche analyse du mythe que propose Gérard Bouchard qui y voit l'affirmation d'un jeu de représentations qui « fixe des repères à l'identité et une direction à l'action collective, qui s'incarne [...] aussi bien dans des objets et des personnages que dans des événements et des récits » (BOUCHARD, 2005, p. 413). C'est à cet exercice que se prête le livre de Jacques Beauchemin. L'effort n'est pas inutile ni sans pertinence dans une perspective militante. Il doit en revanche se confronter au regard critique de qui voit dans l'histoire du Québec un ensemble de louvoiements marqués par les contingences, les incertitudes et, ultimement, la reconfiguration des rapports de force internes et externes à cette société en fonction des contextes particuliers. Je ne constate là ni évitement ni renoncement ni défaitisme, et encore moins une adhésion à un sentiment de permanence tranquille quant à la place que les francophones occuperont en Amérique du Nord. Mon regard se porte ailleurs. Je constate plutôt que la société québécoise, comme toutes les autres d'ailleurs, est traversée par des contradictions et des tensions qui font en sorte qu'il est impossible de trouver « le » sujet politique unifié, car il n'existe tout simplement pas. Pour cette raison, on ne peut pas lui reprocher de démissionner. L'identité québécoise ne peut pas être autre chose qu'un enjeu politique allergique à la dépolitisation.

François ROCHER

Université d'Ottawa
Francois.Rocher@uottawa.ca

BIBLIOGRAPHIE

ARSENAULT, Gabriel

- 2018 *L'économie sociale au Québec : une perspective politique*, Québec, Presses de l'Université du Québec. (Coll. Politeia)

BEAUCHEMIN, Jacques

- 2000 « La communauté de culture comme fondement du sujet politique chez Fernand Dumont », *Bulletin d'histoire politique*, 19, 1 : 29-39.
- 2001 « Le sujet politique québécois : l'indicible "nous" », dans : Jocelyn MACLURE et Alain-G. GAGNON (dir.), *Repères en mutation. Identité et citoyenneté dans le Québec contemporain*, Montréal, Les Éditions Québec / Amérique, p. 205-220.
- 2002 *L'histoire en trop. La mauvaise conscience des souverainistes québécois*, Montréal, VLB éditeur.
- 2004 *La société des identités : éthique et politique dans le monde contemporain*, Montréal, Athéna.
- 2015 *La souveraineté en héritage*, Montréal, Boréal.

BÉLANGER, Yves

- 1998 *Québec Inc. : l'entreprise québécoise à la croisée des chemins*, Montréal, Hurtubise HMH.

BIENVENUE, Louise

- 2003 *Quand la jeunesse entre en scène : l'Action catholique avant la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal.

BOUCHARD, Gérard

- 2005 « L'imaginaire de la grande noirceur et de la révolution tranquille : fictions identitaires et jeux de mémoire au Québec », *Recherches sociographiques*, 46, 3 : 411-436.

BOURQUE, Gilles, Jules DUCHASTEL et Jacques BEAUCHEMIN

- 1994 *La société libérale duplessiste*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal. (Coll. Politique et économie. Études canadiennes.)

BRUNELLE, Dorval

- 1978 « Le capital, la bourgeoisie et l'État du Québec, 1959-1976 », dans : Pierre FOURNIER (dir.), *Le capitalisme au Québec*, Montréal, Les Éditions coopératives Albert Saint-Martin, p. 79-108.

CLAVETTE, Suzanne

- 2008 *Gérard Dion. Artisan de la Révolution tranquille*, Québec, Presses de l'Université Laval.

DENIS, Roch

- 1988 « Une révolution pas si tranquille... avant 1960 », dans : Jean-François LÉONARD (dir.), *Georges-Émile Lapalme*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, p. 61-71. (Coll. Les leaders politiques du Québec contemporain.)

DUFOUR, Frédéric Guillaume et Mathieu FORCIER

- 2015 « Immigration, néoconservatisme et néolibéralisme après la crise de 2008 : le nouveau régime de citoyenneté canadien à la lumière des trajectoires européennes », *Revue Interventions économiques*, 52. [<http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/2514>], consulté le 3 septembre 2021.

Environics Institute for Survey Research

- 2020a *Sondage de 2020 auprès des Canadiens sur la Confédération de demain. Perspectives régionales sur l'économie et les changements climatiques. Rapport final*, Toronto, The Environics Institute for Survey Research.
- 2020b *2020 Survey of Canadians. Report 3: Identity, Values and Language*, Toronto, The Environics Institute for Survey Research.

FALARDEAU, Jean-Charles

- 2016 *Sociologie du Québec en mutation : aux origines de la Révolution tranquille*, (Introduction et choix de textes par Simon LANGLOIS et Robert LEROUX), Québec, Presses de l'Université Laval.

FERRETTI, Lucia

- 2011 « La "Grande Noirceur", mère de la Révolution tranquille », dans : Guy BERTHIAUME et Claude CORBO (dir.), *La Révolution tranquille en héritage*, Montréal, Boréal, p. 27-46.

FOURNIER, Pierre

- 1978 « Les nouveaux paramètres de la bourgeoisie québécoise », dans : Pierre FOURNIER (dir.), *Le capitalisme au Québec*, Montréal, Les Éditions coopératives Albert Saint-Martin, p. 135-181.

FREUND, Julien

- 1983 *Sociologie du conflit*, Paris, Presses Universitaires de France. (Coll. La Politique éclatée.)

GAGNON, Alain-G.

- 1992 *Québec au-delà de la Révolution tranquille*, Montréal, VLB éditeur.

GAGNON, Alain-G. et Khayyam Zev PALTIEL

- 1992 « Devenir "maîtres chez nous" : émergence d'une bourgeoisie balzacienne au Québec », dans : Alain-G. GAGNON et A. Brian TANGUAY (dir.), *Democracy with Justice: Essays in Honour of Khayyam Zev Paltiel / La juste démocratie : Mélanges en l'honneur de Khayyam Zev Paltiel*, Ottawa, Carleton University Press, p. 318-339.

GAUVREAU, Michael

- 2008 *Les origines catholiques de la Révolution tranquille*, Montréal, Fides.

GUAY, Jean-Herman

- 2017 *L'impasse souverainiste : les hauts et les bas du nationalisme québécois*, Repères IRPP n° 17, Montréal, Institut de recherche en politiques publiques.

HURTEAU, Philippe et Francis FORTIER

- 2015 « État québécois, crise et néolibéralisme », *Revue Interventions économiques*, 52. [<http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/2469>], consulté le 3 septembre 2021.

KUTY, Olgierd

- 2020 *Les valeurs dans la sociologie de Montesquieu et de Max Weber*, OK Éditeur. [<http://montesquieu.ens-lyon.fr/spip.php?article3316>], consulté le 16 août 2021.

LAFOREST, Guy

- 2014 *Interpreting Quebec's Exile within the Federation. Selected Political Essays*, Bruxelles, Peter Lang.

LAMONDE, Yvan

- 2011 « Malaise dans la culture québécoise : les méprises à propos de la Révolution tranquille », dans : Guy BERTHIAUME et Claude CORBO (dir.), *La Révolution tranquille en héritage*, Montréal, Boréal, p. 11-26.

LANGLOIS, Simon

- 2018 *Refondations nationales au Canada et au Québec*, Québec, Éditions du Septentrion.

LAPOINTE-GAGNON, Valérie

- 2018 *Panser le Canada : une histoire intellectuelle de la commission Laurendeau-Dunton*, Montréal, Boréal.

LAROCHELLE, Catherine

- 2014 « Le fait religieux au Québec et au Canada : regard critique sur deux historiographies récentes », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 67, 3-4 : 275-294.

LEMIEUX, Vincent

- 2011 *Les partis générationnels au Québec. Passé, présent, avenir*, Québec, Presses de l'Université Laval. (Coll. Prisme.)

LINTEAU, Paul-André

- 1999 « Un débat historiographique : l'entrée du Québec dans la modernité et la signification de la Révolution tranquille », *Francophonia*, 37 : 73-87.

MAHÉO, Valérie-Anne et Éric BÉLANGER

- 2018 « Is the Parti Québécois Bound to Disappear? A Study of the Current Generational Dynamics of Electoral Behaviour in Quebec », *Canadian Journal of Political Science*, 51, 2 : 335-356.

MEUNIER, E.-Martin

- 2011 « Mutations culturelles et transformations de la nation québécoise au tournant de la Révolution tranquille », *Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle*, 105 : 365-375.
2016 « La grande noirceur canadienne-française dans l'historiographie et la mémoire québécoises. Revisiter une interprétation convenue », *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, 129 : 43-59.

MONIÈRE, Denis

- 2001 *Pour comprendre le nationalisme au Québec et ailleurs*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

PELLETIER, Réjean

- 1992 « La Révolution tranquille », dans : Gérard DAIGLE et Guy ROCHER (dir.), *Le Québec en jeu. Comprendre les grands défis*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, p. 609-624.

ROCHER, François

- 2020 « Les déterminants politico-institutionnels de la modification constitutionnelle : le cas canadien », dans : Dave GUÉNETTE, Patrick TAILLON et Marc VERDUSSEN (dir.), *La révision constitutionnelle dans tous ses états*, Montréal, Éditions Yvon Blais, p. 195-225.

ROUILLARD, Christian

- 2004 *La réingénierie de l'État : vers un appauvrissement de la gouvernance québécoise*, Québec, Presses de l'Université Laval. (Coll. L'Espace public.)
2008 *De la réingénierie à la modernisation de l'État québécois*, Québec, Presses de l'Université Laval. (Coll. L'Espace public.)

ROUILLARD, Jacques

- 1998 « La Révolution tranquille : Rupture ou Tournant? », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, 32, 4 : 23-51.

SALES, Arnaud

- 1979 *La bourgeoisie industrielle au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

SARRA-BOURNET, Michel

- 2019 « Les élections provinciales du 1^{er} octobre 2018 », *Bulletin d'histoire politique*, 27, 2 : 5-9.

SIMARD, Jean-François et Maxime ALLARD

- 2011 *Échos d'une mutation sociale : anthologie des textes du père Georges-Henri Lévesque, précurseur de la Révolution tranquille*, Québec, Presses de l'Université Laval. (Coll. Prisme.)

TAILLON, Patrick

- 2016 « Une Constitution en désuétude. Les réformes paraconstitutionnelles et la “déhiérarchisation” de la Constitution du Canada », dans : Louise LALONDE et Stéphane BERNATCHEZ (dir.), avec la collaboration de George AZZARIA, *La norme juridique « reformatée ». Perspectives québécoises des notions de force normative et de sources revisitées*, Sherbrooke, Éditions de la Revue de droit de l'Université de Sherbrooke, p. 297-355.

WEBBER, Jeremy

- 2018 « The Delayed (and Qualified) Victory of the Meech Lake Accord: The Role of Constitutional Reform in Undermining and Restoring Intercommunal Trust », dans : Dimitri KARMIS et François ROCHER, *Trust, Distrust, and Mistrust in Multi-national Democracies: Comparative Perspectives*, Montreal-Kingston, McGill-Queen's University Press, p. 166-209.



NOTE CRITIQUE

Jacques BEAUCHEMIN, *Une démission tranquille : la dépolitisation de l'identité québécoise*, Québec, Boréal, 2020, 205 p.

SORTIR DU PARADIGME DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE?

Jean-Philippe CARLOS

Le dernier livre de Jacques Beauchemin, *Une démission tranquille. La dépolitisation de l'identité québécoise* est un essai important qui dresse un bilan éclairant de l'évolution de la conscience historique au Québec, et qui propose une analyse sociologique originale sur la tendance à l'évitement politique qui animerait le subconscient de la collectivité québécoise. Ce livre s'inscrit par ailleurs dans une lignée d'essais publiés dans la dernière décennie, qui tentent de comprendre les tenants et aboutissants de l'échec du mouvement souverainiste québécois constitué durant le cycle politique 1945-1995 (JACQUES, 2008; LIVERNOIS, 2014). Il traduit une préoccupation manifeste observée dans les milieux intellectuels et universitaires par rapport au devenir de la nation québécoise, dans une époque marquée par la polarisation des débats idéologiques (BOUCHARD, 2020).

Dans *Une démission tranquille*, Beauchemin propose des réflexions sur les racines d'une certaine dépolitisation du sujet québécois observable depuis la seconde défaite référendaire de 1995 et marquée, notamment, par l'affirmation d'un individualisme exacerbé qui engendrerait une fragmentation et un affaiblissement de l'identité collective, mais aussi le désintérêt de la population envers la question de la souveraineté politique du Québec. Selon Beauchemin, cette dépolitisation serait attestée par la foi des Québécois en ce que Jonathan Livernois appelle une « permanence tranquille » (LIVERNOIS, 2014), la certitude qu'ils ont de former une collectivité originale en Amérique du Nord qui ne disparaîtra jamais. De même, la volonté de certains intellectuels de renouer des liens – politiques et historiographiques –

avec le Canada français témoignerait d'un retour à l'ancienne identité canadienne-française, vue comme étant apolitique et peu susceptible d'assurer la survivance du fait français sur le continent américain à long terme. En somme, Beauchemin s'inscrit comme héritier de certains grands penseurs de la condition québécoise, dont Fernand Dumont et Pierre Vadeboncoeur, pour qui l'aboutissement logique de la Révolution tranquille devait être l'accession de la nation québécoise à la souveraineté politique. Dépourvu d'un État politiquement indépendant du reste du Canada, le Québec serait condamné à jouer « le rôle qu'on nous a assigné dans le cadre politique canadien : celui, bien illusoire, de peuple fondateur, de minorité nationale ou, plus prosaïquement, de citoyens canadiens » (p. 26). Pour résumer simplement la thèse de Beauchemin, étant incapable d'assumer les exigences de sa souveraineté politique, le Québec serait ainsi condamné à un avenir sombre, marqué par un dépérissement culturel qui aboutira, à long terme, à notre infériorisation graduelle, puis à notre assimilation. S'inspirant de Hannah Arendt, il estime que « l'avancée du "désert" [dans un Canada postnational] est ce qui guette un monde sans politique [...] un monde sans délibération sur les fins de la collectivité » (p. 25). Le Québec serait donc entré dans un cycle politique duquel il lui sera extrêmement difficile de s'extirper. Selon Beauchemin, le champ de ruines hérité de la défaite référendaire de 1995 est tel qu'il engendre un sentiment de découragement et de renonciation chez une large part des intellectuels québécois actifs dans les débats de la cité, un phénomène inédit dans l'histoire récente du Québec (p. 19). L'ouvrage met ainsi en lumière certaines des racines historiques et sociologiques du malaise identitaire québécois observable depuis le tournant des années 2000, phénomène qui fut notamment analysé par le sociologue Mathieu Bock-Côté dans ses essais *La Dénationalisation tranquille* et *Fin de cycle* (Bock-Côté, 2007, 2012).

Partageant plusieurs des idées émises par Beauchemin, je proposerai dans cette note critique quelques pistes de réflexion, en rapport avec l'apolitisme des idéologies canadiennes-françaises, mais aussi en lien avec le retour au Canada français. Plus largement, j'aborderai aussi la question de la politique partisane et de ses liens avec la question nationale, une thématique assez peu explorée par Beauchemin mais qui permet d'entrevoir l'une des principales causes de la fracturation de l'identité québécoise contemporaine.

SUR LE RETOUR AU CANADA FRANÇAIS ET L'APOLITISME DES IDÉOLOGIES CANADIENNES-FRANÇAISES

Devant les grandes transformations socioculturelles à l'œuvre au Québec et au Canada depuis la fin du 20^e siècle, Beauchemin critique la tentation qu'ont certains intellectuels de retisser des liens avec les communautés francophones du Canada, inspirée par une stratégie politique de rapprochement visant une « nécessaire réactualisation d'un projet franco-canadien à caractère national [qui] tient primordialement à la lucidité d'un constat sur l'essoufflement du projet souverainiste » (LANIEL ET DORAIS, 2019). Selon lui, cette volonté de retourner à l'ancienne notion identitaire canadienne-française constituerait un symbole puissant de la dépolitisation de l'identité québécoise en émergence depuis la Révolution tranquille. Dans son ouvrage publié en 2015, *La souveraineté en héritage*, Beauchemin stipulait d'ailleurs

que les Québécois devaient honorer la mémoire de leurs ancêtres canadiens-français et leurs luttes menées pour la survivance de leur langue et de leurs us et coutumes en poursuivant le chemin vers la souveraineté politique (BEAUCHEMIN, 2015). Or, s'il se montre sensible à l'égard du passé canadien-français partagé, il se désole que ce retour au Canada français prôné par divers intervenants issus du monde universitaire s'accompagne d'une dépolitisation liée à l'abandon du paradigme de la souveraineté, héritage emblématique de la Révolution tranquille.

La critique de Beauchemin concernant le retour au Canada français repose en partie sur la thèse du monolithisme et de l'apolitisme des idéologies canadiennes-françaises d'avant la Révolution tranquille. Les penseurs nationalistes canadiens-français de la première moitié du 20^e siècle auraient systématiquement refusé que leur pensée débouche sur une action politique, notamment par le biais de la joute partisane. Ce faisant, les intellectuels issus, entre autres, de la famille traditionaliste n'auraient pas su avoir une emprise sur le réel, incapables de concrétiser leurs projets intellectuels dans une action politique concrète. Émise notamment par le politologue André J. Bélanger au début des années 1970, la thèse de l'apolitisme se fonde sur l'idée que les idéologies canadiennes-françaises « se replient sur l'idéal d'une société organique dans laquelle les conflits sont résorbés par les structures avant même de faire l'objet d'un débat dans la sphère politique » (FOISY-GEOFFROY, 2008, p. 15). Pour Bélanger, le modèle de société prôné par les élites traditionalistes de la première moitié du 20^e siècle prend la forme d'une anarchie conservatrice et communautariste et marquée par le sceau de la Doctrine sociale de l'Église catholique (BÉLANGER, 1974). L'apolitisme des idéologies canadiennes-françaises, notamment le traditionalisme, se manifesterait également par la méfiance de ses penseurs à l'égard du jeu politique et de l'esprit de parti, et par une tendance à se retrancher dans les replis de la culture.

La thèse de l'apolitisme des idéologies canadiennes-françaises fut au cœur des réflexions intellectuelles au Québec, surtout entre les années 1950 et 1960, mais elle fut remise en question à partir de la fin des années 1970 par des historiens qui démontrèrent que l'idée même de Grande Noirceur, dans une perspective d'histoire intellectuelle, « repose sur une très mince couche documentaire » (ROUILLARD, 2019, p. 110). Plus récemment, les historiens et sociologues issus du courant de la Nouvelle sensibilité, au tournant de la décennie 2000, ont eux aussi critiqué la validité de cette thèse. Xavier Gélinas et Dominique Foisy-Geoffroy en particulier ont montré que les idées politiques des traditionalistes, ancrées en partie dans le corporatisme, visaient plus largement à constituer « une instance politique [étatique] décentralisée devant orienter en partie la vie économique et sociale de la province (FOISY-GEOFFROY, 2008, p. 16; GÉLINAS, 2007). Frédéric Boily a lui aussi critiqué la thèse de l'apolitisme, en suggérant que les penseurs traditionalistes, notamment Lionel Groulx, étaient portés par un idéal métapolitique se traduisant par « une action qui porterait au-delà de la petite politique partisane pour toucher la culture politique de son peuple [...] Pour Groulx, l'essentiel serait d'arrimer la culture politique canadienne-française aux exigences du catholicisme et de la nation. L'État français incarne cet idéal » (Boily cité dans FOISY-GEOFFROY, 2008, p. 19). La conception de la politique des penseurs canadiens-français « ne se limite donc pas au simple jeu des partis, des élections et de l'action gouvernementale », mais pose en fait « le

problème fondamental de la philosophie politique qui consiste à concilier la liberté de la personne avec les contraintes et les exigences de la vie en commun » (FOISY-GEOFFROY, 2008, p. 19 et 362). Qui plus est, faut-il rappeler que plusieurs réformes de la Révolution tranquille (développement économique, affirmation nationale, déploiement d'une culture revendicatrice) plongent leurs racines dans le discours traditionaliste, et plus particulièrement dans le fameux Rapport Tremblay de 1956 (FOISY-GEOFFROY, 2007). Ce fait démontre que les principaux auteurs du rapport étaient « parfaitement conscients des défis du 20^e siècle, de la nécessité de renouveler les traditions séculaires du Canada français pour tenir compte de l'évolution des conditions sociales, économiques et politiques » du Québec (FOISY-GEOFFROY, 2008, p. 362). De même, comme le souligne Xavier Gélinas, l'adhésion (critique) des élites au système politique d'inspiration britannique confirme « la profonde acculturation de la droite intellectuelle québécoise à la culture parlementaire britannique », et témoigne du sens démocratique des penseurs canadiens-français (GÉLINAS, 2007, p. 256).

En rapport avec la question nationale, il est aussi important de souligner que plusieurs intellectuels traditionalistes de la dernière génération (celle active durant la Révolution tranquille) se convertiront à la thèse indépendantiste. Ayant participé à la lutte contre la centralisation fédérale des années 1940 et 1950, des penseurs comme François-Albert Angers, Rodolphe Laplante, Gérard Turcotte ou Jean Genest deviendront de farouches militants indépendantistes à partir de la décennie 1960, notamment après la tenue des États généraux du Canada français (CARLOS, 2020a). Désillusionnés par rapport aux vertus du fédéralisme canadien et estimant qu'une réforme du système politique était illusoire, ces individus issus de l'ancienne tradition intellectuelle ont fini par prendre parti pour la souveraineté du Québec, et ce, après plusieurs années voire décennies de réflexion et de frustration à l'égard du non-respect des fondements du fédéralisme bon-ententiste (CARLOS, 2020b). S'il est vrai que cette conversion à la thèse indépendantiste visait avant tout à protéger les traits culturels fondamentaux de la nation canadienne-française, au premier chef la religion catholique, il n'en demeure pas moins que ce positionnement idéologique traduit une réelle sensibilité politique à l'égard de la survivance du fait français en Amérique. Faut-il d'ailleurs rappeler qu'à la fondation du Parti québécois (PQ), en 1968, près du quart des effectifs du nouveau parti sont issus des milieux conservateurs et traditionalistes (BÉDARD, 2008). Ce fait en dit long sur la sensibilité politique d'une partie des intellectuels traditionalistes, ceux-ci ayant pourtant été associés à un groupe apolitique. D'abord nationalistes, plusieurs d'entre eux sont devenus indépendantistes et ont franchi la ligne de la joute partisane en appuyant le PQ au tournant des années 1970, dans une optique de réalisme politique à l'heure de « l'accélération de l'histoire » (CARLOS, 2015). Ils étaient donc prêts à appuyer la mise sur pied d'un État québécois politiquement indépendant, « le seul État où les Canadiens français détiennent une majorité numérique qui rend possible le contrôle de tous les éléments politiques et économiques essentiels à leur épanouissement » (SAVARD, 2017, p. 12). De ce point de vue, nul doute que le retour au Canada français et l'inachèvement du projet indépendantiste constituent une forme de régression, notamment en rapport avec l'évolution de la culture politique et les transformations idéologiques qui ont marqué les débats intellectuels à partir de l'après-guerre.

LA QUESTION DU PQ

En ce sens, pour de nombreux intellectuels qui ont connu et vécu les grandes transformations de la Révolution tranquille, le PQ représentait un « véhicule de libération nationale », susceptible de traduire la volonté de la collectivité francophone d'assumer son destin politique par la voie de la souveraineté de l'État québécois (PANNETON, 2017). Il n'y a qu'à parcourir les éditoriaux des nombreuses revues d'idées et les essais en circulation à l'époque pour constater le séisme qu'a engendré la mise sur pied du PQ en 1968 (CAREL, 2007). La question du ralliement au PQ provoqua d'ailleurs l'effondrement du réseau des revues indépendantistes, les membres des comités de rédaction étant déchirés sur la question de l'intégration lucide au parti dirigé par René Lévesque. La fondation du PQ engendra également la disparition du Rassemblement pour l'indépendance nationale, parti dirigé par Pierre Bourgault et qui se sabordera en 1968 afin de noyauter les rangs du PQ, dans une optique de réalisme politique (CARDINAL, 2015). Le PQ, issu de la fusion entre des membres dissidents du Parti libéral du Québec et du Ralliement national (un parti conservateur), formait ainsi une large coalition de militants divisés par rapport à leur sensibilité idéologique, mais unis par leur adhésion à l'idéal indépendantiste.

Cette formidable force de frappe politique fut néanmoins mise à mal par quatre erreurs stratégiques, relevées par le politologue Denis Monière, qui affirme que le PQ a mené le mouvement indépendantiste dans un véritable cul-de-sac, puisque « le discours des principaux porte-parole du mouvement a été construit [depuis 50 ans] sur la peur de l'indépendance et le refus d'en faire la promotion » (MONIÈRE, 2021, p. 140). Selon lui, ces quatre erreurs historiques sont les suivantes :

1- « Pendant cinquante ans, les dirigeants souverainistes ont entretenu l'illusion qu'un projet de libération nationale pouvait se réaliser en en parlant le moins possible » (p. 140);

2- « Depuis 1974, l'essentiel du débat a porté sur la mécanique de l'accession à l'indépendance et sur l'opportunité de tenir ou non un référendum [...] on n'a pas cru bon de définir ce que serait un Québec indépendant » (p. 141);

3- La politique péquiste fut orchestrée en fonction « d'une conception électoraliste de l'action politique. On pensait que les Québécois ne pouvaient pas adhérer à l'indépendance pour elle-même, qu'il fallait éviter d'en parler en escomptant qu'ils ne se laisseraient convaincre que par les bénéfices immédiats que leur procureraient les politiques d'un gouvernement provincial souverainiste » (p. 142);

4- « On a vu se développer un discours qui faisait abstraction du Canada [...] On fait des campagnes électorales en s'abstenant de faire la critique systématique du régime canadien » (p. 145-146).

Selon cette analyse qui rejoint celles produites par d'autres essayistes dans les dernières années (PAYETTE et PAYETTE, 2013; SAVARD-TREMBLAY, 2014; SAINT-GERMAIN, 2015, 2017 et 2019), le PQ aurait littéralement saboté la marche des Québécois vers leur libération politique en mettant progressivement en place un mode de gouvernance provincialiste et en trahissant ses idéaux fondateurs centrés sur l'indépendance politique, un projet qui avait permis d'opérer une convergence

historique entre les différentes factions du mouvement indépendantiste au sein de la machine péquiste. En somme, à l'exception de la période 1988-1995 marquée par le règne de Jacques Parizeau, le PQ n'aurait jamais vraiment fait la promotion du projet indépendantiste, ses dirigeants préférant attendre les fameuses conditions gagnantes (SAVARD-TREMBLAY, 2014). Dans cette perspective, le PQ aurait intériorisé un discours nationaliste défensif, centré sur l'idée que « la nation québécoise peut trouver son compte dans le cadre du fédéralisme canadien et qu'il [le PQ] doit utiliser le pouvoir provincial pour assurer la survie des caractéristiques de la nation », et que ce faisant, le parti fondé par Lévesque aurait assimilé « les effets de l'Acte d'Union [...] comme prémisses de son action » (MONIÈRE, 2020, p. 151-152). Le PQ aurait donc joué sur deux tableaux, affirmant (en théorie) que le but ultime de son action était la libération politique du Québec, mais agissant (en pratique) dans une optique de défense des intérêts du Québec dans le cadre du régime fédéral. Il en ressort ainsi une ambiguïté qui apparaît, pour plusieurs, comme étant aux sources de l'effondrement du mouvement indépendantiste, et qui illustrerait également la survivance d'une certaine psyché du colonisé (SAINT-GERMAIN, 2019).

Dans cette optique, le non-aboutissement du projet indépendantiste, symbolisé par les échecs référendaires de 1980 et de 1995 et les tergiversations idéologiques du PQ, constitue un symbole fort de la dépolitisation du sujet québécois. Ayant abandonné son projet politique originel, le PQ aurait ainsi trahi la mémoire et les ambitions de ses militants, mais plus largement de la nation québécoise, si l'on en juge par la gravité des conséquences qu'ont engendrées les stratégies d'évitement élaborées par ses dirigeants depuis la fin des années 1960. On en revient d'ailleurs ici à la fameuse méfiance des intellectuels canadiens-français du début du 20^e siècle, pour qui les partis nationaux et leurs chefs étaient naturellement portés vers des considérations électoralistes et partisans, au détriment des vrais enjeux de la libération nationale. Pour des intellectuels tel François-Albert Angers (1909-2003), qui a connu les grandes luttes constitutionnelles du 20^e siècle, la marche vers l'indépendance politique fut ni plus ni moins que sabotée par les tergiversations du PQ, notamment lors du référendum de 1980. Au lendemain de la victoire du Non, Angers dressait d'ailleurs un bilan négatif de la stratégie péquiste de l'étapisme :

Et nous revoilà devant le problème qui a pourri l'histoire de toutes nos luttes nationales : l'esprit de parti et le désir du pouvoir à tout prix et au plus vite. Chaque fois que le nationalisme a commencé à déboucher dans l'action politique concrète, cette maladie contagieuse, attrapée des vieux partis, a fait avorter les tentatives qui étaient les plus prometteuses de succès. (ANGERS, 1980, p. 14)

Pour des penseurs comme Pierre Vadeboncoeur, le PQ, par ses valse-hésitations au moment d'assumer les risques d'une véritable souveraineté, aurait saboté le projet politique principal de la Révolution tranquille (VADEBONCOEUR, 2006). Le parti aurait également contribué, surtout durant les années 2000 et 2010, au processus de fragmentation identitaire de la collectivité québécoise, en déposant des projets de loi polarisants, dont la fameuse Charte des valeurs de 2014, qui l'éloignait de sa raison d'être historique (BOUCHER, 2018). Si on assiste à une démission tranquille au Québec en ce début du 20^e siècle, comme l'affirme Jacques Beauchemin, il semble que celle-ci soit en partie causée par l'inachèvement du projet d'indépendance que devait

mener à bien le PQ en tant que véhicule de libération politique. Se détourner de cet objectif vital ne pouvait, fondamentalement, qu'engendrer une démobilisation et une fatigue politique généralisée des sujets québécois, désormais cloîtrés dans une situation politique bien délicate. En témoigne l'incapacité des principaux partis indépendantistes à former un semblant de coalition aux élections provinciales de 2018, un phénomène qui atteste bien de la dispersion des forces indépendantistes, de nouveau réunies autour de chapelles idéologiques (BÉRUBÉ et CORRIVEAU, 2018).

Comme le souligne l'historien Stéphane Savard, nous sommes actuellement à un tournant de l'histoire politique du Québec, puisque « le nationalisme québécois et la question nationale ne se posent plus au cœur des débats partisans et des tentatives d'améliorer la place du Québec au sein du Canada » (SAVARD, 2017, p. 8). Selon lui, ce phénomène « peut être interprété comme un indice des mutations de la culture politique où le nationalisme et la question nationale ne sont plus le prisme principal par lequel se définissent les partis politiques et leurs militants au Québec » (SAVARD, p. 8). Cette analyse rejoint celle de Beauchemin du point de vue de la dépolitisation du sujet québécois, mais met aussi en lumière le rôle joué par le PQ dans le processus de démission tranquille, notamment en rapport avec la division des forces indépendantistes. Ce phénomène témoigne éloquentement de la difficulté de penser la libération du Québec et d'harmoniser cet idéal au sein d'un véhicule politique évoluant dans le cadre de la joute partisane.

SORTIR DU PARADIGME DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

La jeune génération s'intéresserait assez peu à la question nationale, ce qui constitue pour Beauchemin un autre symptôme de la dépolitisation de l'identité québécoise (p. 132). En effet, en 2020, un sondage mené par la firme CROP révélait que 65 % des jeunes Québécois (âgés de 18 à 24 ans) estimaient que les débats sur l'avenir du Québec étaient dépassés. Dans ce même sondage, 69 % des répondants affirmaient qu'ils voteraient Non à un nouveau référendum sur l'indépendance du Québec. Sans vouloir généraliser ces statistiques, qui recourent d'autres sondages semblables effectués dans les dernières années, force est d'admettre que le projet de souveraineté politique, tel qu'il s'est constitué à partir de la Révolution tranquille, n'est plus aussi attrayant qu'auparavant pour la jeune génération, celle-ci étant davantage préoccupée par des enjeux tels que l'environnement ou des questions de justice sociale. Si le PQ peut être effectivement identifié comme un parti générationnel, historiquement porté par les baby-boomers (MONTIGNY, 2018), on ne peut toutefois en dire autant de la question nationale, qui a été au cœur de la vie intellectuelle et politique du Québec dès l'époque de la Nouvelle-France. Le désintérêt de la jeune génération envers la question nationale serait donc un enjeu relativement nouveau dans l'histoire du Québec, ce qui inquiète Jacques Beauchemin.

Toutefois, il convient de relativiser le désintérêt présumé des jeunes à l'égard de la question nationale. D'abord, il est important de mentionner que ce désintérêt ne s'accompagne pas nécessairement d'un attachement profond à l'égard du fédéralisme canadien. Comme le soulignent les politologues Félix Mathieu et Evelyn Brie, « le *statu quo* constitutionnel n'a pas su convaincre les jeunes d'embrasser pleinement le

fédéralisme canadien. La faillite du système à se renouveler n'engage donc pas à la pérennisation de ses fondements actuels » (MATHIEU et BRIE, 2019). Plus encore, ils soulignent que malgré le fait que l'option indépendantiste est en dormance depuis plusieurs années, « les fédéralistes peinent à faire la promotion du projet canadien, et ce, malgré l'hibernation du mouvement souverainiste » (MATHIEU et BRIE, 2019). Pour ces deux jeunes universitaires, un fait majeur demeure : les membres de la jeune génération nés après 1995 « représentent potentiellement un réservoir majeur d'appuis à la souveraineté, et il est raisonnable de supposer que le retour d'un débat actif sur cet enjeu ne ferait qu'augmenter le nombre de jeunes électeurs en faveur du projet jadis porté par René Lévesque » (MATHIEU et BRIE, 2019). Selon eux, c'est en tant que « parti de gouvernance, plutôt que mouvement politique, que le PQ a cessé de faire rêver les jeunes » (MATHIEU et BRIE, 2019). L'indépendantisme demeure ainsi un projet potentiellement rassembleur qui demeure au cœur de l'engagement politique de plusieurs centaines, voire milliers, de jeunes militants, et ce, même si le PQ lui-même ne représente plus le vaisseau amiral du mouvement indépendantiste. Comme le soulignait une jeune militante du PQ il y a quelques années, il n'y a nul besoin de réinventer la question nationale :

L'idée de l'indépendance n'est pas morte. Ce qui l'est, c'est cette manière vide de la présenter (ou plutôt de ne pas la présenter), en la rendant tributaire d'un engagement référendaire que l'on refuse de prendre. Si ce parti n'arrive pas lui-même à être fier de sa raison d'être, jamais il ne pourra convaincre les jeunes [...] de l'être pour lui. Et ce n'est certainement pas en y allant d'initiatives électoralistes comme la charte dite « des valeurs », ni en proposant des pétitions interminables ou l'attente de sondages favorables, qu'il saura allumer la flamme indépendantiste des Québécois, jeunes ou moins jeunes. (PERRÉAULT, 2015)

À ce propos, l'un des principaux défis actuels du mouvement indépendantiste consiste à revoir en profondeur son cadre d'analyse et son discours. Or, dans un texte paru en 2016, Danic Parenteau faisait le constat que le discours dominant du mouvement indépendantiste était marqué par la « persistance du "paradigme de la Révolution tranquille" », et que « de nombreux indépendantistes semblent se montrer incapables de penser l'indépendance du Québec à l'extérieur des schèmes de pensée hérités de la Révolution tranquille » (PARENTEAU, 2016). Selon Parenteau, « le danger [...] est de persister à penser que c'est le même paradigme qui a permis à l'idée indépendantiste d'émerger dans les années 1960, d'être portée au pouvoir en 1976 et de conduire le Québec au point de rupture en 1980 et en 1995, qui va permettre au peuple québécois de fonder une République libre dans les années à venir » (PARENTEAU, 2016).

En ce sens, si certains groupes, dont Québec solidaire (QS), ont tenté de faire la jonction entre la question nationale, les enjeux socioéconomiques et la question environnementale et donc de proposer un nouveau cadre d'analyse pertinent pour le 21^e siècle, ils n'ont toutefois pas réussi à rassembler autour d'eux les diverses tendances du mouvement indépendantiste. Pire encore, QS a été identifié comme responsable de la fracturation des forces indépendantistes par la plupart des anciens chefs péquistes, le PQ s'autoproclamant encore aujourd'hui le centre de convergence de la famille souverainiste (PAQUETTE, 2018). Or, il est évident que pour bon nombre

de Québécois, les querelles de chapelles constituent en soi un puissant repoussoir à une éventuelle adhésion au projet indépendantiste. Cette fracture profonde au cœur même du mouvement indépendantiste peut expliquer, en partie du moins, pourquoi le nationalisme autonomiste de la Coalition avenir Québec (CAQ), qui n'est pas sans rappeler celui de l'Union nationale d'antan, parvient à rallier un si grand nombre de Québécois. En fait, le parti de François Legault a réussi un véritable tour de force, celui de former une coalition de nationalistes issus de tous horizons, ce que le mouvement indépendantiste n'a pas été en mesure de faire depuis 1995.

*

*

*

Sans contredit, l'ouvrage de Beauchemin ouvre la discussion sur un sujet polarisant. Les voies de l'avenir semblent bloquées par l'inaboutissement du projet de la souveraineté de l'État québécois et le déraillement du grand projet politique de la Révolution tranquille. Puisque se tourner vers le Canada français constitue une forme de repli identitaire et risque de mener tout droit à la régression politique du sujet québécois, il semble difficile pour Beauchemin d'envisager un projet collectif qui n'aboutisse pas à la souveraineté de l'État québécois. Pourtant, dans l'immédiat, que reste-t-il à espérer des derniers souffles de la Révolution tranquille? Au moment d'écrire ces lignes, le PQ semble vivre ses dernières heures, confiné dans son rôle de troisième opposition à l'Assemblée nationale. L'indépendance du Québec, à court et à moyen terme, semble également être un scénario peu réaliste, comme en témoigne la popularité fulgurante de la CAQ de François Legault et d'un certain retour du Québec dans la fédération canadienne. Devenue le chantre de l'unité des provinces pendant la pandémie de COVID-19, la CAQ est d'ailleurs, en juin 2021, sur le point de faire reconnaître au Québec le droit de modifier la Constitution canadienne, par le biais de la reconnaissance du français comme langue officielle de la province. Si les actualités récentes semblent donner raison à Beauchemin du point de vue d'un retour vers un nationalisme défensif orchestré en fonction d'une adhésion à la formule fédéraliste et à un rapprochement historique entre les francophonies canadiennes, il semble que dans l'immédiat, cela apparaisse comme étant la solution la plus pragmatique au malaise politique québécois qui perdure depuis près d'un quart de siècle. En cela, si les intellectuels de la Révolution tranquille ont pensé le pays québécois à naître, ils n'ont toutefois pas envisagé un scénario dans lequel le Québec accepterait démocratiquement de demeurer dans le régime canadien, d'où les difficultés de penser l'après-Révolution tranquille dans le double giron du fédéralisme postnational canadien et de la mondialisation hyperconnectée.

Jean-Philippe CARLOS

Université de York
jpcarlos@yorku.ca

BIBLIOGRAPHIE

ANGERS, François-Albert

1980 « Mesure de l'échec », *L'Action nationale*, vol. 70, n° 1, septembre, p. 14.

BEAUCHEMIN, Jacques

2015 *La souveraineté en héritage*, Montréal, Boréal.

BÉDARD, Éric

2008 « René Lévesque et l'alliance avec les bleus », dans Alexandre STEFANESCU (dir.), *René Lévesque. Mythes et réalités*. Montréal, VLB Éditeur, p. 147-159.

BÉLANGER, André J.

1974 *L'apolitisme des idéologies québécoises : le grand tournant de 1934-1936*, Québec, Presses de l'Université Laval.

BÉRUBÉ, Harold et Maxime CORRIVEAU

2018 « 1968-2018 : d'une convergence indépendantiste à l'autre », *Le Devoir*, 17 novembre. [<https://www.ledevoir.com/politique/quebec/541603/1968-2018-d-une-convergence-independantiste-a-l-autre>]

BOCK-CÔTÉ, Mathieu

2007 *La dénationalisation tranquille*, Montréal, Boréal.

2012 *Fin de cycle. Aux origines du malaise identitaire québécois*, Montréal, Boréal.

BOUCHARD, Gérard

2020 « La polarisation des idées ou l'appauvrissement de la pensée », *Le Devoir*, 10 décembre. [<https://www.ledevoir.com/opinion/idees/591323/point-de-vue-la-polarisation-des-idees-ou-l-appauvrissement-de-la-pensee>]

BOUCHER, Francis

2018 *La grande déception. Dialogue avec les exclus de l'indépendance*, Montréal, Somme toute.

CARDINAL, Claude

2015 *Une histoire du RIN*, Montréal, VLB.

CAREL, Ivan

2007 *Les revues intellectuelles entre empêchement et émancipation : 1950-1968*, thèse de doctorat (histoire), Université du Québec à Montréal.

CARLOS, Jean-Philippe

2015 « "Exprimer la conscience d'un peuple" : le réseau des revues intellectuelles de droite et la question de l'indépendance du Québec (1957-1968) », *MENS. Revue d'histoire intellectuelle et culturelle*, vol. XV, n° 2, p. 7-47.

2020a *Le rebelle traditionaliste : une biographie intellectuelle de François-Albert Angers (1909-2003)*, thèse de doctorat (histoire), Université de Sherbrooke.

2020b « "La fédération est bien malade d'avoir voulu nous digérer" : l'évolution de la pensée fédéraliste des intellectuels traditionalistes à travers le cas de figure de François-Albert ANGERS (1945-1973) », dans Antoine BROUSSEAU-DESAULNIERS et Stéphane SAVARD (dir.): *La pensée fédéraliste contemporaine au Québec : perspectives historiques*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 147-172.

FOISY-GEOFFROY, Dominique

2007 « Le Rapport de la Commission Tremblay (1953-1956), testament politique de la pensée traditionaliste canadienne-française », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 60, no 3, p. 257-294.

2008 *Les idées politiques des intellectuels traditionalistes canadiens-français, 1940-1960*, thèse de doctorat (histoire), Université Laval.

GÉLINAS, Xavier

2007 *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*, Québec, Presses de l'Université Laval.

JACQUES, Daniel

2008 *La fatigue politique du Québec français*, Montréal, Boréal.

LANIEL, Jean-François et François-Olivier DORAIS

2019 « Éléments de réflexion pour une repolitisation du Canada français », *L'Action nationale*, février 2019. [<https://www.action-nationale.qc.ca/tous-les-articles/auteur/370-numeros-publies-en-2019/fevrier-2019/1381-elements-de-reflexion-pour-une-repolitisation-du-canada-francais/>]

LIVRERNOIS, Jonathan

2014 *Remettre à demain : essai sur la permanence tranquille au Québec*, Montréal, Boréal.

MATHIEU, Félix et Evelyne BRIE

2019 Jeunes francophones : un réservoir d'appuis potentiels à la souveraineté, *La Presse*, 8 avril. [<https://munkschool.utoronto.ca/mowatcentre/jeunes-francophones-un-reservoir-dappuis-potentiels-a-la-souverainete/>]

MONIÈRE, Denis

2021 *Pourquoi le Québec n'est pas encore libre*, Montréal, VLB éditeur.

MONTIGNY, Éric

2018 *Leadership et militantisme au Parti québécois, de Lévesque à Lisée*, Québec, Presses de l'Université Laval.

PANNETON, Jean-Charles

2017 *Le gouvernement Lévesque (Tome 2) : Du temps des réformes au référendum de 1980*, Québec, Septentrion.

PAQUETTE, Gilbert

2018 La chance d'une renaissance du combat indépendantiste », *L'Action nationale*, novembre-décembre. [<https://www.action-nationale.qc.ca/tous-les-articles/auteur/362-numeros-publies-en-2018/novembre-decembre-2018/elections-2018-horizon-et-perspectives/1346-la-chance-d-une-renaissance-du-combat-independantiste/>]

PARENTEAU, Danic

2016 « La Révolution tranquille et l'idée indépendantiste », *Le Devoir*, 10 mai. [<https://www.ledevoir.com/opinion/idees/470399/des-idees-en-revues-la-revolution-tranquille-et-l-idee-independantiste>]

PAYETTE, Roger et Jean-François PAYETTE

2013 *Ce peuple qui ne fut jamais souverain*, Montréal, Fides.

PERREAULT, Audrey

2015 « Le Parti québécois doit repenser son discours », *Le Devoir*, 13 février. [<https://www.ledevoir.com/opinion/idees/431701/jeunisme-et-autres-miseres>]

ROUILLARD, Jacques

2019 « Sortir de la Grande Noirceur grâce aux documents d'archives », *Archives*, vol. 48, n° 1, p. 107-143.

SAINT-GERMAIN, Christian

2015 *L'Avenir du bluff québécois : la chute d'un peuple hors de l'histoire*, Montréal, Liber.

2017 *Naître colonisé en Amérique*, Montréal, Liber.

2019 *Québec Circus*, Montréal, Liber.

SAVARD, Stéphane

2017 « L'affaiblissement de la question nationale au Québec », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 25, n° 2, p. 7-13.

SAVARD-TREMBLAY, Simon-Pierre

2014 *Le souverainisme de province*, Montréal, Boréal.

VADEBONCOEUR, Pierre

2006 « Intériorisation de l'échec », *L'Action nationale*, décembre. [<https://www.actionnationale.qc.ca/tous-les-articles/164-numeros-publies-en-2006/decembre-2006/1177-interiorisation-de-l-echec>]

RS

Jacques BEAUCHEMIN, *Une démission tranquille : la dépolitisation de l'identité québécoise*, Québec, Boréal, 2020, 205 p.

DES RÉPONSES ET QUELQUES PRÉCISIONS

Jacques BEAUCHEMIN

Qu'il me soit d'abord permis de remercier *Recherches sociographiques* de son accueil. C'est un privilège pour un auteur de voir son travail susciter une discussion dont on a vu qu'elle s'accompagne d'une critique parfois sévère de certaines des idées que j'ai proposées.

Je veux également remercier mes collègues Jean-Philippe CARLOS, Richard HANDLER et François ROCHER de leur lecture attentive et critique de mon livre. Le lecteur le constatera bientôt, je ne suis pas toujours d'accord avec les critiques qui me sont adressées, même si de nombreux désaccords sont imputables à certaines ambiguïtés dont mon essai n'est certainement pas exempt.

Je vais essayer de répondre au meilleur de ma connaissance à ce que mes collègues ont pu identifier comme erreur, lacune ou mésinterprétation. Cela dit, je m'en tiendrai à l'essentiel. Il me semble en effet que l'on peut ramener la discussion à trois aspects névralgiques de la thèse que je soutiens.

Deux de mes critiques abordent la question de la « Grande noirceur », dont j'aurais reconduit l'idéal-type alors même que la sociographie et l'historiographie des dernières décennies ont mis en pièces l'idée d'un genre de « préhistoire » politique des années 1960. J'apporterai quelques précisions à ce sujet, lesquelles auraient dû figurer dans l'ouvrage lui-même.

La définition du « sujet politique » sur laquelle je m'appuie suscite elle aussi certaines réticences. Là encore, des précisions s'imposent. Elles rejoindront forcément les considérations supplémentaires que j'apporterai à la question de la Grande noirceur et du traditionalisme d'avant la Révolution tranquille. C'est en effet l'importante question de l'apolitisme des idéologies canadiennes-françaises et de la politisation de l'identité québécoise au cours des années 1960 que j'aborderai.

Je reviendrai enfin sur la question de la « québécoitude » qui constitue l'arrière-plan en même temps que le motif principal de mon essai. Toute mon entreprise repose, en effet, sur l'apriori d'une réalité socio-historique québécoise *sui generis*. C'est ce découpage qui m'autorise à analyser la société québécoise en la mettant en bocal, à l'isoler « artificiellement » des réalités socio-historiques qui l'entourent. L'isolat que constitue pour moi l'objet Québec suscite deux critiques. D'une part, j'ignorerais les effets politiques de l'intégration du Québec à l'ensemble canadien et, d'autre part, je négligerais la diversité interne de la société québécoise, ce qui aurait pour effet de limiter mon analyse au monde canadien-français. Je paye ici le prix d'une certaine négligence. J'ai présumé de la légitimité mais surtout de la pertinence sociologique d'un tel découpage. Il est un peu tard mais j'essaierai de m'en expliquer ici.

QU'EST-CE QU'UN SUJET POLITIQUE?

Jean-Philippe Carlos accueille plutôt favorablement certaines des idées avancées dans mon livre, ce dont je me réjouis. Il choisit de limiter sa critique à certains aspects de ma thèse que j'aurais selon lui peut-être négligés. Il me reproche ainsi de revenir sur la thèse aujourd'hui contestée de la « Grande noirceur » ou, si on veut, d'un indéradicable traditionalisme aveugle au politique avant les années 1960. Je reprendrais en cela et à ma manière la thèse d'André J. BÉLANGER (1974) portant sur l'apolitisme des idéologies canadiennes-françaises d'avant 1960, reconduisant de la sorte la représentation aujourd'hui largement contestée de la « Grande noirceur », critique que François Rocher m'adresse également. Je comprends les motifs de ce reproche. Ils tiennent sans doute à l'ambiguïté de mes propos concernant le Québec d'alors. J'ai dépeint le monde canadien-français d'avant 1960 à l'image d'une culture regroupant ses membres dispersés partout en Amérique sous la bannière d'une culture partagée dont le catholicisme, la langue française et un certain messianisme ont constitué les motifs centraux. Cela implique-t-il l'apolitisme des idéologies et l'enlisement dans un conservatisme frileux et réfractaire à la modernité nord-américaine? Cette thèse, on le sait, a dominé la sociologie québécoise jusqu'aux années 1980. Les travaux que nous avons menés Gilles BOURQUE, Jules DUCHASTEL et moi-même (1994) autour du discours politique duplessiste ont contribué avec bien d'autres à nuancer sinon à contredire ces idées reçues et à remettre en cause l'idée même d'une Grande noirceur.

Je ne reviens pas sur les nombreux travaux qui ont pris à contrepied l'idée d'un avènement tardif de la modernité au Québec. Il importe toutefois de dissiper certains malentendus. Le monde canadien-français, bien qu'il se soit d'abord représenté à l'image d'une communauté de culture, n'en a pas moins été traversé tout au long de son histoire (depuis la Conquête et plus encore avec l'Acte constitutionnel de 1791) par la politique. Du jeu partisan, aux divers positionnements quant à l'avenir de la « race », ou encore du débat constitutionnel à partir d'Honoré Mercier jusqu'à l'affrontement des idéologies à partir des années 1930, on peut dire du monde canadien-français qu'il a été le théâtre d'une joute politique d'autant plus intense que ce qui se jouait, sur plusieurs registres, était l'avenir de la nation. Comment soutenir alors l'absence d'un sujet politique véritable au cœur de cet activisme politique de tous les instants? En cela que pour qu'il ait pu voir le jour, il aurait fallu que la

collectivité canadienne-française se constitue en un être collectif capable d'arrimer son parcours historique au projet de son achèvement. Il aurait fallu que cet être collectif, ce sujet politique non encore advenu, soit en mesure de traduire en revendications ce qui n'était que repli défensif sur tout ce qui pouvait assurer la pérennité de la collectivité. C'est la raison pour laquelle on s'est porté à la défense de la « race », que l'on s'est cramponné aux dispositions constitutionnelles de 1867 garantissant les droits de la province, que l'on a soutenu et défendu l'Église catholique contre toute intrusion de l'État, voyant en elle le pilier symbolique et institutionnel de la survivance. C'est la raison pour laquelle le politique a été essentiellement tourné vers la protection de l'intégrité culturelle du monde canadien-français plutôt qu'il n'a cherché à en sortir dans un geste de refondation qui ne viendra qu'avec la Révolution tranquille. Évidemment les années 1950 préparent l'émergence de ce sujet politique qui sera en même temps acteur historique, au sens où il ne se limitera plus à préserver le patrimoine culturel déposé en lui par l'histoire. Mais ce n'est qu'avec les années 1960 que la rupture s'effectuera de la culture vers le politique et que pourra naître un véritable projet de sortie de la tradition.

Carlos avance à juste titre que plusieurs intellectuels des années 1950 ont été après 1960 d'ardents souverainistes, ce qui témoignerait d'une politisation précoce de la pensée canadienne-française. Cela est certainement juste. Mais jusqu'aux années 1960 tous ces intellectuels nationalistes défendaient une idée de la nation en tant qu'émanation de la culture canadienne-française alors que la politique devait être selon eux au service de cette culture menacée. Il importe donc de distinguer ce que l'on pourrait appeler le jeu politique de l'émergence d'un rapport à soi véritablement politique. Ce qui distingue ces deux registres, c'est le fait que dans le premier cas, le politique est un moyen mis au service d'une cause qui lui est en quelque sorte extérieure, consistant dans la préservation de la culture sur un mode défensif que l'on sait menacée. La résistance de tous les instants que le duplessisme opposera aux velléités centralisatrices du gouvernement fédéral dans sa volonté de construire l'État-providence canadien ne relève pas tant d'une position politique hostile à l'interventionnisme de l'État que de la défense de la pérennité de la culture canadienne-française à l'aide des moyens politiques disponibles. S'il s'agissait là de la stratégie d'un sujet politique, c'était celle d'un sujet politique qui s'ignore. Dans le deuxième cas, là où apparaît un véritable sujet politique, l'enjeu ne consiste pas à « jouer » à la politique mais au contraire à l'investir de telle sorte qu'elle soit désormais le lieu même de la collectivité, le lieu où se joue son destin et où se révèle sa véritable nature : celle d'un acteur engagé dans la refondation de l'identité collective sur le mode de l'action historique.

Le malentendu réside sans doute dans la notion même de « sujet politique ». Il est vrai que ce concept aurait pu être mieux ciselé et que faute de l'avoir été, il n'est pas étonnant que deux des commentateurs le rejettent. Est-il possible d'apporter quelques précisions l'entourant sans alourdir inutilement la réponse que j'offre aux critiques qui me sont adressées ici?

Un sujet politique se définit dans la confluence de déterminations institutionnelles, symboliques et narratives. Sur le plan institutionnel, il ne fait aucun doute, comme François ROCHER l'observe lui aussi, que le sujet politique se construit toujours à l'intérieur ou dans le cadre d'un litige ou de tensions relevant d'une dynamique politique, historique ou encore constitutionnelle qui agissent sur lui. Le sujet politique

québécois tel qu'il émerge avec la Révolution tranquille est bien sûr incapable de se tenir debout tout seul ; pour filer la métaphore, on peut dire qu'il a toujours un pied sur le sol constitutionnel auquel il veut échapper. Bref, le Québec fait partie du Canada et il n'est pas possible de penser le sujet politique québécois sans prendre en compte son appartenance consentie ou contestée à l'ensemble canadien. C'est dans cette intrication que son désir d'autonomie se constitue alors que la présence en lui de cet « autre » sert à la fois de moteur à son désir d'indépendance et de frein à l'affirmation unilatérale de ce désir. Sommes-nous alors autorisés à parler d'un sujet politique québécois? Un tel découpage qui l'isole artificiellement de son intégration à l'ensemble canadien est-il possible? Il me semble que oui. Sur le plan proprement institutionnel, le sujet politique québécois vise la « complétude institutionnelle », pour emprunter au langage des sciences politiques. C'est-à-dire que nonobstant ce qui se dresse devant lui, il cherche à se dégager de ce qu'il conçoit comme entrave ou limite à son désir d'affirmation. Certes il faut tenir compte des contraintes qui s'exercent sur lui depuis son « extérieur », mais c'est justement dans sa volonté de « briser ses chaînes » juridiques, politiques ou constitutionnelles qu'il peut se constituer en sujet autonome. C'est en s'imaginant libéré de ces contraintes qu'il se projette dans un devenir politique où il serait « maître chez lui ». On peut dire autrement que le sujet politique québécois internalise les forces qui jouent contre lui et que c'est en les prenant en compte explicitement ou implicitement qu'il se définit comme sujet singulier. Sur un autre registre, il est ainsi possible d'évoquer la nation québécoise comme phénomène *sui generis* alors que nous la savons largement définie depuis son « extérieur ».

Sur le plan symbolique, le sujet politique se représente comme réalité auto-portante. C'est là la condition essentielle à sa prétention à l'autonomie ou à « l'agir par soi », comme le disait Maurice SÉGUIN (1965). Ici, le sujet politique n'a pas besoin de se confronter aux rigueurs de la *realpolitik*. Les particularités du parcours historique de la collectivité, sa culture, sa langue et un certain corpus de traditions, tout cela lui insuffle le sentiment de sa singularité. Le travail qu'il doit faire sur lui-même consiste alors, et cela est névralgique, à transformer ce qui se donne de prime abord sous les traits de la culture en enjeux politiques. La langue n'est alors plus un héritage à chérir mais un objet de luttes visant la reconquête d'une dignité. La culture n'est alors plus l'air que l'on respire, comme cela fut longtemps le cas dans le monde canadien-français, mais un aspect de soi à défendre ou à affirmer (par le truchement d'un ministère de la culture, par exemple). De même, la question des traditions est réinvestie. Il ne s'agit plus tant de les préserver que de les adapter et de les mettre au service du sujet politique qui, tout en se réclamant d'elles, en propose la transformation dans le prolongement de son parcours historique. C'est donc par la « politisation » de la culture que le sujet politique émerge et qu'il se dégage d'une définition proprement culturelle de la collectivité. C'est en se représentant comme sujet d'une action historique, porteur d'un projet et mobilisant en son nom une culture ancienne et profonde dans laquelle il trouve le carburant nécessaire à sa marche vers l'avenir, qu'il « politise » son rapport à lui-même. De la même façon, sa « dépolitisation » résulte du repli sur la posture identitaire antérieure dans laquelle il ne s'apercevait que comme porteur d'une culture. C'est précisément ce que j'ai essayé de montrer dans mon livre. Il m'a semblé voir à l'œuvre dans le Québec d'aujourd'hui une tendance au délitement du politique sans doute

imputable aux échecs successifs qu'a accumulés ce sujet politique en formation depuis la Révolution tranquille, et débouchant aujourd'hui sur le repli régressif sur le sol ancien de la culture canadienne-française.

Enfin, en ce qui a trait à la dimension narrative, essentielle elle aussi à la constitution du sujet politique, je me limiterai à quelques observations. La fabrication d'un sujet politique est indissociable d'un récit dans lequel se conjuguent faits marquants, passages critiques, défaites et victoires, dans lequel aussi sont exaltées les vertus de la collectivité et recensés ses manquements de manière à en dégager une certaine cohérence. On peut dire aussi que c'est dans l'articulation de ces variables de l'existence collective que se dessine un genre de téléologie. On dira alors que l'histoire longue de la collectivité préparait de loin ce qui prend maintenant la forme d'un projet. Cette narration peut se limiter au recensement des commencements ou à l'évocation d'une nature profonde (l'agriculturisme, par exemple) dans lesquels on retrouvera les fondements identitaires de la collectivité. Mais ce récit peut lui aussi être mobilisé et tourné vers l'avenir ou, si on veut, « politisé ».

La thèse que je soutiens est notamment celle de la dépolitisation de la narration, du récit de soi, qu'abrite la conscience historique. Ce phénomène, j'ai voulu le mettre en lumière dans la rencontre de deux manifestations. La résurgence de l'imaginaire canadien-français que ressuscite à sa manière le gouvernement de la CAQ avec son nationalisme « culturel » illustre, à mon sens, la dépolitisation de la narration québécoise. Certains ont reconnu dans la politique nationaliste du parti au pouvoir, quand ce n'est pas dans la personnalité même du Premier ministre Legault, le retour du Canada français. La solidarité soudainement retrouvée des Québécois vis-à-vis des Franco-Ontariens, victimes des politiques du gouvernement Ford en Ontario, et la tout aussi soudaine incantation à l'unité de la francophonie canadienne témoignent de cette étrange régression du sujet politique québécois. Habitué depuis 1960 à se définir dans son propre espace, le voilà tenté de renouer avec la vieille identité canadienne-française. Or, c'est justement en tournant le dos à cette vieille identité, à cet ancien récit de soi et à l'univers symbolique des deux « peuples fondateurs » que le sujet politique québécois s'est constitué.

L'autre manifestation de cette régression, très ancienne celle-là il est vrai, réside dans ce que Pierre VADEBONCEUR (1970) a appelé jadis la « permanence tranquille ». Il s'agit de cette attitude collective, largement inconsciente, qu'on peut décrire comme le sentiment étrange de la permanence de la collectivité, d'une certaine fixité qui en garantirait la pérennité. C'est l'un des grands paradoxes de la conscience historique québécoise. Cette peur sourde et constante de « disparaître », mêlée au sentiment d'une certaine permanence lié au fait d'avoir résisté aux avanies d'une histoire adverse, constitue l'un des grands paradoxes de la conscience historique québécoise. Ainsi, comme les sondages le montrent, les Québécois sont inquiets de l'avenir du français au Québec. Il n'empêche que les récents débats entourant le projet de loi 96 visant à renforcer la Charte de la langue française n'ont guère soulevé d'intérêt ni de passions. N'y a-t-il pas en arrière-plan de cette relative passivité la certitude molle que les choses ne vont pas aussi mal qu'on le dit?

J'aimerais maintenant revenir sur d'autres aspects de la critique que m'adresse CARLOS. Il insiste sur l'importance de la « politique partisane » dont je ne dirais pas grand-chose dans mon livre, ce qui est tout à fait exact. Il estime que l'on ne peut prendre la pleine mesure des tribulations du sujet politique québécois sans les rapporter au jeu partisan et plus exactement à la stratégie politique du Parti québécois depuis les années 1970. Le Parti de René Lévesque serait en partie responsable des déboires du projet souverainiste ayant longtemps mené une politique « provincialiste » plutôt que résolument nationale. La démission tranquille dont nous serions les témoins résulterait ainsi en partie des effets inhibiteurs sinon démobilisateurs de l'étapisme et de la poursuite des « conditions gagnantes ».

Bien que ces considérations soient intéressantes et sans aucun doute pertinentes, elles sont en décalage par rapport à la thèse que je soutiens dans mon essai. Ce n'est pas de cette manière que j'entends la dépolitisation du sujet politique québécois. La « politisation » de ce sujet s'est effectuée d'abord et avant tout dans un imaginaire politique renouvelé au seuil des années 1960 et non pas comme conséquence ou culmination d'une dynamique inscrite dans le temps long de l'histoire du Québec. Elle s'est réalisée sur le mode de la rupture et de la refondation. C'est dire que la dimension proprement stratégique à l'œuvre au sein du politique se déploie à un autre niveau. Le passage d'une définition culturelle de la collectivité à une représentation politique s'effectue en un lieu plus élevé et surtout différent sur le plan « ontologique », lieu où se conjuguent un récit de soi et le renouvellement symbolique des repères de l'identité collective. Lorsque, par exemple, les Québécois des années 1960 redécouvrent le Québec en tant que société « colonisée » (André d'ALLEMAGNE (1966) à la suite de Fanon et Memmi, mais aussi de la revue *Parti pris*), c'est la représentation d'ensemble de la société qui se trouve ainsi politisée. De même, la création d'un ministère des Affaires culturelles en 1961 illustre le fait que la culture n'est plus dès lors l'air que l'on respire mais une « chose » que l'on met face à soi et que l'on pose désormais comme partie intégrante d'une dynamique émancipatrice visant à la décoloniser et donc à la politiser.

CARLOS estime par ailleurs qu'il faut relativiser le désintérêt présumé des jeunes à l'égard de la question nationale. Il observe avec raison le fait que si les jeunes semblent relativement indifférents à l'idéal souverainiste, ils n'adhèrent pas pour autant au projet fédéraliste, ce qui le conduit à relativiser mes inquiétudes quant à leur démobilisation à l'égard de la question nationale. Je ne partage pas cette vision des choses. Depuis une vingtaine d'années, les sondages le montrent, les jeunes se définissent plus que jamais comme « Québécois » et de moins en moins comme « Canadiens », mais cela ne les empêche pas de délaisser le projet souverainiste. Je n'accable pas la jeunesse de notre pays en écrivant cela. Seulement je constate que les lieux de l'engagement social se sont déplacés. Les enjeux qui mobilisent les jeunes aujourd'hui ont évidemment à voir avec le politique mais la représentation d'un sujet politique québécois qui serait maître d'œuvre des transformations qu'ils souhaitent voir advenir ne leur semble plus nécessaire. C'est ce désinvestissement qui débouche sur la dépolitisation et sur la démission quant au projet politique de la Révolution tranquille dont la souveraineté constituait l'alpha et l'oméga.

La conclusion sur laquelle débouche CARLOS est particulièrement intéressante. Le succès de la CAQ témoignerait d'une mutation profonde du projet politique de la

Révolution tranquille. Suivant mon collègue, si le projet souverainiste semble s'éloigner, on voit bien que le nationalisme québécois, lui, n'est pas mort. Il adopterait une forme nouvelle que les nationalistes de la Révolution tranquille n'avaient pas prévue. Il estime ainsi qu'il faudrait peut-être accepter sereinement le fait que le Québec puisse « démocratiquement » demeurer dans le régime canadien. La difficulté –c'est en tout cas la mienne– surgirait donc de l'impuissance dans laquelle nous nous trouvons de penser le Québec « dans le double giron du fédéralisme postnational canadien et de la mondialisation hyperconnectée ». Cette attitude est en effet celle qui prévaut dans le Québec contemporain. Au nom du pragmatisme, mais surtout d'une certaine indolence quant à l'avenir politique du Québec, la société québécoise renoue avec l'attentisme apolitique de jadis, les choses allant comme elles vont alors que la provincialisation dédramatisée de la nation québécoise s'installe dans les esprits. Ce constat peut faire l'objet d'une critique qui n'y verrait que lyrisme et nostalgie. Mais du point de vue sociologique, il renvoie à la démission dont j'ai fait le thème de mon essai. D'un point de vue citoyen, on peut déplorer la fin des espérances politiques qu'avait portées la Révolution tranquille. Du point de vue sociologique, on peut craindre la dérive d'une collectivité refusant de s'ériger en sujet d'elle-même.

LA NATION N'EST PAS SOLUBLE DANS LA DIVERSITÉ SOCIALE

Richard HANDLER me reproche quant à lui d'évoquer dans mon introduction la mauvaise conscience québécoise liée notamment aux « territoires non cédés ». Bien que je ne m'attarde guère sur ces considérations, auxquelles mon collègue semble attacher une grande importance, il m'a semblé que la culpabilisation de la majorité entrave une représentation positive d'elle-même et conteste implicitement la légitimité de ses revendications politiques. Attentif aux pratiques discriminatoires de toutes sortes, HANDLER s'étonne également de voir qu'en 2020 on peut encore écrire un livre qui ne tienne pas compte du mouvement *Black Lives Matter* ou encore des diverses formes d'oppression et de ségrégation qui sévissent partout. Ce point de vue me semble très nettement teinté par la réalité américaine, réalité que cette critique tente d'injecter dans mon livre. HANDLER le reconnaît lui-même : les histoires politiques des sociétés américaine, canadienne et québécoise sont différentes à maints égards. Cela ne l'empêche pas de se livrer à des comparaisons accusatrices portant sur un genre de culture de la discrimination qu'auraient en commun ces « sociétés de colons ». Répétons-le, les réalités sociopolitiques américaines et québécoises (canadiennes aussi) ne sont pas identiques et appliquer à mon livre la critique du ségrégationnisme américain revient à lui faire un mauvais procès.

Le fil conducteur de cette note critique est le rejet radical d'une approche sociologique sensible à la question du tout, en l'occurrence du tout national. La nation aurait pour effet de réprimer les identités minoritaires et de façonner une démocratie renvoyant aux traits culturels de la majorité en dépit de ses prétentions à l'universalisme. Le nationalisme canadien-français de naguère trouverait son prolongement dans mon livre. Or, ce dernier n'était-il pas antisémite (Lionel Groulx), ethnociste (Esther Delisle) et fermé à l'altérité? Bref, une sociologie du national serait

dépourvue à la fois de pertinence et de légitimité. Il est difficile de discuter de ce point de vue, tant la réfutation de ma thèse est radicale. Tentons tout de même d'ouvrir le dialogue. La nation a-t-elle été historiquement source d'oppression des minorités? Oui, mais elle a aussi été un extraordinaire vecteur d'émancipation et de rassemblement de la diversité sociale par le truchement d'un sujet politique capable de mobiliser la société tout entière. Le sort des minorités doit-il nous préoccuper? Bien sûr, mais il est indissociable du projet éthico-politique que nous nous donnons forcément en commun sous les auspices d'un sujet politique capable de définir ce projet au nom de tous.

Il n'y a pas de droits fondamentaux qui n'aient été élaborés en commun à l'aune d'un projet d'aménagement de la diversité dont le sujet politique national se porte garant. Il n'y a pas de critique possible de la discrimination, du racisme ou de l'exclusion sociale sans que cette dernière ait été formulée par une collectivité qui tout entière condamne toute forme de marginalisation. Bref, le minoritaire ne peut se prémunir de la discrimination qu'avec l'appui d'une majorité souscrivant à un idéal d'égalité, même si ce dernier n'est jamais pleinement réalisé. C'est à cela que servent les nations : rassembler sous les auspices de l'égalité la diversité des acteurs sociaux en conflit. Il est inutile de jouer l'un contre l'autre, le minoritaire contre le majoritaire, la nation contre le citoyen et ses droits.

Handler me reproche ensuite, dans un assez long passage, la comparaison, toujours risquée il est vrai, à laquelle je me livre entre le Québec et l'État d'Israël. Si j'évoque Israël dans mon essai, c'est simplement pour illustrer le fait que le peuple juif n'a pu trouver de garantie de sa survie que dans le prolongement politique que constitue pour lui la création d'un État. HANDLER oppose à cette idée très simple la thèse connue et amplement commentée de l'inexistence de ce peuple « politique », de la fallacieuse unité du peuple juif, de même que l'inexistence historique d'un territoire que les juifs du monde entier auraient maintenant le droit de réinvestir (Il cite à cet égard les travaux de Shlomo SAND, 2012). Je n'ai pas l'intention d'entrer dans ce débat bien connu et à propos duquel je n'ai pas de position bien arrêtée. Je précise, afin de rassurer mon collègue, que cet exemple ne vise certainement pas à cautionner aveuglément la politique d'Israël à l'égard des territoires occupés non plus que le traitement réservé à la population palestinienne. Je me suis contenté de montrer à travers l'exemple d'Israël la nécessité du politique pour le développement et la pérennité de toute collectivité qui sans lui sont condamnées à une certaine folklorisation. Il me semble que se trouve ici une excellente illustration de la nécessité du politique.

LE SUJET POLITIQUE PEUT-IL TENIR DANS UN BOCAL?

François ROCHER observe de son côté que mon livre relèverait de l'essai militant, ce qui en diminuerait la valeur – c'est du moins ce que je comprends de cette affirmation. Il note dans la foulée qu'il serait dominé par le pessimisme et le désabusement vis-à-vis d'une collectivité franco-québécoise incapable de faire advenir la souveraineté du Québec. Je ne m'attarderai pas sur le premier constat sinon pour le nuancer : un essai peut être engagé sans être pour autant militant. Je ne prends

pas parti pour une formation politique particulière non plus qu'en faveur d'un programme que je m'attacherais à défendre. D'une certaine façon, mon projet est plus vaste que cela et ne s'encombre pas du militantisme que lui impute ROCHER. C'est une dynamique sociohistorique que je tente de circonscrire à travers une analyse du temps long de la conscience historique québécoise. Il me semble que l'histoire du Québec est traversée d'une « intention nationale », comme l'a bien formulé mon collègue Joseph Yvon THÉRIAULT (2005), devenue explicite avec la Révolution tranquille. C'est cette intention que j'ai cherché à illustrer à travers les tourments, les hésitations, les avancées et les reculs qui l'ont accompagnée.

Quant au pessimisme de ma position, plusieurs me l'ont en effet reproché. Mon essai précédent, *La souveraineté en héritage* (2015) s'était attiré la même critique. Si je suis pessimiste, c'est en mon for intérieur, celui d'un homme de ma génération qui a grandi avec l'idée presque évidente de la souveraineté en train de se frayer un chemin dans les méandres de la grande aventure québécoise. La déliquescence de ce projet ne m'empêche pas, du moins je l'espère, de proposer une analyse sociologique qui demeure évidemment subjective mais capable d'éclairer la situation actuelle de la conscience historique québécoise. Constaté l'épuisement du projet de la souveraineté et l'étiollement du sujet politique québécois ne témoigne pas tant du désenchantement que d'un constat que j'ai cru pouvoir dégager.

Mais venons-en à l'essentiel de la critique. ROCHER me reproche d'abord la vacuité du concept de sujet politique, lequel n'existerait que dans la projection normative et militante que j'en propose. Mais c'est ma compréhension du « politique » tout entier qui m'est reprochée en réalité. ROCHER cite ainsi un passage dans lequel je tente de définir la conscience historique dans ce qu'elle a de consistant. J'en affirme la relative unité en montrant qu'elle se trouve « suspendue » symboliquement au-dessus du conflit social et que loge en elle le « commun » de la société. ROCHER fait alors remarquer à juste titre que c'est la nature même du politique qui rend la suspension ou l'abolition du conflit impossible dans les sociétés modernes. Il insiste sur la dimension agonistique du politique et donc sur la déficience de mon concept de politique, trop lisse compte tenu de la réalité irrécusable du conflit social. Aussi, si je constate une dépolitisation de l'identité québécoise, c'est parce que ma définition même du politique me conduirait à ce constat ou que la dépolitisation découlerait de mon raisonnement plus que de la réalité sociale elle-même. De la même façon, c'est l'étroitesse ou encore le caractère trop abstrait de ma définition du politique qui me ferait conclure que ce n'est que dans la souveraineté du Québec que le sujet politique québécois pourra s'accomplir.

ROCHER me reproche ensuite de faire de la Révolution tranquille la pierre angulaire de ce mouvement de libération qui aurait pour effet *a contrario* de définir la période antérieure sous l'angle de la « Grande noirceur ». Il rejoint ici la critique que m'adresse CARLOS. Le caractère linéaire, sinon téléologique, de ma thèse aurait pour effet de vicier l'ensemble de mon raisonnement. Parce que téléologique, mon approche exclurait d'emblée certains phénomènes pourtant centraux pour la compréhension de la dynamique politique québécoise depuis les années 1960. Car, comme le rappelle ROCHER, cette période de l'histoire du Québec est indissociable de l'appartenance de la nation québécoise à l'ensemble canadien. C'est imbrication

rendrait périlleuse une analyse se concentrant sur le sujet politique québécois et sa dynamique pour ainsi dire interne ou auto-portante. ROCHER rappelle ainsi à juste titre que l'État-providence, qui se met en place à partir de là, s'inspire très largement de ce qui s'était fait ailleurs au Canada et que la construction même de ce providentialisme à la québécoise se déploie dans un contexte constitutionnel semé d'embûches. En d'autres termes, la définition du politique sur laquelle je m'appuie négligerait le caractère conflictuel du politique en toute démocratie, de même que les nombreux paramètres intervenant dans la définition du sujet politique québécois et notamment les effets politiques, constitutionnels et identitaires du fédéralisme canadien.

Je conviens bien évidemment de tout cela. Comment ne pas voir en effet la concomitance d'un mouvement national en pleine ascension à partir de 1960 et la construction d'un État-providence s'appuyant sur cette « québécoïté » nouvelle et fière d'elle-même? Je n'ignore pas non plus que la Révolution tranquille est aussi le fait des luttes qui s'organisent au sein des mouvements sociaux au cours de la période et qui vont conférer à la dynamique d'ensemble le « progressisme » qui sera encore celui du Parti québécois au moment de son arrivée au pouvoir en 1976. Si j'ai l'air de court-circuiter l'impact ou l'incidence des luttes sociales, des mouvements sociaux ou encore du contentieux constitutionnel à l'intérieur duquel la société québécoise est toujours contrainte d'inscrire ses projets, c'est tout simplement parce que l'objet de mon livre est ailleurs. Je me suis intéressé aux profondeurs de la conscience historique québécoise telles que l'on peut en retracer les méandres depuis deux siècles.

Je viens tout juste d'aborder le thème de la « québécoïté ». Le fil conducteur de l'analyse critique que ROCHER a consacré à mon essai me semble se trouver là. Quelles sont en effet les réticences de mon collègue vis-à-vis de mon approche? Évoquons certaines des plus importantes. On ne pourrait, selon lui, penser le sujet politique québécois en dehors des forces qui s'exercent sur lui. Faire abstraction de l'influence du fédéralisme canadien fausserait l'analyse. Il soutient également qu'on ne peut réduire la Révolution tranquille à la volonté d'émancipation politique de la nation québécoise. Ce qu'il faudrait prendre en compte, c'est une dynamique sociale plus large (la construction dans les sociétés modernes de l'État-providence dans l'après-guerre) dans laquelle le Québec serait inscrit et qui constituerait peut-être l'essentiel du projet de la Révolution tranquille. Poursuivons. Le nationalisme des années 1960, selon ROCHER, « repose sur le dynamisme de l'action étatique ». Là encore, il ne faudrait pas chercher dans un quelconque désir émancipateur le carburant de la Révolution tranquille. Autrement dit, on ne peut pas l'aborder comme émanation d'une volonté collective entraînant dans sa foulée les transformations de l'État. C'est l'inverse qui serait vrai. Ici comme ailleurs, le vaste mouvement de modernisation impulsé par l'État-providence se jouerait principalement dans les hauteurs des institutions et des structures. Je ne reviens pas sur la nécessité qu'évoque ROCHER d'approcher la condition québécoise en lien avec les débats politiques et constitutionnels qui émaillent la vie politique canadienne et québécoise.

Ce qu'ont en commun ces observations, toutes pertinentes, est l'idée que la conscience historique québécoise ne serait concevable que dans ce qui la détermine depuis son extérieur ou dans la complexité de la structure interne de la société.

Mais n'est-ce pas également la position de CARLOS incitant à sortir du « paradigme de la Révolution tranquille » et à repenser l'objet Québec dans la perspective du fédéralisme canadien auquel aurait finalement consenti, au moins partiellement, la nation québécoise? N'est-ce pas également celle de HANDLER qui propose, lui, d'aborder la québécity par l'autre bout de la lorgnette, c'est-à-dire du point de vue des oubliés ou des opprimés de la nation?

Ce qui se trouve ainsi décrédibilisé, c'est la légitimité de « l'objet » Québec en tant que réalité *sui generis*. Ce n'est pas ici le lieu d'une discussion à portée épistémologique sur le découpage des objets en sciences sociales. Je me limite à observer que le découpage en question est toujours orienté et qu'il est, sur le plan méthodologique, nécessaire à l'analyse. Mon livre fait « comme si » la société québécoise pouvait être analysée comme une « société globale », selon la définition qu'en ont donnée Guy ROCHER et Fernand DUMONT (1961; 1963) à l'aube des années 1960. Je n'accuse certainement pas François ROCHER d'antinationalisme mais il me semble que sa critique m'invitant à me décentrer de mon objet sous prétexte de pouvoir mieux l'appréhender n'invalide pas seulement l'analyse que je lui consacre mais peut-être aussi la légitimité d'une approche le posant comme objet en soi. Si cela s'avérait, nous n'aurions plus qu'à constater que la démission dont je parle s'est peut-être frayé un chemin jusque dans les sciences sociales.

Jacques BEAUCHEMIN

Université du Québec à Montréal
beauchemin.jacques@uqam.ca

BIBLIOGRAPHIE

BEAUCHEMIN, Jacques

2015 *La souveraineté en héritage*, Montréal, Boréal.

BÉLANGER, André J.

1974 *L'apolitisme des idéologies québécoises. Le grand tournant de 1934-1936*, Québec, P.U.L.

BOURQUE, Gilles, Jules DUCHASTEL et Jacques BEAUCHEMIN

1994 *La société libérale duplessiste*, Montréal, P.U.M.

D'ALLEMAGNE, André

1966 *Le colonialisme au Québec*, Montréal, Éditions R-B.

DUMONT, Fernand

1963 « L'étude systématique de la société canadienne-française », *Situation de la recherche sur le Canada français*, Presses de l'Université Laval, Québec, p. 277-292.

Guy ROCHER et Fernand DUMONT

1961 « Introduction à une sociologie du Canada français », *Recherches et débats*, Centre catholique des intellectuels français, cahier n° 34, Paris, Librairie Arthème Fayard, p. 13-38.

SAND, Shlomo

2012 *Comment la terre d'Israël fut inventée : de la Terre sainte à la mère patrie*, traduit de l'hébreu par Michel Bilis, Paris, Flammarion.

SÉGUIN, Maurice

- 2006 [1965] *Les Normes*, dans : É. BÉDARD et J. GOYETTE, *Parole d'historiens : Anthologie des réflexions sur l'histoire au Québec* [[http ; //books.openedition.org/pum/13157](http://books.openedition.org/pum/13157)], Montréal, P.U.M.

THÉRIAULT, Joseph Yvon

- 2005 « Sur la trace d'une tradition », dans : J. Y. THÉRIAULT, *Critique de l'américanité. Mémoire et démocratie au Québec*, Montréal, Québec Amérique, coll. « QA compact ».

VADEBONCOEUR, Pierre

- 2018 [1970] *La dernière heure et la première*, Montréal, Les éditions du Boréal.

COMPTES RENDUS

Jocelyn LÉTOURNEAU, *La condition québécoise. Une histoire dépayssante*, Québec, Septentrion, 2020, 320 p.

Dans cette version rehaussée d'un bref ouvrage paru en 2004 – *Le Québec, les Québécois : un parcours historique* – Jocelyn Létourneau nous peint une fresque de la trajectoire historique du Québec que l'on peut considérer comme le second acte – prospectif – de ses plus récents travaux sur la conscience historique des jeunes Québécois. Fidèle à son épistémologie du « passage à l'avenir », l'historien nous propose une contre-histoire du « roman national accrédité » (p. 13) qui, sans les abolir, souhaite avant tout « ébranler », sinon « dépayser », les repères historiques et mémoriels par lesquels se définissent les Québécois. Létourneau ne s'en cache pas, il écrit surtout pour la jeunesse d'aujourd'hui qui, selon lui, a soif d'un récit qui ferait d'elle « l'héritière d'un parcours d'édification et d'élévation *aussi*, plutôt que la légataire d'une histoire d'impuissance et de résistance *seulement* » (p. 296).

Cette proposition normative à la clé du livre ne remet pas pour autant en question sa réelle contribution historiographique, et celui-ci saura certainement interpeller le public érudit et peut-être surtout les enseignants et professeurs qui veulent enrichir le contenu de leurs cours en histoire du Québec. Saluons aussi le courage de l'auteur qui a risqué l'exercice périlleux de la synthèse, manière de donner corps à sa vision du passé (et de l'avenir) que certains jugent parfois trop abstraite et conceptuelle. Dense et peut-être parfois un peu trop ampoulé, le texte reste fort bien écrit et a le mérite d'être ponctué de nombreux exemples qui donnent « chair » aux interprétations en plus d'être rehaussé de nombreux points d'approfondissement en notes de bas de page. Avec un parti pris assez clair pour l'histoire sociale et économique, l'auteur souhaite surtout mettre au jour les « processus entremêlés et ambivalents, dissonants et divergents, singuliers et universels » du cheminement historique québécois (p. 13-14). Le récit gagne en diversité et en souplesse ce qu'il perd toutefois en linéarité et en intelligibilité. On est ici, en effet, moins devant une histoire de la *nation québécoise* en tant que projet de rassemblement de la diversité qu'une histoire de la *société québécoise*, dans ce qu'elle a de multiple, de paradoxal et de fragmenté. Mais à travers ces paradoxes se dessine une matrice de la condition québécoise qui, selon Létourneau, expliquerait pourquoi elle s'est presque toujours dessinée dans des lieux politiques étrangers aux formes extrêmes, soit le « pragmatisme libéral », le « progressisme conservateur » et le « réformisme tranquille » (p. 297).

Ce programme annonce la charpente du livre qui, à dessein, privilégie une « chronologie molle plutôt que stricte » (p. 14) avec des chapitres exempts de dates charnières. Le Québec suit un parcours sinueux, entre ses passages, ses ambiguïtés et ses incertitudes. La trame insiste aussi sur les périodes récentes de l'histoire québécoise – le 20^e siècle occupe presque la moitié du livre – signe que l'auteur souhaite surtout s'attaquer à ce qui touche la « mémoire forte » (p. 14) des Québécois.

Dans le chapitre « Initialisation », Létourneau analyse la nature de la rencontre entre Européens et Autochtones sous le signe d'une « cohabitation dissonante » (p. 45) qui prend la forme d'une « colonisation fondée sur l'interdépendance » (p. 26). Cette mutualité des rapports, qui laisse place à plusieurs influences réciproques, s'effrite à mesure que le capitalisme marchand s'implante dans l'espace nord-américain et déstructure le monde autochtone. Le chapitre qui suit – « Fondation? » – porte sur la Nouvelle-France, une société qui, victime du manque de volonté de sa mère patrie, hésitant entre les pôles agricole et commercial, soumise aux intérêts sectaires des grandes compagnies et aux conflits de classe, « s'édifie dans la désorganisation, l'incertitude et la difficulté d'être et d'avancer » (p. 47). La canadienité émergente n'y échappe pas, « indécise dans son champ d'action et incertaine dans ses formes d'expression » (p. 72), entre le Canada et la France, la mobilité et l'enracinement, l'initiative et le repli, l'américanité et la francité.

« Bifurcation » de l'histoire, la Conquête de 1760 « n'impose pas à la colonie laurentienne le destin univoque du recalage généralisé » (p. 76). L'événement inaugure plutôt une dynamique ambiguë entre conquis et conquérants, où les continuités tendent à supplanter les ruptures. Bien qu'effective, la domination économique anglophone n'empêche pas une classe de professions libérales francophones de rester active et visible (p. 101). Du reste, l'installation des Britanniques dans la société canadienne présente des « effets notables et régénérateurs » (p. 102) et met les francophones en contact avec « une diversité d'horizons qui aère ses habitudes et altère ses traditions » (p. 103). L'espace colonial ainsi reconfiguré laisse place à l'émergence d'un sujet collectif canadien-français animé par « une intention de nationalité » qui entreprend, à travers les actions de son clergé, de ses seigneurs et de ses élites libérales, une démarche lucide de reprise, de conservation, d'aménagement et d'affirmation qui table sur les avantages de l'intégration à l'Empire britannique en minimisant autant que possible les contraintes. Les débordements radicaux, comme les rébellions, n'appartiennent qu'à une frange marginale, étant entendu que la voie constitutionnelle et la modération restent majoritairement privilégiées.

En sous-estimant peut-être trop les conséquences historiques pour une nation de se voir ainsi privée de sa pleine autonomie interne et externe, Létourneau fait montre d'une foi marquée envers le vouloir-vivre collectif des Canadiens français. Si notre auteur a l'habitude d'être associé aux héritiers de l'« École » de Québec, on y trouve surtout, étonnamment, le volontarisme (laïcisé) d'un Lionel Groulx pour qui la période 1760-1867 décrivait justement une courbe ascendante de libération nationale (ce que ses disciples de l'École de Montréal contesteront au nom d'une relecture – catastrophiste et déterministe – de la Conquête). Fort de ce pari qui engage les Canadiens français sur le chemin de l'avenir, ces derniers ne se révèlent pourtant pas unanimes dans leurs ambitions, une nuance importante que

l'historien s'emploie à exposer longuement en insistant sur les différenciations sociales et économiques du groupe et la démystification de sa représentation homogène au 19^e siècle.

L'entrée du Québec dans l'univers du capitalisme industriel représente, pour Létourneau, l'une des dynamiques fondamentales de la seconde moitié du 19^e siècle qui annonce une phase d'« expansion » étalée sur plusieurs décennies. L'auteur se penche longuement sur le cas de Montréal, laboratoire privilégié pour analyser la transition vers l'industrie et le salariat, mais aussi, les afflux migratoires et la présence anglophone. La dynamique de restructuration du territoire québécois, l'élargissement de la consommation marchande et les phénomènes de stratification sociale ne sont pas négligés. À travers tout cela, Létourneau s'attache notamment à déconstruire le mythe d'une antinomie entre économie et francophonie, d'abord en exposant quelques succès économiques francophones mais aussi, en dissertant sur la pauvreté anglophone, un phénomène minoritaire mais bien réel.

Dans ce repositionnement global, point d'atonie et d'hiver de la survivance. Le Canada français se dévoile sous les traits d'une société civile composite cherchant sa place dans la dynamique continentale par la résistance aux forces centripètes du marché, le redéploiement sur les fronts complémentaires de la terre et de l'industrie (dont les utopies régionales sont autant d'exemples frappants) et la consolidation de ses acquis constitutionnels. Dans cette évolution, l'Église est un acteur dominant de première importance, bien que sa description par Létourneau sous les traits quelque peu univoques d'une structure politique de régulation sociale aurait pu profiter davantage du renouveau des études sur le fait religieux au Québec. La pensée traditionaliste souffre aussi, selon nous, de quelques raccourcis analytiques. Ainsi en va-t-il, par exemple, du roman du terroir, de Rameau de Saint-Père, de Routhier, de Ferland, de Fréchette, de Gérin-Lajoie, de Crémazie, de Casgrain qui, tous, « exploitent en des mots différents la même rêverie romantique, sorte de revivalisme nostalgique terré dans le refuge des réminiscences et porté par certains discoureurs au rang d'ethos collectif » (p. 171). Le jugement est un peu court et tranche avec le propos, plus nuancé et compréhensif, des autres sections du livre.

L'entrée dans le 20^e siècle laisse place à de nouveaux processus institutionnels et sociétaux, indexés à la maturation du capitalisme industriel. Ici aussi, l'attention de l'historien est moins portée sur la proverbiale question nationale que sur les monopoles financiers et la montée des organisations ouvrières. L'analyse est aussi prétexte à l'ouverture d'une parenthèse bienvenue sur l'irruption des femmes comme acteur collectif de l'histoire québécoise. La période de l'entre-deux-guerres n'est pas ravalée par le marasme de la crise; elle décrit plutôt un temps de « contraction » où subsiste une marge d'innovation technologique et sociale dont témoignent les succès de Bombardier, du Jardin botanique, de la SRC et de l'ACFAS, entre autres. Le Québec d'après-guerre est à l'avenant, loin de cette grande noirceur mythifiée, présentant plutôt les traits d'une société en bouillonnement, en expansion et en pleine remise en question d'elle-même. La table est alors mise pour « revoir le duplessisme » (p. 211) dont Létourneau tient à complexifier la logique et le mode de régulation publique. Idem pour la contestation libérale d'après-guerre, que l'on découvre dans sa polyphonie. Envisagée sous le signe d'une « réorientation » plutôt que d'une « rupture racinaire » (p. 227), la Révolution tranquille trouve sa

trame principale dans le réformisme étatique et l'affirmation francophone. Mais l'élan collectif et partagé que l'on aime y percevoir cache d'intenses conflits entre différentes visions portées par autant de groupes d'acteurs.

Le dernier chapitre, plus essayiste, propose une rétrospective des vingt dernières années avec, à la clé, l'hypothèse d'une « conversion » encore floue de la société québécoise vers une nouvelle référence commune. Cette évolution se signalerait, notamment, par un processus de « décolonisation confiante » (p. 272) de l'imaginaire de la jeunesse québécoise. Cette dernière, libérée de la « dramatique franco-québécoise », refocaliserait ses intérêts et ses ambitions sur d'autres enjeux liés à l'enrichissement collectif et à la justice distributive. Sur le fond des choses, elle aurait substitué à l'idée d'indépendance, captive des écussons classiques d'unité, de cohésion, de cadres et de recentrement, celle de l'« interdépendance », davantage axée sur les entrecroisements, la circulation, l'imbrication et la communication. D'où son inclination plus forte vers la question sociale, vers un usage décomplexé de l'anglais ou encore vers l'interculturalisme comme « passage fructueux vers l'avenir ». D'où son ralliement, aussi, à l'idée d'une « postnationalisation sereine », corollaire d'une « québécité globale franchement assumée et dégagée de ses traits de québécity » (p. 293).

Si l'on partage volontiers les tenants de l'analyse proposée par Létourneau dans cet ultime chapitre qui offre une coupe transversale plutôt convaincante de la génération Z, on est moins tenté d'en accréditer tous les aboutissants. En effet, difficile de ne pas voir, derrière cette « décolonisation confiante », une autre itération de la « permanence tranquille » dont parlait Pierre Vadeboncoeur, pour qui la confiance un peu hors du temps des Québécois envers leur avenir n'était, au fond, que la manifestation d'une déprise par rapport à la dure réalité que commande leur situation minoritaire fragile en Amérique du Nord. Ce panache que Létourneau semble percevoir avec optimisme dans les jeunes cohortes ne serait-il pas, au fond, illusoire? Leur désir d'émancipation pourra-t-il réellement, à terme, se passer d'une réflexion de fond sur la question du *régime politique*, seul levier capable d'en aménager les conditions de possibilités par-devant les forces du marché et leur grande mystification (néo)libérale?

François-Olivier DORAIS

Université du Québec à Chicoutimi
Francois-Olivier_Dorais@uqac.ca

Claude TRUDEL, *Histoire du ministère de la culture (1961-2021)*, Montréal, Éditions Boréal, collection « Documents », 2021, 324 p.

Le titre est trompeur puisque le livre porte non pas sur le ministère mais bien sur les *ministres* de la culture. Et il ne s'agit pas d'une histoire mais d'un *essai*, voire de *mémoires* et de souvenirs. L'auteur, Claude Trudel, a été sous-ministre pendant quelques années, un temps député et, à ces titres, a côtoyé de nombreuses personnalités politiques. Il a exercé lui-même des fonctions administratives et politiques

au niveau municipal. Conscient de la portée de son témoignage, il écrit d'ailleurs : « On pourra discuter de mes choix, contester mes jugements, rejeter mes conclusions, d'autant plus qu'ils ne s'appuient sur rien d'autre que mon opinion, fruit d'une fréquentation de plus de soixante ans du milieu culturel québécois et de ses acteurs » (p. 12). Ces mémoires sont enrichis d'entrevues, de consultation de documents publics, des débats parlementaires et d'extraits de journaux.

On ne doit donc pas s'attendre à une véritable mise en contexte économique et socio-historique de l'évolution du ministère au sein de la société québécoise. La périodisation est simplement calquée sur les événements qui se sont produits au sein de l'institution et sur le profil et les actions des divers ministres qui se sont succédé. Ainsi on distingue quatre périodes historiques, « qui correspondent commodément à autant de changements gouvernementaux » : mise en place des institutions nationales (1965-1976); consolidation (1976-1994); politiques culturelles sectorielles (1994-2007); « de nouvelles voies pour la culture » (2008-2021).

Claude Trudel s'attache à l'histoire personnelle de chacun des ministres de la culture. Il décrit ce qui lui semble leurs véritables intentions, leurs convictions. Il fait état de leurs principales réalisations et de leurs échecs. Il distribue à tout vent jugements, commentaires, reproches et louanges. S'il résiste à quelque classement ou hiérarchie, il affiche nettement ses préférences pour trois d'entre eux : Georges Lapalme, Jean-Paul L'Allier et Liza Frulla. Les « facteurs de succès » d'un ministre, explique-t-il, « ce qui distingue les bons ministres des moins bons » (p. 308), seraient la confiance accordée par le premier ministre, l'intérêt que celui-ci porte à la culture ainsi que la durée des fonctions de chacun des ministres de la culture. Qui dit mieux?

Il s'agit donc d'une sorte de rétrospective « de l'intérieur », dont la plupart des ressorts sont déjà connus, et qui s'en tient à décrire quelques grands événements qui ont marqué la politique culturelle, mais aussi : la politique partisane, les circonstances du moment, les aléas de la carrière politique de certains. Son explication des changements survenus au sein du ministère est tout entière calquée sur les événements.

On ne peut demander à cet ouvrage centré sur la seule personnalité des ministres ce qu'il ne peut livrer : un bilan des politiques culturelles, leur mise en perspective avec l'évolution des politiques culturelles en Occident, le rôle véritable qu'a joué le ministère dans l'évolution de la culture et des arts au Québec. Les efforts importants pour doter le Québec d'instrument de connaissance et d'analyse sur les transformations de l'offre culturelle, sur les comportements culturels, sur la gouvernance, tout cela aussi est occulté. On oubliera donc la distance critique et la mise en perspective historique.

Gilles Pronovost

Université du Québec à Trois-Rivières
Gilles.Pronovost@uqtr.ca

David CLICHE, *Un seul Québec. Dialogue avec les Premières Nations (1978-1995)*, Éditions du Boréal, 2021, 192 p.

Existe-t-il une « différence » québécoise dans le traitement réservé aux peuples autochtones? Sans répondre explicitement à cette question, cet essai biographique de feu David Cliche permet certainement d'alimenter et d'enrichir le débat à ce sujet. Fier Beauceron, David Cliche a été négociateur pour le Grand Conseil des Cris, puis pour le gouvernement du Canada, avant de se lancer en politique sous la bannière du Parti québécois. Élu en 1994, il occupera diverses responsabilités ministérielles, mais il sera surtout responsable du dossier autochtone sous Jacques Parizeau lors du référendum de 1995. C'est principalement au récit de ces années charnières que s'attarde David Cliche dans son ouvrage.

À partir de documents d'archives et de ses souvenirs personnels, l'auteur pose un regard parfois candide, souvent nuancé et toujours sincère sur plusieurs évènements marquants des années 1990 dont il fut un acteur important. En onze chapitres courts, écrits dans un style direct à la première personne, Cliche aborde notamment les relations parfois tendues avec les Mohawks à la suite de la crise d'Oka, le conflit entourant le projet hydroélectrique de Grande-Baleine ou encore les tractations entourant la réception internationale des résultats du référendum de 1995. Tout au long de l'ouvrage, il montre bien l'importance stratégique du « dossier autochtone » pour les gouvernements du Parti québécois sous Jacques Parizeau, puis Lucien Bouchard. Ces derniers l'ont en effet bien compris : la souveraineté du Québec, si elle passe par la reconnaissance internationale, dépend aussi de la bonne entente avec les nations autochtones. Une forte opposition de ces dernières, à qui on ne saurait nier le droit à l'autodétermination, risquerait d'entacher la légitimité du projet souverainiste aux yeux des Américains et des Européens. C'est donc à David Cliche que sera confié le délicat mandat d'atténuer les conflits avec les peuples autochtones, tout en réaffirmant du même souffle la pleine et entière souveraineté du Québec sur son territoire.

Ce jeu d'équilibre entre une réelle volonté d'ouverture envers les premiers peuples et le projet d'affirmation nationale québécois constitue la trame narrative de l'ouvrage. Comme le souligne feu Max Gros-Louis dans la préface qu'il signe, Cliche était un ami des autochtones, mais un ami qui pouvait aussi parfois se révéler un adversaire coriace. L'auteur manifeste en effet tout au long de l'ouvrage une sympathie évidente pour les Premières Nations. Cependant, l'ouverture s'arrête là où commencent les intérêts de la nation québécoise, et tout particulièrement son intégrité territoriale. Le titre de l'ouvrage traduit d'ailleurs assez bien la position de l'auteur à ce sujet. Pour Cliche, si le dialogue est nécessaire, il n'est pas question de reconnaître l'autorité des *Peacekeepers* Mohawks comme corps de police qui ne relèverait pas de Québec. Il ne peut davantage envisager un règlement des revendications territoriales des Innus sans que ceux-ci renoncent à leurs droits ancestraux.

La lecture de cet ouvrage nous rappelle en fait à quel point les relations entre l'État québécois et les peuples autochtones au tournant du 21^e siècle sont marquées par de nombreuses crises, mais aussi par des avancées incontestables. L'effervescence politique de l'époque crée un climat propice au dialogue « de nation à nation »

et certaines communautés autochtones sauront en tirer profit. Si elle existe, c'est sans doute là que se situe cette différence québécoise dans ses relations avec les peuples autochtones. Ce n'est pas tant par élan de générosité que le gouvernement du Québec agit que parce qu'il n'a guère le choix dans le contexte de l'époque.

L'ouvrage est particulièrement éclairant à ce sujet lorsque sont relatés les échanges de l'auteur avec l'ancien Premier ministre Jacques Parizeau concernant le projet Grande-Baleine. Pour Cliche, c'est bien parce que les Cris ont « gagné la bataille de l'opinion » et risquent d'entacher durablement l'image du Québec aux États-Unis que le projet Grande-Baleine doit être abandonné. Si d'autres considérations ont certainement joué, il ne fait pas de doute pour ce dernier que la campagne internationale des Cris contre le mégaprojet hydroélectrique constituait une épine au pied du gouvernement péquiste à la veille du référendum de 1995. Le gouvernement n'avait en quelque sorte pas le choix.

On ne peut, enfin, s'empêcher de comparer l'effervescence de l'époque, relatée avec brio dans ce petit ouvrage, avec la situation actuelle. Alors qu'ailleurs au Canada le « fait colonial » est désormais abordé de front, le gouvernement du Québec reste en quelque sorte campé dans ses vieilles ornières. François Legault continue de nier l'existence même de racisme systémique au Québec et reste empêtré dans un discours dépassé sur la souveraineté absolue de l'Assemblée nationale. Il serait peut-être temps de passer à autre chose. Un véritable dialogue sur la mise en œuvre de la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones serait sans doute une première étape en ce sens.

Martin PAPILLON

Université de Montréal
martin.papillon@umontreal.ca

Samir SHAHEEN-HUSSAIN, *Plus aucun enfant autochtone arraché : Le colonialisme médical canadien*, Québec, Lux Éditeur, 2021, 479 p.

En 2018, le pédo-urgentiste montréalais Samir Shaheen-Hussain doit soigner des enfants autochtones originaires du nord du Québec et du Nunavik qui ont été transférés à Montréal par les avions d'Évacuations Aéromédicales du Québec (ÉVAQ). Il constate qu'aucun enfant n'est accompagné par un parent. ÉVAQ et le Gouvernement du Québec justifient cette pratique par la complexité des enjeux techniques et des coûts trop importants qu'occasionnerait l'accompagnement des enfants. Cependant, le Québec était, à ce moment, la seule province canadienne à appliquer une telle règle. Cette situation, attribuable à une règle implicite qui interdit aux parents de monter à bord des avions, a amené Shaheen-Hussain à s'intéresser à l'histoire des relations entre les autochtones et le système de santé canadien. Il a dégagé deux éléments qui expliquent l'application de cette règle et le refus gouvernemental de l'interdire : le colonialisme médical et le racisme systémique.

Selon Shaheen-Hussain, le système médical a contribué activement au colonialisme canadien en nuisant délibérément à la santé des autochtones, c'est ce qu'il nomme le colonialisme médical. Le livre regorge d'exemples illustrant le peu de considération du système médical pour le bien-être des autochtones. Les exemples sont variés, mais ils partagent les deux mêmes fondements : la séparation des familles et le non-respect du consentement médical. Séparés de leurs parents, les enfants perdaient la protection légale permettant de refuser certains actes médicaux, le consentement aux soins n'était plus requis. Quant aux patients adultes, ils avaient l'obligation de se soumettre à tout acte médical voulu par les médecins et d'accepter de quitter leur collectivité, sans quoi ils ne pouvaient recevoir de soins. Shaheen-Hussain considère que le colonialisme médical a introduit l'idée que la présence des parents et l'obligation éthique de respecter le consentement des patients seraient une entrave aux traitements médicaux, idée qui est au fondement de la règle du non-accompagnement. Bref, le colonialisme médical a fait entrer des idées racistes dans la pratique de la médecine, minant les droits des autochtones.

Les idées racistes peuvent perdurer à l'intérieur de l'appareil étatique et des établissements d'enseignement sous la forme du racisme systémique. Shaheen-Hussain le définit comme une forme inconsciente de racisme que véhiculent des préjugés à travers les institutions sociales héritées du colonialisme. Les individus étant grandement influencés par les institutions, ils intériorisent les préjugés et adoptent des pratiques discriminatoires sans en être conscients. Selon l'auteur, le racisme systémique est omniprésent dans les facultés de médecine puisque la médecine moderne a pu se développer en partie grâce à des expériences menées sur des personnes racisées. De plus, il considère que les critères utilisés pour admettre les étudiants dans les programmes de médecine engendrent une compétition malsaine et discriminatoire donnant un avantage aux personnes issues de milieux favorisés plutôt que d'assurer la sélection des meilleurs candidats. Cela entraîne une surreprésentation des personnes blanches et une incompréhension de la réalité des minorités, en particulier des réalités autochtones.

Shaheen-Hussain attribue au racisme systémique l'opposition du Gouvernement du Québec et de la direction d'ÉVAQ à l'abolition de la règle du non-accompagnement. Il voit un lien entre certains propos racistes tenus par le ministre de la Santé de l'époque, Gaétan Barrette, sa formation de médecin et le racisme systémique. Bien qu'il affirme que le racisme systémique est présent dans l'ensemble de l'appareil étatique, il croit que le ministre a été un acteur central dans le refus du gouvernement d'abolir la règle du non-accompagnement.

Pour mettre fin au colonialisme médical et au racisme systémique, Shaheen-Hussain recommande de revoir les critères d'admission dans les facultés de médecine afin qu'elles acceptent plus de candidats autochtones. Il recommande d'inclure dans la formation des cours s'inspirant des initiatives de sécurisation culturelle, de faire une plus grande place aux pratiques de soins traditionnelles. Il propose aussi que l'État permette aux autochtones de s'autodéterminer en matière de soins et de services de santé. Selon lui, ces mesures devraient contribuer à réduire la discrimination dans les soins de santé et amenuiser la domination qu'exerce l'État à l'endroit des autochtones.

Plus aucun enfant autochtone arraché sensibilise au colonialisme médical canadien en montrant que les rapports de domination sur lesquels il repose sont encore présents et maintiennent en place des pratiques discriminatoires comme la règle du non-accompagnement. Les explications avancées par l'auteur sont plausibles et aident à comprendre la situation des autochtones canadiens. Toutefois, en s'intéressant au colonialisme médical et au racisme systémique posés comme un phénomène social pancanadien, Shaheen-Hussain omet les particularités provinciales. Or, ce n'est qu'en 2018 que le Parti libéral du Québec a interdit le non-accompagnement des enfants, devenant la dernière province à abolir cette pratique. En incluant plus d'éléments spécifiques au contexte québécois, il aurait été intéressant d'identifier les facteurs responsables de ce retard. Malgré cette lacune, il s'agit d'une bonne introduction au colonialisme médical.

Étienne CANTIN

Université Laval
etienne.cantin.2@ulaval.ca

Pierre B. BERTHELOT, *Duplessis est encore en vie*, Québec, Septentrion, 2021, 408 p.

Cet ouvrage révèle une nouvelle voix dans le champ historiographique québécois. Dans ce premier livre, Pierre B. Berthelot fait montre d'une connaissance très étendue de l'histoire politique québécoise de la seconde moitié du 20^e siècle, ainsi que d'une maîtrise impressionnante des travaux consacrés à l'Union nationale et à la Révolution tranquille. Dès les premières pages, on est frappé par l'élégance du style, la justesse du ton. Issu d'un mémoire de maîtrise, ce livre, cela se sent à chaque page, est le fruit d'un long travail de recherche et de réflexions sur un sujet ô combien explosif : Maurice Duplessis. S'y attaquer demandait une certaine audace, de la témérité, de l'ambition même. L'auteur étant l'arrière-petit-fils de Camille Pouliot, un ancien ministre de l'Union nationale (une filiation révélée lors d'une entrevue), cette première œuvre a clairement des intentions réparatrices, du moins dans les deux dernières parties d'un ouvrage qui en compte quatre.

La première partie offre une sorte de revue politique des années soixante que l'auteur aurait pu intituler « Naissance du mythe de la Grande noirceur ». Après l'élection des Libéraux de Jean Lesage, Maurice Duplessis devient une figure maudite, son régime en venant à incarner tout ce que les Québécois « modernes » rejettent du vieux Canada français traditionnel avec ses mœurs électorales étriquées, ses liens troubles entre l'Église et l'État, son autoritarisme. Berthelot, qui ne manque pas de références littéraires, donne à voir l'émergence du « meilleur des mondes » après que l'Union nationale eut enfoncé la province de Québec « au cœur des ténèbres » ! Si l'auteur montre une bienveillance certaine pour cet ancien régime, il évite les tournures polémiques ainsi que les caricatures du nouveau régime libéral même s'il assimile la Commission Salvas à une opération partisane et jette un nouvel éclairage sur le patronage libéral – dès l'été 1960, les Libéraux délivrent 470 permis d'alcool et placent leurs partisans dans plusieurs ministères (p. 38). Il soutient même que si Maurice Duplessis devient le « vilain » de l'histoire durant

les années mouvementées de la Révolution tranquille, c'est en partie la faute de la propagande de l'Union nationale qui présentait le chef tel un bon père qui « donnait à sa province » et qui, pour assurer l'ordre et la prospérité, devait absolument « continuer son œuvre ». Cette personnification du pouvoir, cette réduction d'un régime à une figure omnisciente se seraient retournées contre l'Union nationale durant les années 1960. Sur la défensive, le parti modernisé de Daniel Johnson a bien du mal à formuler un nouveau programme sans pour autant renier l'héritage de son défunt chef historique. En 1964, Jean-Noël Tremblay soutient que le nationalisme de Duplessis aurait préparé les esprits aux grandes réformes de la « Révolution tranquille » (p. 70), une thèse qui se défend aujourd'hui avec le recul du temps mais qui était totalement inaudible à l'époque.

La seconde partie de l'ouvrage, consacrée aux deux grandes biographies du chef de l'Union nationale et à la série télévisée *Duplessis*, est la plus riche et la plus fouillée. Comme le montre Berthelot, ces trois œuvres diffusées durant les années 1970 témoignent d'une reconfiguration de la mémoire collective des Québécois, mieux disposés à découvrir d'autres points de vue sur l'ancien premier ministre. Ces années sont celles de la redécouverte du patrimoine et du folklore, mélange de contre-culture et d'une volonté de se réenraciner après des années de frénésie moderniste. Porté au pouvoir en 1976, le Parti québécois de René Lévesque espère rallier à la cause de la souveraineté-association les vieux nationalistes bleus de l'Union nationale alors dirigée par Rodrigue Biron. Formé en littérature, l'auteur propose une analyse fine des œuvres de Robert Rumilly, Conrad Black et Denys Arcand. Comme c'est toujours le cas, les deux biographies et le scénario de la série en disent probablement autant sur leurs auteurs que sur le personnage à l'étude. Encore faut-il cependant le démontrer et l'expliquer, ce que fait Berthelot avec beaucoup de brio et une intelligence critique qui force l'admiration.

Après avoir retracé les principales étapes du parcours de l'historien traditionaliste Robert Rumilly, de sa participation à la Grande Guerre à son militantisme à *L'Action française*, Berthelot raconte son émigration au Québec, ses premiers pas d'auteur et décrit sa conception de l'histoire, laquelle accorde une place de choix aux « grands hommes » et privilégie des récits vivants, susceptibles d'intéresser un public large. Lorsqu'il publie les deux gros volumes de *Maurice Duplessis et son temps* en 1973, Rumilly, âgé de 76 ans, n'a plus l'audience d'autrefois. Ardent défenseur de l'ancien chef de l'Union nationale durant les années 1950, même s'il ne fut apparemment jamais de ses intimes, il a eu accès aux archives de Maurice Duplessis, qu'il cite abondamment, trop selon Berthelot. Car la grande ambition de Rumilly est de montrer que Duplessis aurait été une sorte de roi bienveillant qui régnait sur son peuple au point d'en suivre l'évolution dans ses moindres détails, d'où les nombreuses lettres personnelles envoyées tout au long de sa longue carrière, que mobilise Rumilly. Fils de juge, élève exemplaire, admirateur du frère André, le Maurice Duplessis de Rumilly grandit dans une région marquée par l'influence de M^{sr} Louis-François Laflèche, évêque reconnu pour ses idées ultramontaines. Rumilly, insiste Berthelot de façon convaincante, croyait que l'homme politique était destiné, comme chef, à gouverner un Québec catholique et fidèle à ses traditions. Il passe complètement sous silence sa vie privée, ses soucis d'alcool et ses ennuis de santé mais multiplie les arguments pour justifier ses décisions les plus controversées

au point que le livre prend davantage les allures d'un plaidoyer partisan et sans distance critique que d'une biographie plus classique, laquelle cultive généralement une certaine distance avec son « sujet ».

À la même époque, le jeune entrepreneur Conrad Black partage l'admiration de Rumilly pour l'ancien premier ministre québécois et entend lui aussi défendre ses actions et son héritage. C'est du moins ce que donne à voir son *Duplessis* en deux volumes, paru en 1977. À l'instar du vieil historien avec qui il entre en contact au début des années 1970, il aura accès aux archives du fondateur de l'Union nationale. Sa sensibilité idéologique, on s'en doute, est cependant aux antipodes du nationalisme traditionnaliste de Rumilly. Le portrait qu'il trace du Duplessis, montre Berthelot, est loin d'être lisse et sans aspérités. Black, dont on connaîtra plus tard les extravagances, décrit les défauts d'un Duplessis plutôt fantasque durant sa jeunesse et qui allait abuser de la bouteille lors de son premier mandat. Il révèle même, fait nouveau pour le public, une malformation du pénis, une indiscretion qui provoque la colère de Rumilly et une rupture entre les deux hommes. Sans surprise, Black insiste très peu sur l'autonomisme du leader unioniste mais ne manque pas de le dépeindre comme un chef fort et souvent retors, peu scrupuleux sur les moyens à utiliser pour conserver le pouvoir et plier les autres à ses volontés. « Black n'admirait pas Duplessis malgré ses défauts, soutient Berthelot, mais bien plutôt parce qu'il était cynique et impitoyable et qu'il exigeait la soumission de ses collègues, des hommes d'affaires et du clergé » (p. 220). Il vante également son soutien sans failles à la libre d'entreprise et ses nombreux combats contre le communisme et la gauche syndicale. Comme le montre de belle façon Berthelot, si Black admire tant la poigne de Duplessis, c'est aussi parce qu'il a une assez piètre opinion des Canadiens français, prompts à se quereller et plutôt apathiques au plan économique selon lui.

L'année suivant la parution de cette imposante biographie sont diffusés, durant l'hiver, les sept épisodes de la série *Duplessis*, laquelle connaîtra un immense succès d'audience. Réalisée par Mark Blanford, cette série est écrite par Denys Arcand, assisté de l'historien Jacques Lacoursière. Contrairement à Rumilly et Black, Arcand n'est absolument pas reconnu comme un défenseur des idées politiques, économiques et sociales de Duplessis. Avec des films engagés comme *On est au coton* (1976), *Gina* (1975), *Réjeanne Padovani* (1973) et son documentaire *Québec : Duplessis et après...* (1972), le jeune cinéaste affiche plutôt des valeurs de gauche. Ses œuvres antérieures à la série ne laissent filtrer aucune nostalgie pour le Canada français duplessiste. Au contraire, elles tendent même à dénoncer les mêmes logiques corruptrices à l'œuvre dans ce Québec soi-disant moderne, convaincu d'être entré dans une ère nouvelle alors que ses vieux démons politiques continuent de le hanter. Bien documenté, Berthelot retrace le parcours d'Arcand, montre l'influence qu'exerça sur lui l'historien Maurice Séguin, lequel était convaincu que la Conquête avait scellé le sort du peuple canadien-français à jamais. Son Duplessis incarne la dimension tragique d'une condition québécoise qui peine à s'élever et à sortir de ses ornières provinciales. Le chef politique incarné par l'excellent Jean Lapointe est loin d'être sans défauts et n'hésite pas à trahir le docteur Philippe Hamel et ses anciens alliés de l'Action libérale nationale pour se hisser au pouvoir. Le bilan de ses années de pouvoir présenté par Arcand, constate Berthelot, est même plutôt mince. Mais

cet homme imparfait était le fidèle reflet d'un peuple vaincu par l'histoire depuis la Conquête, capable de survivre et d'arracher quelques bribes d'autonomie mais sans jamais assumer les responsabilités complètes de la liberté politique.

La troisième partie ne manque pas d'intérêt, mais aurait pu être resserrée. L'auteur dresse la liste des ouvrages parus sur Maurice Duplessis et son régime depuis les années 1970, tant par des journalistes ou des essayistes que par des universitaires; il les discute les uns à la suite des autres sans toujours suivre un fil conducteur clair. L'auteur montre qu'au fil des années, nombre de gouvernements et de politiciens ont fait les frais d'une comparaison avec Duplessis et son régime, ce qui montre bien la prégnance du mythe de la grande noirceur, de Robert Bourassa à François Legault. Berthelot prend ces comparaisons au sérieux et offre des analyses stimulantes, lesquelles donnent parfois raison aux détracteurs mais sans proposer de raccourcis polémiques. Dans la galerie d'ouvrages cités, une absence importante : Pierre Godin. Biographe de Daniel Johnson et de René Lévesque, cet ancien journaliste converti à l'histoire immédiate a publié des ouvrages importants – je pense aux *Frères divorcés* (1986) et à *La poudrière linguistique* (1990) – qui ont marqué notre regard sur la Révolution tranquille et participé à la construction du mythe de la grande noirceur. À sa manière, et habité par une sensibilité idéologique conforme à celle des gens engagés de sa génération, Pierre Godin a été le Robert Rumilly du Québec moderne, proposant, livre après livre, une grande chronique du Québec moderne, axée elle aussi sur les « grands hommes » et proposant un récit vivant et parfois enlevé de l'histoire récente du Québec.

Après avoir décrit la persistance du mythe, la dernière partie, certainement la plus engagée et essayistique, prend la forme d'un plaidoyer dépassionné en faveur de Duplessis et de son régime. Un homme autoritaire, Duplessis? Sûrement, mais il était loin d'être le seul en Amérique du Nord à la même époque. Anticommuniste, Duplessis? Assurément, mais c'était la guerre froide et le monde libre craignait la menace nucléaire. Hostile à l'État-providence, Duplessis? À coup sûr mais qu'auraient fait les Libéraux au pouvoir? Auraient-ils poursuivi les réformes d'Adélard Godbout? Se seraient-ils pliés aux recommandations des commissions Rowell-Sirois et Lévesque-Massey qui jugeaient l'État fédéral plus apte à prendre en charge les grands programmes sociaux? Berthelot craint que oui, et il a d'excellents arguments car le Parti libéral québécois de cette époque était organiquement lié au parti fédéral frère.

Au final, un très bel ouvrage, superbement écrit, mesuré, analytique tout en étant engagé, stimulant pour les chercheurs et accessible au grand public. Grâce à Pierre B. Berthelot, l'histoire politique du Québec a de beaux jours devant elle.

ÉRIC BÉDARD

Université TÉLUQ
ebedard@teluq.ca

Éric GAGNON, *Les signes du monde. Une ethnographie des centres d'hébergement*, Montréal, Liber, 2021, 161 p.

Le livre d'Éric Gagnon porte sur la vie en centre d'hébergement et de soins de longue durée, celle qui se déploie à la faveur de la rencontre des gens qui y sont hébergés, de ceux qui y travaillent et de ceux qui y font du bénévolat ou de la proche-aidance. Cette rencontre produit divers rapports au monde, que sa sociologie compréhensive élucide pour un lecteur la plupart du temps distant de ce milieu clos et objet de diverses représentations, le plus souvent négatives. La posture ethnographique prise par l'auteur, en appui sur divers travaux de recherche *in situ* et sur une substantielle pratique de bénévolat en ces milieux, lui permet de produire une œuvre originale et pertinente, car éloignée autant des critiques usuelles à l'encontre de ces organisations (maltraitance, effets nosocomiaux, ambiance mortifère, etc.) que d'une idéalisation trop facile minorant par jovialisme les réelles difficultés qui les caractérisent. Entre ces deux réductions malheureuses se trouve donc la vie, celle qui produit au jour le jour des compromis raisonnables, qui s'adapte aux contradictions insolubles, qui gère les limites nombreuses, qui recherche l'équilibre entre désirs, besoins et capacités, ceux des personnes hébergées autant que ceux des personnes qui y œuvrent. Ce milieu produit donc les conditions d'une vie, différentes de celle d'avant, mais une vie néanmoins. « Prendre soin de quelqu'un, c'est lui permettre d'habiter le monde et d'y accomplir des choses », écrit Éric Gagnon. Par ce travail du soin, même imparfait et soumis à de nombreuses contraintes, se tissent et se retissent ce qu'il nomme les nervures du monde, les liens qui font monde, et donc la commune humanité de ceux du centre et de ceux hors du centre.

Cette vie est appréhendée en cinq thèmes, soit l'admission des personnes hébergées et la nécessaire adaptation de chacun, l'intégration de nouvelles habitudes de vie, la communication entre les diverses personnes qui se côtoient dans un centre, la mémoire et ses divers effets relationnels et d'affirmation de soi, ainsi que les efforts de préservation de la subjectivité des uns et des autres malgré les contraintes du corps, de l'esprit et de l'organisation du travail. Ces thèmes sont abordés selon différents angles émergeant moins d'un cadre conceptuel a priori que de l'expérience vécue par le chercheur au contact de ces personnes – travailleurs, bénévoles et personnes hébergées – en faisant du bénévolat. Surgit par exemple le thème inattendu pour plusieurs du rire ou de la plaisanterie et de leur capacité de refaire la commune humanité des uns et des autres, malgré les difficultés du travail ou les souffrances liées aux conditions de santé et de bien-être des personnes hébergées.

Le ton du livre est celui d'une sociologie profondément compréhensive, mettant la question du sens au centre de l'exposé. Un peu à l'image des dernières toiles de Riopelle, où l'abstrait autorise peu à peu le retour du pictural (les oies), le lecteur aura d'abord et surtout accès au sens de la vie des personnes qui se rencontrent en ces centres, avec force nuances. Au fil de sa lecture, lui apparaîtra peu à peu le méthodologique et, surtout, le théorique, celui qui fonde ce travail, et celui qui en découle, mais sans jamais altérer la primauté du sémantique. Cette pertinente posture narrative permet à tout lecteur (bénévole, étudiant, professionnel, proche de personnes hébergées, personne hébergée ou chercheur) d'accéder à la théorisation émergente sans posséder tous les codes de l'académisme.

Il importe de ne pas divulguer ici cette théorisation émergente, dont la valeur est certaine, y compris d'un point de vue scientifique. Il est néanmoins possible d'indiquer que le livre expose très habilement une proposition théorique très intéressante à propos des processus sociaux de subjectivation et de leur incidence sur le fait social actuel. Éric Gagnon conceptualise comment le soin se distribue selon des coordonnées anthropologiques de la modernité, peut-être ce que Sartre aurait nommé des existentiels.

Enfin, le lecteur en apprentissage apprendra, par observation du travail d'un sociologue chevronné, les vertus de la nuance à l'égard d'un objet aussi polémique et naturellement fondamental que la vie en centre d'hébergement. Cet apprentissage a eu sur moi un effet supplémentaire, celui d'une émotion et en l'occurrence d'un surcroît de conscience à propos de la vie dans un espace social, le centre d'hébergement, que j'ai moi-même trop tendance à réduire à ses dysfonctionnements nombreux. J'en ai profité pour aller visiter quelqu'un que j'aime et qui y vit, pleinement.

Yves COUTURIER

Université de Sherbrooke

Yves.Couturier@USherbrooke.ca

Géraldine MOSSIÈRE (dir.), *Dits et non-dits : mémoires catholiques au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal (coll. « Matière à pensée »), 2021, 238 p.

En sciences sociales des religions, on connaît de mieux en mieux la diversité religieuse qui travaille la société québécoise. La prégnance d'un attachement culturel au catholicisme malgré un certain essoufflement chez les générations montantes a aussi été documentée et mise en évidence, notamment par les travaux d'E-Martin Meunier et de ses collaborateurs. Mais encore trop rares sont les études qui s'intéressent à la religiosité et à la spiritualité des enfants issus du baby-boom québécois (1943-1965), de manière à faire un pas de côté par rapport à la « mythistoire » de la Grande Noirceur (cf. texte de Boucher), et de manière à éclairer la teneur du rapport – non-dit – au catholicisme qui, malgré tout, persiste, jusque dans les générations subséquentes, à tel point qu'on peut parler d'« un véritable lien de transmission intergénérationnelle » (p. 143) malgré des écarts par ailleurs marqués.

C'est le mérite de cet ouvrage que de travailler à combler cette lacune. Il le fait, d'une part, à partir d'une approche méthodologique attentive à la « religion vécue » (p. 4-21), qui est transversale au propos et nous semble conséquente par rapport à l'objectif visé. Concrètement, l'ouvrage fait référence de façon constante à des récits de vie – les mémoires – d'individus issus de cette génération, dont on a pris soin de préciser les aspects démographiques et socioculturels (dans le premier chapitre d'Ignace Olazabal). Ces récits ont été récoltés au cours d'une recherche ethnographique menée par l'équipe de Géraldine Mossière. L'ensemble des auteurs y ont eu accès, même s'ils ne s'y réfèrent pas tous au même degré. D'autre part, l'ouvrage ne perd de vue ni les débats récents autour de la laïcité (le texte de Burchardt), ni

l'ensemble des recherches qui explorent les recompositions du religieux au Québec, que ce soit la diversité croissante du fait religieux dont la vitalité demeure partiellement « cachée » car tabou (le texte de Meintel), l'émergence des sans religion (le texte de Wilkins-Laflamme), ou encore l'évolution du rapport des Québécois au catholicisme (voir le chapitre signé par Meunier, Perreault et Wilkins-Laflamme). Il en résulte un ouvrage cohérent qui évite l'écueil de l'éclatement dans lequel tombent trop d'ouvrages collectifs.

Les chapitres écrits par les chercheurs débutants de la nouvelle génération sont ceux qui exploitent le plus directement le corpus de récits qui forment l'arrière-plan de l'ouvrage. Le texte de Guillaume Boucher situe ainsi le catholicisme des enfants issus du baby-boom québécois par rapport à la modernité religieuse « classique » (p. 119). S'il en reprend plusieurs éléments caractéristiques – critique des institutions et de ses représentants, affirmation d'une religiosité pèlerine, mobile dans ses appartenances et centrée sur l'expérience individuelle –, il s'en distingue aussi en soulignant l'émergence d'une « modernité de responsabilité » (p. 120-123). De son côté, Isabelle Kostecki explore la persistance de la ritualité et son déplacement dans la sphère de l'intimité. On voit bien alors comment le catholicisme demeure présent, mais suivant un horizon religieux qui s'est considérablement élargi. Julia Itel explore elle aussi cette diversité, mais de manière à cerner l'émergence d'une conscience « écosophique » sensible au développement spirituel et personnel, à l'engagement social – notamment des femmes – et qui semble s'être « infiltr[ée] à plusieurs niveaux de la société québécoise » (p. 183). Le témoignage d'un intervenant en soins spirituels – Pierre Alexandre Richard – vient clore de façon toute concrète et originale le portrait de la religiosité des baby-boomers qui, lorsqu'ils sont confrontés à la maladie ou à la possibilité de la mort, repensent à leur vie, à celle de leurs parents, et discutent bien souvent de religion. Une brève postface signée par Valérie Aubourg apporte quelques éléments de comparaison avec le cas français.

Si le catholicisme est bien présent dans cet ouvrage, nous aurions aimé qu'il le soit encore un peu plus, ne serait-ce que pour donner davantage de chair à cette mémoire qui persiste par-delà la baisse évidente de la pratique traditionnelle. Par exemple, mis à part quelques références disparates à Dieu ou à Marie, que reste-t-il des représentations de la foi catholique? A-t-on rejeté en bloc l'entièreté du « dogme » véhiculé par le petit catéchisme, jusqu'à ne plus se référer – ou presque – à Dieu, à son Esprit, à Jésus, au Christ, ou encore à l'horizon d'une résurrection ou d'un accomplissement amorcés ici-bas et non plus réservés à l'au-delà? Et si on rejette le dogme, comment le fait-on, en lien avec quels éléments des récits de vie? La mémoire du catholicisme et de certaines de ses figures conduit-elle des baby-boomers à poser un regard critique sur leur propre participation à l'émergence d'une société de consommation, ou pas? Mais dans la mesure où cet ouvrage semble annoncer d'autres écrits, notamment de la part de sa directrice, nous ne saurions reprocher aux auteurs de ne pas avoir répondu à ces questions.

Patrice BERGERON

Université Laval
Patrice.Bergeron@ftr.ulaval.ca

Chantale DOUCET, *Le modèle agricole territorial. Nouveaux rapports entre agriculture, société et territoire*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2020, 152 p.

À l'automne 2020, paraissait l'ouvrage *Le modèle agricole territorial. Nouveaux rapports entre agriculture, société et territoire*, sous la plume de Chantale Doucet, coordonnatrice de l'Observatoire du développement de l'Outaouais (ODO) de l'Université du Québec en Outaouais (UQO) et membre du Centre de recherche sur le développement territorial (CRDT). L'auteure, qui cumule une vingtaine d'années dans le milieu de la recherche et détient depuis 2017 un doctorat en sciences sociales appliquées (développement des territoires) de l'UQO, nous propose une incursion pour le moins captivante dans le domaine agricole à partir d'une adaptation de sa thèse, laquelle fut récompensée du Prix de l'Institut de recherche en économie contemporaine (IRÉC).

Destiné d'abord et avant tout aux acteurs et actrices engagés dans le développement du modèle agricole territorial ainsi qu'aux étudiants et étudiantes et aux chercheurs concernés par l'agriculture, l'ouvrage est rédigé de manière pédagogique et intelligible de sorte qu'il intéressera un large public. Tandis que les deux premiers chapitres sont consacrés à tracer les contours de deux modèles de développement agricole, l'un dominant, dit productiviste (chapitre 1), et l'autre émergent, dit territorial (chapitre 2), le troisième chapitre identifie les obstacles à l'essor et à la pérennisation du modèle territorial, tout en proposant des pistes de solution pour y remédier.

Dans un premier temps, l'auteure nous amène donc au cœur du modèle agricole québécois qui, sans être purement productiviste, s'en rapproche. Elle en retrace la genèse depuis le milieu du 20^e siècle, où l'on passe d'une agriculture de subsistance (familiale et orientée vers l'autoconsommation) à une agriculture productiviste (industrielle et marchande). L'État québécois, grand maître d'œuvre de cette transition, apporte également sa contribution par la mise en place d'institutions majeures comme la mise en marché collective, la gestion de l'offre ou la protection du territoire agricole. Puis, au tournant des années 1990, l'idéologie néolibérale s'impose. En parallèle à la ratification d'accords de libre-échange, l'État se désengage et ses politiques agricoles incitent désormais à exporter. En somme, si la plupart des institutions soutenant le secteur agricole perdurent, si les entreprises agricoles ne produisent pas uniquement pour le marché mondial et qu'elles demeurent principalement familiales, de taille moyenne et propriété de leurs exploitants ou exploitantes, l'agriculture n'est pas moins devenue une industrie en quête incessante de productivité, de compétitivité et de croissance où prévaut une approche par filière (verticale, de la production à la commercialisation, et sectorielle, par secteur de production, qui privilégie les commodités). Ce faisant, le développement du modèle agricole québécois a reconfiguré les territoires, dans la mesure où certains ont vu leurs activités agricoles s'intensifier, se spécialiser et s'uniformiser, alors que d'autres sont frappés par l'exode rural. Plus que tout, s'est opéré un véritable découplage entre les dynamiques agricoles et les dynamiques territoriales : l'agriculture peut tout à fait prospérer dans un territoire donné, sans engendrer de retombées socioéconomiques suffisantes pour contrer sa dévitalisation.

C'est dans un second temps que l'auteure nous présente le modèle agricole territorial. Elle retrace son émergence, à partir des années 1990 et 2000, lorsque surgit un contre-discours scientifique et politique, critique envers le modèle productiviste dominant, surtout en raison de ses externalités socioéconomiques et environnementales négatives. En même temps, s'opère aussi une conscientisation des consommateurs, qui adoptent des pratiques plus responsables en valorisant notamment l'agriculture durable et de proximité. C'est dans ce contexte, en creux du modèle productiviste dominant, en réponse à ses limites, que le modèle territorial s'insère, laisse entrevoir de nouvelles avenues de développement et prend progressivement de l'ampleur. Il est fondamentalement innovant puisqu'il modifie les manières de faire antérieures. Ses caractéristiques les plus saillantes sont 1) la prolifération d'acteurs et d'actrices et de projets collectifs soutenant l'agriculture selon les particularités et le potentiel de chaque territoire, 2) l'apparition de nouveaux modes de gouvernance territoriale en agriculture, plus horizontaux, prenant appui sur une diversité d'acteurs à l'échelle locale et régionale (n'œuvrant pas exclusivement dans le secteur agricole) mis en réseau, coopérant et se concertant, 3) l'essor d'entreprises agricoles ancrées dans leur milieu, en phase avec les dynamiques territoriales, développant des produits de créneau (produits diversifiés et distinctifs par leurs qualités ou leurs provenances) et favorisant une mise en marché directe et locale, et 4) la considération croissante accordée à une multifonctionnalité élargie de l'agriculture (fonctions économique, mais aussi sociale, environnementale, culturelle, récréotouristique, etc.) au sein de tous les territoires. Il va sans dire que le modèle territorial vient reconnecter les liens rompus entre l'agriculture, en tant que secteur d'activité, et son territoire d'implantation.

La caractérisation du modèle territorial permet dans un troisième temps d'étudier les formes de soutien qu'il reçoit et, par la même occasion, de relever les obstacles limitant son enracinement et sa floraison. Ainsi, c'est à partir des années 1990 que l'État québécois favorise l'émergence du modèle territorial, d'une part en laissant les domaines du développement territorial et de l'agriculture à différentes organisations locales et régionales, d'autre part en instaurant quelques programmes appuyant des initiatives territoriales. Néanmoins, malgré les efforts louables, ces programmes demeurent chétifs, épars et de courte durée. Ils ne bénéficient pas d'une vision ou d'une stratégie d'ensemble, ce qui les empêche d'avoir des effets réellement structurants. Qui plus est, les initiatives territoriales rencontrent souvent des difficultés à se plier aux exigences des programmes, des lois et des règlements encadrant le secteur agricole, lesquels sont conçus dans une perspective productiviste. Enfin, bien que ces initiatives partagent des valeurs communes, elles ne se concertent pas suffisamment et manquent de cohésion, ce qui nuit à leur visibilité et leur reconnaissance institutionnelle. Ces obstacles conduisent Doucet à proposer quelques solutions pour favoriser une transition vers un modèle agricole territorial. Une transition inscrite dans le temps long, qui n'entame pas la qualité de vie des agriculteurs et agricultrices, sans toutefois négliger la nécessité d'élaborer une nouvelle politique agricole, plus intégrée aux politiques territoriales existantes (comme celles des ministères des Affaires municipales et de l'Habitation [MAMH] ou de l'Environnement et de la Lutte contre les changements climatiques [MELCC]). Cette politique doit renforcer l'autonomie et la capacité d'action des projets territoriaux, selon leurs spécificités locales et régionales, afin de les sortir de leur précarité chronique.

En promouvant de la sorte des changements substantiels du modèle de développement agricole au Québec, l'ouvrage de Doucet s'inscrit dans un mouvement de fond entamé quelques décennies plus tôt (dont elle relate elle-même l'émergence dans le deuxième chapitre) et qui trouve un écho particulier dans les débats contemporains entourant l'autonomie alimentaire. Elle montre à juste titre la cohabitation de deux modèles, l'un dominant et l'autre émergent, dont l'équilibre est sur le point de changer. C'est aussi ce qu'indiquent d'autres travaux récents comme ceux de Mario Handfield au Bas-Saint-Laurent ou de Patrick Mundler sur la transition agroécologique du système bioalimentaire québécois. Ces deux universitaires, bien connus dans le milieu de la recherche en agriculture, sont d'ailleurs cités à plusieurs reprises par Doucet. À ce titre, ces chercheurs ont tous pour point commun de déceler une opposition entre deux modèles, une opposition qui tend vers une hybridation, vers un modèle nouveau qui ne saurait se réduire ni à l'un ni à l'autre des modèles observables actuellement. Cette position est intéressante, puisque plusieurs sont d'avis que le modèle territorial est voué à rester en marge du modèle productiviste (pensons aux travaux de Desrochers et Shimizu par exemple), tandis que d'autres soutiennent qu'il le remplacera purement et simplement (comme l'avance, aussi à titre d'exemple, un panel international d'experts sur les systèmes alimentaires durables nommé IPES-Food).

Sans trancher sur cette question, ajoutons pour conclure que la véritable contribution de cet ouvrage est de fournir une assise conceptuelle au modèle agricole territorial propre au contexte québécois. Si le premier chapitre ne revisite en rien – et ce n'est pas là sa prétention – les grands pans de l'histoire qui a façonné et façonne encore à ce jour l'agriculture au Québec, il permet aux lecteurs et lectrices moins familiers avec le sujet de se remémorer les fondements et les rouages du modèle agricole québécois. C'est donc à partir du deuxième chapitre que les apports de la thèse de l'auteure, du moins de sa recherche empirique essentiellement qualitative réalisée à cette occasion, se font le plus sentir. En effet, s'appuyant sur une étude de cas de la région de l'Outaouais (région innovante sur les plans socioéconomique et agricole, qui recoupe en son sein la diversité des régions du Québec avec ses municipalités régionales de comté (MRC) aux réalités contrastées, aux prises avec des enjeux propres à la fois aux grands centres urbains et aux régions ressources), l'auteure adopte une entrée par le territoire. Ce faisant, elle s'intéresse à l'ensemble des projets et acteurs soutenant de près ou de loin l'agriculture sur le territoire, posant en cela un regard transversal, impliquant des considérations non seulement économiques, mais aussi sociales, culturelles et institutionnelles, sur les dynamiques à l'œuvre. C'est cette approche qui permet de faire ressortir avec autant d'éclat les caractéristiques du modèle territorial à l'étude. C'est aussi cette approche qui enrichit notre compréhension des obstacles qu'il rencontre et, par-dessus tout, confère autant de crédibilité aux solutions envisagées. En ce sens, il s'agit d'un ouvrage ayant le potentiel de fournir un socle commun aux différentes initiatives territoriales dont la concertation et la cohésion sont déficientes afin de canaliser leurs revendications

Gabriel BOURGAULT-FAUCHER

Institut de recherche en économie contemporaine (IRÉC)
gabrielbourgault@irec.quebec

Hughes THÉORÊT, *La peur rouge. Histoire de l'anticommunisme au Québec, 1917-1960*, Québec, Septentrion, 2020, 215 p.

Spécialiste de l'histoire des mouvements politiques d'extrême droite au Québec, Hughes Théorêt a consacré sa thèse de doctorat, qui est devenu son premier livre, aux chemises bleues d'Adrien Arcand. Il s'intéresse aujourd'hui au communisme. Donc d'un côté le fascisme et de l'autre, le communisme : ce sont deux faces du « grand malheur du siècle », qui, pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Alain Besançon, ont ébranlé dangereusement les fondations de l'Europe. Le Québec comme le Canada ont participé à la Seconde Guerre mondiale, mais de loin : ils n'ont pas été directement confrontés à ces deux « dangers », fort différents l'un de l'autre. Nous avons surtout eu peur du communisme, qui est apparu comme une « menace », un « péril », une « plaie saignante ».

Théorêt s'intéresse moins au mouvement communiste lui-même qu'à la peur qu'il a suscitée au Québec et au Canada. C'est, à ses yeux, un mouvement si important qu'il constitue même la « clé qui permet de comprendre le Québec pendant trois décennies » (p. 14). Aussi, regrettant le très peu d'ouvrages consacrés à la question de l'anticommunisme, l'auteur entend réparer cette lacune.

De l'anticommunisme il est habituellement question, quoique souvent rapidement, dans tout ouvrage d'histoire générale du Québec sur les décennies 1930, 1940, 1950. Comme le note Théorêt, il en est largement question dans mon *Communisme et anticommunisme au Québec*, qui porte plus spécifiquement sur l'histoire du Parti communiste au Québec, son idéologie, son organisation, ses membres, ses actions.

Théorêt fournit une étude assez exhaustive de l'histoire de l'anticommunisme au Québec grâce au dépouillement de plusieurs journaux et revues et aussi d'archives diverses, celles par exemple du Musée de la police du Service de police de la Ville de Montréal et du Séminaire de Trois-Rivières, fonds Maurice Duplessis.

Je me limiterai à trois commentaires. Le premier concerne la période analysée, assez longue, presque trop : de l'année de la Révolution Russe en 1917 à celle de la mort du premier ministre Maurice Duplessis en 1959. La fondation du Parti communiste du Canada date de 1924 et son déclin coïncide largement avec l'Affaire Gouzenko marquée par l'arrestation et la condamnation de Fred Rose au milieu et à la fin des années 1940. Or s'agissant de l'anticommunisme au Québec, on voit bien que ses « belles » années sont celles des décennies 1920, 1930 et 1940. D'ailleurs, les données que collecte Théorêt pour les revues et journaux (les tracts de l'École sociale populaire, *Jeunesse*, *L'Action nationale*, *Le Devoir*, *la Presse*, *La Patrie*) couvrent précisément ces décennies, tout se passant comme si la peur du communisme était fonction de son dynamisme au Québec et au Canada. Un dynamisme, certes, fort relatif mais qui, comme l'indique le titre de l'ouvrage, faisait peur.

Toute la question est de savoir quelle fonction a pu remplir cette peur au Québec dans les années 1920-1940. D'un côté Théorêt montre combien actifs et inventifs furent les militants communistes, mais de l'autre il défend la thèse selon laquelle pendant la première moitié du 20^e siècle au Québec, la « peur rouge » n'aura été finalement qu'un « épouvantail » (p. 207). Il n'y aurait donc pas de raison d'en faire tout un plat!

Mon deuxième commentaire touche la distinction entre « anticommunisme religieux » et « anticommunisme de plume », qui est floue : s'agit-il de distinguer les auteurs ou le contenu des interventions ? Les interventions d'un laïc tel Esdras Minville tout comme les déclarations des évêques et des textes de la revue mensuelle de l'École sociale populaire sont présentées dans deux chapitres distincts. Une analyse sociologique plus fine du champ des médias aurait permis de mieux différencier le positionnement idéologique des diverses revues (par exemple *L'Œuvre des tracts* vs *L'Action nationale*, etc.) et journaux (*Le Devoir* vs *La Presse* ou *La Patrie*, etc.); et de mieux cerner leurs éventuels déplacements idéologiques dans le temps (années 1920-1930 vs années 1940-1950). L'École sociale populaire (et ses tracts) des années 1910-1920 n'est pas la même que celle des années 1930-1940. Le programme de restauration sociale avec ses diverses versions (dont celle à laquelle collabore le R.P. Georges-Henri Lévesque, o.p.) réunit des signataires fort différents et défend une ligne relativement « progressiste » – les Dominicains étaient globalement plus progressistes que les Jésuites (tel le R.P. Papin Archambault, s.j.).

Troisième commentaire : on ne peut écrire une histoire de l'anticommunisme sans dire quelques mots du communisme lui-même. Il le faut bien si menace il y a. Dans le chapitre « L'anticommunisme de plume », Théorêt décrit un certain nombre d'événements et d'actions auxquels sont liés des militants ou sympathisants communistes, par exemple le bataillon Mackenzie-Papineau pendant la Guerre d'Espagne et les engagements du médecin Norman Bethune; les grèves et manifestations, etc. L'auteur parle aussi du journal *Clarté*, mais avec peu de citations; il ne fait aucunement référence à celui qui est alors l'intellectuel du parti, Stanley B. Ryerson, pourtant bien connu. Par contre, grâce à un travail minutieux dans des archives peu exploitées, telles celles mentionnées plus haut, il fournit plusieurs informations nouvelles, par exemple sur la contestation de la loi du Cadenas. L'ouvrage est bien illustré et comprend de nombreuses et (souvent trop) longues citations.

Quant à l'événement dramatique de l'après-guerre, à savoir l'affaire Gouzenko et l'arrestation et la condamnation de Fred Rose, il est fort bien documenté dans le chapitre « Fred Rose, député fédéral et espion communiste ». Théorêt présente cependant Rose comme un député fédéral communiste (p. 232) : certes il est militant communiste mais il a été élu en 1942 puis réélu deux ans plus tard sous l'étiquette Ouvrier Progressiste. Et s'il a été bel et bien accusé et condamné pour espionnage, il a toujours refusé de se considérer comme un traître à la solde d'un pays ennemi. Cette condamnation a été et demeure l'objet d'un débat historico-juridico-politique, comme le montrent les travaux de Micheline Leclair sur « Raymond Boyer et l'affaire Gouzenko » (*Bulletin d'histoire politique*, vol. 8, no 1, 1999). Il semble bien que les informations transmises à Moscou étaient de faible importance. Beaucoup plus déterminante fut la conjoncture politique internationale : l'« affaire Gouzenko » apparaît aux yeux de plusieurs historiens comme le début de la Guerre froide car elle alimente alors le climat qui favorise aux États-Unis la chasse aux communistes, lancée par le sénateur Joseph McCarthy, dans la première moitié des années 1950. Fred Rose aurait été, comme le suggère Théorêt, victime de la Guerre froide.

Pour expliquer le déclin du Parti communiste dans les années d'après-guerre, Théorêt retient principalement les changements qui bousculent alors le Québec et

le Canada : émergence du nationalisme québécois, déclin de l'Église catholique, grandes réformes de la Révolution tranquille. Il n'a certainement pas tort, mais force est de reconnaître que la condamnation de Fred Rose fut, pour le PCC, pour lui-même et sa famille, un véritable drame : la fin d'un mouvement social et celle d'une carrière politique qui s'annonçait pourtant prometteuse.

Cette condamnation a eu plus d'impact en quelques mois que tous les discours anticomunistes en 20 ans. Théorêt n'a donc pas tort de conclure que pendant la première moitié du 20^e siècle au Québec, la peur rouge n'aura été finalement qu'un « épouvantail » (p. 207). Il est cependant trop indulgent lorsqu'il présente, sans donner d'informations précises, le PCC avec sa section québécoise comme un mouvement « toujours actif » en 2020 : défense des intérêts de la classe ouvrière, action auprès des jeunes, des groupes de femmes et des organismes de solidarité internationale.

Marcel FOURNIER

Université de Montréal
marcel.fournier@umontreal.ca

Leyla SALL, *L'Acadie du Nouveau-Brunswick et « ces » immigrants francophones : entre incomplétude institutionnelle et accueil symbolique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, 246 p.

Depuis le tournant du siècle présent, l'immigration en provenance des pays francophones en est venue à s'imposer comme une planche de salut face aux défis démographiques des communautés francophones en situation minoritaire (CFSM) du Canada. Tandis que l'État québécois dispose, théoriquement du moins, des moyens d'assurer l'intégration des nouveaux arrivants, c'est loin d'être le cas des collectivités de langue française des autres provinces, y compris celles du Nouveau-Brunswick où, pourtant, l'élément acadien représente près d'un tiers de la population et jouit d'une égalité de droit et d'une certaine autonomie en tant que groupe linguistique. Tout en s'intéressant aux faiblesses des dispositifs d'accueil en Acadie du Nouveau-Brunswick, l'ouvrage de la sociologue Leyla Sall examine également les dynamiques qui freinent l'intégration sociale et économique, notamment en ce qui concerne les personnes racisées.

Même s'il s'agit d'un dossier contemporain, les enjeux de l'immigration s'inscrivent bien sûr dans une historicité que Sall s'efforce de cerner dès l'introduction. Elle souligne notamment que l'identité acadienne découle de l'expérience du Grand Dérangement et que, par conséquent, ce traumatisme collectif et sa dimension généalogique continuent de jouer en faveur d'une conception ethnique de l'appartenance à la collectivité francophone. En ce sens, le discours du multiculturalisme, qui valorise l'immigration, entre en tension avec le « nous acadien ». Le premier chapitre vise à situer l'Acadie des Maritimes dans le continuum des sociétés d'accueil, et ce en considérant des classifications macroéconomiques, spatiales et institutionnelles. Il en ressort que la « volonté symbolique et rationnelle d'ouverture à l'immigration »

(p. 31) ne parvient pas à compenser les lacunes. Ces insuffisances, dont l'incapacité de créer un marché du travail en français, suscitent des frustrations et nuisent à la rétention et à l'intégration des immigrés francophones. Le deuxième chapitre, qui explore « des politiques publiques génératrices de fictions consensuelles », démontre justement le faible rendement des programmes en matière d'immigration. Sall fait observer qu'en 2016-2017 à peine 11 % des nouveaux arrivants maîtrisaient le français et que le taux de rétention se situait autour de 52 %. Dans le troisième chapitre, « Les mondes d'immigrants francophones », elle propose une catégorisation des trois profils dominants parmi les immigrés qui résistent à l'attractivité des métropoles canadiennes pour tenter leur chance dans les villes moyennes et les régions rurales du Nouveau-Brunswick. Il s'agit des étudiants internationaux; d'un courant d'immigrants français et belges; et d'un certain nombre de personnes d'origine congolaise dont le parcours migratoire a débuté par l'exil pour des raisons de sécurité.

L'étude de Sall s'appuie sur un corpus d'entretiens recueillis principalement auprès d'immigrées et immigrés de ces trois catégories. Les analyses servent à dégager les divers facteurs d'attraction du milieu néo-brunswickois ainsi que les réussites et déceptions que vivent ces personnes. Le quatrième chapitre examine l'insertion professionnelle à travers des niches d'emploi : soit structurelles, comme les centres d'appel et les domaines liés aux soins, soit conjoncturelles, comme les banques, ainsi que les pratiques d'entrepreneuriat. Le cinquième chapitre poursuit sur cette lancée en cernant les stratégies, individuelles et collectives, pour surmonter ou contourner les obstacles à l'obtention d'emplois de qualité. Parmi ces obstacles, il y a bien sûr la barrière du racisme, qui fait l'objet du sixième chapitre. Le caractère probant des témoignages fait regretter, du point de vue scientifique, que les analyses de Sall tiennent peu compte des travaux récents sur ces questions, notamment ceux d'Amal Madibbo sur l'Ontario et l'Ouest canadien et de Maryse Potvin sur le contexte québécois. Dans le dernier chapitre, la problématique de l'intégration sociale est traitée sous l'angle de la cohésion. Point intéressant, les personnes du « monde franco-belge » font état, elles aussi, de l'existence de mécanismes d'exclusion à leur endroit. Si le racisme à l'égard des personnes d'origine africaine alimente les pratiques discriminatoires, celles-ci ne s'y limitent pas.

Les conclusions avancées par Sall viennent renforcer l'hypothèse de Joseph Yvon Thériault pour qui l'Acadie contemporaine constituerait une entité « nationalitaire », tiraillée entre l'appartenance ethnique, d'une part, et des aspirations collectives autrement ambitieuses et inclusives, d'autre part. Comme nous l'avons signalé, cette étude aurait gagné à entrer davantage en dialogue avec certaines recherches pertinentes, parmi lesquelles se trouvent les travaux sur les centres d'appel à Moncton issus du projet *Prise de parole II* : la francophonie canadienne et la nouvelle économie mondialisée, entrepris entre 2001 et 2004 sous la direction de Monica Heller, Normand Labrie et plusieurs autres collaboratrices et collaborateurs. Toujours est-il que cet ouvrage jette un regard urgent, lucide et indispensable sur le devenir de l'Acadie et l'évolution de la francophonie canadienne.

Clint BRUCE

Université Sainte-Anne
Clint.Bruce@usaintanne.ca

Michel PARAZELLI (dir.), *Itinérance et cohabitation urbaine : Regards, enjeux et stratégies d'action*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2021, 266 p.

Le premier chapitre de l'ouvrage présente le cadre conceptuel et la grille d'analyse privilégiés par l'équipe de recherche. S'inspirant des travaux de KARSZ (2011) sur l'analyse transdisciplinaire des pratiques sociales, le cadre d'analyse propose trois angles théoriques, ou « repères normatifs », qui façonnent de concert les représentations sociales des différents acteurs concernés par le partage de l'espace public avec les personnes marginalisées : 1) les « registres cognitifs » (conception de l'espace public), 2) les « registres éthiques » (appréciation d'une bonne ou mauvaise utilisation de l'espace public), et 3) les « registres politiques » (rapports de pouvoir qui sous-tendent les pratiques préconisées pour gérer le partage de l'espace public).

Les chapitres suivants exposent les enjeux de cohabitation avec les personnes marginalisées ainsi que les analyses propres à chaque méthode d'investigation révélant les repères cognitifs, éthiques et politiques qui sous-tendent les politiques municipales, les discours médiatiques et les discours des acteurs concernés par le partage de l'espace public, d'abord à Montréal et ensuite à Québec. D'un intérêt particulier sont les trois imaginaires sociaux mis en lumière par l'analyse des représentations sociospatiales dans les discours médiatiques, présentés au chapitre 4. Ces imaginaires sont repris dans le dernier chapitre pour la présentation d'une synthèse des enjeux normatifs de la gestion du partage de l'espace public entre les personnes marginalisées et les autres acteurs sociaux. La synthèse met en relief les imaginaires sociaux et les stratégies de gestion du partage de l'espace qui rendent compte des principaux repères politiques des acteurs. En revanche, ces mêmes stratégies découlent d'une conception particulière de l'espace public (repères cognitifs) et d'un jugement sur leur occupation acceptable (repères éthiques).

Le premier imaginaire, « écosanitaire », envisage la marginalité comme une menace à l'ordre naturel, comme une source d'insécurité et d'incivilité. Il donne ainsi lieu à des stratégies cherchant l'invisibilisation des personnes marginalisées en les expulsant ou les repoussant de certains lieux publics ou en les concentrant dans d'autres. Pour sa part, l'imaginaire « démocratique » envisage l'occupation de l'espace public par les personnes marginalisées comme une question de justice sociale, d'égalité, d'inclusion. Cet imaginaire donne lieu à des stratégies de visibilisation, soit assumée – en revendiquant et rendant visible la présence des personnes marginalisées dans l'espace public par la représentation ou le rassemblement – soit conditionnelle – en diluant la visibilité des personnes marginalisées par l'augmentation de l'affluence d'autres acteurs dans les lieux publics. Enfin, l'imaginaire « salubre » envisage « la vie de rue comme négative en soi » (p. 137) et favorise un discours pragmatique et normalisateur visant la sortie de la rue par des stratégies de transformation du statut social, soit prévenantes (lorsqu'elles sont négociées avec la personne) soit normalisantes (lorsqu'elles découlent d'une injonction incitative). Cette analyse offre « une sorte de “carte cognitive” des positionnements des acteurs » (p. 248) qui nous informe non seulement sur les enjeux du partage de l'espace public dans les villes à l'étude, mais qui peut aussi être appliquée à d'autres villes pour éclairer les enjeux locaux en la matière et ainsi informer les débats sur la cohabitation et l'occupation de l'espace public.

Outre cette importante contribution, la trame historique traversant l'ouvrage apporte un nouvel éclairage à l'étude des enjeux d'occupation de l'espace public en révélant la normativité néolibérale qui sous-tend les tensions liées au partage de l'espace public. Cet éclairage normatif contribue de manière importante aux études sur le profilage social et la judiciarisation – qui sont l'un comme l'autre des stratégies d'invisibilisation de la marginalité – en montrant que ces pratiques sont le symptôme d'« un régime socioéconomique exigeant des conditions sociospatiales spécifiques qui le rendent possible, sinon nécessaire » (p. 258). Ainsi, bien qu'il soit juste de critiquer les pratiques policières abusives, la solution aux problèmes du partage de l'espace public nécessite également une re-conceptualisation normative de l'espace public et de son usage adéquat, processus qui doit nécessairement impliquer les personnes marginalisées. L'ouvrage conclut ainsi sur l'importance de soutenir l'organisation collective des personnes marginalisées afin qu'elles puissent « s'impliquer activement dans les débats du partage de l'espace public les concernant directement » (p. 259).

Geneviève NAULT

Université Laval
genevieve.nault.2@ulaval.ca

NORMES D'ÉDITION

- La revue *Recherches sociographiques* n'accepte que les documents exclusifs et inédits (article, note critique, note de recherche, compte rendu). Cela signifie...
 - a) qu'il s'agit d'un travail non publié qui n'est pas en évaluation dans une autre revue;
 - b) qu'on attend d'avoir reçu une réponse de notre part avant de proposer son texte ailleurs;
 - c) que le *copyright* appartient à *Recherches sociographiques*.

Présentation des textes :

- Les textes doivent être paginés, de préférence en format Word et envoyés par courrier électronique à rechsoc@soc.ulaval.ca.
- Indiquer, sur une page à part, le nom, l'adresse complète, le numéro de téléphone ainsi que le courriel de chacun des signataires.
- Inscrire le titre de l'article ou de la note critique en gras, en tête de la page 1.
- Limiter l'usage des sous-titres et les numérotés de cette manière: 1., 1.1., 1.1.1. Merci de ne pas excéder trois niveaux de sous-titres.
- La longueur des articles se situera entre 20 et 35 pages, soit au plus 60 000 caractères excluant les espaces; celle des comptes rendus entre 2 et 3 pages environ, soit entre 600 et 900 mots.
- Pour un article ou une note critique, fournir un résumé (maximum 150 mots) et une brève notice biographique pour chaque autrice ou auteur (situation institutionnelle actuelle, quelques repères de carrière, dernière publication).
- Les tableaux et les graphiques doivent être présentés sur des documents distincts, par ordre numérique, titrés, avec leurs sources bien identifiées. On en limitera le nombre, ne conservant que ceux jugés essentiels à la compréhension du texte. On utilisera le Système international d'unités (SI).
- Les notes de bas de page seront de préférence brèves et en nombre limité. Pour la mise en forme des références et de la bibliographie, se référer aux exemples fournis plus bas.

Normes de rédaction :

- Pour un sigle ou un acronyme, en indiquer le sens complet la première fois. Par exemple, Université Laval (UL), Université du Québec à Montréal (UQAM). Par la suite, le sigle ou l'acronyme (sans points) peut suffire.
- Quant aux genres, on peut suivre l'usage traditionnel ou employer le masculin et le féminin en s'inspirant des recommandations de l'Office québécois de la langue française. La rédaction épiciène est encouragée.
- Les citations en d'autres langues doivent être traduites en français et précédées du mot « traduction » entre crochets.

Références et bibliographie :

- Prière de porter une attention particulière à l'exactitude des citations et des références bibliographiques.
- La référence bibliographique d'un document publié électroniquement doit indiquer clairement la source précise (URL) ainsi que la date de consultation du site où il se trouve. Les articles publiés dans une revue électronique doivent aussi donner l'adresse URL de la revue en plus des renseignements habituels (auteur, titre, etc.).

- Dans les notes ou le corps du texte, on ne fait référence qu’aux noms des autrices ou auteurs cités, à la date de publication et, s’il y a lieu, à la ou aux pages concernées. Si la même personne compte plus d’un titre à la bibliographie, on fera suivre l’année de publication d’une lettre (a, b, c,...). À partir de quatre auteurs, on utilise *et al.* après le premier auteur. Exemple : (FORTIN, 2018a, p. 421) ou (GUIMOND et DESMEULES, 2017, p. 334).
- Indiquer le titre de la collection entre parenthèses (après le nombre de pages, s’il y a lieu).

GUAY, Louis et Pierre HAMEL (dir.)

2018 *Les aléas du débat public. Action collective, expertise et démocratie*, Québec, Les Presses de L’Université Laval. (Sociologie contemporaine)

FORTIN, Andrée

2018 « Penser au Québec, penser le Québec. De quelques revues de sciences sociales », *Recherches sociographiques*, LIX, 3 : 411-434.

GAUTHIER, Madeleine

2016 « Les jeunes et l’action politique : problème conceptuel, question de perception, effet générationnel ou effet conjoncturel? », dans : Nicole GALLANT et Stéphanie GARNEAU (dir.), *Les jeunes et l’action politique : participation, contestation, résistance*, Québec, Les Presses de l’Université Laval, pp. 13-42.

GUIMOND, Laurie et alexia DESMEULES

2017 « “Les oreilles se sont ouvertes des deux côtés” : développement territorial et relations entre Innus et non-Innus au chantier Romaine », *Recherches sociographiques*, LVIII, 2 : 363-386.

- Dans le cas de documents d’organisme (ministériel, parlementaire, indépendant, etc.), le sigle ou l’acronyme identifie l’auteur.

Ministère du Développement durable, de l’Environnement et des Parcs (MDDEP)

2007 *Bilan synthèse sur la mise en oeuvre de la Politique nationale de l’eau 2003-2007*, Québec, Gouvernement du Québec.

Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE)

1981 *Statistiques de l’enseignement dans les pays de l’O.C.D.E.*, Paris, Organisation de coopération et de développement économiques.

BAILLARGEON, Stéphane

2007 « Des briques pour la Fabrique. Des critiques se manifestent contre la plateforme culturelle de Télé-Québec », *Le Devoir*, Montréal, 3 avril. [<http://www.ledevoir.com/societe/medias/404438/des-briques-pour-la-fabrique>], 3 avril 2015.

Merci de prendre note :

- Les comptes rendus ne sont pas soumis à l'évaluation. Une fois publiés, les auteurs dont l'ouvrage est recensé peuvent se prévaloir d'un droit de réplique. L'auteur de la recension dispose alors également d'un droit de réplique et les deux textes paraissent dans le même numéro.
- Les articles seront publiés en français. Toutefois les articles peuvent être soumis en anglais aux fins d'évaluation. S'ils sont acceptés, l'auteur est responsable de la traduction en français, et la revue de la révision linguistique.

NUMÉROS ANTÉRIEURS

2018, volume LIX, numéro 1-2

Les recherches conjointes

Les recherches conjointes : un fait socio-anthropologique contemporain; Entrevue avec Jean-Pierre Revéret; Un partenariat inédit; Milieux de vie et participation sociale des aînés; Théoriser et agir; Les Midis-RAP; Les conditions du dialogue public; Avec des personnes déficientes intellectuelles; Au sein du réseau Université du Québec; Recherche conjointe québéco-française; Un savoir solidaire Nord/Sud.....49 \$

2018, volume LIX, numéro 3

Les revues savantes en sciences sociales et humanités

La diffusion des connaissances en langue française; Le français, la langue seconde?; L'usage des revues savantes; Dynamiques et impacts du PAES; Penser au Québec, penser le Québec, Note de recherche, Témoignages de Louise Bienvenue, Élisabeth Nardout-Lafarge et Patrick Moreau 30 \$

2019, volume LX, numéro 1

Dix ans après Bouchard-Taylor; Testing à l'embauche à Québec; Vécu des prestataires d'assistance sociale; Délégués syndicaux et besoins des employés; Appropriation de terres agricoles et villégiatures; De manière singulière et d'usage inclusif.....30 \$

2019, volume LX, numéro 2

Identité professionnelle et changements structurels

Professions et changements structurels; La reconnaissance professionnelle; L'identité professionnelle des médecins; Identité professionnelle en travail social; La psychothérapie chez les travailleurs sociaux; Professionnels de la santé et mobilité internationale; Parcours de vie de femmes sans enfants; Représentations sociales de la pauvreté....30 \$

2019, volume LX, numéro 3

Les élites économiques du Québec

Présentation; Façonnement des élites économiques; Les restructurations d'entreprises; Les héritiers du Québec; L'incorporation des médecins; Auteurs politiques et mobilité durable; Vivre en banlieue; Voir-juger-agir; Devenir Guy Rocher 30 \$

2020, volume LXI, numéro 1

Vieillir seule chez soi; Enseignement supérieur et systèmes d'innovation; Identité acadienne et éducation; *Panem et circenses*; Festivités de la mi-carême; Reconnaissance artistique d'Arthur Villeneuve; Économie de la promesse, nanotechnologies et AI PDF 11,99 \$

2020, volume LXI, numéro 2-3

La francophonie canadienne

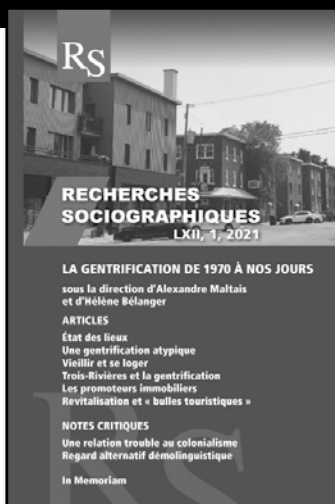
État des lieux; De la survivance à la vitalité; Relève littéraire et discours critique; Droit linguistique sous Harper; SOS Montfort; « Champs relationnel »; Migration du Québec vers l'Ontario; Accueil des immigrants francophones; Espace francophone à Ottawa; Refonte de l'ACFO; Une communauté divisée; Conflits narratifs en Ontario français.....PDF 25 \$

2021, volume LXII, numéro 1

La gentrification de 1970 à nos jours

État des lieux; Une gentrification atypique; Vieillir et se loger; Trois-Rivières et la gentrification; Les promoteurs immobiliers; Revitalisation et « bulles touristiques »; Une relation trouble au colonialisme; Regard alternatif démolinguistique; In Memoriam PDF 28 \$

RS RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES



Revue pluridisciplinaire de sciences sociales

*Un carrefour pour la recherche empirique
sur le Québec et les francophonies canadiennes
depuis 1960*

Abonnement et achat en ligne

www.soc.ulaval.ca/recherchessociographiques

(418) 656-3544 #403544

rechsoc@soc.ulaval.ca

MARIE-PIER LUNEAU ET ADRIEN RANNAUD
D'amour et d'encre fraîche. Place et discours de l'amour
dans la presse québécoise des 20^e et 21^e siècles

SOPHIE DOUCET ET JONATHAN FORTIN
L'amour au temps du tramway : le « romantisme pragmatique »
de la journaliste Robertine Barry, alias Françoise (1863-1910)

ADRIEN RANNAUD
Le magazine féminin, « piège à mariage moderne » ou repaire
de célibataires irréductibles? Le cas de *La revue Moderne*
et des enquêtes de Luc Aubry dans les années 1920

CAROLINE LORANGER
Un triangle amoureux médiatique. Le célibataire célèbre, la lectrice amoureuse
et le rédacteur entremetteur dans le magazine *Radiomonde*

MARIE-PIER LUNEAU ET JEAN-PHILIPPE WARREN
La revue *Mon mariage* : vendre du rêve (1948-1951)

KAROL'ANN BOIVIN ET PHILIPPE RIOUX
Les courriers du cœur des *Comics* Archie réédités au Québec

MARIE-ANDRÉE BERGERON
Politique de l'amour dans *La Vie en rose* (1980-1987) :
discours et rhétorique de la désobéissance

CATHERINE PARENT
Entre transgression et conformisme : la réception critique
du discours amoureux chez Claire Martin et Nelly Arcan

NOTES CRITIQUES AUTOUR DE LA DÉMISSION TRANQUILLE

RICHARD HANDLER
Le Québec, les États-Unis et Israël

FRANÇOIS ROCHER
La dépolitisation post-révolution tranquille : une société peut-elle démissionner?

JEAN-PHILIPPE CARLOS
Sortir du paradigme de la Révolution tranquille?

JACQUES BEAUCHEMIN
Des réponses et quelques précisions

COMPTES RENDUS



**RECHERCHES
SOCIOGRAPHIQUES**

www.soc.ulaval.ca/recherchessociographiques

POSTE-PUBLICATIONS enr. 07973,
numéro de convention 40064744
PORT DE RETOUR GARANTI
Département de sociologie,
Faculté des sciences sociales,
Université Laval
C.P. 2208, Succursale Terminus,
Québec (QC) G1V 0A6

57 \$

ISSN 0034-1282

